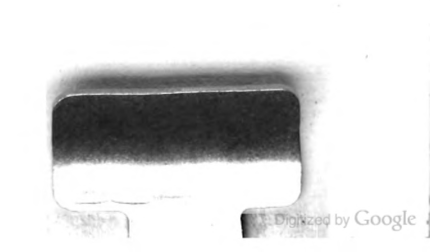




MÉLANGES

ASIATIQUES.

MELANGES

ASIATIQUES,

OU CHOIX

DE MORCEAUX DE CRITIQUE

ET DE MÉMOIRES

RELATIFS AUX RELIGIONS, AUX SCIENCES, AUX COUTUMES, A L'HISTOIRE ET A LA GÉOGRAPHIE DES NATIONS ORIENTALES;

PAR M. ABEL-RÉMUSAT.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,
Imp.-Lib. de la Société Asiatique, Édit.-Prop. du Journal Asiatique,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,
ET RUE RICHELIEU, N° 67, VIS-A-VIS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

1826.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

AVERTISSEMENT.

Les morceaux contenus dans ce second volume, sont pour la plupart consacrés à un sujet spécial : les considérations qui y sont rassemblées ont presque toutes un rapport plus ou moins direct avec la paléographie, la grammaire et la littérature des Chinois. Elles forment en quelque sorte le complément des leçons que l'auteur donne depuis dix ans au Collége Royal, et des ouvrages classiques qu'il a destinés à l'usage de ses auditeurs. Chargé le premier d'un enseignement qui n'avait jamais été pratiqué en Europe, il a dû s'occuper sans relâche du soin de dissiper les erreurs et de lever les difficultés dont avait été entourée jusqu'à lui l'étude que son devoir était de propager. Presque tout était à réformer dans cette matière, depuis les notions les plus vul-

gaires qu'on s'était faites de l'écriture et du langage, jusqu'aux opinions qui avaient cours au sujet de l'esprit philosophique et du génie littéraire de la nation chinoise. Les discussions, sur tous ces points divers, auraient été déplacées dans des livres élémentaires où l'on doit surtout abréger et marcher au but par le chemin le plus court. Elles avaient donc été déposées en différens recueils, ou publiées séparément, selon la circonstance qui les avait fait naître, le plus souvent à l'occasion des ouvrages qui voyaient le jour sur des sujets analogues; car il n'en est aucun de quelque importance, parmi ceux qui ont paru depuis quinze années en France, en Angleterre ou même dans l'Inde, qui ne soit devenu, de la part de l'auteur, l'objet d'un examen attentif, et de quelques observations critiques. On en trouvera la réunion complète dans ce volume : on n'en a écarté que les répétitions, ou si l'on en a laissé à dessein quelques-unes, c'est que les passages qui les renferment ont pour objet de déraciner certaines erreurs tenaces, qui ont résisté aux premiers efforts, et qui, dans quelques esprits, passent encore pour des vérités. Le nombre en diminue tous les jours, depuis qu'au lieu d'être abandonnée aux rêveries des imitateurs

de Kircher et de Masson, l'étude du chinois a été dirigée d'après des vues saines, assujétie à une méthode rigoureuse, et soumise à ces procédés fixes, à cette marche régulière, qui lui ont fait prendre tout-à-coup un rang si éminent parmi les branches les plus intéressantes de la littérature orientale.

MÉLANGES

ASIATIQUES.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU COURS DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE CHINOISES, AU COLLÉGE ROYAL, LE 16 JANVIER 1815;

SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS ET L'UTILITÉ DE L'ÉTUDE DU CHINOIS EN EUROPE.

Messieurs,

Si, comme les célèbres professeurs dont les savantes voix ont coutume de retentir dans cette enceinte, j'étais appelé à parcourir avec vous ces séries de faits auxquelles la rigoureuse précision de leurs résultats a mérité le nom de sciences exactes; si je devais exposer à vos yeux les beautés des grands écrivains de Rome ou de la Grèce, enfin s'il me fallait diriger vos pas dans le champ déjà fertilisé de la littérature des Persans ou des Arabes, ma tâche, sans doute, serait plus difficile que celle qui m'est imposée; mais aussi la marche que j'aurais à suivre serait tracée d'avance. Instruit par les leçons et guidé par les exemples du maître auquel j'aurais à succéder, tous

mes efforts tendraient à me rapprocher du modèle qu'il m'aurait offert; et si l'insuffisance de mes talens me forçait à rester loin derrière lui, l'intérêt du sujet, et cette sorte de caractère classique que portent des études depuis long-tems accréditées, me dispenseraient d'user d'aucune précaution pour prévenir vos esprits en faveur de l'objet de nos travaux communs; il me suffirait d'entrer en matière pour être assuré d'une attention qui serait une ample récompense de mes efforts.

Telle n'est pas, à beaucoup près, la situation où je me trouve. Admis, par une grâce inespérée du Souverain, dans ce collége royal, noble et durable monument de la munificence du Restaurateur des lettres, dans ce collége où ce que la France a de plus illustre est réuni pour enseigner ce que les belles-lettres ont de plus difficile, et les hautes sciences, de plus relevé; déjà pénétré du sentiment de ma faiblesse en me plaçant à côté de tant d'hommes supérieurs, une autre cause vient ajouter encore à mon embarras. Nous allons aborder une terre déserte et encore en friche. La langue dont nous nous occuperons dans ce cours, n'est connue que de nom en Europe. A peine, depuis deux cents ans, quatre ou cinq savans laborieux, dans cette partie du monde, en ont acquis une entière connaissance, et c'est pour la première fois qu'elle est l'objet d'une réunion de personnes studieuses. Parmi les gens de lettres actuellement vivans, deux ou trois tout au plus y ont fait des progrès réels : de grandes distances les séparent de nous. Nous n'avons aucun modèle à suivre, aucun conseil à espérer; nous devons, en un mot, nous suffire à nous-

mêmes, et tout puiser dans notre propre fonds. Bien plus, l'approche de cette branche de la littérature orientale a, jusqu'à ce jour, été défendue par mille préjugés capables d'en écarter tout ceux que n'animaient pas une volonté bien ferme et un courage à toute épreuve. Une prévention générale, le dirai-je même, une sorte de ridicule s'est attachée au nom seul du peuple dont nous allons étudier la langue. L'idée qu'on se forme de la difficulté de cette langue, n'est égalée que par celle qu'on a de sa bizarrerie. Et qui pourrait s'empêcher de taxer d'imprudence et de témérité l'homme qui s'engagerait dans une étude si épineuse, sans être assuré d'y faire quelques progrès, et d'être un jour suffisamment récompensé de ses peines? Avant donc de hasarder les premiers pas dans cette carrière si peu fréquentée, il convient de jeter un coup-d'œil rapide sur ces différentes opinions, afin de juger ce qu'elles ont de réel ou d'exagéré. C'est à cet examen que sera consacrée notre première séance.

En remontant aux motifs dont furent animés ceux d'entre les Européens qui, les premiers, se livrèrent à l'étude de la langue des Chinois, on reconnaît que les principaux et les plus puissans de ces motifs ont été le désir de propager le christianisme chez une nation célèbre, et le besoin d'approfondir ses opinions religieuses et morales, pour les combattre ou les épurer. Aussi la connaissance du chinois fut-elle d'abord le partage exclusif des missionnaires. Plusieurs savans très-distingués, qui avaient entrevu l'utilité qu'on pouvait retirer d'une littérature si nouvelle pour l'Occident, se contentèrent d'en exalter

le mérite par leurs éloges, ou n'ajoutèrent que des erreurs aux documens fournis par les ouvriers évangéliques.

Mais, vers le milieu du dix-septième siècle, la querelle qui s'éleva entre les Jésuites et les Dominicains, au sujet des cérémonies pratiquées à la Chine en l'honneur de Confucius et des ancêtres, ayant donné naissance à une foule d'écrits contradictoires, la renommée des Chinois devint populaire; les questions qui les concernaient passèrent des religieux aux savans du siècle. A cette époque, un hasard heureux avait réuni, dans la mission de la Chine, un nombre considérable d'hommes non moins recommandables par leur science que par leur piété; et ces hommes, nous pouvons le remarquer ici, étaient presque tous Français. Les pères Bouvet, Gerbillon, Lecomte, Couplet, Gaubil, Visdelou, Prémare, Parrenin, et beaucoup d'autres, donnèrent à la mission un éclat scientifique qu'elle n'avait pas encore eu. Leurs ouvrages attirèrent l'attention du public et des gens de lettres, sur cette Chine dont ils racontaient tant de merveilles. La défiance même qu'inspira l'enthousiasme de quelques-uns d'entr'eux, eut son utilité, en ce qu'elle fit sentir la nécessité de comparer, de discuter et d'approfondir ce que leurs relations semblaient contenir de hasardé, de contradictoire, ou de peu judicieux. En un mot, c'est aux missionnaires de notre nation, ou plutôt c'est à la France, que la littérature chinoise est redevable de ses premiers succès en Europe; mais elle ne tarda pas à lui avoir des obligations encore plus grandes.

Un monarque, au nom duquel se rattache toute la gloire littéraire de la France, Louis XIV, près de qui

rien d'utile ne demeura sans protection, peut être regardé comme le véritable fondateur de la littérature chinoise en Europe. Il voulut qu'on profitât de la présence d'un lettré, amené à Paris par suite des dissentions des missionnaires, pour composer et publier des ouvrages élémentaires propres à répandre dans l'Occident la connaissance du chinois. Il la regardait avec raison, cette connaissance, comme un moyen sûr de faire cesser des querelles théologiques, qui ne reposaient que sur des mal-entendus, et de faire produire des fruits plus abondans encore et plus variés à cette mission si brillante alòrs. Les avantages que les marchands français qui trafiquaient à Canton, ne pouvaient manquer d'en retirer, et les nouvelles lumières qui devaient en rejaillir sur l'histoire, la géographie, les mœurs, les opinions philosophiques et religieuses des nations de l'Asie orientale, furent, pour ce prince, autant de motifs de plus de soutenir et de favoriser une branche naissante de littérature. Fourmont, sorti par l'ordre du roi de sa docte obscurité, s'occupa de travaux préparatoires, qui, s'ils eussent été achevés, auraient évité à ses successeurs une grande partie des peines qu'il avait eues lui-même.

Sous quelques rapports, Fourmont eut l'honorable tort d'avoir voulu trop entreprendre. Les dictionnaires dont il avait conçu le plan, auraient formé dix-huit volumes in-folio; la mort le surprit avant qu'il eût pu seulement ébaucher ce prodigieux ouvrage; mais il laissa quelque chose de plus précieux dans la personne de ses deux disciples, Deshauterayes et Deguignes, les seuls Européens qui aient pu, sans avoir fait le voyage de la

Chine, se mettre en état de lire et d'entendre les auteurs chinois; car que sont auprès d'eux les Muller, les Hyde, et Bayer lui-même, qui, vers la fin de sa vie, avouait, avec une noble ingénuité, que son chef-d'œuvre en ce genre lui faisait honte [1]?

C'est, comme on voit, à Louis XIV, c'est encore à la munificence de ses successeurs qu'il faut rapporter la publication des beaux et importans ouvrages qui honorent notre nation, et ont fréquemment excité l'émulation des autres; tels que la traduction des œuvres de Confucius, l'histoire des Huns, celle de la Chine, les Mémoires de nos missionnaires, les Lettres Édifiantes, et la compilation de Duhalde si souvent mise à contribution par les étrangers et par nos propres écrivains. C'est Louis XIV qui a ajouté à nos trésors littéraires cette mine d'un produit si riche, si elle était exploitée; cette mine qui nous appartient par le plus noble des droits, et qui est devenue nationale par les travaux de nos compatriotes, mais que nous serions en danger de perdre et de voir passer à nos voisins, sans l'activité prévoyante d'un gouvernement qui ne veille pas moins à notre gloire qu'à notre bonheur, parce que l'un et l'autre sont également son bien et son ouvrage.

Le dernier des élèves de Fourmont, Deguignes, était mort à la fin du dix-huitième siècle, sans laisser de successeur. Alors, des hommes d'un talent distingué, en Allemagne et en Angleterre, songèrent à mettre à profit nos anciens travaux, à cultiver ce champ que nous abandonnions, et à moissonner là où nous avions semé. On

[1] Le *Museum Sinicum*.

fut même sur le point de voir un savant, très-estimable à la vérité, mais étranger à notre patrie, appelé pour suppléer à ce que Fourmont n'avait pas eu le temps d'exécuter, et donner au monde savant le dictionnaire chinois qu'il attendait de nous depuis tant d'années. Consultait-on mieux l'intérêt national, il y a huit ans, quand, au lieu d'un dictionnaire complet et digne de notre réputation en ce genre, on ordonnait l'impression du vocabulaire d'un religieux italien, ouvrage utile sans doute malgré ses imperfections, mais où rien ne nous appartient que le mérite des gravures et la beauté matérielle du livre, et qui, par conséquent, fait peu d'honneur à notre érudition, s'il en fait beaucoup à notre typographie ?

Autrefois les Français étaient de tous les Européens les mieux accueillis des Chinois, qui les trouvaient supérieurs à eux en franchise, et presque leurs égaux en politesse. Une interruption de près de vingt-cinq ans, dans les voyages que nos négocians faisaient annuellement à Canton, nous aura sans doute fait perdre une partie de cette bonne opinion, et nos voisins auront profité de cette longue absence, pour recueillir encore notre héritage. La célèbre ambassade de 1793 a laissé sans succès le principal objet de la mission dont elle était chargée ; mais son effet certain a été d'inspirer aux Anglais ce goût général pour la Chine et ses productions, que nous avons jadis poussé jusqu'à l'engouement. Elle leur a d'ailleurs fait voir par leurs yeux une partie de ce qu'ils n'avaient jusqu'alors aperçu que par l'entremise des missionnaires catholiques. Les nouvelles relations formées par les pro-

vinces britanniques de l'Inde avec les contrées limitrophes de l'empire chinois, ont nécessité, il y a quelque tems, l'établissement d'une école à Sirampour, au Bengale. Là se forment des interprètes pour le commerce, et des ministres qui, peut-être, profiteront des restes de nos anciennes *chrétientés*, s'il en existe encore quelques-unes, pour en attirer les membres à leur communion. Ainsi tout, dans l'intérêt des lettres, des missions et de notre commerce, se réunit pour nous commander de nouveaux efforts, si nous ne voulons perdre à jamais nos anciens droits, et nous voir devancés dans cette carrière que nous avons ouverte, si nous voulons seulement demeurer simples rivaux, où nous étions jadis seuls et paisibles possesseurs.

Recherchons maintenant pourquoi la littérature chinoise, forte de la protection des souverains, n'a pourtant fait, en France même, que des progrès très-bornés; et comment il s'est fait que le nombre des savans qui s'y sont distingués, ait toujours été si peu considérable. Nous en trouverons les raisons dans les obstacles qui se sont opposés et s'opposeront long-tems encore à l'avancement des études orientales en général, et dans les préjugés particuliers qui ont pris racine en Europe contre la langue chinoise et le peuple qui la parle.

Parmi les premiers, il faut compter la rareté des livres, et la difficulté de se procurer des textes à étudier. Si les auteurs grecs et latins n'eussent pas été publiés en original, croit-on que la connaissance des langues latine et grecque eût jamais été fort répandue? Aurait-elle pu, comme il est arrivé, servir de base à nos littératures

modernes, si les monumens écrits dans ces deux langues fussent demeurés enfouis dans les bibliothèques, et accessibles seulement à ceux que le hasard avait placés dans leur voisinage? Les personnes qui ont des manuscrits entre les mains, ne sont pas toujours celles qui en font le plus grand ou le meilleur usage. Ce n'est que quand les copies d'un même ouvrage sont multipliées, quand il est mis, pour ainsi dire, sous les yeux de tout le monde, qu'il trouve des lecteurs, et qu'il finit par être complétement entendu. Quelle utilité n'a-t-on pas retirée de cette collection des *notices et extraits des manuscrits*, collection dont la première idée, due à l'illustre et vénérable secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a tant fructifié par sa savante et utile influence, et qui peut être regardée comme un des plus grands services qu'on ait rendus depuis long-tems aux études historiques et philologiques dont il est parmi nous le doyen et le modérateur? Qui pourrait contester les avantages qui sont revenus aux étudians de la lecture des textes épurés, interprétés, et publiés par M. de Sacy; par ce savant infatigable, que tous ceux qui cultivent les lettres orientales se glorifient d'avoir pour maître ou pour modèle, et que des étrangers mêmes ont proclamé *le prince des Orientalistes de notre siècle.* Cependant, il faut en convenir, l'art typographique n'a pas encore assez fait pour les langues de l'Asie occidentale; pour la langue chinoise, on peut dire qu'il n'est pas né encore. L'édition que je prépare [1], d'un des livres moraux de Confu-

[1] Celle de *l'Invariable milieu*, en chinois et en mandchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes. Elle a paru en 1817.

cius, édition qui servira de texte à la suite de ce cours, sera le premier ouvrage original publié en Europe. Je ferai tous mes efforts pour qu'elle soit suivie de plusieurs autres, car je regarderai toujours l'impression textuelle des bons livres, comme le plus puissant moyen de répandre la connaissance du chinois, et les soins qu'elle exigera comme un des devoirs attachés à l'emploi que le Roi a daigné me confier.

Mais ce qui peut surtout avoir contribué à éloigner de l'étude de cette langue, ceux-là même qui peut-être y auraient fait les progrès les plus rapides et les plus considérables, c'est l'opinion généralement peu favorable qu'on a conçue des Chinois dans ces derniers tems. Les récits des missionnaires ont été taxés d'exagération par des écrivains, qui, pour paraître impartiaux, ont cru devoir se jeter dans l'excès opposé. On pourrait, avec moins de vingt volumes, prendre sur les Chinois des renseignemens positifs et authentiques : ces volumes sont presque ignorés, et l'on aime mieux s'en rapporter à quelques voyageurs superficiels ou prévenus, qui n'ont rien vu ou rien appris, et qui ne peuvent avoir, aux yeux de certaines personnes, que le mérite de n'être pas missionnaires. Vingt fois les reproches adressés aux Chinois ont été repoussés et réfutés victorieusement par des hommes instruits et respectables : on ne lit point ces réfutations, et l'on persiste dans les mêmes accusations. Ce n'est pas ici le lieu de les discuter, mais il est pourtant indispensable de nous arrêter à quelques assertions qui concernent la langue et la littérature des Chinois, et qu'il est intéressant d'examiner, en commençant un cours qui a cette langue et cette littérature pour objet.

La langue chinoise est, dit-on, la plus difficile de toutes les langues ; le nombre de ses caractères s'élève à près de cent mille ; les lettrés passent toute leur vie à les étudier, et quand ils sont venus à bout d'en retenir un certain nombre, l'obscurité d'un idiome entièrement dépourvu de formes grammaticales arrête encore ceux même qui en savent le plus. C'est ainsi qu'on fait violence aux expressions de quelques missionnaires, pour en tirer des conséquences exagérées ou entièrement fausses. Qu'il me soit permis de répondre à ces assertions par des faits. Peu de tems après son arrivée à la Chine, avant qu'on eût composé un seul ouvrage élémentaire, le célèbre Mathieu Ricci, fondateur de la mission de cet empire, savait déjà assez bien le chinois pour composer en cette langue des traités qui sont encore estimés des lettrés eux-mêmes, pour la pureté du style et l'élégance de la diction. Des exemples de ce genre ne sont pas rares : il n'est presque pas un seul missionnaire qui ne soit revenu de la Chine, après quelques années de résidence, avec une connaissance suffisante de cette langue, et tous n'étaient pas des Gaubil, des Verbiest ou des Prémare. Que si d'autres personnes, après avoir habité quelque tems à Canton, se sont trouvées, à leur retour en Europe, hors d'état d'entendre le moindre livre, on ne doit l'attribuer qu'à leur inaptitude particulière, ou au genre des occupations auxquelles elles se sont livrées, ou enfin à leur séjour dans une ville toute commerçante, presqu'entièrement privée de secours littéraires, et où les usages nationaux ne leur permettaient guère de fréquenter que des hommes absolument illettrés.

Pour le nombre des caractères, qu'importe qu'il soit presque infini, s'ils sont pour la plupart inutiles, s'il suffit d'en connaître deux ou trois mille pour lire avec plaisir les livres ordinaires, si de bons et savans dictionnaires nous présentent les autres dans un ordre où il soit facile de les retrouver? S'imaginerait-on d'ailleurs que ces caractères soient entr'eux sans analogie, et que la connaissance des uns ne fasse rien pour celle des autres? Ne sait-on pas au contraire que, réduits par l'analyse à un petit nombre de clefs ou de racines, ils se recomposent d'après des procédés moins variables, et par conséquent plus aisés à retenir, que ceux qui président à la formation des dérivés dans les langues les plus savantes? Croirait-on l'écriture chinoise plus difficile à apprendre, parce qu'elle représente des idées, au lieu de figurer des sons? Mais cela même la rend à mon avis plus facile à graver dans la mémoire. L'esprit avec elle n'a qu'une opération à exécuter, au lieu que dans toutes les autres langues, on n'a rien appris quand on ne sait que le son d'un mot, parce qu'il ne conduit presque jamais à la signification. Savoir lire n'est rien dans les langues ordinaires : c'est tout dans la langue chinoise ; sans compter qu'il est plus facile à la mémoire de retenir des symboles ingénieux et pittoresques, que des prononciations bizarres ou insignifiantes ; de même que l'imagination est plus frappée d'une action figurée sur un tableau par un peintre habile, que de la même action imparfaitement rendue par des paroles même aidées de l'art du musicien.

Quant au défaut de formes grammaticales allégué par les détracteurs de la langue chinoise, je souhaiterais qu'il

fût aussi réel qu'ils se plaisent à le représenter. Des trois styles que reconnaît cette langue, le plus ancien est le plus clair et le plus beau, parce qu'il est le moins chargé de ces ornemens frivoles, ou de ces règles superflues, qui font en grande partie la difficulté des autres langues. Au surplus, ceux qui les croient nécessaires pour l'intelligence du discours, et qui se plaisent à voir dans une phrase, au lieu d'idées, les rapports des mots les uns avec les autres marqués par des signes exclusivement consacrés à cet usage, et leur arrangement déterminé par des conventions compliquées, étudieront avec plaisir la langue des livres modernes, et surtout cette langue parlée assez riche en règles grammaticales, contre l'opinion commune, et où de vingt mots qui composent une période, la moitié sont destinés à lier ou à arrondir les membres de phrases, ou bien à marquer les circonstances de l'action.

Cette nature singulière de l'écriture chinoise, qui consiste à représenter immédiatement les idées par des symboles convenus, au lieu de les rappeler à la mémoire par l'intermédiaire des sons, lui appartient exclusivement, depuis que les hiéroglyphes égyptiens ont cessé d'être en usage; et c'est un des rapports sous lesquels elle peut davantage piquer la curiosité. Si, dans les langues ordinaires, l'étymologie et l'analyse donnent quelquefois lieu à des résultats intéressans, en rendant sensibles dans les mots l'origine et la progression des idées, quel attrait ne doit pas avoir l'examen de ces caractères antiques, où un peuple qui touche aux premiers âges du monde a renfermé tant de traditions, et tracé, sans le vouloir, l'histoire de ses plus anciennes pensées et des opérations

les plus secrètes de son entendement ! Quel plaisir pour un métaphysicien de retrouver, en analysant l'un des caractères du *Yi-king* ou du *Chou-king*, quelqu'un de ces rapprochemens, d'autant plus singuliers, qu'ils tiennent moins à la nature des choses; d'assister comme par intuition aux méditations de *Tcheou-koung* ou de Confucius, de réaliser, en un mot, le vœu de Buffon ou de Condillac, en suivant les premiers pas de la raison humaine, et en la surprenant, pour ainsi dire, dans ses premiers écarts !

Combien d'Occidentaux seraient portés à croire que les Chinois en sont restés à ces premiers pas, à ces premiers écarts ! Dussé-je encourir le reproche d'enthousiasme et de partialité en faveur d'un peuple à la littérature duquel je me suis dévoué depuis plusieurs années, j'essayerai de ramener les esprits à une opinion moins défavorable. Il est peu d'Européens qui ne sourient en entendant parler de la géométrie des Chinois, de leur astronomie ou de leur histoire naturelle. Mais, s'il est vrai que les progrès que ces sciences ont faits parmi nous depuis deux siècles, nous dispensent de recourir aux connaissances de ces peuples éloignés, doit-on pour cela renoncer à constater exactement quel est leur état actuel, et surtout quel a été leur état ancien chez une nation qui n'a jamais cessé de les cultiver et de les honorer ? Les propriétés du triangle-rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne. Les travaux du grand *Iu*, pour contenir deux fleuves égaux en impétuosité et presque en largeur aux grands fleuves de l'Amérique, pour diriger les eaux de cent rivières, et

ménager leur écoulement sur un terrain de plus de cent mille lieues carrées, en sont une preuve plus que suffisante. Si les théories astronomiques ou physiques de ces peuples sont défectueuses, leurs catalogues d'éclipses, d'occultations, de comètes et d'aérolithes n'en sont pas moins intéressans, et si l'on veut que les Chinois se trompent dans leurs calculs, du moins on avouera qu'ils ont, comme nous, des yeux pour observer. D'ailleurs, l'économie rurale et domestique est assez perfectionnée chez eux, pour qu'ils puissent nous apprendre à nous-mêmes beaucoup de choses utiles : c'est du moins ce qu'assurent ceux qui ont fait de cette science l'objet de leurs études. Quant à leurs descriptions des êtres naturels, outre que rien ne peut y suppléer, tant que les Européens n'auront pas un libre accès dans leur pays, elles ne sont point à dédaigner chez un peuple aussi exact et aussi minutieux ; et j'espère prouver, par divers extraits de leurs livres, relatifs à la botanique et à la zoologie, que leurs écrivains en ce genre sont autant au-dessus des naturalistes latins ou du moyen âge, qu'ils sont inférieurs aux Linné, aux Jussieu ou aux Desfontaines.

Mais si des sciences exactes et naturelles nous passons aux belles-lettres, à la philosophie, à l'histoire, ces mêmes Chinois, qui soutenaient à peine avec nous un instant de comparaison, pourront prétendre à nous servir de modèles. Une littérature immense, fruit de quarante siècles d'efforts et de travaux assidus ; l'éloquence et la poésie s'enrichissant des beautés d'une langue pittoresque, qui conserve à l'imagination toutes ses couleurs ;

la métaphore, l'allégorie, l'allusion concourant à former les tableaux les plus rians, les plus énergiques ou les plus imposans; d'un autre côté, les annales les plus vastes et les plus authentiques que nous tenions de la main des hommes, déroulant à nos yeux les actions presque ignorées, non-seulement des Chinois, mais des Japonais, des Coréens, des Tartares, des Tibétains ou des habitans de la presqu'île ultérieure de l'Inde, ou nous développant les dogmes mystérieux de Bouddha, ou ceux des sectateurs de la Raison, ou consacrant enfin les principes éternels et la philosophie politique de l'école de Confucius; voilà les objets que les livres chinois offrent à l'homme studieux, qui, sans sortir d'Europe, voudra voyager en imagination dans ces contrées lointaines. Plus de cinq mille volumes ont été rassemblés à grands frais à la Bibliothèque du Roi : leurs titres ont été à peine lus par Fourmont; quelques ouvrages historiques ont été entr'ouverts par Deguignes et par Deshauterayes; tout le reste attend encore des lecteurs et des traducteurs.

Pour les avantages que doivent retirer les voyageurs de la possibilité de puiser ici les principes élémentaires du chinois, ils sont si palpables que je ne m'arrêterai pas à les exposer en détail. Le tems que les missionnaires arrivés à la Chine ont toujours été forcés de dérober à leurs fonctions apostoliques pour le donner à l'étude, les difficultés qui entravent les moindres négociations chez un peuple dont on ignore la langue, les embarras qu'entraîne l'emploi des interprètes, tous ces inconvéniens communs au missionnaire et au négociant seront considérablement atténués par des études préliminaires

faites à loisir et au milieu de tous les secours littéraires qu'une capitale offre en abondance. Familiarisé d'avance avec l'écriture, le style de la conversation et la connaissance des bons auteurs, connaissance qui est à la Chine la plus puissante de toutes les recommandations, l'homme ainsi préparé n'aura plus besoin que d'une étude de quelques semaines, pour saisir la véritable prononciation et cet accent musical propre au chinois, qui ne peuvent s'apprendre qu'au milieu des naturels.

Quels que puissent être, au reste, les avantages religieux, littéraires, commerciaux ou même politiques de l'étude du chinois en France, il fallait, pour qu'ils fussent convenablement appréciés, une réunion bien rare et un concours de circonstances que le Ciel n'accorde pas souvent aux vœux des peuples. Un monarque doué du génie le plus pénétrant et des lumières les plus étendues, et qui, comme on l'a dit d'un des plus grands empereurs de la Chine, s'il n'était le premier prince de l'Univers, serait le premier homme de lettres de son empire, a confié le ministère de la paix et des arts à des mains capables de les faire fleurir. Sage dispensateur des grâces royales, un nouveau Colbert sait les diriger sur les études qui ont le plus besoin d'encouragemens et de secours. Il sait que la supériorité de la France n'est pas bornée aux armes, et qu'à côté de la gloire qui épouvante la terre, nos princes ont toujours fait asseoir celle qui l'éclaire et qui la console. Achevant après cent ans ce que Louis XIV avait projeté en 1715, le roi accorde à la littérature chinoise le bienfait d'un enseignement public ; en l'assimilant par là aux autres branches de la littérature orientale,

il lui permet d'espérer qu'elle aura quelque jour aussi ses Golius et ses Silvestre de Sacy. Heureux et fier d'être leur précurseur, si, mon zèle et mes efforts suppléant à mes talens, je puis contribuer à hâter les progrès de quelques personnes studieuses, toute mon ambition sera satisfaite, et j'oserai même me flatter de n'avoir pas été tout-à-fait indigne de l'honneur que j'ai reçu.

LETTRE

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE,

SUR L'ÉTAT ET LES PROGRÈS

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN EUROPE

(1822).

J'APPROUVE beaucoup votre idée, Monsieur, et je crois que le public vous saura gré de lui présenter annuellement, dans le premier cahier du Journal Asiatique, un résumé des travaux qui auront été exécutés, et le tableau des progrès qu'aura faits, dans le cours de l'année précédente, chacune de ces branches de connaissances qu'on réunit chez nous sous la dénomination de littérature orientale. Je serai très-empressé de vous remettre, pour la partie dont je m'occupe, les notes dont vous pourrez avoir besoin, et je commencerai, dès aujourd'hui, à m'acquitter d'une tâche que je m'impose avec plaisir. Il faut seulement, pour cette fois, que vous me permettiez de vous entretenir un peu plus longuement que cela ne sera nécessaire à l'avenir. J'ai à vous rendre compte des travaux de plusieurs années; et d'ailleurs la littérature chinoise a éprouvé depuis peu un mouvement progressif si marqué, elle est maintenant dans un état si différent de celui où elle était il n'y a pas plus de dix ans, que je ne puis me refuser à la satisfaction de vous

rappeler les circonstances qui ont amené cette heureuse révolution.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, combien l'étude de la langue chinoise a été mal dirigée pendant deux siècles. Les missionnaires, qui y avaient fait de très-grands progrès, n'avaient pas donné leur secret aux savans d'Europe. Quelques-uns des premiers avaient laissé accréditer l'idée que la vie d'un homme était trop courte pour apprendre à lire les caractères, et néanmoins plusieurs d'entre eux démentaient, par leur propre exemple, cette opinion si absurde en elle-même. Quant à ceux qui, sans aller en Chine, avaient voulu marcher sur leurs traces, ils avaient pour la plupart suivi une si mauvaise route, que c'eût été merveille si, dans toute leur vie, elle les eût conduits au but. L'analyse la plus simple, la méthode la plus naturelle leur étaient inconnues. On avait fait des caractères chinois comme des hiéroglyphes mystérieux, qu'on ne pouvait entendre que par une sorte de divination. Aussi la découverte la plus insignifiante en ce genre était-elle payée par l'admiration générale. Si l'on eût parlé d'expliquer Confucius ou de traduire un roman chinois, les lettres de Cuper ou de Lacroze, d'Holstenius ou de Peiresc eussent annoncé ce prodige au monde savant. Une centaine de caractères, dont la forme et le sens étaient défigurés comme à l'envi par les graveurs et les dissertateurs, faisaient une réputation brillante en ce genre. C'est ainsi que Spizelius, Menzelius, Tenzelius, André Muller, Masson, ont passé dans leur tems pour savoir le chinois; leurs essais si vantés alors sont maintenant tombés dans un oubli mérité. Hyde, Bayer,

Étienne Fourmont, mieux servis par leurs correspondans de la Chine, avaient acquis des connaissances un peu plus étendues; mais leurs ouvrages, dont l'imperfection est maintenant bien reconnue, ne pouvaient servir à répandre du jour sur une matière où de si faibles progrès leur avaient coûté tant de peines. Fourmont même fit tort à ses travaux à force d'en exagérer l'importance et les difficultés. On le laissa jouir tout seul d'une conquête qui avait épuisé ses forces, et dont on ne le voyait tirer aucun fruit. Ses deux élèves furent ses meilleurs ouvrages : dirigés par lui vers l'étude du chinois, Deguignes et Deshauterayes acquirent une connaissance assez approfondie du *kou-wen*, et surent en tirer parti pour des recherches historiques d'une grande utilité. On ne voit pas qu'ils se soient occupés du *kouan-hoa*, ni par conséquent de la littérature proprement dite. On ne voit pas surtout qu'ils aient rien fait pour se donner des successeurs ou des collaborateurs. Il semblait que le mérite de savoir le chinois fût plus grand tant qu'on le possédait seul. On s'en montrait jaloux, comme d'un trésor qui eût perdu à être partagé. Aussi quand, des deux seuls Français (sans compter les missionnaires) qui eussent été en état de lire les ouvrages chinois, Deguignes mourut le dernier en 1800, il ne se trouva personne pour recueillir son héritage littéraire. L'étude du chinois redevint ce qu'elle avait été avant lui, une étude mystérieuse, vague et insignifiante. On s'occupa de minuties; on annonça des dictionnaires sans avoir lu un seul livre; on vanta les beautés de la langue sans la savoir; on disputa sans fin sur la forme et l'orthographe des caractères;

on en inséra dans de petites dissertations, pour éblouir les lecteurs et en imposer sur la nullité du fonds par la magie de ces brillans accessoires. De Murr et Hager, hommes d'ailleurs d'un grand mérite, me paraissent avoir trop cédé à cette disposition puérile. Il semblait alors à quelques personnes que l'emploi des caractères exotiques devait donner un certain relief à leurs ouvrages, comme si la connaissance d'une langue difficile était un titre de gloire, lors même qu'on n'en fait aucun usage. M. Montucci ne tarda pas à appeler les amateurs de la langue chinoise à des travaux plus judicieux, et M. Klaproth, donnant des exemples au lieu de préceptes, montra, par d'heureux essais, comment on pouvait faire tourner la onnaissance de cet idiome au profit de l'histoire et de la géographie. Je commençais alors à recueillir les fruits de six années d'études, que le défaut de secours, et d'autres circonstances que je ne veux pas rappeler, m'avaient rendues fort pénibles. J'avais, comme dit Confucius, *fait en* cent *ce qu'un autre eût pu faire en* dix. A cette époque, quatre ou cinq personnes pouvaient se flatter en Europe d'avoir acquis, à force de peine et de patience, l'intelligence des livres chinois. Mais le moment approchait où elle devait être ouverte à tous ceux qui voudraient la mériter par un peu de zèle et d'application. Deux circonstances hâtèrent ce moment : la publication du Dictionnaire du P. Basile de Glemona, que M. Deguignes le fils prit la peine de faire imprimer, et la création d'une chaire de langue et de littérature chinoises au Collége royal.

J'aurais maintenant à vous rendre compte des efforts

qui ont été faits depuis huit ans pour étendre et propager en France la connaissance du chinois ; mais la part que j'y ai prise est le motif même qui m'empêche de m'y arrêter. On n'aurait pu prévoir, il y a quelques années, le succès dont ils ont été couronnés, et dont le Journal Asiatique a déjà offert les preuves incontestables. Il en coûtera moins maintenant de traduire un livre entier, qu'il n'en eût coûté aux Muller et aux Menzelius pour donner l'analyse de quatre ou cinq caractères. C'est qu'enfin l'étude de la langue a été dirigée d'après une méthode philosophique, et qu'on a cessé de s'attacher aux accessoires, en négligeant le principal. Qu'il me soit permis de remarquer qu'un cours public était le meilleur, et peut-être le seul moyen d'atteindre ce résultat. Il est impossible qu'une douzaine d'hommes studieux s'assemblent régulièrement pour s'occuper d'un objet quelconque, sans que leurs idées ne s'étendent et ne se rectifient. C'est l'effet de toute réunion peu nombreuse, que la vérité s'y découvre, et que l'erreur et les préjugés s'y dissipent comme d'eux-mêmes. J'ai eu d'ailleurs ce bonheur particulier dans mes leçons, qu'attirés par l'importance des questions de métaphysique et de haute littérature qui se rattachent à l'étude de la langue chinoise, des hommes d'un esprit supérieur sont constamment venus m'apporter leurs lumières et m'imposer l'heureuse nécessité d'être toujours clair, précis et méthodique. Je ne sais s'ils ont appris de moi un peu de chinois ; mais je leur ai, moi, une bien plus grande obligation, puisqu'ils m'ont instruit à enseigner ce que je savais, et m'ont fait un devoir d'apprendre ce que je ne savais pas.

De tels disciples m'ont été fort utiles quand j'ai rédigé, sous la forme d'une grammaire, les élémens qui offrent le précis de mes dictées, et qui seront désormais le texte de mes leçons. Ce petit volume, dont le plan a reçu quelque approbation, doit contribuer à répandre au dehors l'intelligence du chinois, s'il m'est permis de juger de l'avenir par le passé, et du public par mes auditeurs.

Une circonstance heureuse a concouru avec celles dont je viens de parler. A l'exemple de l'honorable traducteur du Code pénal des Mandchous, les Anglais, maîtres du commerce de Canton, ont commencé à s'occuper de littérature chinoise. Un missionnaire protestant (dans toutes les communions le zèle de la religion marche de concert avec le zèle de la science) a entrepris, et partiellement achevé de grands ouvrages. Le dictionnaire de M. Morrison, supérieur sous plusieurs rapports à celui du Père Basile, est surtout préférable à celui-ci pour l'intelligence de la langue vulgaire. L'un et l'autre réunis peuvent être d'un grand secours aux étudians. Par malheur, les livres imprimés aux Indes seront toujours peu répandus sur le continent, et leur utilité restreinte à un petit nombre de personnes. Il eût toutefois été fort injuste de passer ceux-là sous silence. Les Anglais ont plus fait que nous dans ces derniers tems; car leurs travaux sur la langue chinoise sont maintenant presqu'au niveau des nôtres, et nous avons beaucoup à travailler pour soutenir la réputation de supériorité que nos missionnaires nous avaient acquise, et que W. Jones lui-même avait reconnue.

La position des savans anglais, les moyens pécuniaires dont ils disposent, et qui sont tels qu'on croirait faire un singulier acte de munificence en accordant pour un ouvrage d'érudition la centième partie de ce que leur coûte, à Macao, l'impression d'un seul dictionnaire (1); tout cela donne quelque désavantage aux littérateurs d'Europe, qui sont souvent plus embarrassés de publier un livre que de le faire. Mais si nous pouvons être devancés par ces heureux émules dans la publication des textes, et de tout ce qui exige de grands frais d'impression, nous avons pour dédommagement la critique historique, où nous conserverons long-tems l'avance que nous ont procurée les travaux des Gaubil, des Mailla, des Visdelou, des Deguignes, des Klaproth. En marchant sur leurs traces, que de choses ne pouvons-nous pas faire à Paris, à la Bibliothèque du Roi, qu'on ne pourrait tenter, dont on ne s'aviserait même pas à Canton, ou au collége anglo-chinois de Malacca! Les savans des deux nations peuvent se partager la tâche, et s'acquitter chacun de leur côté de la portion qui leur sera dévolue, au grand avantage des lettres et de la vérité. Moins bien placés pour découvrir et pour recueillir des matériaux, nous sommes plus en état de comparer et de discuter. Nous sommes surtout plus disposés à dédaigner une futile rivalité, à rendre justice aux efforts de nos concurrens, et par conséquent à en profiter. L'avantage en pareil cas reste toujours au moins partial. Nous nous servirons

[1] Le Dictionnaire de M. Morrison doit coûter dix mille livres sterling. La compagnie des Indes fait les frais de cet ouvrage, et abandonne l'édition en présent à l'auteur.

du Dictionnaire de M. Morrison pour traduire, et peut-être dans dix ans fera-t-on encore à Macao des tables chronologiques de l'empire chinois, sans avoir lu l'histoire des Huns.

Toutefois, il est juste de le dire, un honorable changement s'est opéré dans l'esprit de ceux qui cultivent la littérature chinoise. Ils sentent le besoin d'avoir des collaborateurs, et ils les appellent de toutes leurs forces. Les premiers qui avaient abordé cette étude voulaient garder tout pour eux, parce qu'ils possédaient peu de choses. Ceux d'à présent veulent communiquer ce qu'ils ont acquis, parce qu'ils sont riches, et qu'ils sentent qu'ils le deviendront davantage en partageant. Que de travaux, en effet, dont un seul homme ne saurait se charger, et qu'une réunion de personnes laborieuses peut seule entreprendre sans témérité! Tirer des livres chinois les matériaux d'un dictionnaire historique et géographique, comme la Bibliothèque orientale de d'Herbelot; compléter l'histoire de la Tartarie, du Tibet, de l'Inde au-delà du Gange, du Japon; étendre et rectifier nos connaissances géographiques sur l'intérieur de toutes ces contrées; traduire les livres sacrés de Bouddha, dont les originaux indiens sont vraisemblablement perdus pour nous, ceux des adorateurs du *Logos* (Tao-sse), que nos missionnaires ont pour la plupart traités avec un dédain si injuste et si mal entendu; extraire des ouvrages encyclopédiques ou spéciaux les notions relatives à l'histoire naturelle, aux arts utiles, aux procédés mécaniques; faire connaître, par des traductions complètes ou des analyses étendues, les pièces de théâtre, les meilleurs ro-

mans, les recueils de poésie; voilà une partie de ce qu'il faudrait faire, et, j'ose le dire, de ce que nous ferons, si nos efforts pour aplanir la route et ouvrir l'accès aux étudians, ne demeurent pas absolument infructueux.

Je tirerai cette assurance du changement même qui s'est opéré dans les idées, et de la multitude des notions fausses qui ont disparu depuis quelques années. Rappelez-vous, Monsieur, ce qu'on pensait encore des Chinois en 1812; les disputes dont ils étaient l'objet; l'ignorance et les préjugés que les écrits mêmes des missionnaires n'avaient pu complétement effacer. L'étude de la langue et de l'écriture chinoises exigeait, disait-on, la vie d'un homme : or, je ne parlerai ici ni de sir Georges Staunton, ni de M. Klaproth, dont les travaux sont hors de rang, et ont d'ailleurs devancé l'époque dont je parle; mais MM. Morrison, Milne, Marshman, M. Thoms, imprimeur de la Compagnie à Macao, et plusieurs autres, les ont apprises en qnelques années; et, pour ne citer parmi les Français que celui qui a enrichi votre dernier numéro d'une intéressante traduction, M. F. Fresnel n'a pas mis deux années pour être en état de lire et d'interpréter des ouvrages aussi difficiles que le sont les romans [1]. On vantait beaucoup le mécanisme de l'écriture, et bien des gens l'admiraient sur parole : trois grammaires, autant de dictionnaires, un excellent supplément

[1] A l'époque où cette lettre fut écrite, M. Stanislas Julien n'avait pas encore donné sa traduction de *Meng-tseu*. Il faut ajouter son exemple à ceux qui prouvent qu'on peut maintenant acquérir en fort peu de tems des connaissances très-approfondies en fait de langue chinoise.

au vocabulaire du P. Basile, ont réduit l'idée qu'on s'en formait à sa juste valeur; et des règles pratiques, restreintes à ce qu'elles ont d'utile et d'applicable, ont remplacé les suppositions vagues et les notions erronées. On a déchiffré la plus antique inscription de la Chine, recherché dans les écritures modernes ce qui restait de vestiges des plus anciennes, et tracé par les faits l'histoire de l'invention des caractères chinois, et de leur diverses transformations, depuis la représentation directe des objets matériels, aux époques les plus reculées de l'histoire, jusqu'aux moyens postérieurement imaginés par les Japonais et les Coréens, pour exprimer des syllabes et constituer un alphabet. Sur la parole d'un missionnaire peu instruit, on répétait sans cesse que les Chinois étaient le plus ignorant des peuples en géographie, et qu'avant les jésuites, ils ne connaissaient pas même les pays situés au nord de la Grande-Muraille et des déserts de Sable. On les a vengés de ce reproche, toujours par des faits, en montrant que leurs frontières avaient été portées jusque sur la mer Caspienne; que des provinces de Perse avaient été réunies à l'empire, qu'ils avaient connu jusqu'aux *Lupones* de la carte de Peutinger [1]; et qu'en un mot c'était chez eux qu'il fallait chercher des renseignemens précis sur l'histoire et la géographie physique et politique de la Boukharie et du Mawar-ennahar. On a tiré d'un de leurs livres la description la plus complète qu'on possède encore du Camboge; on s'est servi de leurs cartes et de leurs relations

[1] Peuplade du nord du Caucase, inconnue à tous les autres peuples, si ce n'est aux Arméniens.

pour éclaircir un grand nombre de points obscurs de la géographie de l'Asie, dans le moyen âge; et le plus beau travail qu'on ait encore exécuté en ce genre, aura pour base les descriptions et les itinéraires des Chinois. On a déjà vu deux exemples remarquables du parti qu'on en pouvait tirer. Deux archipels, inconnus à nos navigateurs, ont passé des cartes chinoises sur les nôtres, et cette double découverte est un résultat plus avantageux à la géographie, et il a été obtenu à moins de frais que ceux de certains voyages de long cours. On disait que ces peuples avaient toujours négligé l'étude des langues étrangères ; mais le nom qu'ils donnent à la langue samskrite ayant été reconnu, on a trouvé qu'ils avaient des dictionnaires samskrits; que leurs savans avaient fait des traductions d'ouvrages indiens et tibétains; on a appris aussi, non sans quelque étonnement, qu'ils possédaient des dictionnaires polyglottes, et qu'il y avait, depuis six siècles, à Peking, un collége pour l'enseignement des *langues occidentales*, ainsi qu'une institution pour les *jeunes de langues* et les interprètes. On a fait plus : on s'est aidé des documens renfermés dans leurs livres historiques, pour tracer, avec le secours des langues, l'origine et la descendance des tribus de races diverses dans la haute Asie; et votre précédent numéro annonçait un nouveau travail, où l'emploi des mêmes moyens amenera sans doute des résultats encore plus précis. On supposait que les Chinois avaient toujours été sans communication avec les nations de l'Occident; mais on n'a pas seulement retrouvé dans leurs livres les détails les plus exacts sur ce commerce de la soie, dont le

terme oriental était inconnu et livré aux disputes des savans; on a découvert, dans la liste des patriarches, successeurs de Bouddha, un monument du plus haut intérêt pour la chronologie orientale et l'histoire ancienne de l'Hindoustan. On a montré les principes pythagoriciens et platoniciens enseignés par leurs philosophes avant l'époque de Platon et de Pythagore, le nom ineffable de JEHOVAH, le dogme du *Logos* et celui de la triade platonique, j'ai presque dit le secret des mystères, dans un ouvrage chinois du cinquième siècle avant notre ère. Les idées qu'on s'était formées des mœurs, des habitudes et des institutions du peuple chinois, n'ont pas été moins complétement réformées par la traduction des ouvrages de législation, de philosophie ou de littérature qui ont paru depuis dix ans, soit en France, soit en Angleterre. Généralement, et en toute matière, c'était sur des passages extraits des livres chinois et traduits par les missionnaires qu'on avait raisonné. Le sens en était toujours incertain, et l'interprétation sujette à la controverse. Maintenant ce sont les originaux que l'on consulte et que l'on cite, avec autant de facilité que de sécurité. Ces ouvrages sont devenus l'une des sources qu'il n'est plus permis à la critique de négliger.

Je n'ai d'autre objet, Monsieur, en vous rappelant tous ces faits, que de répondre à votre question sur les progrès que la littérature chinoise a pu faire depuis dix ans. Vous voyez que ces progrès sont immenses, et que, par leur nature, ils ne peuvent manquer d'en amener d'autres plus considérables encore. Cette étude a pris un des premiers rangs parmi les branches de la littéra-

ture asiatique, et il est désormais impossible qu'elle le perde. On étudiera le chinois, comme le samskrit ou l'arabe, si l'on veut acquérir des idées nouvelles, des notions justes, des connaissances positives sur l'homme et sur la nature, sur le présent et sur le passé, dans un espace qui embrasse la moitié de l'Asie, et qui comprend le tiers de la race humaine; on l'étudiera pour compléter l'histoire des émigrations des peuples, des révolutions de l'ancien monde et du moyen âge, de la marche et des aberrations de l'esprit humain, et pour tracer, sur un plan plus vaste, le tableau des croyances et des doctrines, et le catalogue des erreurs, bien plus riche et presque aussi intéressant que celui des vérités. Les motifs qui ont appelé à cette étude Gaubil, Prémare, Deguignes, qui, malgré les difficultés dont on la croyait entourée, sollicitèrent tant de fois Leibnitz et Fréret, ces motifs subsistent tout entiers, ou, pour mieux dire, ils se sont accrus et multipliés par le progrès même des connaissances : les obstacles seuls ont disparu. Et ce ne sont pas les faibles et incertains produits d'une mine à peine entr'ouverte, ou les restes d'une mine épuisée, qui s'offrent aux amateurs de la langue chinoise; c'est une littérature toute entière, toute neuve, une matière riche et comme inépuisable aux découvertes les plus intéressantes. Ne vous étonnez donc pas si le zèle du prosélytisme nous anime, et si, empressés de voir exécuter ce que nous avons projeté, nous aspirons au moment où la langue chinoise sera aussi généralement connue que le sont dès à présent l'arabe ou le persan. Ceux qui lui ac-

corderont la préférence, auront un avantage entre mille autres : celui de pouvoir plus aisément atteindre et dépasser leur guide.

Je suis, etc.

SUR LES CARACTÈRES FIGURATIFS

QUI ONT SERVI DE BASE

A L'ÉCRITURE CHINOISE [1].

Si l'on pouvait démêler, dans la foule des expressions d'une langue, celles qui ont appartenu de tout tems au peuple qui la parle, et celles qu'il a créées plus récemment, ou empruntées à d'autres peuple; séparer et trier, si j'ose ainsi parler, les termes primitifs et les termes secondaires; rapporter avec certitude les dérivés à leurs radicaux, suivant la nature des idées qu'ils représentent; les distribuer par genres, les arranger par familles, les classer par siècles; faire, en un mot, l'inventaire exact et raisonné des signes, et conséquemment aussi celui des pensées et des notions qu'ils expriment; il est probable, comme l'imaginait Leibnitz, qu'on jeterait beaucoup de jour sur l'état antique et la marche progressive des opinions religieuses et scientifiques, sur l'âge des principales inventions, sur l'origine et la communication des

[1] Ce discours, lu dans la séance publique du 27 juillet 1821, contient l'extrait d'un Mémoire qui est imprimé dans le t. VIII de la nouvelle collection de l'Académie, actuellement sous presse. On y trouvera le catalogue des signes dont il est question plus bas.

croyances, des lois, enfin, sur tout ce qui constitue l'histoire des nations. Ce serait là, sans doute, un résultat assez remarquable de ces études étymologiques que des esprits superficiels ont tournées en ridicule, parce qu'ils n'en sentaient pas l'importance, qu'ils n'en voyaient pas l'objet, et que, s'il faut le dire, ceux qui s'y sont livrés avec le plus d'ardeur, ne l'ont pas toujours vu très-nettement non plus.

L'opération dont je viens de parler n'est guère praticable à l'égard des langues où l'écriture alphabétique, appliquée de bonne heure et exclusivement à l'expression des sons, a permis de suivre les transformations que les mots subissent en s'allongeant ou en s'accourcissant, en se groupant et se confondant les uns avec les autres. Mais la même opération est possible, et même facile à exécuter sur l'écriture d'un peuple qui, depuis les premiers tems jusqu'à présent, s'est attaché à peindre les objets, au lieu de représenter des sons. Les Chinois sont ce peuple. Il y a bientôt quatre mille ans qu'ils se sont avisés de tracer des figures d'hommes, de chevaux, de chiens; des montagnes, des toits, des arbres, des herbes, et d'exprimer leurs idées avec tout cela. Ces figures, comme on peut le croire, étaient fort grossières dans le commencement; elles étaient telles qu'on peut les attendre de dessinateurs chinois, un peu plus anciens qu'Abraham. Depuis cette invention, on semble s'être occupé d'en corrompre les formes, plutôt que de les perfectionner. Mais, du moins, on en a conservé le fonds intact, tout en les multipliant par d'innombrables combinaisons. Le nombre primitif des images est resté le même, et c'est, rigoureu-

sement parlant, avec le peu de signes imaginés par leurs sauvages ancêtres, que les Chinois modernes ont trouvé le moyen de satisfaire aux nombreux besoins d'une civilisation perfectionnée.

J'ai pensé que le catalogue de ces signes primitifs, qu'on ne s'était jamais occupé d'extraire et de réunir, pouvait offrir plus d'un genre d'intérêt, et j'ai mis sous les yeux de l'Académie cet antique vocabulaire figuratif, qui contient à la vérité de très-mauvais dessins, mais qui nous présente des monumens d'un genre tout particulier. Appliquant ensuite à ce catalogue les idées que j'émettais en commençant, j'ai cherché si, de la nature des signes qui s'y trouvent, et de celles des idées dont les signes ne s'y trouvent pas, on pouvait tirer quelqu'induction sur l'état moral et le degré de civilisation où devait être parvenue la tribu dont ces rudimens imparfaits ont formé, pendant un tems, toute l'écriture, et pour ainsi dire l'encyclopédie. Le nombre seul de ces signes est déjà un objet d'étonnement; car il ne passe pas deux cents. Sans doute, avec deux cents images, les premiers Chinois ne composaient pas de livres; ils n'écrivaient pas encore d'annales, ni même de romans cosmogoniques. Peut-être aussi n'est-ce pas là le premier objet des hommes qui sentent le besoin de se donner une écriture. Avec ce petit nombre de caractères, ceux-ci pouvaient s'envoyer les uns aux autres des signaux pour résister à une incursion, ou renfermer leurs troupeaux, se rassembler pour une expédition, tomber à l'improviste sur leurs voisins pour les piller : toutes actions qui marquent les premiers pas des sociétés humaines. Nous sommes maintenant trop

loin de l'origine de l'écriture, pour bien juger des circonstances qui y ont conduit les inventeurs. Toutefois, il est bien probable que cet art a fourni des signaux avant de servir à fixer les traditions, et que le besoin de s'entendre à distance, a précédé l'idée de faire tourner l'expérience du passé à l'avantage de l'avenir.

Nos deux cents caractères primitifs offrent un autre sujet de remarques : sans doute on dut imaginer des signes, sinon pour tous les objets que l'on connaissait alors, au moins pour tous ceux qui pouvaient être la matière d'une communication de quelqu'importance. Leur réunion nous présente donc ce que nous cherchons, c'est-à-dire un tableau des idées et des connaissances de cette époque. Envisagé sous ce rapport, le catalogue dont il s'agit conduit à un résultat tellement singulier, qu'il pourrait sembler paradoxal, si les développemens dont j'ai pu l'appuyer dans mon mémoire, et que je suis forcé de supprimer ici, ne faisaient voir qu'il est d'accord, sur tous les points, avec les traditions conservées par les Chinois eux-mêmes.

D'abord, cette partie du spectacle de la nature, dont les apparences et les révolutions doivent frapper si vivement l'imagination de l'homme sauvage, le CIEL n'avait fourni aux anciens Chinois que l'idée de sept caractères seulement. Ils avaient représenté le *soleil* par une figure circulaire ; la *lune* par un croissant ; le *ciel* lui-même par trois lignes indiquant une voûte surbaissée ; les *nuages*, la *pluie*, les *vapeurs*, par des lignes irrégulières et des gouttes. Nulle trace d'une croyance religieuse ne se montre dans le vocabulaire figuratif, si ce n'est la

représentation d'une victime offerte en sacrifice, et aussi la tête d'un démon ou mauvais génie. Ainsi les Chinois n'avaient encore rien à écrire sur la religion, mais ils étaient déjà superstitieux, et cela, sans doute, n'a rien d'étonnant pour qui connaît la marche de l'esprit humain.

La TERRE avait fourni plus de matériaux que le ciel aux inventeurs de l'écriture chinoise. Parmi les caractères primitifs, on en trouve dix-sept qui représentent les *montagnes*, les *collines*, les *sources*, l'*eau*, le *feu*, les *pierres*, et onze pour l'art de bâtir, figurant le *toit* d'une maison, un *grenier* ou une grange, deux sortes de *fenêtres* et de *portes*, dont une à deux battans, une *guérite* ou échauguette, et un *tertre* artificiel, dont le nom est devenu, dans des tems plus rapprochés de nous, le titre des capitales et des résidences des souverains de l'empire. Du reste, on ne voit ici rien qui signifie *palais*, *tour*, *jardin*, *temple*, *pont*, *ville*, *remparts*. Tous ces mots ont été inventés postérieurement.

Vingt-trois caractères ont rapport à l'HOMME, et désignent des actions matérielles et des relations sociales ou de parenté. *Roi*, *lettré*, *général*, *militaire*, ne s'y trouvent pas compris. Mais on y voit la figure d'un homme qui se courbe en avant, laquelle a fourni depuis le caractère qui signifie *sujet* ou *ministre*, celle d'un *sorcier*, et quelques autres signes qui tiennent aux notions les plus vulgaires de la sociabilité.

Les noms des PARTIES DU CORPS qui ont obtenu des signes simples sont au nombre de vingt-sept. Deux seulement désignent des parties internes, le *cœur* et les *vertèbres*. Six caractères se rapportent aux *habits*, et le

plus simple de tous représente cette pagne qui semble avoir été partout le premier vêtement des peuples qui sont sortis de l'état de barbarie. Le seul ornement qu'on trouve ici, outre deux sortes de *bonnets*, consiste en *grains enfilés* semblables à ceux dont se parent les sauvages. Du reste, on ne voit rien qui rappelle les ornemens de pierres précieuses, ni les instrumens de musique, ni les monnaies, ni le verre, ni la porcelaine, toutes choses dont l'invention est bien plus récente, puisque l'histoire en fait connaître l'époque. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'on ne trouve le nom d'aucun métal, pas même celui de *l'or* auquel les Chinois rapportent tous les autres, parce que, sans doute, ils l'ont connu le premier. Si l'absence du signe est un indice suffisant qu'ils n'avaient pas encore l'usage de ce métal, qu'on juge du progrès qu'ils pouvaient avoir fait dans les arts à cette époque!

On en peut juger aussi par les noms des meubles, ustensiles, armes et instrumens, dont le nombre s'élève à trente-cinq en tout. On y remarque diverses sortes de *vases* de bois ou de terre, des *tables*, *bancs* et *coffres* de différente espèce, neuf ou dix signes pour les armes, telles que *flèches*, *arcs*, *haches*, *lances* et *hallebardes*. En fait d'instrumens de destruction, l'industrie humaine est toujours d'une merveilleuse précocité. Rien pourtant n'indique dans ceux-ci l'emploi des métaux, sans lesquels les sauvages savent bien les rendre meurtriers. Même à présent le caractère de *hache* porte encore l'image de *pierre*, comme pour rappeler la matière dont les haches étaient faites autrefois. Au reste, l'art militaire paraît

avoir devancé l'agriculture dans notre vocabulaire, car on n'y trouve ni charrues, ni bêches, ni hoyaux ; seulement une sorte de crible, un vase pour mesurer les grains, et un autre pour les serrer.

Quant aux êtres naturels, cinq quadrupèdes domestiques, le *chien*, le *cochon*, le *mouton*, le *bœuf* et le *cheval;* et sept animaux sauvages, le *léopard*, le *cerf*, deux sortes de *lièvres*, le *rat*, l'*éléphant* et le *rhinocéros*, sont les seuls mammifères qui aient obtenu des signes simples. Onze caractères appartiennent à la classe des oiseaux ; mais sur ce nombre, l'*hirondelle* et le *corbeau*, l'une hôtesse des habitations de l'homme, l'autre s'attachant à ses restes, sont presque les seules espèces désignées distinctement. Deux signes seulement pour les poissons, un pour ceux qui sont allongés, et l'autre pour ceux qui sont de forme arrondie, prouvent qu'on renfermait alors toutes les espèces de cette classe sous deux dénominations communes. Enfin sept caractères suffisaient pour désigner tous les animaux inférieurs aux poissons. Il y en avait un pour les vers, un autre pour les insectes munis de pieds, un pour les tortues, un pour les grenouilles, deux pour les serpens, et un pour les coquilles, lequel est devenu plus récemment le radical des termes qui ont rapport aux richesses, aux échanges et au commerce. Remarquons comme une singularité, qu'on ne trouve ici aucune mention de ces animaux fantastiques que les Chinois placent à la tête de chaque classe d'êtres animés ; ni de ce dragon qui, suivant l'expression chinoise, est le roi des animaux *dont les os sont à l'extérieur du corps*, c'est-à-dire des insectes ;

ni de ce phénix, dont la venue est un événement du plus heureux augure, ni de cette licorne merveilleuse qui ne se montre qu'aux époques fortunées où règnent l'abondance et la paix la plus profonde, et dont l'histoire ne rappelle, dans le cours des siècles, que deux ou trois apparitions tout au plus. Si le genre d'écriture que nous étudions est antérieur à l'origine des fables, rien, sans doute, ne prouve mieux sa haute antiquité.

Le règne végétal est compris tout entier dans vingt-six caractères, la plupart génériques, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre. Tels sont ceux qui désignent les céréales, les arbres, les herbes, les feuilles, les fleurs et les fruits. Le riz et le millet sont au premier rang ; on n'y voit pas encore l'orge et le froment. L'ail et la courge sont les principales plantes potagères qui y ont trouvé place. Le seul arbre qui ait mérité un nom particulier, est le bambou, ce végétal si précieux pour l'économie rurale et domestique des Chinois. On ne s'étonnera pas de ne voir aucun signe simple pour le mûrier, l'arbre à papier, le thé, le vernis, et les autres végétaux dont les usages économiques ou industriels ne remontent qu'à la moyenne antiquité.

Résumons en peu de mots les principaux traits du tableau que nous venons de parcourir, et, partant de ce principe, que le vocabulaire d'un peuple peut être considéré, jusqu'à un certain point, comme le miroir de son génie, voyons quelle idée les Chinois nous donnent d'eux-mêmes dans les rudimens de leur écriture. Presque point de religion, nulle idée morale, nulle observation des phénomènes célestes, nulle connaissance de la divi-

sion du tems; point de villes, de murailles, de temples; aucune notion des rapports civils, des rangs, des états de la société; à peine quelques vêtemens grossièrement façonnés; presqu'aucune de ces parures que les peuples barbares recherchent avec tant d'ardeur; un très-petit nombre de meubles et d'ustensiles de bois et de terre; quelques armes telles que les sauvages en possèdent, et qu'on peut les fabriquer sans le secours des métaux, car l'absence du nom des métaux est l'une des particularités les plus remarquables du tableau que nous traçons; enfin, un très-petit nombre d'animaux les plus communs, de ceux sur lesquels l'homme doit naturellement jeter les yeux, en commençant à vivre avec ses semblables, et un plus petit nombre de végétaux encore, parmi lesquels deux seulement semblent attester un commencement de culture: tel est le résultat de notre analyse, et ce que nous montre le genre de monumens le plus singulier, et peut-être le plus authentique qu'aucun peuple ait conservé, en nous reportant à un état de choses dont il est impossible qu'aucune chronique ait conservé le souvenir. Nous y voyons les premiers Chinois, à peine sortis de la vie nomade, à peine parvenus au premier degré de la civilisation, dans le dénuement le plus absolu que l'état social puisse comporter; et, chose remarquable, les deux cents images distribuées en dix ou douze groupes, suivant la nature des objets qu'elles expriment, et considérées isolément, ramènent toujours au même résultat, et conduisent à des conclusions qui se confirment réciproquement, sans que rien vienne les infirmer ou les démentir. On voit que ceux qui employaient ces signes étaient à peu près

au même degré d'habileté en astronomie, en économie rurale, en histoire naturelle, qu'ils n'étaient ni plus savans, ni plus ingénieux, ni meilleurs qu'il ne convient de supposer une réunion de familles sauvages, sur un sol encore couvert de forêts, dont nulle main n'a fouillé le sein, ni fertilisé la surface. On croirait voir les tribus de la Nouvelle-Zélande ou des Iles des Amis, s'essayant, dans l'enfance de la société, aux premiers arts qui marquent la naissance de la civilisation. Mais les Chinois, dans cet état même, avaient déjà conçu l'idée de l'écriture, et ce trait de génie qui leur est particulier, les met seul bien au-dessus des sauvages que je viens de nommer, au-dessus même de beaucoup d'autres peuples, chez lesquels on a poussé assez loin les arts qui procurent les commodités de la vie, sans songer seulement à celui qui est la condition première des progrès de l'intelligence.

En poursuivant l'étude des anciens caractères chinois, on s'aperçoit que l'idée première qui leur avait donné naissance ne tarda pas à être fécondée par les plus heureux développemens. D'autres besoins se faisant sentir, et l'art d'écrire venant s'appliquer à des usages auxquels on n'avait pas pensé d'abord, il fallut augmenter le nombre des signes, et pour cela recourir à de nouveaux procédés : car il ne pouvait pas être question de tracer de nouvelles figures, qui auraient fini par se confondre en se multipliant, et d'ailleurs on avait à peindre des objets sans figures, et il fallait

Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Comment de grossiers dessins auraient-ils permis de dis-

tinguer un chien, d'un loup ou d'un renard? un chêne, d'un pommier ou d'un arbre à thé? Comment surtout auraient-ils pu exprimer les passions humaines, la colère, l'amour ou la pitié, et les idées abstraites, et les opérations de l'esprit? La manière dont on a surmonté ce double obstacle, tout en prouvant qu'on n'avait encore à se féliciter que de bien médiocres progrès dans la culture sociale, fait beaucoup d'honneur au génie des inventeurs. Ils ont exécuté tout ce qui était possible dans leur position : circonstance qu'on n'observe pas assez communément pour la passer sous silence. Ils ont combiné deux à deux ou trois à trois les figures primitives, et ils ont formé par ce procédé une innombrable multitude de signes composés qui offrent des symboles ingénieux, des définitions vives et pittoresques, des énigmes d'autant plus intéressantes que le mot n'en a pas été perdu, et qu'on n'est pas réduit, comme à l'égard des hiéroglyphes égyptiens, à le deviner en s'abandonnant aux rêves de son imagination [1].

Pour les êtres naturels, et pour une foule d'autres objets qui purent y être assimilés, on les classa par familles, à la suite de l'animal, de l'arbre ou de la plante qui en étaient comme le type. Le loup, le renard, la belette et les autres carnassiers furent rapportés au chien; les diverses espèces de chèvres et d'antilopes, au mouton;

[1] La date de ce Mémoire suffit pour empêcher toute application équivoque de cette observation. On sent bien qu'elle ne saurait porter sur la découverte toute récente de M. Champollion le jeune, relativement au petit nombre des hiéroglyphes qui ont été pris comme *signes de sons*, et employés avec une valeur *phonétique*.

les daims, les chevreuils, l'animal qui porte le musc, au cerf; les autres ruminans, au bœuf; les rongeurs, au rat; les pachydermes, au cochon; les solipèdes, au cheval. Le nom de chaque être naturel se trouva ainsi formé de deux parties, l'une qui se rapportait au genre, l'autre qui déterminait l'espèce par un signe indiquant ou les particularités de conformation, ou les habitudes de l'animal, ou les usages qu'on en pouvait tirer. Par cet ingénieux procédé, se trouvèrent formées de véritables familles naturelles, qui, à quelques anomalies près, pourraient être avouées des naturalistes modernes, et où les dénominations spécifiques semblent les essais de la nomenclature binaire de Linnéus, et en ont presque tous les avantages.

Quant aux notions abstraites et aux actes de l'entendement, la difficulté était plus grande, et elle ne fut pas moins ingénieusement éludée. Pour peindre la *colère*, on mit un *cœur* surmonté du signe d'*esclave*. Pour l'*entraînement* ou la *séduction*, l'image de *femme* avec celles de *parole* et de *filet*. Une *main* tenant le symbole de *milieu*, désigna l'*historien*, dont le premier devoir est de n'incliner d'aucun côté. Les images de deux *hommes* signifièrent *saluer*, s'ils se regardaient; *se séparer*, s'ils se tournaient le dos; *suivre*, s'ils étaient placés l'un derrière l'autre. Pour exprimer l'idée d'*ami*, on plaça deux images de *perles* à côté l'une de l'autre: il est si difficile de rencontrer deux perles exactement appareillées! J'ai dit que les Chinois étaient encore bien peu civilisés quand ils inventèrent cette écriture composée: j'en citerais pour preuve l'idée malheureuse de

rapporter à l'image de *femme*, les mots qui peignent les défauts, les vices et les imperfections morales. Un tel usage, qui subsiste encore aujourd'hui, atteste bien l'un des préjugés les plus ordinaires aux peuples barbares. Ainsi cette image répétée deux fois signifia *dispute*, et trois fois, *désordre* ou *immoralité*. Véritablement on trouve aussi sous cette classe les termes qui signifient *beauté*, *charmes extérieurs*, *tendresse maternelle*, *repos*. Il y a une foule de ces mots composés qu'il est intéressant d'analyser. Les missionnaires en ont cité quelques-uns, mais ils sont loin d'avoir épuisé la matière, ou même de l'avoir étudiée sous le rapport le plus curieux. On ne saurait compter les traditions, les allusions, les rapprochemens inattendus, les traits piquans et épigrammatiques qui sont ainsi renfermés dans les caractères composés, et il est impossible d'imaginer combien on pourrait en faire jaillir de lumières sur les anciennes opinions morales ou philosophiques des peuples primitifs de l'Asie orientale. Il suffirait d'étudier avec soin, et en se garantissant de l'esprit de système, ces expressions symboliques où les Chinois se sont peints sans y penser, eux, leurs mœurs et tout l'ordre de choses dans lequel ils vivaient, et que l'histoire nous fait si imparfaitement connaître, parce qu'il date d'un tems où il n'y avait pas encore d'histoire.

La paléographie chinoise n'est pas l'étude des formes variées que le caprice a fait prendre aux lettres, moins encore l'étude des abréviations et des ligatures, des accens et de la ponctuation : c'est véritablement l'étude

des anciennes traditions, des vieux usages, des mœurs antiques. C'est sous ce rapport qu'elle mérite une attention toute particulière ; car l'histoire des mots n'a droit à nous intéresser qu'autant qu'elle conduit à l'histoire des choses.

SUR LA NATURE MONOSYLLABIQUE

ATTRIBUÉE COMMUNÉMENT

A LA LANGUE CHINOISE [1].

C'EST une chose que personne, jusqu'à présent, n'a révoquée en doute, et qui a été posée en principe et répétée mille fois par tous ceux qui ont fait de la langue chinoise l'objet de recherches suivies ou de discussions passagères, que cette langue est entièrement formée de monosyllabes, et qu'on n'y fait aucun usage de la réunion de plusieurs syllabes en un même mot. Tous les missionnaires, tous les philologues et tous les voyageurs sont d'accord sur ce point, dont je vais néanmoins essayer de démontrer la fausseté. Quels que soient le nombre et l'autorité des écrivains que j'entreprends de combattre, j'espère ne point encourir le reproche de témérité, en m'appuyant de raisonnemens qui feront voir que l'opinion généralement reçue est inexacte, ou même absolument erronée, à bien approfondir la matière. Exposons d'abord ce qu'on doit entendre par l'expression de *monosyllabe*, et voyons si, dans aucun tems et dans aucune contrée,

[1] Cette dissertation, écrite en latin, a été insérée dans le tom. III des *Fundgruben des Orients* (Mines de l'Orient, Vienne, 1813-14). On y avait joint une planche contenant quelques exemples de groupes de caractères répondant à des termes polysyllabiques.

il a existé ou pu exister un idiome qui méritât cette qualification.

Une langue dont tous les mots seraient composés d'une consonne simple unie à une voyelle pareillement simple, dont les expressions n'admettraient aucune désinence grammaticale, et ne pourraient en aucun cas se réunir pour former un sens unique, dans laquelle enfin les idées primitives, et les noms des principaux objets qui frappent nos sens, seraient rendus par des mots invariables, incapables de groupement et d'allongement; une telle langue serait vraiment *monosyllabique*. Mais si l'on s'en tient aux conséquences rigoureuses d'une telle définition, le chinois ne satisfait pas plus à toutes ces conditions qu'un autre idiome quelconque, ainsi qu'il est aisé de le démontrer.

En premier lieu, un assez grand nombre de mots chinois qui commencent par une consonne, peuvent prendre une aspiration forte qui ôte à cette consonne son caractère de simplicité. En effet, *p'h*, *t'h*, *k'h*, ne peuvent se prononcer comme *p*, *t*, *k*, d'une seule articulation, et il faut nécessairement placer, entre la consonne et l'aspiration, un court intervalle que représenterait assez bien le *e* muet français, si l'usage le permettait. On peut dire à plus forte raison la même chose des consonnes réellement doubles qui commencent un grand nombre de mots chinois, telles que *tch*, *tchh*, *ts*, *ths*. Il est bien certain qu'elles sont, dans la réalité, divisées par un *e* muet en deux parties qui s'articulent séparément, et sont chacune une consonne bien distincte.

On peut très-facilement étendre aux voyelles ce que

je viens de dire des consonnes, et il est même aisé d'en fournir des exemples plus nombreux et plus frappans. Un assez petit nombre de mots chinois finissent par une voyelle simple, comme *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*, *u* : les autres se terminent par des diphthongues ou des triphthongues, telles que *aï*, *ao*, *ia*, *io*, *iao*, *ieou*, *iouei*, ou par des sons nasaux, comme *ang*, *ing*, *oung*, *iang*, *ioung*, etc. Tous ces sons s'éloignent également de la nature des voyelles simples, et les mots *y-a-o*, *t-cha-o*, *p-hi-e-ou*, *ts-hi-a-o*, avec quelque rapidité qu'on les suppose prononcés, sont pourtant des composés de plusieurs syllabes, si l'on veut bien prendre le mot de *syllabe* dans un sens un peu mieux défini que celui qu'on lui donne d'ordinaire à la tête des abécédaires et des rudimens.

Mais, pour ne point trop long-tems m'arrêter à des choses de peu de conséquence, et de peur de m'exposer au reproche de mettre des chicanes puériles à la place de raisonnemens concluans, en refusant la qualité de monosyllabes à des mots composés de voyelles ou de consonnes complexes, je vais passer à des considérations plus importantes, et faire voir, par des preuves irréfragables, que les caractères chinois se réunissent souvent plusieurs ensemble pour exprimer des noms et des idées simples, et forment, par leur jonction, des expressions qui sont composées de *caractères*, comme les mots des langues latine ou française sont composés de *syllabes*. Cette réunion peut avoir lieu de plusieurs manières, sur chacune desquelles il est nécessaire de dire quelques mots.

Avant tout, il faut avouer que tous les caractères, sans exception, ont une prononciation qui consiste en

un mot très-court, et quoique souvent complexe, monosyllabique pourtant, à prendre cette expression dans son acception vulgaire, et que l'on ne trouve jamais plusieurs syllabes, au moins suivant l'idée communément attachée à ce mot, réunies pour exprimer le son d'un caractère. Mais comme un certain nombre de caractères pris séparément n'ont aucun sens, et n'acquièrent une signification que quand ils sont doublés ou groupés, on trouve déjà dans ces caractères de véritables élémens syllabiques, dont la réunion constitue des mots disyllabes. Le nombre en sera plus grand encore si l'on y joint ceux qui ont bien un sens particulier, mais qui le perdent en composition, et qui signifient une chose quand on les emploie séparément, et une autre chose quand ils sont groupés. Citons quelques exemples de ces différens genres de polysyllabes.

Fangfo est un mot chinois qui signifie *représenter, être semblable;* il s'écrit avec deux caractères, dont le premier se prononce *fang,* et le second *fo* [1]. Ces deux caractères n'ont pas de signification distincte. Seulement le premier est rendu dans quelques dictionnaires par *être semblable;* mais le dernier n'a aucun rapport avec le sens du composé, puisque c'est le même caractère dont les Chinois se sont servis pour abréger le nom du dieu *Bouddha.* Bien plus, les caractères du mot *fangfo* peuvent être remplacés par d'autres, et le même mot prononcé peut s'écrire de six autres manières [2], avec des

[1] Ces deux caractères sont de la clef 9e, le premier avec quatre, et le second avec cinq traits.

[2] On peut en remplacer la clef par la 60e, la 61e, la 54e, la 190e, ou la suprimer tout-à-fait à volonté.

caractères tous différens entre eux, et sans analogie avec le sens du composé, quoique ce dernier doive toujours s'entendre et se prononcer de la même manière. *Tchheoutchhang* (frustrer), s'exprime de quatre manières, avec des caractères qui n'ont pas de rapport les uns avec les autres. *Peting* (homme oisif, sans emploi), *lingting* (trompé dans ses espérances), *phang-hoang* (timide, troublé), *pangoung* (obstinément), et un nombre presqu'infini d'autres sont rendus dans l'écriture par des caractères qui ne signifient rien en eux-mêmes, et qui, comme les syllabes des autres langues, n'ont de sens que dans la composition.

Bayer me paraît être le seul qui ait soupçonné quelque chose de cette propriété singulière de certains caractères chinois, sur laquelle on ne trouve ailleurs aucun détail. « A bien prendre les choses, dit-il [1], les Chinois » ont encore des polysyllabes; mais parce qu'ils distin- » guent les syllabes par les caractères, on les regarde » comme des monosyllabes. » Bayer ne joint aucune preuve à son assertion, et n'entre dans aucune explication. Si je ne croyais pas les exemples que je viens de rapporter suffisans pour en montrer la vérité, il me serait aisé d'y en ajouter beaucoup d'autres. Mais, dans l'intention où je suis d'aborder quelques questions relatives à la grammaire chinoise, je ne ferai plus sur ce sujet qu'une conjecture, qui découle naturellement de ce que je viens de dire, et qui tient au fond de la matière que je traite.

Quelques écrivains, parmi lesquels Fourmont occupe

[1] *Mus. Sin. præf.*, p. 106.

le premier rang, ont considéré la langue chinoise comme étant l'invention de quelques philosophes qui en ont par la suite communiqué l'usage à leur nation, et regardant les caractères comme antérieurs aux mots, et par conséquent l'écriture comme préexistante au langage, ils ont fait, des termes de la langue parlée, l'expression des caractères ou leur *nom*, si j'ose ainsi parler : en cela ces auteurs me semblent avoir interverti l'ordre naturel. Effectivement, si les choses s'étaient passées ainsi, il ne serait pas étonnant que la langue entière se composât de monosyllabes, puisqu'elle aurait été formée de toutes pièces par des gens instruits, d'après les principes qui leur eussent paru les plus convenables. Mais qui voudra croire qu'aucune langue ait jamais été formée de cette manière, ou qu'une langue formée de cette manière ait pu être adoptée par le peuple? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable de supposer qu'il y avait chez les Chinois, avant l'invention des caractères, une langue populaire composée de mots, sinon tous monosyllabiques, au moins très-courts, comme on les trouve chez beaucoup de nations barbares? Cette langue aura été adoptée par les inventeurs de l'écriture pour servir de prononciation aux caractères, et pour que les gens instruits pussent s'entendre avec le vulgaire. On est porté à croire que les choses ont dû se passer ainsi, quand on considère les polysyllabes dont j'ai exposé plus haut la nature, et quand on fait attention au nom de l'une des six règles d'après lesquelles se forment les caractères : je veux parler de celle qu'on appelle *kiaï-yin* (explication du son), ou *hing-ching* (figurant la voix), et suivant laquelle un

caractère est composé de deux parties, dont l'une détermine le sens, et dont l'autre fait connaître le son [1]. Voyons à présent comment les formes de la grammaire chinoise donnent naissance à des mots de plusieurs syllabes.

On regarde presque universellement la langue chinoise comme entièrement dépourvue de règles grammaticales. De cette pauvreté, les uns ont déduit l'ancienneté de la langue, les autres la barbarie de la nation qui la parle : conséquences erronées d'un principe bien faux, puisque des langues très-anciennes ont une grammaire très-compliquée, tandis que les langues de certains peuples sauvages, comme les Lapons, fourmillent de règles et de difficultés. D'ailleurs, il n'y a rien de plus faux que ce qu'on a coutume de dire, que le chinois manque de méthode grammaticale : les rapports des mots, les cas, les nombres, les genres, les modes, les tems, les personnes, s'y distinguent, autant qu'il est nécessaire, par des articles, des pronoms, des désinences, des augmens, comme dans les autres langues, et surtout par la position relative des différentes parties de la phrase ; et quoique les mêmes termes servent souvent à représenter les noms, les adjectifs et les verbes, on y distingue toujours les parties du discours assez facilement, pour n'être jamais embarrassé à la lecture.

Les Chinois ne sont pas entièrement privés d'articles, ou du moins on observe, sous le rapport de la nature et de l'usage, une grande analogie entre les articles des autres langues et les particules indicatives, démonstra-

[1] Voyez *Élémens de la Grammaire Chinoise*, p. 3-4.

tives, déterminatives et numérales qu'on place entre les noms de nombre et les substantifs. *Yetche* est un article postposé pour rappeler un sujet dont on a déjà parlé. *Tchitche* est l'article qui convient aux noms verbaux. Dans le style familier, on ne dit jamais, ou que très-rarement, *yi jin, eul jin, san jin, un homme, deux hommes, trois hommes,* mais *yi-ko jin, eul-ko jin, san-ko jin,* en ajoutant la particule *ko* qui ne signifie rien, mais qui sert seulement à marquer la numération. On peut voir, dans les grammaires chinoises, quelques détails sur les particules numérales; le nombre en est très-considérable, et il n'est presque pas un genre d'objets qui se comptent, qui n'ait la sienne propre. La particule *ti,* qui se met devant les noms de nombre, et fait les nombres ordinaux, se rapproche encore davantage de la nature des articles.

La plupart des substantifs se reconnaissent aisément. Quelques-uns, qui pourraient être pris pour des verbes, s'en distinguent par l'addition d'autres substantifs, ou des particules *serviles* dont je parlerai plus bas. Le *genre* se découvre par la nature des objets, comme dans beaucoup d'autres langues; par exemple, en anglais. Quant au *nombre,* on le marque très-rarement, quoiqu'il soit toujours aisé de l'énoncer au moyen des particules *tchoung, kiaï, teng,* et autres qui indiquent la pluralité. Mais ces particules, qui sont d'un assez grand usage dans le discours familier, ne se trouvent presque jamais dans les livres. Pour les *cas*, on les exprime par des particules additionnelles, affixes ou préfixes, qui, dans la langue parlée, représentent parfaitement bien les désinences des

autres langues; et, si l'on veut effacer les différences, en apparence si tranchées, qui séparent le chinois des autres langues, on n'aura qu'à écrire les particules avec le *théme* du mot, comme on a coutume de rattacher en latin ou en grec les désinences au radical; on aura alors les substantifs chinois déclinés de la manière suivante :

NOMINATIF,	*jin*, *jinye*,	l'homme.
GÉNITIF,	*jintchi*, *jinti*,	de l'homme.
DATIF,	*iujin*,	à l'homme.
VOCATIF,	*yajin*, *jino*,	ô homme.
ABLATIF,	*iujin*,	de l'homme.
RELATIF,	*jintche*, ou *jinyetche*,	l'homme qui.

L'accusatif se marque souvent en plaçant le mot après le verbe qui le gouverne, et le génitif, comme en anglais, en mettant le substantif régi avant celui qui régit, par exemple, *cha jin*, tuer un homme; *jin theou* ou *jinti theou*, tête de l'homme, etc.

On peut objecter que, dans l'exemple précédent, le substantif demeure immuable dans les différens cas, et toujours distinct de la marque du rapport. Mais nous observons la même chose dans les langues turque, mongole et mandchoue, où les désinences qui servent à marquer les cas sont distinctes du *théme* du substantif auquel on les ajoute. Nous trouverions la même chose dans toutes les langues, si, par un effet du tems et de l'usage, le radical ne venait à s'unir avec la marque du cas pour ne plus former avec elle qu'un mot, où ce même radical ne se retrouve pas toujours tout entier.

Il n'y a rien à dire de particulier sur les adjectifs. Outre les mots qui conservent toujours le sens et la qualité

d'adjectifs, il y a aussi des verbes qui peuvent exprimer des qualités, selon la place qu'ils occupent dans la phrase, ou par l'addition de certaines particules. Les pronoms n'offrent non plus rien de remarquable.

Dans les verbes, comme dans les substantifs, le radical reste toujours inaltérable, sans distinction de modes, de tems, de nombres ou de personnes. On marque tous ces différens objets, quand il est nécessaire de le faire, par l'addition de particules auxiliaires. Ainsi de *cha*, tuer, on fait *chatchi*, tuer, plus expressément; *chatche*, tueur, tuant, etc. Les Chinois négligent presque tout le reste comme entièrement inutile.

Les adverbes chinois se terminent en *jan*, comme les adverbes français en *ment*, et les adverbes allemands en *lich*. Exemple: *ki*, prompt; *kijan*, promptement; *meng*, fier; *mengjan*, fièrement, etc. Beaucoup d'adverbes sont formés d'une syllabe redoublée, comme *yingying*, en allant et venant; *hiunhiun*, joyeusement; *kiangkiang*, courageusement, etc. Et il faut remarquer que bien souvent le sens de la syllabe simple n'a point de rapport avec celui de l'adverbe qu'elle constitue quand elle est ainsi répétée. Un grand nombre d'adverbes onomatopées, sont aussi formés de syllabes doublées, mais qui n'ont pas séparément de signification particulière : tels sont *kiaïkiaï*, voix d'oiseaux qui s'accordent; *kouokouo*, bruit d'eaux qui coulent; *mimi*, regorgement d'eau; *saosao*, peu à peu; *thithi*, en sautant légèrement, etc. Les conjonctions, les prépositions et les interjections sont en chinois, comme dans la plupart des langues, des mots très-courts qui n'offrent rien de particulier.

Les noms d'un grand nombre de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, d'arbres, de plantes et de choses inanimées, sont de véritables polysyllabes, soit qu'ils expriment des qualités extérieures en formant des épithètes, soit que des mots anciens, originairement polysyllabiques, ou des mots étrangers adoptés par les Chinois, aient été rendus par des caractères sans signification particulière. C'est là la troisième sorte de polysyllabes dont je parlais au commencement de ce mémoire. Il est encore d'usage d'ajouter à des mots qui ont un sens déterminé, certaines particules absolument insignifiantes, ou qui perdent dans la composition leur sens primitif, et qu'on peut employer ou supprimer arbitrairement, sans que la signification du mot auquel on les ajoute en soit aucunement altérée. Tels sont les mots *tseu*, fils, ou *jin*, homme; *theou*, tête; dans les exemples suivans : *khi*, jeu; *khitseu*, id.; *'ai*, armoise; *'aïtseu*, id.; *niu*, femme; *niujin*, id; *fou*, dame; *foujin*, id.; *ji*, soleil; *jitheou*, id., etc. [1]. Souvent on double une syllabe sans que cette réduplication ajoute rien au sens; c'est ainsi qu'on dit *koko*, pour *frère*, ou *monsieur*; *yeye*, pour *mon père*, comme chez nous *papa*; *mama*, pour grand'mère (maman); *chouchou*, pour beau-frère, etc. On rassemble d'autre fois des mots synonymes ou presque synonymes, qui n'ajoutent rien à l'idée, mais qui servent seulement à allonger le mot, comme si, contre l'opinion commune, les Chinois avaient de l'éloignement pour les monosyllabes. Ainsi de *nou*, esclave, et *pi*, servante, on forme *noupi*, femme esclave; de *khi* et de *kaï*, qui signifient

[1] Voyez *Élémens de la Grammaire Chinoise*, p. 108 et suiv.

presque indifféremment *un mendiant*, *khikaï*, qui a le même sens; de *hian* et de *kiu*, *hiankiu*, oisif; de *taï* et de *man*, *taïman*, négligent; de *tchi* et de *hoeï*, pénétration; et une foule d'autres; car les caractères, dans les styles *kouan hoa* (mandarinique), et *siao sieï* (vulgaire), et même dans le *wen tchhang* (style oratoire), ne s'emploient guère que groupés deux à deux, ce qui fait une des principales difficultés de la langue.

Il n'est donc pas très-étonnant de trouver un grand nombre de polysyllabes dans les vocabulaires rédigés par Kircher, Parkinson, Anderson, et quelques autres aussi peu instruits de la langue chïnoise, puisqu'en demandant à un Chinois non lettré les noms des objets les plus simples, il est impossible qu'il ne se rencontre dans ses réponses un grand nombre de mots qu'on devra prendre pour de véritables polysyllabes, si l'on ne considère que la langue et l'oreille sans avoir égard aux caractères. Les meilleurs dictionnaires rédigés par les missionnaires contiennent pareillement une quantité considérable d'expressions composées de diverses natures, et c'est même le soin que les auteurs ont pris de les recueillir dans leurs lectures, qui rend leurs travaux en ce genre d'une plus grande utilité. La connaissance des sens que chaque caractère, pris isolément, peut avoir dans une phrase, serait d'un secours médiocre si l'on n'y joignait celle des valeurs qu'il acquiert comme élément d'un terme polysyllabique; de telle sorte qu'un vocabulaire de 40,000 mots où l'on n'expliquerait que les sens particuliers des radicaux monosyllabiques, serait, pour les besoins des étudians, fort inférieur à un dictionnaire de trois ou

quatre mille caractères, où l'on se serait attaché à faire connaître toutes les acceptions nouvelles que ces caractères peuvent prendre en se combinant deux à deux ou trois à trois. C'est même, il faut le dire, un défaut dans les dictionnaires classiques des chinois, que l'on y insiste un peu trop sur les acceptions de la première espèce, et que l'on y néglige un peu trop les autres. Mais il y a à la Chine des glossaires très-étendus des mots doubles ou *conjugués*, et l'on rendrait un vrai service aux personnes qui lisent des ouvrages de littérature et de poésie, en dépouillant ces sortes de *trésors*, et en en distribuant les matériaux dans quelque dictionnaire du genre de celui du P. Basile de Glemona. J'acheverai de démontrer le peu de fondement de l'opinion qui refuse aux Chinois l'usage des mots de plusieurs syllabes, en transcrivant quelques lignes prises au hasard dans les livres. La seule précaution à prendre pour y reconnaître la présence des termes de cette espèce, c'est de ne faire nulle attention à la division par caractères, et de n'avoir égard qu'à la valeur des syllabes, en réunissant ensemble celles qui concourent à un sens unique, et en groupant les particules et les signes des rapports autour du thême ou radical auquel ils appartiennent, comme on le fait à l'égard des autres langues.

Thiantchu king (Cœli) Domini oratio.

Tsaï thian 'oteng foutche, 'oteng youan 'eul ming
Ines cœlo noster pater, nos cupimus tuum nomen
kianching, 'eul koue linke; 'eul tchi
sanctificari, tuum regnum advenire, tuam voluntatem
tchhinghing iu ti jou iu thianyan; 'oteng wang eu
fieri in terra sicut in cœlo; nos speramus te

kinji iu 'o 'o jiyoung liang, 'eul
hodie daturum nobis nostrum quotidianum panem, et
mian 'o tchaï, jou 'o ye mian fou
dimissurum nostra debita, ut nos etiam dimittimus debentibus
'o tchaïtche. Yeou pou 'o hiuhian iuyeoukan, naï khieou
nobis debita. Et non nos inducas tentationi, sed libera
'o iuyoungou. Yameng.
nos malo. Amen.

Kiuntseu khiu jinou, houtching ming?
Philosophus amovendo pietatem, adimpletne nomen?
Kiuntseutchi tao feï 'eul yin: fou foutchi iu
Sapientis lex ampla atque recondita: viri fœminæ rudes
khoyiyu tchiyan: ki khi tchiye, soui
possunt (accedere) scientiam: pervenire ejus summum, etsi
chingjin, ye yeou so poutchiyan.
sanctus, adhuc erit quod ignoret.

Tseu youeï: Hoeïye, feï tsou 'otcheye: iu'o yan,
Confucius ait, Hoeï, haud adjuvabat me: meis verbis,
wou so pouyouei.
nihil quod injucundum (haberet).

.... *Youanlaï tchiyi'weï siaotsieï chi* Woufoung, *pou chi*
.... Porro illa puella erat *Woufoung*, non erat
Woukiao; Souyeoupe *nali tchitao? Tchi jintso*
Woukiao; Souyeoupe qui scivisset? Tantum cognoscebat
yiko. Laï kian chi, tsingchin youngyo; Kianliao
unam. Veniendi visum tempore [1], animo perturbabatur; Visam
heou poukio tsinghing sojan, etc.
post [2], sine sensu fervor (ejus) sedatus, *etc.*

Maintenant il me paraît difficile de faire voir une différence réelle entre les mots chinois devenus polysyllabiques par la composition ou l'addition des formes gram-

[1] *Quum ad videndam puellam properaverat.*
[2] *Postquam puellam conspexit.*

maticales, et les termes des autres langues qui pour la plupart doivent leur allongement aux mêmes causes. Que deviendra alors la prétendue famille de langues monosyllabiques, dans laquelle certains philologues systématiques ont voulu comprendre les langues des Chinois, des Tibetains, des Japonais et des habitans de l'Inde ultérieure? Ne peut-on pas dire que les auteurs de cette distinction ont été trompés par les apparences, et ont eu plus d'égard à la forme extérieure qu'à la nature intime de langues qu'ils ne connaissaient pas? C'est ce qui arrivera toujours quand on voudra construire des systèmes sans avoir suffisamment examiné les faits sur lesquels on les appuie, et tirer des conséquences générales sur les langues, de documens inexacts, tronqués ou mal présentés. Ne juger que les matières qu'on a étudiées est une loi que les auteurs de traités généraux sur les langues n'observent pas assez exactement; l'erreur qui consiste à regarder le chinois comme rigoureusement monosyllabique, en est une preuve; et c'en est une autre que le préjugé qui refuse à cette langue toute méthode et toutes règles grammaticales, et qui l'assimile aux idiomes les plus informes des sauvages de l'Amérique. Cette opinion tient uniquement à l'ignorance où l'on a été jusqu'ici des véritables procédés de la grammaire chinoise, ainsi que nous aurons occasion de le faire voir dans un ouvrage particulier [1].

[1] J'ai rempli cet engagement dans mes *Élémens de la Grammaire Chinoise*, publiés en 1822. Voyez surtout le résumé de la doctrine grammaticale, dont j'ai jeté les premiers fondemens, p. 166 de ces *Élémens*.

PLAN

D'UN DICTIONNAIRE CHINOIS,

AVEC DES NOTICES DE PLUSIEURS DICTIONNAIRES CHINOIS MANUSCRITS, ET DES RÉFLEXIONS SUR LES TRAVAUX EXÉCUTÉS JUSQU'A CE JOUR PAR LES EUROPÉENS, POUR FACILITER L'ÉTUDE DE LA LANGUE CHINOISE [1].

(1814.)

LORSQU'EN 1811 je fis paraître mon *Essai sur la langue chinoise*, où je donnais quelques morceaux extraits d'ouvrages chinois encore inédits, et où j'annonçais des traductions littérales de livres de Confucius, dont on n'avait encore que des versions *paraphrastiques*, je crus devoir avertir les lecteurs que les travaux dont je leur offrais le résultat m'avaient coûté beaucoup de peine et de tems, parce que j'avais été privé de l'usage des dic-

[1] Le morceau qu'on va lire, et où j'expose le plan que j'aurais voulu suivre dans la composition d'un trésor de la langue chinoise, a été imprimé en 1814, et formait un petit volume in-8º. Mais avant qu'il pût être distribué, un accident fâcheux survenu à l'imprimeur, causa la destruction de la plus grande partie de l'édition, et à peine une douzaine d'exemplaires restèrent entre mes mains. Les détails bibliographiques que j'y avais réunis, et quelques vues que j'y avais exposées, ayant fait rechercher cet opuscule par les amateurs de la littérature chinoise, je me suis décidé à le faire entrer dans cette collection, sans y apporter d'autre changement que la réforme de quelques articles relatifs à des ouvrages dont je n'avais pas eu connaissance d'abord, et que j'ai pu me procurer depuis.

tionnaires interprétés en langues européennes, que les missionnaires ont composés en assez grand nombre, mais dont aucun, jusqu'alors, n'avait été à ma disposition. J'exposai comment, à l'aide de ceux des ouvrages chinois dont nous possédons des versions ou des paraphrases, j'étais parvenu, en comparant ces dernières avec les originaux, à en extraire un nombre de mots expliqués assez grand pour entendre passablement bien les définitions des dictionnaires entièrement chinois, et d'autres livres non traduits. Mon intention, en entrant dans ce détail, n'était pas de relever le mérite de mes travaux par l'énumération des obstacles que j'avais eus à surmonter dans l'étude de cette langue difficile, mais de me prémunir contre une critique sévère, et de faire excuser quelques-unes des fautes qui auraient pu m'échapper, en présentant le tableau des moyens insuffisans que j'avais eus à ma disposition. C'est peut-être à cette précaution que je fus redevable de l'indulgence que témoignèrent pour le résultat de mes efforts d'habiles philologues, bien en état d'y apercevoir et d'y relever des erreurs.

A ce dénuement, qui retarda considérablement mes progrès, et dont je ne pus m'empêcher de me plaindre avec amertume, a succédé une abondance que j'aurais à peine osé espérer, et je la dois en grande partie à l'un des savans qui cultivent la littérature chinoise avec le plus de succès. Bien différent de ces hommes que la conscience de leur faiblesse rend attentifs à fermer l'entrée d'une carrière qu'ils voudraient se réserver, à tous ceux qui pourraient la parcourir plus dignement qu'eux, M. Klaproth a bien voulu mettre, à me procurer les secours dont

j'avais besoin, tout le zèle et les soins qu'on avait lieu d'attendre d'un savant comme lui, supérieur à tout sentiment de rivalité. Grâce à ses dispositions obligeantes, j'ai été prévenu à tems de la mise en vente de deux dictionnaires manuscrits précieux, et j'ai pu en faire l'acquisition. Plusieurs autres se sont joints à ceux-là, et c'est sur cette petite collection que je vais donner quelques détails bibliographiques, en y joignant des réflexions propres à faire apprécier ce que les Européens ont entrepris jusqu'à ce jour dans la vue de répandre l'étude du chinois, et à déterminer ce qui leur reste à exécuter pour y parvenir.

§ Ier.

DICTIONNAIRES CHINOIS COMPOSÉS JUSQU'A CE JOUR PAR LES EUROPÉENS.

On ne doit point accuser les missionnaires si l'Europe est encore dans l'attente d'un dictionnaire [1] qui puisse rendre la littérature chinoise plus généralement accessible qu'elle ne l'a été jusqu'à présent : leurs plus anciens essais en ce genre remontent aux premiers tems de la mission. Le célèbre Matthieu Ricci paraît être le premier qui ait composé un dictionnaire chinois avec une interprétation en langue européenne [2], à moins qu'on ne veuille donner la priorité à un ouvrage du P. J. Cobo, qui porte

[1] La première édition de cet opuscule a précédé de près d'un an la publication du Dictionnaire chinois latin du P. Basile.

[2] *Scripsit lingua sinica* Calepianum *europæo-sinicum*.

un titre presque énigmatique [1], et dont aucun exemplaire n'a jamais été apporté en Europe. Kircher, qui parle de l'ouvrage du P. Ricci [2], dit qu'il en possédait un exemplaire, et qu'il l'aurait volontiers publié, si l'on eût pu en faire les frais. On doit sans doute regretter que le manuscrit du P. Ricci ne se soit pas retrouvé; mais quant à l'édition qu'en eût donnée Kircher, on peut douter qu'elle eût été d'une grande utilité. Il faut pour publier un dictionnaire, et surtout un dictionnaire chinois, une grande connissance de la langue, un esprit méthodique, et l'habitude de ce genre de travail, trois choses que l'auteur de la *Chine illustrée* ne possédait pas à un degré fort éminent.

Le P. Collado, auteur de plusieurs bons livres sur la langue japonaise, est indiqué par *Leo Allatius* [3] comme étant l'auteur d'un *Dictionnaire de la langue chinoise, avec une explication latine et espagnole, en caractères chinois et latins*, imprimé à Rome, 1632, in-4°. Cette indication est bien certainement fausse, quant à l'impression de l'ouvrage; mais il n'est pas impossible que Collado ait effectivement rédigé un dictionnaire chinois, et l'ait envoyé à la *Propagande* pour y être imprimé. Cependant il me paraît encore plus naturel de supposer qu'Allatius aura pris pour un dictionnaire chinois, le dictionnaire japonais [4] qui parut effectivement

[1] *Lingua sinica ad certam revocata methodum, quatuor distinctis characterum ordinibus, generalissimis, generalibus, specificis et individualibus, seu vocabularium sinense.*

[2] *Chin. illust.*, p. 118.

[3] *Ap. urban.*

[4] *Dictionarium sive thesauri linguæ japonicæ compendium.* 1632, in-4°.

cette année 1632, mais sans caractères chinois. Il y a eu une méprise du même genre au sujet d'un dictionnaire en trois volumes, où les caractères chinois étaient ramenés à l'ordre des élémens de notre écriture, et que le P. Trigault avait, dit-on, *fait imprimer* à la Chine, *excusum in Sinis*. On ajoute que l'auteur avait l'intention d'en faire paraître une seconde édition augmentée de quelques volumes, *aliquot voluminum decadibus*. Mais l'ouvrage en question n'est autre chose qu'un syllabaire latin-chinois en trois parties, que ce missionnaire a fait graver à la manière chinoise sous le titre de *Si jou eul mou tseu*, et dont on possède plusieurs exemplaires à la Bibliothèque du Roi. Ce livre ne pouvait être bon que pour des Chinois qui voudraient apprendre à épeler le latin, et l'on peut croire qu'il ne sera jamais d'un grand usage.

Après les troubles qui accompagnèrent la destruction de la dynastie des *Ming*, et l'établissement de celle des *Thsing* ou des Mandchous, la mission de la Chine ayant pris un nouvel accroissement et une plus grande consistance, il devint nécessaire de multiplier les ouvrages élémentaires, afin de faciliter aux missionnaires l'exercice de leurs fonctions apostoliques et des emplois qu'ils obtenaient à la cour de Peking. C'est à cette époque que Gabriel Magaillans fit un *Traité des lettres et de la langue chinoise, pour ceux qui viennent prêcher dans cet empire*. Ce qu'il dit lui-même de ce traité [1], ne suffit pas pour faire connaître si c'était un vocabulaire ou une grammaire. Le P. Alvarez Semedo avait aussi rédigé un diction-

[1] *Nouv. relat.*, p. 91.

naire très-étendu et double, chinois-portugais et portugais-chinois, mais la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main. On ne sait rien de particulier sur le travail du P. Chr. Herdtrich, dont le grand vocabulaire chinois-latin avait été mis sous presse, suivant Couplet; c'est sans doute pour quelqu'un de ces vocabulaires destinés à l'impression qu'avaient été rédigés ces *index* dont on a quelques exemplaires en Europe, et dont deux ont en particulier fixé l'attention de M. Montucci qui les a décrits sous le titre assez singulier de *Jumeaux* [1]. Quelque tems après, et sous le règne nommé *Khang-hi*, le P. Bouvet composa un petit vocabulaire chinois-français qui se trouvait il y a quelques années à la bibliothèque du Mans, et qui a passé depuis dans celle de l'Institut. Le P. Parrenin et plusieurs autres missionnaires français, espagnols ou italiens, s'exercèrent sur le même sujet, et rédigèrent différens dictionnaires plus ou moins estimables, parmi lesquels on doit distinguer un vocabulaire composé par les Pères Prémare et Hervieu, qu'on trouve à la Bibliothèque du Roi à Paris, et une traduction chinoise du *Vocabulario della Crusca*, en 3 vol. in-fol., que possède M. Montucci, un beau dictionnaire latin-chinois-mandchou, pareillement en 3 vol. in-fol., et celui du P. Fr. Diaz, dont on conserve une copie dans la Bibliothèque de Berlin. Ce dernier, suivant la notice qu'en a donnée Lacroze [2], contient 598

[1] *The Chinese Twins : a Parallel, etc.*, p. 27 et suivantes.

[2] *Miscellanea Berolinensia*, 1710, *pars* 1, p. 84.

Une meilleure description du même livre, a été donnée depuis par M. Klaproth (*Verzeichniss der Chinesischen Bücherder Kœnigl. Biblioth. zu Berlin*, p. 109. On y trouve la préface du P. Diaz, et l'exposition du plan qu'il a suivi.

pages à trois colonnes, et 7,160 caractères rangés par ordre alphabétique et expliqués en espagnol. Les caractères chinois et l'écriture espagnole y sont également bien peints; mais les explications ne paraissent pas y être détaillées, à en juger par les expressions de Lacroze [1]. Je rapporte en note le titre de ce dictionnaire [2]. J'ignore ce qu'est devenue une autre copie du même dictionnaire du P. Fr. Diaz, revue par le P. Antoine Diaz et d'autres dominicains, et qui appartenait à Fourmont [3].

C'est encore aux missionnaires qu'on doit rapporter la composition du dictionnaire que le docteur Mentzel rédigea sous la direction du P. Couplet, quand le grand électeur appela ce missionnaire à sa cour pour apprendre le chinois à son premier médecin. Si ce dictionnaire dont M. Montucci s'est servi quelque tems [4] mérite quelque estime, malgré l'état d'imperfection où l'ont laissé ses auteurs [5], ce n'est pas à Mentzel qu'il en faut attri-

[1] *Interpretatio.... quæ infra litteras sinenses apposita est, aliquando paucioribus verbis, nonnunquam pluribus, si forte una eademque littera plura significat. id. ibid.*

[2] *Vocabulario de letra china, con la explicacion castellana, hecho con gran propriedad y abundancia de palabras, por el Padre F. Francisco Diaz, de la orden de predicadores, ministro incansable en esto Reyno de China.*

[3] *Medit. sin.*, p. 133.

[4] *Rem. philol.*, p. 100.

[5] Ce dictionnaire a neuf volumes in-folio : *Mais*, dit M. Montucci, *pour les caractères traduits qu'on y rencontre,*

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Rem. philol. p. 154.

Mentzel avait coupé un exemplaire du *Tseu 'weï*, et l'avait collé sur du papier blanc, se proposant d'ajouter les interprétations latines, à mesure qu'il pourrait se les procurer.

buer l'honneur, car ce savant n'avait pas les connaissances nécessaires pour concourir efficacement à l'exécution d'un semblable travail. J'en juge par l'échantillon qu'il fit insérer à la fin des *Éphémérides des curieux de la nature*, pour l'année 1684 [1]. Le petit vocabulaire latin qu'il y donne sous le titre de *Sylloge minutiarum lexici sinici latino-sinico-characteristici*, offre des caractères mal dessinés pour la plupart, et encore plus mal expliqués. Tous ces caractères, d'ailleurs, sont tirés du monument de *Si-'an-fou*, et leur interprétation est extraite de la traduction de ce monument faite par le P. Boym, et insérée par Kircher dans sa *Chine illustrée*. Mentzel même y a conservé les erreurs qui avaient échappé au missionnaire, et n'a pas mis d'explication aux caractères que Boym n'avait pas traduits, ou qu'il avait rendus trop obscurément. Bien plus, Bayer parle [2] d'une édition de ce même vocabulaire qu'il avait vue dans la bibliothèque de Berlin, imprimée par les missionnaires de Péking en très-beaux caractères, sur papier rouge, et, en avertissant que ces deux ouvrages n'en sont qu'un, et ne diffèrent que pour un seul mot, il laisse à d'autres à décider si Mentzel a copié le vocabulaire de Peking, ou si les missionnaires ont jugé digne d'une réimpression l'opuscule de Mentzel : chose assez peu importante en elle-même puisque, quel qu'en soit l'auteur, c'est un travail d'un mérite fort médiocre. Au reste Bayer, qui avait en fait de littérature chinoise des connaissances plus solides et

[1] Trente-six pages in-4°, non paginées. *Miscellanea curiosa*, etc. Decur. II. Ann 3. novemb. 1685.

[2] *Mus. Sin.* Tom. I. Préf. p. 61.

plus étendues que Mentzel, a donné depuis lui dans son *Museum sinicum* un vocabulaire chinois non moins imparfait [1]. Mais on peut juger par un mémoire sur le dictionnaire *Tseu 'weï*, inséré parmi ceux de l'académie de Pétersbourg [2], qu'il ne manquait pas des connaissances élémentaires, et qu'il aurait pu mettre au jour des ouvrages plus utiles pour les commerçans, s'il eût voulu se presser moins de les publier, et faire choix pour ses gravures d'artistes un peu moins inhabiles [3].

On ne sait absolument rien de quelques ouvrages du même genre, composés par des missionnaires dominicains, tels qu'un vocabulaire en plusieurs volumes, par le P. Cobo [4]; une grammaire et un dictionnaire, par le P. Dominique de Nieva [5], un *Vocabularium sinicum facillimum*, par le P. Michel de Benavides [6], un vocabulaire et une grammaire en espagnol, par J. B. Morales [7], et un vocabulaire avec une grammaire de la langue chinoise populaire en latin, par Fr. Gonçalez de San

[1] On prétend qu'il a laissé un dictionnaire intitulé *Clavis sinica*, en plusieurs volumes in-folio. Mais, si comme on l'assure, il avait rédigé cet ouvrage d'après le *Danet* traduit en chinois par les missionnaires, il ne pouvait être que très-imparfait. Voyez *Versuch, die sinesischen Charactere zur universalische Sprache zu gebrauchen*, dans le *Journ. zur Kunst und Litteratur*, de de Mürr. Th. IV.

[2] *De lexico Çu goey*. Comment. acad. Petrop., tom. VI.

[3] Bayer reconnut lui-même l'imperfection de son *Museum sinicum*. « *Musei mei me nunc pudet*, écrivait-il à Lacroze, *ita in eo fœda sunt* » *omnia*..... *Sed de retractatione* Musei *alias serio cogitabimus.* » Epist. 12 Kal. Febr. 1736. Thes. epist. Lacroze. Tom. I, p. 62.

[4] Ce missionnaire mourut en 1592.

[5] Le P. de Nieva mourut en 1606.

[6] Mort en 16[illegible]7.

[7] Mort en 1664.

Pedro [1]. Tous ces ouvrages sont ou détruits ou ensevelis dans la poussière des bibliothèques, d'où il est maintenant inutile de les tirer.

L'ordre des tems me conduit à parler des travaux du P. Basile de Glemona sur la langue chinoise. Ce père était de la ville de Friuli, et frère mineur de l'Étroite Observance. Il fut envoyé en Chine comme missionnaire, et devint vicaire apostolique de la province de *Çhen-si.* Peu de tems après son arrivée à la Chine, il composa un premier dictionnaire dans lequel il suivit l'ordre accoutumé des dictionnaires chinois, c'est-à-dire celui des tons et des prononciations. Il y mit une préface, dans laquelle il fit entrer quelques considérations sur les tons comparés à nos notes de musique. C'est une idée peu exacte que les premiers missionnaires ont donnée des tons chinois, qu'on trouve exposée dans l'ouvrage de Kircher [2] et reproduite ailleurs, et que Fourmont eût pu rectifier avec moins de ménagemens et de restrictions qu'il ne l'a fait [3]. Le P. Basile s'aperçut bientôt que cette comparaison exprimait mal l'effet des tons, et il la supprima dans son second vocabulaire.

Il entreprit celui-ci quand il eut reconnu que le premier qu'il avait rédigé ne convenait pas aux missionnaires nouvellement arrivés à la Chine, et qui voulaient apprendre la langue de cet empire. Il eut pour secours, dans ce nouveau travail, les vocabulaires de plusieurs missionnaires portugais et espagnols, et quelques dic-

[1] Ce missionnaire n'est mort qu'en 1712.

[2] *Chin. illust.*, p. 12.

[3] *Gramm. sin.*, p. 9.

tionnaires chinois qu'il eut soin de citer. Il suivit une orthographe mixte entre la portugaise, l'espagnole et la française, prenant des unes et des autres ce qui lui paraissait le mieux convenir pour rendre les sons chinois. Le P. Horace de Castorano, qui me fournit ces détails [1], blâme notre auteur de cette bigarrure; mais il faut avouer que le P. Basile a formé de ces différens emprunts un tout fort régulier, et que par le soin qu'il a pris de rendre toujours les mêmes sons par les mêmes lettres, et de marquer régulièrement les tons et les aspirations par des signes convenus, les mots chinois sont plus faciles à reconnaître dans son dictionnaire que dans tous ceux dont j'ai connaissance.

« Quant à ce qui regarde l'ouvrage ou le vocabulaire » (*litterarium*), ajoute le P. Horace, je dirai qu'aussitôt après mon arrivée à la Chine, je lus plusieurs dictionnaires ou vocabulaires de ce genre, espagnols ou » portugais ; mais dès que j'eus le second dictionnaire ou » vocabulaire du P. Basile (en l'an 1706), et que je » l'eus comparé avec les autres, je trouvai que ce vocabulaire était plus parfait et plus savant. C'est pourquoi je pense que ce R. P. est digne d'une louange » éternelle, et que son second ouvrage serait tout-à-fait » digne d'être rendu public, si des gens habiles le corrigeaient et le purgeaient d'un grand nombre de fautes » que la négligence des copistes a laissé glisser, soit dans » les lettres latines, soit dans les caractères chinois. » J'ajouterai à cet éloge ce que m'écrit M. Jules Kla-

[1] *Parva elucubratio super quosdam libros sinenses*, etc. Manusc. de la bibliothèque de la congrégation de *la Propagande*.

proth : « Le *Han tseu si yi* (c'est le titre du dictionnaire » du P. Basile), m'a été fort loué, dit-il, par les inter- » prètes de Saint-Pétersbourg, comme le meilleur de » tous ceux que les missionnaires ont composés. » Ces louanges me paraissent méritées ; mais cependant le travail du P. Basile n'est pas tout-à-fait exempt de reproches, comme on pourra juger par les considérations suivantes :

En premier lieu, « ce vocabulaire est propre pour les » missionnaires qui veulent apprendre les lettres et les » caractères chinois (je me sers des expressions du P. Horace); mais pour apprendre la langue chinoise on a » besoin d'un autre dictionnaire rédigé d'après une mé- » thode plus commode, tel que celui, continue le même » missionnaire, que j'ai déjà fait avec l'aide de Dieu. » Après un travail et une étude de plusieurs années, j'ai » composé et rédigé, suivant le modèle du dictionnaire » de Calepin, un dictionnaire latin-italien-chinois. » Je mets en note [1] la suite ce passage, qui nous écarterait trop de notre sujet, mais qui contient l'indication de tra-

[1] *Labore enim et studio plurium annorum, ad instar Dictionarii Calepini composui ac digessi justum Dictionarium latino-italico-sinicum, ac verborum sinensium ad vulgarem et communem loquutionum usum accommodatum, sed etiam cum litteris seu characteribus usualibus et communibus sinicis, eisdem vocibus et loquutioni e regione superiori correspondentibus. Opus nedum utile, sed et pro novis PP. Missionariis necessarium, dum uno eodemque opere ac tempore, addiscere possunt et linguam sinicam et sinicas litteras vel characteres. Cui operi seu Dictionario, etiam grammaticam præposui ad linguam sinicam facilius addiscendam.* Parva elucubratio, p. 419-20.

Le P. Horace de Castorano, de l'Étroite Observance de S. François, était missionnaire à la Chine, et y avait résidé pendant plus de trente-trois ans. L'ouvrage dont j'extrais ces passages est plein de détails inté-

vaux utiles, et qui peut éclairer sur le véritable auteur de quelques dictionnaires latin-chinois anonymes qui se trouvent daus plusieurs bibliothèques.

En second lieu, le P. Basile s'est conformé à l'usage qu'il avait trouvé établi parmi les missionnaires-lexicographes, de n'écrire les expressions complexes et les phrases qui servent d'exemples, qu'en lettres latines dépouillées de caractères. Un tel usage a l'inconvénient de diminuer considérablement l'utilité de cette importante partie du dictionnaire. Je l'ai déjà dit ailleurs [1], et je ne puis m'empêcher de le répéter encore ici : il ne suffit pas d'avoir l'interprétation isolée des caractères qui composent une phrase pour en saisir le sens général. Beaucoup de caractères chinois sont capables de se grouper deux à deux ou en plus grand nombre. Par ce groupement, leur sens particulier et primitif est toujours modifié, souvent entièrement changé. Un assez grand nombre même ne s'emploient jamais seuls, et n'ont un sens que lorsqu'ils sont réunis avec d'autres. Écrire ces expressions complexes, les phrases qui en résultent, et les exemples qui en font sentir la force, en lettres latines sans caractères, c'est tronquer la plus utile partie du dictionnaire; c'est, jusqu'à un certain point, faire, comme l'a dit M. Mon-

ressans, et montre une connaissance assez étendue de la langue chinoise. Il mériterait d'être publié.

Fourmont parle dans ses *Méditationes* (Præf. p. xxiv.) d'un P. Ch. Horace de Castorano (il écrit *de Casarano*), revenu de la Chine en 1735, après un séjour de plus de trente années dans cet empire. C'est le même missionnaire que celui dont il s'agit ici.

[1] Voyez ci-dessus, p. 58.

tucci [1] un travail qui n'épargnera pas la moindre peine aux commençans, et qui en rebutera un grand nombre, puisque pour savoir écrire en chinois les deux tiers du dictionnaire traduit, ils seront obligés à le compulser longtems pour un seul article. « Il faut accompagner les phrases de caractères chinois, ajoute cet auteur, ou les supprimer en entier; et si on les supprime, combien cet ouvrage sera-t-il au-dessus du *Museum sinicum* de Bayer?»

Un troisième reproche que je ferai au P. Basile, c'est d'avoir interverti l'ordre selon lequel les différentes acceptions d'un même mot sont rangées dans les dictionnaires chinois. Cet objet n'est point abandonné au caprice des lexicographes, et l'on sent bien qu'il n'est point du tout indifférent. Le seul moyen d'avoir une idée nette de la valeur d'une expression, c'est de trouver en première ligne son sens primitif, lequel est ordinairement matériel ou substantif, suivi des acceptions abstraites ou morales et verbales, adverbiales, etc., et des significations variées que l'usage et le tems ont introduites. C'est ordinairement le *Choue-wen* qui sert de règle pour le rang à observer dans leur énumération; mais en Europe, nous pouvons et nous devons nous en rapporter sur cette matière à *Tchang-eul-koung*, à *Meï tan-seng* et aux rédacteurs du *Tseu-tian* publié sous le règne de *Khang-hi*.

A ces imperfections, qui sont inhérentes au fonds même du travail du P. Basile, il s'en joint d'autres qui dépendent du matériel de l'exécution, et qui pourraient exposer à commettre de graves et nombreuses erreurs un éditeur peu attentif ou peu habile. L'exemplaire de cet

[1] *Audi alteram partem*, p. 7.

estimable ouvrage que j'ai entre les mains, et dont je donnerai plus bas la description, est un des plus beaux manuscrits que j'aie vus; il a été écrit dans les années 1714 et 1715, du vivant du P. Basile, et peut-être par lui-même, et c'est, suivant une note manuscrite qui se lit sur le frontispice, la copie qui a servi au P. Cerrù, protonotaire apostolique, et l'un des principaux missionnaires de cette époque. Les caractères chinois y sont écrits d'une manière fort élégante et en général assez correcte. Pour l'écriture latine, elle est fine, régulière et très-lisible; mais elle contient beaucoup de fautes d'orthographe : on y trouve plusieurs mots coupés en deux parties, d'autres, mal à propos réunis en un seul. On y lit *promittere* pour *permittere*, *deligere* pour *diligere*, *scalpere* au lieu de *sculpere*, etc. De plus la ponctuation y est mal marquée : l'explication du caractère principal n'est souvent distinguée par aucun signe de celle des expressions complexes ou des exemples. Enfin ce manuscrit présente un assez grand nombre d'abréviations, et des abréviations assez difficiles pour arrêter ou tromper souvent une personne qui n'aurait pas une très-grande habitude de la langue et des manuscrits latins. C'est ce qui faisait dire au P. Horace de Castorano, que le livre avait besoin, avant qu'on songeât à le publier, d'être corrigé par des gens habiles, et purgé d'un grand nombre de fautes qui s'y sont glissées par la négligence des copistes.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail au sujet d'un ouvrage qui a été jugé digne des honneurs de l'impression, et choisi entre tous dans le dessein où l'on était de donner enfin à l'Europe savante un vocabulaire chinois. Plus ce

travail est vanté, plus même il est estimable, et plus il est nécessaire de signaler par une critique sévère les défauts qu'il présente, et ce qui reste à faire pour le porter à la perfection. Je me bornerai à une simple énumération pour les travaux des autres Européens qui ont entrepris des dictionnaires chinois.

Fourmont en avait commencé cinq à la fois [1] : le premier, tout chinois et par ordre de tons et de prononciations, n'était à proprement parler qu'une *table tonique* pour un dictionnaire par clefs. Le second, disposé suivant le même ordre, mais avec des explications latines, ne devait être que la réimpression du premier, augmentée de quelques développemens, et avait été, suivant toute apparence, copié par Fourmont d'après le dictionnaire manuscrit de quelque missionnaire. Le troisième, destiné à l'étude de la langue parlée, devait être fait double, latin-chinois et français-chinois. Le quatrième était un ouvrage historique et géographique, dont l'utilité sans doute eût été très-grande, mais dont l'exécution eût exigé plus de connaissances en fait d'histoire littéraire chinoise que n'en pouvait avoir Fourmont à cette époque. Le cinquième enfin, qui eût été véritablement le dictionnaire, devait être rédigé suivant l'ordre des clefs, et accompagné de tous les accessoires qu'on trouve dans les lexiques originaux de ce genre. Fourmont mourut au milieu de ses travaux, ayant à peine jeté les premiers traits d'ouvrages qui eussent exigé vingt années encore, et ne laissant après lui qu'une tren-

[1] Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné, p. 59.

taine de portefeuilles, format grand in-folio et fort épais [1], dans lesquels règne la plus grande confusion, et dont l'on croit qu'il serait impossible de tirer la moindre utilité. N'oublions pas cependant de rendre à Fourmont la justice qui lui est due : il a fait graver d'après ses calques une quantité considérable de caractères chinois, et il a sauvé par-là à ses successeurs un travail long, difficile, aride, et qui eût pu devenir pour eux une occasion de commettre beaucoup d'erreurs.

Deguignes et Deshauterayes ne s'occupèrent pas du dictionnaire, et M. J. Hager a, je crois, le mérite d'avoir le premier réveillé l'attention du public sur cet important objet. A peine avait-il fait les premiers pas dans l'étude du chinois, qu'il conçut le projet de rédiger avec le secours des manuscrits qu'il avait trouvés dans différentes bibliothèques, un autre dictionnaire dont il proposa d'avance la souscription à Londres, en 1800. Il vint ensuite à Paris dans l'intention d'y exécuter son dessein; mais le tems que lui prit la composition de quelques ouvrages, relatifs à divers sujets d'histoire et de géographie, l'empêcha de se livrer au chinois avec l'attention nécessaire. D'ailleurs, quoiqu'il eût entrepris de publier l'un des dictionnaires manuscrits de la Bibliothèque du Roi, des circonstances indépendantes de sa volonté retardèrent son travail, et il se dédommagea de son inaction forcée, par la publication d'autres ouvrages où se montre une érudition peu commune, mais étrangère à la

[1] Notice sur les dictionnaires chinois de la Bibliothèque nationale, dans le *Magasin Encyclopédique*, IVe année, t. II., p. 199.

littérature chinoise. M. Deguignes le fils, dont on n'avait pas à craindre de pareils écarts, et qui passait pour avoir acquis à Canton, pendant un séjour de dix-sept ans, la connaissance de la langue parlée des Chinois, fut choisi pour remplacer M. Hager, et chargé de faire imprimer en trois ans [1] le manuscrit dit *du Vatican*, qui est regardé comme le meilleur de tous ceux que possède la Bibliothèque de Paris [2], et qui n'est autre qu'une belle copie du *Han tseu si yi* du P. Basile de Glemona.

Cependant M. Montucci signalait son zèle pour la littérature chinoise, en attaquant, à la manière de l'Arétin, tous ceux qui paraissaient vouloir s'y faire un nom, et en relevant impitoyablement leurs erreurs. Ses *Letters on Chinese litterature*, dans lesquelles il avait peu ménagé M. Hager; ses *Remarques philologiques* sur les Voyages en Chine de M. Deguignes le fils, où il prouvait que cet auteur avait puisé dans les mémoires des missionnaires tout ce qu'il avait dit sur la littérature, et n'avait avancé de son chef que des erreurs, son *Audi alteram partem*, ou Réplique à la réponse de M. Deguignes, où il faisait voir d'une manière péremptoire que ce dernier n'avait nullement satisfait aux difficultés qui lui avaient été imposées, et qu'il n'avait pas été plus

[1] Le décret qui lui donne cette commission est, suivant M. Deguignes, dans sa réponse aux *Remarques philologiques*, du 20 octobre 1808.

Au reste, c'est de *publier* un dictionnaire qu'est chargé M. Deguignes, et non pas de le *faire*, comme il l'a écrit par inadvertance à la première page de sa réponse.

[2] Ce manuscrit a été rendu à la Bibliothèque du Vatican, avec les autres livres qui en avaient été extraits.

heureux dans ses excuses que dans ses récriminations : ces ouvrages et quelques autres, quoique principalement dirigés vers la polémique, montraient une érudition chinoise solide, et faisaient espérer que M. Montucci ne se contenterait pas de détruire, et qu'il voudrait enfin commencer à édifier. Quelques essais de dictionnaires qu'on avait de lui, tant manuscrits qu'imprimés, prouvaient qu'il était en état d'entreprendre cet ouvrage avec une grande probabilité de succès. Le bruit d'ailleurs s'était répandu parmi les savans qu'il faisait graver un nombre considérable de caractères, et qu'il s'occupait à rédiger un dictionnaire chinois sur un plan excellent. On assure à présent que cet auteur habile et laborieux a abandonné son projet; on ne peut que regretter vivement une interruption qui privera les véritables amis des lettres chinoises des secours que M. Montucci pouvait leur offrir.

Je n'ai pas compris dans cette énumération le vocabulaire chinois mis à la fin de la traduction française de la *Chine illustrée* du P. Kircher, ni d'autres listes de mots encore plus imparfaites données par Barrow, Anderson et quelques autres voyageurs ou philosophes systématiques, qui ont cru devoir présenter à leurs lecteurs des échantillons de la langue chinoise. Ces différens vocabulaires, rédigés par des auteurs qui ne savaient pas le chinois, contenant un petit nombre de mots sans caractères, et transcrits d'après des prononciations fautives, n'ont jamais pu être d'aucune utilité. Ayant donc terminé l'exposé de ce qu'il y a de plus important dans les tra-

vaux lexicographiques des Européens sur la langue chinoise [1], je vais entrer dans un examen plus approfondi en faisant connaître d'une manière particulière les différens dictionnaires chinois que j'ai en ma possession.

§ II.

NOTICE DE QUELQUES DICTIONNAIRES CHINOIS MANUSCRITS.

Le *Han tseu si yi*, du P. Basile [2], ou *Sinicorum characterum Europæa Expositio*, doit avoir ici le premier rang. M. Langlès a donné dans le *Magasin Encyclopédique* [3] une notice de la copie de cet ouvrage que possède la Bibliothèque du Roi. Mais cette notice est purement bibliographique, et M. Langlès s'est particulièrement attaché à la description matérielle du manuscrit, en se contentant de rapporter les titres latins des différens articles qui le composent, sans y joindre d'éclaircissemens. D'ailleurs la copie qu'il a décrite diffère en quelques points de la mienne, et j'ai de bonnes rai-

[1] Ajoutez à l'énumération qu'on vient de lire, les ouvrages suivans, où il est fait mention de dictionnaires chinois manuscrits. *Monthly Magazine*, april, 1804, p. 210 — *Remarques philologiques*, etc., *ubi suprà*. — *Audi alteram partem*. — *Leichenstein auf dem Grabe*, etc., p. 53. — Catalogue des ouvrages de Fourmont aîné, p. 47 et suiv. — *Grammat. Sin.*, p. 501, 512 et suiv. — *Medit. sinic.*, p. 133. — *Epistola Stauntonii ad Dum Montucci, ad calcem dissertationis de Studiis sinicis*. — *Magas. encycl.*, VIe année, t. II, p. 189 et suiv., où se trouve la *Notice des ouvrages élémentaires manuscrits sur la langue chinoise*, que possède la Bibliothèque royale de Paris, par M. Langlès, etc.

[2] Je le désignerai ici par le No 1. C'est un manuscrit de format in-fo, dont le Dictionnaire proprement dit occupe un peu plus du tiers.

[3] VIe année, t. II.

sons pour regarder celle-ci comme l'original de celle que M. Langlès a décrite.

Le *Han tseu si yi* se compose de trois parties. La première, qui est le Dictionnaire lui-même, contient les caractères rangés par ordre alphabétique, suivant le système orthographique particulier du P. Basile, et par celui des cinq tons tel qu'il a été adopté par tous les missionnaires lexicographes. Chaque caractère contenu dans une case est accompagné de ses *variantes* écrites en très-petits caractères, des renvois aux différentes prononciations dont il est susceptible, de son explication en chinois, mais sans caractères, de son interprétation en latin, et de quelques phrases ou exemples aussi en lettres latines et sans caractères. Le frontispice porte ces mots : *Han csu sy ye, Sinicorum characterum Europæa Expositio*, ann. D. N. J. C., 1714, Kang-hy, 53. La dernière page finit par ceux-ci : *Finis, ad majorem Dei gloriam, anno Domini* 1715; Kang-hy, 54. Cette partie comprend environ deux cents feuillets non numérotés, quatre cents pages et huit cents colonnes; chacune de ces dernières a treize cases et autant de caractères, sauf le nombre de cases occupées par les prononciations, écrites en grosses lettres en tête de chaque série de caractères *homophones*, et quelques irrégularités.

J'ai consigné dans le paragraphe précédent le jugement porté sur ce Dictionnaire par d'habiles gens qui en avaient fait usage, et j'y ai joint mes observations. Je me bornerai donc à en placer ici le résumé. Le nombre des caractères qui y sont expliqués est trop peu considérable, mais le choix en est généralement assez bien

fait. Les caractères *homophones* ne sont pas toujours disposés suivant cet ordre *analogique* dont Fourmont s'était peut-être exagéré l'importance, mais qu'il est du moins très-utile de conserver dans un dictionnaire tonique. Les variantes d'écriture manquent souvent et ne sont jamais rapportées en assez grand nombre. Il règne quelque désordre dans les différentes acceptions du même mot, et l'auteur ne s'est pas assez rigoureusement conformé pour cet objet à la méthode chinoise. Le nombre des phrases et des exemples est trop petit; et d'ailleurs ils ne sont écrits qu'en lettres latines, ce qui diminue beaucoup de leur utilité. Avec ces défauts, le *Han tseu si yi* n'en est pas moins un ouvrage très-estimable, et l'un des meilleurs vocabulaires que les missionnaires aient composés. Mais enfin ce n'est qu'un vocabulaire, qui, même en le supposant imprimé tel que le P. Basile l'a rédigé, ne peut dispenser d'avoir recours aux originaux, ni faire perdre le désir d'en voir publier un autre plus complet, plus régulier, et surtout plus propre à faciliter l'intelligence des auteurs.

Le seconde partie du *Han tseu si yi* se compose de plusieurs tables utiles et assez bien rédigées. La première intitulée *Ta çu lien yu* (*Ta tseu lian iu*), ou bien *Usus specialis particulæ* Ta, offre cent vingt-un exemples des changemens que cette particule fait éprouver au sens des caractères avec lesquels on la joint. C'est plutôt un sujet de regret et d'inquiétude qu'un secours efficace pour le traducteur d'un livre chinois, quand on sait qu'il y a un grand nombre de mots qui modifient ainsi la si-

gnification, et sur lesquels le Dictionnaire du P. Basile ne donne presque aucune lumière.

La seconde table est celle des particules numérales, *particulæ numerales*, en chinois *su mo y çie* (*sou mou yi tsieï*). Les Latins distinguent par des adverbes de quantité différens les objets qui se mesurent de ceux qui se comptent, etc. Les Chinois distinguent de plus les objets de différente nature qui peuvent se compter, par des particules ajoutées aux nombres. Ainsi ils ne disent pas simplement *yi chou, une lettre*, mais *yi foung chou; eul nian-tchu*, deux chapelets, mais *eul-tchhouan nian-tchu; san khi*, trois drapeaux, mais *san-mian khi*, et ainsi du reste. C'est à faire connaître ces particules qu'est destinée la table dont il s'agit : elle en contient quatre-vingt-cinq.

La troisième est une table du cycle sexagénaire qui se trouve dans presque tous les ouvrages des missionnaires. Elle est intitulée *Modus enumerandi annos, more sinico*. On lit ensuite en très-gros caractères ces mots : *Han csu sy ye chung* (*Han tseu si yi tchoung*), *Sinicorum characterum Europæa Expositio, finis. Kang-hy*, 54. Néanmoins, on trouve encore quelques objets supplémentaires, tels qu'une liste des quinze provinces de la Chine, avec le nombre de *Fou*, de *Tcheou* et de *Hian* que chacune de ces provinces contient, et les tributs qu'elle paye; une suite de pages intitulées *Supplementum*, et qui n'ont pas été remplies; une *table des caractères opposés, Tui çu mo lo* (*Touï tseu moulou*), qui contient trois cent cinquante-trois couples

de caractères mis en opposition et soigneusement expliqués, à peu près comme nos synonymes et nos *differentiæ vocum*. Enfin cette seconde partie se termine par une *table des noms de familles, arrêtée par ordre de l'empereur, Yu-chi pe kia sing*, rangée suivant le système orthographique de l'auteur.

La troisième partie écrite à la chinoise, c'est-à-dire, de droite à gauche et en colonnes, est un *index* des caractères expliqués dans la première, rangés ici par ordre de clefs, et accompagnés seulement de leur prononciation en lettres latines, qui sert de renvoi pour les retrouver dans le Dictionnaire. On voit d'abord une liste des clefs suivant le système adopté par le P. Basile, et qui est tiré d'un lexique chinois qui a pour titre *Kou-wen tsouan-khao;* elle est intitulée *Pien hoe mo lo* (*Pian ho mou-lou*), et contient trois cents clefs, qui y sont rangées d'après le nombre des traits, depuis un jusqu'à dix-neuf. Vient ensuite l'*index* lui-même, intitulé *Lie hoe ching pu* (*Lieï ho tching phou*), où les clefs sont placées sans ordre, ou suivant un ordre dont je ne saurais me rendre compte. Un article supplémentaire, sous le titre de *Çsa çsu pu* (*Tsa tseu phou*), offre les caractères dont la clef serait difficile à déterminer, rangés d'après le nombre des traits qui les composent, depuis un jusqu'à vingt. Enfin cette troisième partie se termine par une table des caractères qui se ressemblent, *litteræ sibi ad invicem similes, mutuò comparatæ ad discrepantiam.* Elle est imitée de celles qu'on trouve dans les dictionnaires originaux, mais elle est moins bien rédigée, et n'est pas très-correcte à certains égards.

Tels sont les objets contenus dans la copie du *Han tseu si yi* que j'ai sous les yeux. Celle du Vatican contient de plus, suivant la notice de M. Langlès [1], une dissertation préliminaire en latin : c'est apparemment celle dont parle le P. Horace de Castorano. Au reste, ce Dictionnaire a servi de type à tous ceux que les missionnaires ont rédigés depuis cent ans. La plupart des dictionnaires qu'on a reçus de la Chine, et qui se conservent dans quelques bibliothèques, ne sont que des transcriptions plus ou moins fidèles de celui du P. Basile, avec des retranchemens, des additions, ou quelques légers changemens que les différens copistes y ont faits, chacun suivant l'usage auquel il destinait son exemplaire. J'en ai vu une copie de format in-8°, une traduction espagnole in-4°, et quelques autres; mais la description que je viens de donner de l'original suffit pour les faire connaître toutes.

J'en pourrais dire autant d'un second dictionnaire, dont il existe aussi plusieurs copies, et qui est connu sous le nom de Dictionnaire de la Mission française [2]; l'orthographe du P. Basile y a été remplacée par la prononciation portugaise. Les explications latines du missionnaire ont été partiellement traduites, soit en français, soit en portugais; et comme les mots de ces différentes langues ne sont guère plus correctement écrits les uns que les autres, il me paraît difficile de décider à quelle nation appartenait l'auteur de cette copie. Quelques-unes

[1] *Mag. Encycl.*, VI[e] année, t. II, p. 100.

[2] N° 2, manuscrit in-f° sur papier vélin anglais, de 845 pages, contenant chacune deux rangées de huit caractères, sauf les exceptions.

de ces explications sont abrégées, d'autres considérablement alongées; mais la principale différence de ce manuscrit avec le *Han tseu si yi* original, consiste dans l'augmentation du nombre des caractères qui, par le calcul des pages, ne saurait s'élever à moins de quatorze mille, et qui est porté beaucoup plus haut par des additions faites à un grand nombre d'articles, au moyen d'un simple changement de clef. A la vérité les *variantes* minuscules du *Han tseu si yi* sont ici rangées avec les caractères principaux, et écrites sur le même module. Mais, malgré la réduction que cette disposition doit faire apporter au nombre apparent des caractères qui y sont expliqués, je ne crois pas me tromper en avançant que le Dictionnaire n° 2 est d'un tiers au moins plus riche que le n° 1. C'est un assez grand avantage qu'il a sur ce dernier; mais aussi la copie est moins régulière que l'original; les mots chinois n'y sont pas toujours bien accentués, et d'ailleurs le mélange des trois langues dans les explications en rend l'usage peu commode.

Sous le n° 3, je désignerai un autre Dictionnaire différent des précédens, et dont le plan, préférable à plusieurs égards à celui du *Han tseu si yi*, me donne pourtant lieu de penser que l'ouvrage a été rédigé à une époque antérieure. Ce Dictionnaire chinois et espagnol [1] ne paraît pas avoir été fait dans l'intention de donner l'interprétation isolée de chaque caractère en particulier, comme

[1] Manuscrit in-4°, sur papier chinois, de 872 pages, contenant 1744 colonnes, divisées chacune en 24 lignes, par un cadre rouge qui paraît avoir été imprimé. C'est sur du papier rayé de cette manière que les missionnaires faisaient ordinairement écrire les copies de dictionnaires dont ils avaient besoin.

tous ceux que les missionnaires ont composés, et comme le *Han tseu si yi* lui-même, qui, pour cette raison, mérite plutôt le nom de vocabulaire que celui de dictionnaire. Les caractères y sont bien suivis de leurs principales significations en espagnol, et un très-petit nombre seulement en sont dépourvus. Mais ce qui fait le principal mérite de l'ouvrage, et ce qui le distingue de tous ceux du même genre dont j'ai connaissance, c'est l'attention qu'a donnée son auteur aux phrases et aux expressions complexes dans lesquelles peut entrer chaque caractère. Elles y sont toutes écrites en chinois, d'une manière extrêmement nette, et accompagnées d'une lecture et d'une interprétation en espagnol. C'est dans ce Dictionnaire qu'on peut se convaincre de l'utilité de ces phrases, et prendre une idée juste de ces particules auxiliaires que les Chinois nomment *tseu iu* (*auxiliares voces*) ou *hiu tseu* (*vacui characteres*), et qui sont si nécessaires pour bien entendre les livres, et d'un si grand usage dans la langue parlée. Elles y sont rapportées en fort grand nombre, et leur valeur est rendue sensible par une foule d'exemples. La particule *ta* (*percutere*) dont le P. Basile a fait l'objet d'un traité particulier, et qu'il y présente dans cent vingt-un exemples, en a ici, dans le corps même du Dictionnaire, cent vingt-neuf. Le mot *siang*, qui a dans le *Han tseu si yi* cinq exemples au troisième ton (*auxiliari*) et un seulement au second (*reciprocus*), en a ici vingt-six pour cette dernière acception, et quatre-vingt-dix-huit pour la première. Au mot *hoa* (*flos*), on trouve vingt-cinq exemples; au mot *pe* (*albus*), quarante-six; au mot *fang* (*dimittere*), cent

seize; au mot *khi* (*surgere*), quarante, et ainsi de tous les autres à proportion. Toutes ces phrases sans exception sont, je le répète, écrites en caractères chinois; et un autre avantage qu'elles présentent, c'est que le caractère principal, ordinairement écrit en style *hing* ou *courant*, est reproduit dans le cours des exemples avec des variantes d'écriture ou des abréviations qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires classiques. Il est utile de connaître ces caractères abrégés, parce que les Chinois affectent de s'en servir dans leurs préfaces, dans les notes marginales, dans les pièces fugitives, et dans les écritures commerciales. Les avantages que je viens d'énumérer assurent déjà à ce Dictionnaire une grande supériorité sur le *Han tseu si yi*, et peuvent donner une haute idée de son utilité : ce qui me reste à dire ne peut qu'y ajouter encore.

Tout le monde sait que les caractères chinois ont une prononciation convenue, universellement reçue à la Chine, et entendue par les gens en place et les lettrés, de quelque province qu'ils soient. L'ensemble de ces prononciations forme la langue usuelle de l'empire, ou, comme les missionnaires l'ont appelée, la *langue mandarine*. On n'observe à ce sujet d'autre différence entre les provinces du nord et celles du midi, qu'un peu plus de rudesse et des aspirations plus gutturales dans celles-là, plus de douceur et moins d'aspirations dans les dernières. Au reste, on la croit naturelle aux habitans de la province de *Kiang-nan*, et ils passent encore pour être ceux qui la parlent dans toute sa pureté. Mais indépendamment de cette langue universelle, plusieurs provinces et même

plusieurs villes de la Chine en ont d'autres qui leur sont propres. Ces sortes de langues provinciales ou de patois se composent en partie de termes empruntés et corrompus de la *langue mandarine*, et en partie aussi de termes originairement différens et appartenant aux idiomes que parlaient les peuples de ces contrées, avant leur incorporation à l'empire chinois. Il serait sans doute intéressant de rassembler quelques débris de ces langues, aujourd'hui presque anéanties, pour les comparer avec celles des pays voisins. Les patois du *Sse-tchhouan* et du *Yun-nan*, ceux des provinces de *Kouang-toung* et de *Fou-kian* surtout, donneraient lieu à des rapprochemens curieux avec les langues du Tibet, de *'An-nan*, des petits royaumes situés au sud-ouest de la Chine, et des îles répandues dans la mer qui la borne à l'orient et au midi. Il en pourrait résulter quelques lumières sur l'origine et les rapports des différentes tribus qui ont été successivement englobées dans la tribu de *Fou-hi* [1], et dont la réunion a formé la nation chinoise.

Le dictionnaire dont je donne la description peut fournir d'abondans matériaux pour de pareils rapprochemens: les caractères y sont rangés par ordre alphabétique, suivant la prononciation espagnole. Mais au lieu des termes de la *langue mandarine* que présentent tous les autres dictionnaires, il contient ceux de la langue appelée par les Espagnols *Chincheo*, du nom de la ville de *Tchang-tcheou-fou*, que les gens du pays nomment *Tchion-tchiou-hou*. Cette langue, qui a cours dans la province

[1] Cette tribu paraît avoir été originairement fixée dans la partie orientale et méridionale du *Chen-si*, vers les sources de la rivière *Hoeï*.

de *Fou-kian*, est la langue maternelle de tous les Chinois qui vont trafiquer aux Philippines et de ceux de Batavia. L'auteur du dictionnaire, dans un court avertissement sur la prononciation, s'exprime à ce sujet de la manière suivante : « Primeramente, se ha de advertir que la lengua que naman *mandarina* es la comun del reyno, y la que en el corre principalmente en las cortes de Paquin y Nanquin; y para entrar a predicar en este reyno, esta lengua mandarina se debera aprender forçosamente, que como la castellana en España. La que aqui se habla es solo la de la provincia de Chincheo, qu'es como en España Bizcayna. Y ansi como el que solamente sabe Bizcayno, no lo entenderan en Castilla, ansi el que solo sabe la lingua chinchea, solo en esta provincia de Chincheo, y no en lo demas del reyno l'entenderan. Pero para qui en Manila, basta saber la Chinchea, porque todos los que aqui vienen son d'esta provincia Chinchea. » Ajoutez à ces considérations que ce dialecte, en usage à Emouy et le long de la côte, doit avoir la plus grande analogie avec celui de Canton, et que sous ce rapport, la connaissance en serait d'une grande utilité pour le commerce. Il est, au reste, impossible d'y suppléer par la langue mandarine : le plus grand nombre des mots a éprouvé des altérations qui les rendent entièrement méconnaissables, et beaucoup d'autres sont au fond tout-à-fait différens. On en jugera par le petit vocabulaire suivant, auquel j'ajoute les mots du dialecte de Canton.

	Langue mandarine.	*Chincheo.*	*Canton.*
Ciel	Thian	Thin [1]	Thien.
Terre	Tĭ	Tey	Ti.
Soleil	Ji	Chĭt	Yet.
Lune	Youeï	Goùe	ñit.
Homme	Jin	Lang	Yun.
Père	Fou	Pe	Hou.
Mère	Mou	Bo, vo	Mou.
Fils	Tseu	Kian	Tchi.
Tête	Theou	Tao	Taou.
Bouche	Khĕou	Tchouï	Hoou.
Cheval	Ma	Be	Ma.
Thé	Tcha	Te	Tcha.
Un	Yĭ	Tchit, Tcheg	Yut.
Deux	Eul	No	ñi.
Trois	San	Sa	Sam.
Quatre	Sse	Sy	Si.
Cinq	Ou	Ngou	Ong.
Six	Lou	Lag	Lok.
Sept	Thsi	Tchhit	Thout.
Huit	Pa	Pe	Pat.
Neuf	Kieou	Kao	Kaou.
Dix	Chi	Tchap	Sep.
Cent	Pe	Pe	Pak.
Mille	Thsian	Tchhan	Tsin.

J'acheverai de faire connaître le Dictionnaire *chincheo espagnol*, en en transcrivant un article entier, qu'on pourra comparer avec l'article correspondant du *Han tseu si yi.* Je choisis cet exemple parmi les caractères que le P. Basile a le mieux expliqués : pour le plus grand

[1] Je transcris à la française les mots qui, dans l'original, sont écrits à l'espagnole.

nombre, le résultat de la comparaison servait encore plus à l'avantage du Dictionnaire *chincheo*.

Han tseu si yi, *Dictionnaire*, N° 1.

Fa. — [1] producere, erumpere, procedere, germinare, emittere, fermentescere. *Ta* Fa, mittere, legare. Fa *tuon*, incipere. Fa *ky*, irasci. Fa *xy*, sagittari. Fa *xy*, jurare. Fa *ming*, clare explicare. Fa *yang*, evulgare. *yeu* Fa, multo magis. Fa *ping*, ægrotare. Fa, pinguescere. Fa *csie*, vel Fa *csay*, ditescere. Fa je, febrem pati. *Szu* Fa *leao*, res jam innotuit. *Pie* Fa, ventus frigidus; ver et æstas, *dicitur* Fa; autumnus et hyems *dicitur lien*.—(Une *variante* marginale.)

Dictionnaire Chincheo, N° 3.

— *Huar* [2], brotar; *huar qi lay*, lo que sale a algun lugar, lo que sale de cassa. (Fa, erumpere; *fa khi laï*, qui in locum aliquem exit, qui exit e domo.)

—— *Huar* (variante) lo. Despachar, como pleyto. (*fa lo*, absolvere, v. *g*, litem.)

—— *Huar pue sou chay*.... (*fa pheï so tsaï*)....

—— *Huar guan*, jurar. (*fa yuen*, jurare.)

—— *Huar sy*, idem. (*fa chi*, idem.)

—— *Huar hong*, desterrar. (*fa fam*, pellere.)

[1] N'ayant pas de caractères chinois à ma disposition, je me contente d'indiquer par un — la place qu'ils occupent dans les deux manuscrits. Je supprime, par la même raison, les accens et le signe de la prononciation dure ou gutturale.

[2] Ou *Fouar* : le *h*, dans la prononciation espagnole, remplace assez souvent le *f*.

Remarquez que je ne change rien à l'orthographe des mots chinois qui sont écrits à l'espagnole. J'ajoute entre parenthèses la prononciation mandarine des mêmes mots, aussi écrite à l'espagnole, et la traduction des explications en latin.

—— *Huar uy*, enojarse derepente. (*fa goei*, irasci subito.)

—— *Huar hun*, animarse, poner las fuerças. (*fa fuen*, excitari, vires adhibere.)

Mau lang, enojarse (*meu-gin*, irasci.)

—— *Huar non*, enojarse (*fa me*, irasci.)

—— *Huar giap*, cuydado, cansado, de cuydados. (*fa nie*, cura, molestum, dicitur de curis.)

—— *Huar cag*, el negocio estar descubierto. (*fa kio*, res patefacta est.)

—— *Huar xier*, brotar la calentura; dar le calentura; (*fa ge*, exsurgere febrem; febrem impertiri.)

—— *Huar san*, sudar el enfermo. (*fa san*, ægrum sudare.

—— *Huar hien*, salir a luz, avistar buenos de seos iestimulos. (*fa hien*, patefieri....)

—— *Huar beng*, brotar la luz. (*fa mim*, lucem prodire.)

—— *Huar hong*, lebantarse l'apostema (*fa hoam*, tumorem expromi.)

—— *Huar hong*, lebantarse el biento. (*fa fum*, ventum surgere.)

—— *Huar tong*...... (*fa tum*.....)

—— *Huar liau*, el negocio se descubrio. (*fa leao*, res manifestatur.)

—— *Huar cheg*, enriquecer. (*fa çsie*, ditare.)

—— *Huar han*, tomar sudores. (*fa han*, sudorem capere.)

—— *Huar hio*, brotar la oja (*fa ye*, erumpere folia.)

—— *Huar ge*, brotar los arboles. (*fa ya*, crescere arbores.)

—— *Huar chau*, brotar la yerba. (*fa çao*, crescere herbam.)

—— *Huar yo*, brotar el arbol renuevo. *Hua huar yo*. (*fa yam*, arborem denuo crescere.)

—— *Huar sim*, hir se lebantando y creciendo el coraçon del arbol. (*fa sin*, cor arboris surgens et crescens.)

—— *Huar chiu*, nacer, brotar la barva. (*fa siu*, nasci, crescere barbam.)

—— *Huar mo*, crecer el cavello. (*fa mao*, crescere capillos.)

—— *Huar peng*, enviar soldados a pelear. (*fa pim*, mittere milites ad pugnam.)

—— *Huar qi lay*, lebantarse lo que nace o brota, como yerba. (*fa khi lai*, surgere quod nascitur vel crescit, v. g., herba.)

—— *Huar chur lay*, brotar la yerba. (*fa chu lai*, erumpere herbam.)

Comme mon but dans cette description n'est point d'accumuler inutilement des détails bibliographiques, mais de faire connaître des travaux estimables, d'en critiquer les différentes parties, et de rattacher à cet examen quelques réflexions sur des points de littérature chinoise qui ne sont pas sans importance, je ne dirai rien de quelques autres dictionnaires que j'ai eus à ma disposition; je me contenterai d'indiquer un vocabulaire par ordre de clefs [1], qui peut servir de supplément au N° 1. Ce dernier ouvrage, rédigé suivant l'ordre alphabétique, ne peut servir à la recherche des caractères qu'à l'aide d'une table par clefs. Le P. Basile en a bien joint une à son vocabulaire, mais dans le plus grand nombre des exemplaires les caractères sont disposés d'après un système de clefs particulier, système assez imparfait, à mon avis, et qui exige de la part de ceux qui n'y sont pas habitués, une nouvelle étude des élémens de l'écriture. Le vocabulaire n° 4, et quelques autres copies du *Han-tseu si yi*, sont au contraire, rédigés suivant les deux cent quatorze clefs, telles que les ont enseignées Fourmont et Deshauterayes, et telles qu'elles ont été adoptées par les auteurs des

[1] Coté N° 4, manuscrit in-8°, sur papier chinois, de 402 pages divisées en 804 colonnes, contenant chacune dix caractères, sauf les exceptions. Broché à la chinoise.

dictionnaires chinois les plus méthodiques et les plus répandus en Europe. Il est d'ailleurs d'autant plus propre à servir d'*index* au *Han-tseu si yi*, que l'orthographe des mots chinois est exactement la même dans les deux ouvrages. Le petit vocabulaire peut contenir, d'après un calcul que je crois assez exact, sept mille cent quatre-vingt-neuf caractères, avec des explications très-courtes, et ne consistant qu'en quelques mots. Il serait fort insuffisant pour traduire, mais il facilite le recours aux dictionnaires toniques. Il est d'ailleurs écrit avec une netteté et une correction qui le rendent commode à consulter, et qui en font une sorte de *Manuel* ou de *Dictionnaire de poche*.

L'exemple de ce manuscrit, et de quelques autres plus complets encore que possèdent diverses bibliothèques, fait voir qu'il serait possible d'imprimer le dictionnaire du P. Basile en un très-petit volume in-8°, moins épais de moitié que le dictionnaire français de Noël. Et quand on pense que ce vocabulaire peut servir à l'intelligence de la presque totalité des productions littéraires des Chinois, on ne peut s'empêcher de souhaiter, pour l'avantage des étudians, qu'il leur soit offert sous ce format qui le rendrait à la fois portatif et facile à feuilleter [1].

§ III.

PLAN D'UN DICTIONNAIRE CHINOIS.

APRÈS avoir, dans les paragraphes précédens, fait connaître les principaux dictionnaires chinois rédigés par les

[1] C'est le même ouvrage qui, depuis, a été imprimé par les soins de M. Deguignes, en un volume de 1200 pages, format grand in-folio.

Européens et balancé leur mérite avec les défauts qu'on peut y relever, je vais tracer le plan d'un travail qui, réunissant les avantages de tous, serait nécessairement préférable à chacun de ces ouvrages en particulier. C'est en faisant usage des travaux des missionnaires qu'on parviendrait à les surpasser, et la gloire qu'ils se sont acquise en préparant d'excellens matériaux pour un dictionnaire chinois, ne serait nullement ternie par celle à laquelle pourrait prétendre l'homme laborieux qui viendrait à bout d'élever ce monument en l'honneur de la littérature chinoise.

Il me semble qu'on devrait choisir pour base l'un des dictionnaires originaux que les Chinois estiment le plus, le *Tching tseu thoung* par exemple, ou le *Khang-hi tseu tian*, qui, avec moins de variété offre le mérite d'une composition plus méthodique et plus régulière. On y prendrait la série des caractères dont le nombre s'élève à plus de trente mille; l'on pourrait, au moyen de quelques additions, le porter à quarante mille, qui formeraient comme le fonds de la langue chinoise et le noyau auquel se rattacheraient les objets dont je vais parler.

On placerait sous chaque caractère sa forme antique et les dégradations variées qu'elle a éprouvées par l'effet du tems jusqu'à sa forme actuelle. Le *Tching tseu thoung* donne assez ordinairement cette série chronologique, mais en caractères trop petits et trop confusément imprimés. Il y a à la Chine des vases de cuivre, des *ting* ou *tripodes*, des cloches, des tables de pierre, etc., dont les inscriptions ont été réunies par les Chinois dans des

ouvrages destinés à les expliquer. Nous avons d'ailleurs en Europe plusieurs dictionnaires chinois consacrés aux caractères antiques, et qui fourniraient d'abondans matériaux pour l'objet dont il s'agit. On pourrait prendre pour modèle dans cette partie de l'ouvrage le travail que M. J. Klaproth a exécuté sur l'inscription de *Iu*, et au moyen duquel il a si bien démontré la conformité des caractères de ce monument avec les *tchhouan* ou caractères anciens des différens âges.

Après les formes anciennes des caractères, on placerait les *variantes* d'orthographe dont ils sont susceptibles. Plusieurs caractères s'écrivent communément dans le style manuscrit avec quelques traits de moins, rarement avec quelques traits de plus, quelquefois avec des clefs différentes; souvent même un caractère s'abrège d'une manière qui le rend méconnaissable, et de quinze ou vingt traits dont il doit être composé, se réduit à cinq ou six. J'ai dit plus haut quel usage les Chinois faisaient de ces abréviations, et combien il était nécessaire de les connaître pour entendre les livres ordinaires. Je dois ajouter que beaucoup de caractères *homophones* s'emploient les uns pour les autres, et, quoique ayant chacun un sens particulier, se prennent cependant pour *variantes* les uns des autres : source abondante de contre-sens et de méprises contre lesquels un bon dictionnaire doit mettre en garde. Le *Haï phian*, le *Thoung wen to* et le *Yun-yo* suppléeraient pour cet objet à l'insuffisance des dictionnaires classiques. Je ne saurais proposer de meilleur modèle pour la manière dont devrait être traitée cette partie du dictionnaire, que l'article *tsaï* donné par M. Mon-

tucci [1] comme un *specimen* de la manière dont il entendait rédiger son grand vocabulaire.

On joindrait aux caractères leur prononciation en lettres françaises, non pas seulement suivant la langue *mandarine*, mais aussi suivant celles de *Tchang-tcheou* ou du *Fou kian*, de *Kouang-toung*, de *'An-nan*, avec tout ce qu'on pourrait se procurer des patois de la Chine et de la langue des peuples qui se servent des caractères chinois. On noterait aussi avec soin ce qui nous reste des anciennes prononciations des caractères, surtout à une époque antérieure au séjour des empereurs chinois dans le *Kiang-nan*. On tire quelques lumières sur ce sujet de la considération des rimes dans quelques odes anciennes du *Chi-king*; et d'ailleurs les lexicographes chinois n'ont pas autant négligé l'étymologie qu'on pourrait le craindre, de la part de gens accoutumés à peindre des idées plutôt que des sons.

On rapporterait ensuite les caractères synonymes, les opposés et les définitions en chinois d'après le *Tseu tian*, avec une interprétation latine, pour laquelle on se servirait avec avantage du *Han tseu si yi* et d'autres manuscrits des missionnaires, en les revoyant avec soin et en disposant les différentes parties conformément à l'ordre adopté par les meilleurs philologues chinois. On placerait, immédiatement après, les expressions complexes, en caractères chinois, avec leur prononciation et leur explication. Le dictionnaire *Chincheo* [2] en fournirait un grand nombre; on en trouverait beaucoup aussi dans le *Thsing*

[1] *Audi alteram partem*, p. 6.

[2] Ci-dessus, N° 3.

wen kian ou dictionnaire chinois-maudchou, ainsi que dans les autres dictionnaires chinois, qu'il faudrait dépouiller, et l'on compléterait cet objet en ajoutant les caractères aux phrases que les missionnaires rapportent dans leurs différens ouvrages.

Il serait indispensable d'ajouter à chaque caractère au moins une phrase ou un exemple pour chacune de ses acceptions. Le *Tseu'weï*, le *Tching tseu thoung* et le *Tseu tian* fournissent de semblables exemples; mais on aurait besoin de vérifier toutes leurs citations et d'y joindre des renvois circonstanciés. Les auteurs ou rédacteurs de ces dictionnaires se contentent, en rapportant une phrase, d'indiquer le livre d'où ils l'ont tirée, le *Meng-tseu*, par exemple, le *Lun-iu*, le *Thoung-kian*, etc. Il faudrait marquer avec soin le livre, le chapitre et l'article où se trouve la phrase citée, et renvoyer même à la page d'une édition convenue; il n'est plus permis d'imiter le vague des citations de Fourmont, qui cite *Confucius*, p. 42, 1 n. 4 [1], sans dire de quel livre de Confucius il veut parler, ni de quelle édition il se sert. Au moyen de ces précautions, on serait toujours en état de vérifier les explications des caractères et de prendre une idée juste de la manière dont ils sont employés par les bons auteurs. On ajouterait d'ailleurs une astérisque à ceux qui se trouvent dans les *King* ou les anciens livres, et l'on aurait par-là, d'un seul coup d'œil, la langue des lettrés, telle que l'a employée l'école de Confucius, et la collection des véritables caractères classiques.

Enfin il faudrait que les différens tons, les différentes

[1] *Gramm. Sin.*, p. 67.

prononciations, les acceptions variées d'un même mot fussent soigneusement distinguées, et qu'à chaque section on marquât les *variantes* et les synonymes; car tel caractère qui peut se prendre pour un autre en un certain sens, ne le pourra pas dans tel autre sens, et c'est ce qu'il est essentiel de déterminer.

Je ne me dissimule ni les difficultés, ni la vaste étendue du plan que je propose, et je crois même qu'il exigerait peut-être le travail de plusieurs personnes; mais ce n'est que quand il aura été rempli qu'on possédera un dictionnaire vraiment complet, d'une égale utilité pour le commerce et la littérature, et qu'on pourra entendre les livres de toutes les dynasties, et sur toutes les matières, sans avoir recours aux dictionnaires originaux.

Pour bien exécuter un pareil dictionnaire, il serait nécessaire de relire, la plume et le pinceau à la main, les *King*, les *Sse chou*, les livres classiques du second ordre, les philosophes de toutes les écoles, les livres historiques, les romans, les encyclopédies, les polygraphes, etc. Ce travail serait long sans doute, mais de quelle utilité ne serait-il pas pour celui même qui s'y livrerait! Quels trésors il amasserait, tout en parcourant ces chefs-d'œuvre de la littérature chinoise, et qu'il serait amplement dédommagé de l'emploi de ses veilles! La composition d'un dictionnaire excellent en deviendrait pour lui le moindre résultat. Une connaissance parfaite de la langue et des meilleurs livres, l'éclaircissement d'une foule de points difficiles en histoire et en géographie, de nombreux et importans sujets de mémoires sur les antiquités, la philosophie, les sciences et les arts de la

Chine, voilà des récompenses capables de tenter, indépendamment d'aucun autre motif, tout étudiant un peu zélé. La seule certitude de publier un jour le fruit de ses efforts serait pour lui un encouragement nécessaire ; car il serait peu naturel de se livrer à un travail aussi considérable, sans être assuré du dédommagement qui peut séduire un homme de lettres, l'idée d'être utile aux autres, et de léguer à ses successeurs le produit de ses propres travaux.

Je ne crois pas avoir besoin de rappeler ici toutes les raisons qui me font préférer l'ordre des clefs à celui des tons et de l'alphabet européen, et parmi les différens systèmes de clefs, celui qui en contient deux cent quatorze, à ceux où l'on en trouve un moindre ou bien un plus grand nombre. Il suffira d'observer que puisqu'on ne peut retrouver les caractères dans un dictionnaire *tonique* qu'à l'aide d'une table par clefs, ce serait faire un ouvrage presque inutile que de publier le premier sans cette appendice indispensable. Que si l'on veut réunir les avantages des deux systèmes et faire imprimer un dictionnaire par *tons* avec son index, je n'y vois aucun inconvénient, et l'ouvrage n'en aura que plus de mérite; mais si l'on veut opter et ne donner que l'un des deux systèmes, il n'y a point à balancer sur le choix, et l'on doit incontestablement adopter l'ordre des clefs.

C'est d'après mon opinion particulière que j'ai porté à quarante mille le nombre des caractères qui devraient se trouver expliqués dans le dictionnaire chinois-latin dont j'ai tracé le plan, et je ne dois pas dissimuler qu'un nombre beaucoup moins considérable a paru suffisant à

plusieurs savans. « Pour l'avancement de la littérature » chinoise, dit M. Klaproth [1], il suffirait qu'un gou» vernement ou quelque riche particulier fît imprimer » un dictionnaire de huit ou dix mille caractères avec » une interprétation latine, dans lequel les phrases se» raient écrites, non comme dans les dictionnaires des » Jésuites, en lettres latines, mais en caractères chinois. » M. Montucci ne paraît pas très-éloigné de ce sentiment; mais quelque déférence que je doive aux lumières de ces habiles philologues, j'ose dire qu'ils ont considéré les difficultés de la langue chinoise, moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes, que par le peu de peines que des personnes douées de dispositions particulières peuvent avoir pour les surmonter. En pareil cas, on est quelquefois mauvais juge par trop d'habileté, et c'est aux moins instruits qu'il appartient de décider avec connaissance de cause, de la nature et de l'étendue des secours qui leur sont nécessaires. Pour moi, qui fais habituellement usage des dictionnaires dont j'ai donné plus haut la description, tout en reconnaissant qu'ils peuvent suffire pour l'intelligence des livres ordinaires de géographie, d'histoire ou de philosophie, j'avoue que j'ai souvent été arrêté, principalement en lisant des livres d'arts ou de sciences, par des termes techniqnes, ou par des mots ordinaires pris dans un sens technique, et qui non-seulement ne se trouvent pas dans les vocabulaires des missionnaires, mais manquent encore assez souvent dans le *Tseu-tian*, le *Tching tseu thoung*, et autres dictionnaires tout chinois. D'ailleurs on ne peut, même en tra-

[1] *Allgemeine litteratur Zeitung*, 10 mai 1811.

duisant les livres historiques, accorder une confiance implicite aux dictionnaires chinois-européens les plus parfaits, sans risquer d'être assez souvent induit en erreur : c'est une chose qu'attesteront tous ceux qui en ont fait usage, et qui ont voulu s'enfoncer un peu dans la littérature chinoise. M. Klaproth pense que pour éviter ces inconvéniens « il suffirait de faire venir de » Canton une centaine d'exemplaires du dictionnaire » *Tseu 'weï* qui est à bon marché, et de les donner avec » le Dictionnaire chinois-latin, dont on ne débiterait » probablement pas un plus grand nombre d'exemplaires. » Les mots qu'on ne trouverait pas dans celui-ci, conti- » nue-t-il, on les chercherait dans le *Tseu 'weï,* et l'on » traduirait leur interprétation chinoise. » Je ne sais si cet expédient serait très-praticable, mais je crois qu'il vaudrait mieux encore incorporer dans le dictionnaire chinois-latin la substance du *Tseu 'weï,* et surtout du *Tseu tian,* et qu'en faisant ce travail une fois pour toutes, on sauverait à ceux qui par suite apprendraient la langue, une grande perte de tems, beaucoup de peine, et problablement aussi un grand nombre d'erreurs. La question, comme on voit, se réduit à savoir s'il vaut mieux donner au public un dictionnaire tout fait, qu'un dictionnaire à faire, et s'il est bon de laisser aux commençans à surmonter des difficultés considérables, quand on pourrait les leur sauver, en publiant un ouvrage plus complet et mieux approprié à leurs besoins.

On pourra m'adresser quelques objections sur les autres objets que je voudrais insérer dans le dictionnaire. La connaissance des caractères anciens, par exemple, n'est

pas nécessaire pour entendre les livres ordinaires, ni même les *King* et les autres ouvrages de l'antiquité, qui tous ont été traduits en caractères modernes, et ne s'impriment plus à présent que de cette manière; mais ces caractères anciens se retrouvent sur d'anciens monumens et des monnaies, et s'emploient même encore aujourd'hui pour les sceaux, certaines inscriptions et d'autres objets de fantaisie par lesquels on peut se trouver arrêté, si l'on n'a pas le secours d'un livre où ils soient expliqués. D'ailleurs, et cela est bien plus important, c'est par l'analyse de ces anciens caractères qu'on peut arriver à l'étymologie d'un grand nombre de caractères modernes, retrouver leur signification primitive, et parvenir ainsi, par une connaissance approfondie de leur composition, à sentir dans les *King* des beautés de style et des allusions intéressantes perdues pour ceux qui n'ont étudié que l'écriture vulgaire. Dans les caractères chinois ordinaires, les changemens qu'on a dû faire aux différentes parties qui les composent pour les réduire à n'occuper qu'un carré donné, ceux qu'on n'y a que trop souvent apportés par pur caprice ou par le soin frivole d'une plus grande élégance, dérobent quelquefois le sens original, et font perdre le fil des métaphores toujours ingénieuses et quelquefois très-relevées, que les anciens avaient en vue. Ce n'est que par la lecture des meilleurs ouvrages publiés sur les *Lou chou*, du *Choue-wen* et d'autres traités de ce genre, qu'on peut découvrir la valeur primitive de certains caractères, et c'est en ce sens que l'étude des caractères anciens est indispensable pour l'intelligence des caractères modernes.

Reste la considération des frais, qui seraient énormes s'il fallait graver en bois tous les caractères que demanderait chaque partie du plan que j'ai tracé. Mais il serait, je crois, possible de les réduire beaucoup par certains procédés, et dût-on, d'ailleurs, réunir sur des planches de cuivre tous les caractères chinois, et imprimer seulement les explications, la publication d'un pareil ouvrage n'entraînerait pas plus de dépenses qu'une foule de collections de gravures qui n'ont pas autant d'utilité, et qui ne trouvent pas un plus grand nombre d'acheteurs que n'en aurait celui-ci. Au reste, si l'on croit que la publication d'un pareil ouvrage serait une mauvaise spéculation, je n'ai rien à dire, car je ne prétends pas faire ni proposer de spéculation, mais seulement présenter les moyens de mettre la littérature chinoise au niveau des autres parties de la littérature orientale, et tracer le plan d'un *Thesaurus linguæ sinicæ,* qui serait pour le chinois ce que les travaux des *Etienne*, des *Forcellini*, des *Castel* et des *Meninski* sont pour les langues grecque, latine, arabe, turque et persane [1].

[1] Peu de mois après la composition de cet opuscule, on vit paraître à Canton les premières livraisons d'un ouvrage qui semblait être l'exécution du programme qu'on vient de lire. L'analogie était si frappante qu'on avait quelque lieu d'être surpris que deux hommes de lettres qui n'avaient pu s'entendre, se fussent rencontrés de cette manière. On verra plus bas, dans les articles consacrés à l'examen des différentes parties du dictionnaire de M. Morrison, quelles causes ont empêché que ce bel ouvrage ne remplît tout-à-fait les espérances qu'on avait pu en concevoir.

§ IV.

TRAVAUX DES EUROPÉENS SUR LA GRAMMAIRE ET LES ÉLÉMENS DE LA LANGUE CHINOISE. PLAN D'UNE INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE CETTE LANGUE.

Je me suis à dessein abstenu, dans les paragraphes précédens, de parler des grammaires et des autres ouvrages élémentaires destinés à faire connaître les principes de la langue chinoise et le mécanisme de son écriture. Ces objets méritaient un article à part, tant pour rappeler et apprécier ce qui a déjà été fait, que pour déterminer et proposer ce qui reste à faire. C'est à quoi je consacre ce quatrième paragraphe, où, après avoir achevé l'énumération des principaux travaux des Européens sur le chinois, je compléterai le plan du dictionnaire, en y ajoutant celui d'une introduction grammaticale et littéraire, qui présenterait, réunis sous un seul point de vue, un grand nombre de documens restés épars jusqu'à présent dans différens ouvrages.

Bayer [1] a donné, dans la préface de son *Museum Sinicum*, une histoire très-détaillée et très-curieuse des progrès de la littérature chinoise chez les Européens. Fourmont s'est occupé du même objet dans ses *Meditationes* [2], et dans sa *Grammatica Sinica* [3]. Ainsi l'on peut trouver dans ces trois ouvrages une énumération complète des livres publiés jusqu'en 1730 d'une part, et

[1] *Mus. Sin. Præf.*, p. 8-84.
[2] *Præf.* p. xj-xxiv.
[3] *Præf.* p. xxv-xxx.

1742 de l'autre sur les différentes parties de la littérature chinoise; les jugemens qui y sont portés se distinguent en général par une grande impartialité, et méritent pour la plupart une entière confiance. Deux ouvrages seulement [1], parmi ceux de cette époque, nous arrêteront quelques instans. Il ne paraît pas que Bayer en ait eu connaissance; et quant à Fourmont, il serait à souhaiter, pour son honneur littéraire, qu'on pût assurer la même chose. Ces deux ouvrages sont *l'Art de la Langue mandarine*, par le P. Varo, et la *Notitia linguæ sinicæ*, par le P. Prémare.

Fourmont nous apprend qu'il avait d'abord composé sa grammaire en français et sur un plan beaucoup plus vaste que celui qu'il a depuis adopté dans sa *Grammatica sinica* [2]. La difficulté qu'il trouva à publier cet ouvrage, qui eût été très-volumineux, le lui fit réduire et diviser. Dans un premier traité qu'il fit paraître en 1737, il rassembla tout ce qui pouvait servir à la lecture des caractères chinois, les deux cent quatorze clefs, les tons, les voyelles et les consonnes. Dans le second, qui ne vit

[1] Tout ce qui est relatif à ces deux ouvrages, dans les pages qui suivent, manquait dans la première édition de cet opuscule. Ce n'est que plusieurs années après l'avoir fait imprimer, que j'ai eu à ma disposition la Grammaire chinoise en espagnol, du P. Varo, et la *Notitia linguæ sinicæ* de notre savant compatriote Prémare. Le jugement que j'avais porté de la *Grammatica Sinica*, quand j'avais pu y voir le résultat d'un travail appartenant en propre à Fourmont, a dû être aussi considérablement modifié par la découverte que je fis, à la lecture de *l'Arte de la lengua mandarina*. Je n'ai connaissance que par une note bibliographique de la *Grammatica Sinica*, attribuée au P. J. Simoens, jésuite, et j'ignore absolument si elle avait quelque chose de commun avec l'ouvrage du P. Varo.

[2] *Gramm. Sin.*, p. ix.

le jour qu'en 1742, il donna la grammaire proprement dite, avec le catalogue des ouvrages chinois de la Bibliothèque royale. Ce sont là des travaux importans qui assureraient à Fourmont un rang distingué parmi les philologues, et qui ne seraient pas même indifférens à la gloire littéraire de la nation, puisque ce sont les premiers ouvrages d'un mérite solide qu'on ait publiés en Europe sur la langue chinoise, et qu'ils sont encore à présent (1814) les seuls dont on puisse faire usage pour l'étudier. Toutefois on peut dire que Fourmont lui-même a considérablement diminué le mérite qu'il aurait pu acquérir, par la vanité puérile qu'il a mise à grossir les difficultés qu'il prétendait avoir surmontées, et plus encore par la fausseté blâmable avec laquelle il a dissimulé ce qu'il devait à ses prédécesseurs, tout en copiant presque sans aucun changement, des livres entiers qu'il assurait n'avoir pas même vus.

Mais indépendamment de ces torts inexcusables, on peut faire aux différens ouvrages de Fourmont quelques reproches assez graves; dans les *Meditationes*, par exemple, un enthousiasme qui dégénère souvent en emphase, une prolixité excessive, une obscurité quelquefois impénétrable, un assez grand désordre dans l'exposition des faits rendent la lecture fatigante et peu profitable. L'auteur, entiché d'une prétendue découverte de l'art de lire les caractères, au moyen d'une certaine analogie qu'il vante sans cesse et qu'il n'explique jamais, s'exagérant d'ailleurs les difficultés qui se trouvent à faire usage des dictionnaires chinois, s'abandonne à son imagination, embrouille la matière qu'il prétend éclaircir; et non content

d'être le premier Européen non missionnaire qui ait su le chinois, cherche perpétuellement à persuader à ses lecteurs qu'il a imaginé des méthodes, deviné le sens des caractères par l'analyse des traits qui les composent, exécuté en un mot des choses qui tiennent du merveilleux. On ne peut s'empêcher d'être surpris de tout ce manége, quand on sait que Fourmont avait pu prendre une idée suffisante des élémens du chinois, pendant plus de cinq ans qu'il avait travaillé avec *Hoang*, qu'il entretenait une correspondance suivie avec le P. de Prémare et plusieurs autres savans missionnaires, et qu'enfin il pouvait se dispenser de *deviner* le sens des caractères chinois, puisqu'il avait à sa disposition le dictionnaire du *P. Diaz* et plusieurs autres ouvrages élémentaires [1].

Dans la *Grammatica Sinica*, on ne retrouve que trop de traces du même système d'exagération. A en croire Fourmont, c'est uniquement dans les livres chinois, lus et pénétrés à force de travail et comme par divination, qu'il a puisé tout ce qu'il dit des particules, de la construction des phrases, et jusqu'aux formules de civilité si bizarres à la Chine, et si inintelligibles pour qui n'en a pas la clef. Or, la pénétration d'un savant tel qu'était Fourmont peut bien aller jusqu'à suppléer aux connaissances élémentaires, et à deviner même les règles grammaticales d'une langue, quand on a des livres originaux, de bonnes traductions de ces livres, et des dictionnaires; mais il est tout-à-fait incroyable qu'on devine certaines choses qui dépendent du caprice, de la mode, et d'une foule de circonstances incalculables. Nous savons d'ail-

[1] *Medit. Sin.*, p. 138.

leurs, par l'aveu de Fourmont lui-même [1], qu'il avait entre les mains la grammaire du P. Varo [2], et un assez grand nombre d'autres ouvrages grammaticaux, à n'y pas comprendre même la *Notitia linguæ sinicæ* du P. Prémare, dont il s'est fort défendu d'avoir eu connaissance avant la composition de la sienne [3]. J'avais reculé devant l'idée d'accuser Fourmont de plagiat et d'infidélité; mais comme il y avait là-dedans quelque chose que je ne comprenais pas, je m'étais réduit à supposer qu'il avait quelquefois grossi les difficultés de la langue et dissimulé quelques-uns des secours que lui fournissaient ses prédécesseurs, pour relever encore l'importance de ses travaux si estimables par eux-mêmes, s'ils avaient été véritablement le fruit de la persévérance et de la pénétration.

La lecture de la grammaire du P. Varo m'a donné la clef des cavillations de Fourmont, de son langage mystérieux, de ses réticences, et de ses expressions ambiguës. Cet ouvrage, dont il n'existe peut-être pas maintenant quatre exemplaires sur le continent, a toujours été d'une grande rareté. Fourmont, qui le possédait, se persuada sans doute que l'édition en était anéantie, ou du moins

[1] *Gramm. Sin.*, p. xxv.

[2] Composée en espagnol au commencement du dix-huitième siècle revue peu de tems après par quelques missionnaires franciscains, gravée sur bois par le père Placide de Vals, et imprimée à Canton en 1703, avec une *courte méthode pour faire et écouter les confessions*, par le P. Basile de Glemona, de l'ordre des Frères Mineurs. Un vol. gr. in-8°.

[3] Voyez dans le catalogue de ses ouvrages et à la fin des *Meditationes*, différentes pièces relatives à cette grammaire, et à la *Notice* du P. Prémare. Quelle que soit l'autorité de ces pièces, il reste toujours un fait bien singulier à expliquer : c'est l'extrême ressemblance des deux ouvrages, ressemblance qui porte jusque sur les détails et le choix des exemples, au dire de Fourmont.

il agit comme s'il eût eu cette assurance. Il traduisit en français d'abord, puis en latin, le travail du missionnaire espagnol, sans se permettre d'y apporter d'autre changement que quelques additions de fort peu d'importance; et après s'être fait un mérite de ce chef-d'œuvre auprès de ses amis, de ses confrères et de ses protecteurs, il se hasarda à le lancer dans le public en y inscrivant son propre nom, et en effaçant celui du véritable auteur. On conçoit à peine qu'un savant, un homme grave, un académicien ait été capable d'une pareille témérité. Ce que l'on ne conçoit guère mieux, c'est que cette témérité ait été si long-tems heureuse, et que, durant près de cent ans, ni les admirateurs de Fourmont, ni les envieux que lui avait faits sa réputation, ni les ennemis que lui avaient attirés ses procédés acerbes et pédantesques, n'aient été conduits à une découverte qui devait lui enlever tout à la fois la reconnaissance des hommes studieux, et l'estime des honnêtes gens.

Pour que cette découverte eût lieu, il aurait suffi que le hasard eût fait tomber sous les yeux de quelqu'un de ceux qui ont tenté d'aborder l'étude du chinois, l'un des exemplaires de l'*Arte de la lengua mandarina* qui ont échappé à la destruction. Rien n'est plus aisé que de reconnaître la ressemblance, ou pour parler plus exactement, l'identité des deux ouvrages; le plan général n'est pas seulement le même dans l'un et dans l'autre; le nombre des divisions et des subdivisions y est égal, et Fourmont n'a pas même pris la peine ou la précaution d'en déranger l'ordre ou d'en changer les titres. Il n'a pas non plus songé à choisir d'autres exemples, et ceux

qu'avait réunis le P. Varo reparaissent dans l'ouvrage de son traducteur, composés du même nombre de mots dans le même arrangement, et accompagnés des mêmes explications. Une seule différence s'observe, et loin de justifier Fourmont, elle achève au contraire de montrer la source où il avait puisé sa fausse science. Le missionnaire avait écrit les phrases chinoises en lettres latines: son copiste voulut y joindre les caractères originaux, et se réglant d'après les prononciations de Varo, il chercha les mots dans un dictionnaire alphabétique. Mais comme dans les vocabulaires de cette espèce on voit réunis les uns à côté des autres tous les signes écrits qui répondent à un même son, il se trouva dans l'embarras, toutes les fois que les indications fournies par le sens laissaient quelqu'incertitude, et souvent, au lieu de choisir le caractère qui convenait à la phrase, il en prit un autre qui n'avait de commun avec celui-là que la prononciation. Les fautes de ce genre sont très-nombreuses dans la *Grammatica Sinica*, et il suffirait de trois pour que l'on pût prononcer avec certitude que l'auteur qui les a commises ne travaillait pas sur des livres chinois, mais sur l'ouvrage d'un Européen, où les mots étaient écrits en lettres européennes, et transcrits à la manière des Espagnols.

Fourmont raconte qu'un certain missionnaire dont nous avons déjà parlé, le P. Horace de Castorano, avait de son côté composé une grammaire, et qu'en la comparant avec la *Grammatica Sinica*, tous deux avaient été frappés de la ressemblance extrême qu'offraient les deux ouvrages. « *Convenientiam inter nos quam fieri poterat maximam*, dit-il, *sumus admirati; quoad grammati-*

cam divisio etiam eadem[1]. Et ailleurs : *Quod mirati ambo sumus, non solum de re summâ, sed in ipsis etiam* titulis *ac* titulorum numero *collatis, convenere et grammatica ejus et mea*, ita ut divisio earum prorsus eadem[2]. En rapportant ailleurs cet aveu de Fourmont[3], je ne pus m'empêcher de penser qu'un autre rapprochement eût sans doute fait cesser l'étonnement des deux grammairiens, si cet étonnement avait pu être sincère de leur part ; car cette grande analogie de la grammaire du P. Horace avec celle de Fourmont, était pour moi une forte raison de supposer que l'une, comme l'autre, devait être la copie de celle du P. Varo. Ce soupçon s'est pleinement confirmé depuis que j'ai pu prendre connaissance de l'ouvrage du P. Horace de Castorano ; celui-ci, après s'être procuré à la Chine un exemplaire de l'opuscule de Varo, l'avait sans doute jugé de bonne prise, et dans la transcription qu'il en avait faite de sa main, il avait substitué son nom à celui de l'auteur. Peut-être au moins n'aurait-il pas persisté dans ce plagiat, s'il eût eu l'intention de livrer l'ouvrage à l'impression. Au reste, comme il était plus versé que Fourmont dans la connaissance des caractères, il avait commis moins de méprises en les rétablissant dans sa copie ; et sous ce rapport, il eût été plus difficile de démontrer la petite ruse à laquelle il s'était laissé entraîner.

Au reste cette grammaire, objet de tant de débats et de supercheries, est en elle-même un ouvrage d'un mérite

[1] *Præfat ad. Grammat. Sinic.*, p. xxx.
[2] *Præfat. Meditat. Sinic.*, p. xiv.
[3] *Élémens de la Gramm. Chin.*, préface, p, xiv.

fort médiocre. Le jugement que j'en porte s'applique également à l'original du P. Varo, aux traductions de Fourmont et du P. Horace, et peut-être à une troisième édition du même livre, dont la Bibliothèque du Roi possède un manuscrit, et qui doit être celui qui passait sous le nom du P. de Montigny, et dont Fourmont a beaucoup parlé. La grammaire qui forme le fonds de tous ces ouvrages n'était destinée qu'à faire connaître les règles du *Kouan hoa*, ou de la *langue mandarin*, telle que les gens instruits la parlent à la Chine, et surtout à mettre les missionnaires en état de prêcher en chinois et d'exercer les autres fonctions de leur ministère. Dès-lors on n'y doit pas chercher les principes du *Kou-wen*, ou de la langue des *King*, ni du *Wen-tchhang* ou des compositions oratoires; et effectivement, après avoir bien étudié cette grammaire, on peut être fort étonné, en ouvrant un livre, et surtout un livre ancien, de n'y trouver ni les marques des cas et des tems, ni les particules, ni le système phraséologique exposé par Fourmont. C'est une autre langue, pour laquelle on aurait besoin d'une autre grammaire. On peut donc apprendre à parler chinois avec l'ouvrage de Fourmont, mais il est à peu près inutile pour l'intelligence des livres. En second lieu, pour enseigner le *Kouan hoa* ou la langue parlée, Varo a adopté une méthode calquée sur nos grammaires d'Europe; or, quoique le style *Kouan-hoa* soit plus riche en formes grammaticales et en signes propres à marquer les rapports des mots et des phrases que le *Kou wen* et le *Wen tchhang*, et qu'en cela il se rapproche davantage des autres langues, c'est mal proportionner les moyens au but, et augmenter

les difficultés au lieu de les alléger, que de donner des paradigmes de déclinaisons et de conjugaisons modelés sur ceux des grammairiens latins, au lieu d'une simple exposition de l'usage des particules. C'était là une des principales observations que faisait contre la grammaire de Fourmont, un missionnaire que le duc d'Antin avait chargé de l'examiner [1] et qui ne connaissant pas le travail de V aro, critiquait celui de Fourmont qu'il prenait pour un ouvrage original. « Bien loin de commencer par les élémens du chinois, dit ce missionnaire, et de se faire écolier, M. Fourmont a voulu être maître avant d'avoir été disciple. Le premier usage qu'il a fait des instructions du sieur *Hoang* a été de composer une grammaire, comme il le dit dans le catalogue de ses ouvrages, page 47; et jusqu'à présent il s'est appliqué à composer des grammaires et des dictionnaires chinois. C'est ce qu'aurait pu faire M. Fourmont après avoir passé dix ou douze ans en Chine, toujours appliqué à l'étude du chinois avec d'habiles maîtres : il a commencé par où il devait finir. » Et plus loin : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter l'examen de cet ouvrage, surtout après que M. de Montigny l'eut approuvé. Je suis persuadé, comme je l'ai dit ci-dessus, que cet ouvrage ne peut être bon qu'à empêcher d'apprendre le chinois à ceux qui voudront s'en servir » Rectifions ce qu'il peut y avoir d'outré dans ce jugement en

[1] Il se nommait *Guigue :* Deguignes, qui parle de lui, dit qu'il ne savait que la langue parlée, et qu'il n'entendait rien aux caractères, L'examen de la grammaire de Fourmont, dont la Bibliothèque du Roi possède l'original, prouve que ce jugement est trop sévère, et que Guigue connaissait assez la langue écrite, pour relever un grand nombre d'erreurs de différens genres dans le travail de Fourmont.

disant seulement que la grammaire de Fourmont présente l'exposition de règles presque étrangères à la langue des livres; nous ne craindrons pas d'être démentis par ceux qui ont fait du chinois l'objet d'une étude littéraire.

Les premiers essais de Fourmont avaient inspiré de grandes espérances, même aux missionnaires de la Chine, et le P. Prémare, qui entretenait avec le docte académicien un commerce de lettres très-assidu, et qui ne laissait échapper aucune occasion de lui procurer d'utiles secours, s'empressa de seconder ses efforts en lui transmettant le résultat de ses propres observations. Tel fut le motif qui lui fit composer sa *Notitia linguæ sinicæ*. Fourmont qui eût dû recevoir un pareil présent avec une vive reconnaissance, le vit arriver au contraire avec un déplaisir qu'il ne songea pas même à dissimuler. Le fruit de ses peines allait être perdu, si le public se persuadait qu'il pût devoir quelque chose à l'ouvrage de son ami; et, au lieu d'étudier cet ouvrage, tous ses soins se bornèrent à faire constater, par des gens qui ne savaient pas le chinois, la différence extrême qu'il y avait entre les deux traités, et la supériorité de celui qu'il avait lui-même rédigé. Le premier point était facile à établir; pour le second, Fourmont seul, et des personnes tout-à-fait étrangères à ces études, pouvaient y voir quelqu'ombre de vraisemblance. On ne peut lire, dans les écrits de Fourmont, sans une surprise mêlée de quelque commisération, le récit naïf de ses agitations à la nouvelle de l'arrivée de la *Notitia* du P. Prémare, et le détail de ses démarches et de ses précautions, dictées par un amour-propre inquiet et une vanité chagrine.

Pour achever de démontrer que son travail n'avait rien de commun avec celui qui venait d'arriver de la Chine, il entreprit de faire de ce dernier une critique en forme, et par une délicatesse assez étrange il l'adressa, tout en la rendant publique, à celui même qui avait composé l'ouvrage pour lui faciliter l'accès des livres chinois [1]. « Que » pensez-vous vous-même, lui dit-il, de la division gé- » nérale de votre livre, mon très-cher ami ? Elle n'est as- » surément pas très-philosophique.... Vous détruisez de » la main gauche ce que vous avez voulu élever de la » droite : à quoi donc servira votre *Notice?*... Je vous » ai excusé autant que je l'ai pu; mais j'ai perdu ma » peine.... Certains hommes doctes trouvent que votre » ouvrage manque de méthode, qu'il est tronqué, non » pour ne pas avoir été achevé, mais parce que les choses » essentielles y sont passées sous silence.... Tout ce que » vous dites de quelques verbes et particules leur semble » superflu. Ce qui abonde, leur dis-je, ne vicie pas. » Mais ils voudraient que vous eussiez été plus concis ; » en cela je ne suis pas tout-à-fait de leur avis, etc. »

Prémare, s'il put voir cette longue diatribe entremêlée de termes de bienveillance et de protestations d'amitié, dut être un peu surpris de la singulière marque de reconnaissance qu'il recevait pour un livre qu'il avait pris la peine d'écrire en faveur de son ami. Mais celui-ci nous avertit lui-même que Prémare dut recevoir, dans les dernières années de sa vie, la lettre qu'il lui avait écrite, et qu'il ne lui fut pas possible d'y répondre. Le savant mis-

[1] *Epistola ad Premarum*, 1732. *In præfat. ad Grammat. Sinic.*, p. xvij.

sionnaire était mort quand la critique fut imprimée, et ce fut tout le prix qu'il retira de la peine qu'un travail de si longue haleine, un ouvrage si important sous tous les rapports, lui avait coûté. Sa mémoire même n'en reçut aucun lustre, jusqu'au moment où je m'occupai de classer et de faire connaître les manuscrits du Cabinet du Roi relatifs à la littérature de la Chine. Je trouvai le précieux ouvrage de Prémare, après un siècle d'oubli, exposé à toutes les causes de destruction qui menacent spécialement les livres écrits sur papier de mûrier, quand on n'en prend pas un soin particulier. Je me fis un devoir de venger la mémoire de notre savant compatriote, de l'indifférence injuste avec laquelle on avait accueilli sa plus estimable production [1]; et si, comme j'ai maintenant lieu de l'espérer, la *Notitia linguæ sinicæ* vient à être livrée au public, j'aurai encore à me féliciter d'avoir appelé l'attention même des étrangers sur un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la France, à la mission de la Chine, au zèle et aux lumières des savans religieux auxquels cette mission est redevable de tant d'éclat.

Je n'entrerai ici dans aucun détail sur le traité du P. Prémare : on peut voir, dans les ouvrages auxquels j'ai déjà renvoyé, le jugement que j'ai cru devoir en porter, et on en retrouvera le précis dans la vie de Prémare [2]. De toutes les critiques de Fourmont, il n'en est qu'une seule à laquelle un juge équitable et désintéressé voulût souscrire. La *Notitia linguæ sinicæ* est remplie de trop

[1] Voyez la préface des *Élémens de la langue chinoise*, p. ix, xviij, xix, et l'article *Prémare* dans la *Biographie universelle*, t. XXXVI, p. 41.

[2] Cette vie fera partie du dernier volume de ces *Mélanges*.

d'observations particulières, et ne contient pas assez de vues générales. L'ouvrage est surchargé d'exemples qui rentrent quelquefois les uns dans les autres, et l'on y chercherait en vain ces règles qui soulagent la mémoire, et ces principes qui satisfont la raison en faisant ressortir ce qu'il y a de commun et d'essentiel dans un grand nombre de phrases analogues. En un mot, l'auteur semble avoir perdu de vue l'ensemble pour s'être attaché trop minutieusement aux détails. Mais ces défauts tiennent sans doute à la rapidité avec laquelle l'ouvrage a été composé, et Fourmont qui, selon la bienveillante intention du P. Prémare, devait profiter de cette rapidité, était le dernier qui fût en droit de lui en faire un reproche. Si le P. Prémare eût eu le tems de reprendre son travail, et de méditer sur les procédés d'une langue dont il avait si bien acquis l'intelligence, il y a tout lieu de croire qu'il aurait découvert ce principe de la *valeur de position*, qui est la clef de toute la grammaire chinoise. Ce principe, enseigné par un homme aussi habile cent ans plus tôt, eût dissipé ces ténèbres et débrouillé ce chaos qui ont si long-tems abusé et rebuté les meilleurs esprits.

Après le jugement que j'ai cru devoir porter des ouvrages de Fourmont, il n'est pas nécessaire que je parle de l'abrégé de grammaire inséré dans la compilation de Duhalde [1], ni surtout de quelques essais du même genre rapportés par Barrow [2] et d'autres voyageurs; car il n'en est presque aucun qui, de retour d'un voyage en Chine,

[1] In-4°, t. II, p. 279.
[2] T. I, p. 440 et suiv.

ne se croie obligé de donner à ses lecteurs une idée de la langue de cet empire, et qui n'imagine s'être acquitté de ce devoir en copiant tant bien que mal quelques lambeaux de Fourmont ou des missionnaires. Si les voyageurs ne mettaient dans leurs relations que ce qu'ils ont eux-mêmes observé, en écartant tout ce qui se trouve ailleurs et ce qui est généralement connu, au lieu de trois ou quatre volumes, ils se réduiraient le plus souvent à un petit nombre de pages; mais leurs ouvrages seraient plus goûtés des gens instruits, que fatiguent la répétition des mêmes choses, et cette continuelle attention à apprendre à tout le monde ce que personne n'ignore.

On trouve dans la dissertation de Deshauterayes sur les langues [1], un article fort bien fait sur le chinois, avec une explication des deux cent quatorze clefs. Des renseignemens non moins curieux sur la paléographie se trouvent consignés dans une lettre du P. Mailla au P. Souciet insérée par Deguignes à la fin du *Chou-king* du P. Gaubil [2]. La lettre du P. Amiot [3] à l'occasion du paradoxe de Needham sur les hiéroglyphes égyptiens, contient aussi des détails et des réflexions curieuses sur les anciens caractères, et le mémoire sur l'origine des différentes sortes de caractères chinois employés dans l'éloge de Moukden [4], inséré par le même auteur à la suite de sa traduction du poëme de *Khian-loung*, n'est pas non plus sans intérêt. Les tomes VII et VIII des *Mémoires Chinois* ren-

[1] *Encyclop. élément.* de Petity, t. II, deuxième partie, p. 624-666.

[2] Pages 380-398.

[3] *Lettre de Pékin*, etc. Bruxelles, 1773. In-4°. — Réimprimée dans le t. I des *Mémoires sur les Chinois*.

[4] *Élog. de Moukd.*, p. 127.

ferment deux dissertations du P. Cibot qui peuvent donner, des caractères chinois, une idée plus juste que d'autres traités plus volumineux. Enfin, les *Remarques philologiques* de M. Montucci, le dernier ouvrage publié sur cette matière, occuperait un autre rang dans cette énumération, si je n'y avais pas suivi l'ordre chronologique. Beaucoup d'erreurs y sont rectifiées; l'auteur, ne sacrifiant rien à l'autorité, a osé avoir raison même contre les missionnaires, et si le ton qu'il a quelquefois donné à ses assertions lui a attiré quelques attaques, il a montré par la manière dont il a su les repousser, qu'il n'avait rien avancé à la légère, et il s'est même assuré l'estime de ceux de ses adversaires qui n'avaient en vue que l'avancement des lettres et l'amour de la vérité [1].

Précisément à la même époque, M. Marshman publiait dans l'Inde le texte de la première partie du *Lun-iu*, accompagné d'une traduction et d'un commentaire en anglais, et précédé d'une dissertation sur la langue chinoise et ses caractères [2]. Ce n'est point ici le lieu d'examiner la version du *Lun-iu*, et je me propose d'en faire l'objet d'une notice particulière. Mais quelques réflexions sur la dissertation préliminaire doivent naturellement trouver

[1] Je ne parle pas ici des ouvrages de M. Klaproth, parce que cet habile philologue paraît s'être peu occupé des difficultés qui hérissent l'entrée de la littérature chinoise ; il a mieux aimé mettre à profit la connaissance qu'il a acquise du chinois pour éclaircir des points d'histoire et de géographie, et s'avancer à grands pas dans la route que d'autres se chargeaient d'applanir.

[2] *The Works of Confucius, with a translation, vol. I, to which is prefixed a dissertation on the chinese language and characters, by J. Marshman. Serampore, printed at the Mission press.* 1809, gr. in-4°.

place dans ce paragraphe, destiné à la critique des ouvrages élémentaires et grammaticaux sur le chinois.

L'auteur commence par des considérations sur la nature des langues en général, et des écritures soit alphabétique ou symbolique, soit imitative : ce sont ses expressions. Il s'étend très-longuement sur les avantages respectifs des unes et des autres, sur le rapprochement des clefs ou caractères primitifs des Chinois, considérés comme élémens des caractères, avec les syllabes qui sont les élémens des mots des autres langues, sur le nombre de ces caractères primitifs et sur leur groupement; il distingue quatre classes de caractères en tant que composés d'une seule clef, de deux, de trois, de quatre ou d'un plus grand nombre. Ses idées sur la métaphysique du langage sont justes, mais quelquefois obscures comme celles d'Harris dont il aime à invoquer le témoignage. D'ailleurs, le genre d'analyse auquel il soumet les caractères dans cet article, a bien été employé par *Tching-jin, Hiuchi* et autres philologues systématiques; mais il me paraît peu propre à éclairer les lecteurs sur la véritable nature de la langue chinoise; et je crois que le philologue anglais y a acordé une trop grande place dans sa dissertation.

M. Marshman admet le système des deux cent quatorze clefs sans en indiquer aucun autre : il semble qu'à la manière de Fourmont il l'envisage comme la base de la langue, et le tableau encyclopédique des signes destinés à représenter par eux-mêmes les idées premières, et par leur groupement les combinaisons et les modifications des idées secondaires. Mais quoique, dans cette notice même, je

me sois déclaré en faveur des deux cent quatorze clefs, à cause des avantages qu'elles présentent pour la recherche des caractères, je ne puis m'empêcher de remarquer que ce serait une grande erreur de les regarder comme les signes abstraits et primitifs, d'après lesquels un *deep divan*, comme le dit l'auteur anglais, aurait construit les caractères chinois. Loin que ceux-ci aient été formés par des philosophes suivant des règles abstraites et un système arrêté sur les deux cent quatorze clefs, ce sont au contraire les deux cent quatorze clefs qui ont été extraites des caractères par certains lexicographes, pendant que d'autres, suivant un autre mode d'analyse, en reconnaissent les uns soixante, les autres trois cent, quatre cent quarante-cinq, ou même un plus grand nombre.

Dans la seconde partie, M. Marshman traite des sons de la langue chinoise, d'après le *Tseu-tian*, qu'il cite toujours sous le titre de *Dictionnaire impérial*. Ce qu'il dit sur les consonnes et les voyelles est conforme à la méthode adoptée dans ce dictionnaire, où ces objets sont traités avec détail, et s'il faut le dire, avec un trop grand détail, une simple table des monosyllabes chinois pouvant facilement tenir lieu de toutes les règles analytiques qui y sont exposées, et que les Chinois n'ont établies que parce qu'ils n'avaient pas, comme nous, des *lettres* pour y suppléer. M. Marshman n'oublie pas la conformité observée par W. Jones entre l'ordre syllabique des Chinois et celui des Hindous ; il donne même quelques développemens à cette idée, mais il ne rend point raison de ce fait singulier : la seule explication qu'il propose, qui est *que*

ce système aurait été donné aux Chinois par les Tartares[1], me paraît si extraordinaire, et les raisons dont il se sert lui-même pour la réfuter, si faibles en comparaison de celles que pouvait suggérer une idée aussi contraire à la vraisemblance, qu'elles ne sauraient manquer d'étonner dans un ouvrage aussi recommandable.

Il parle ensuite des tons qu'il met comme tous les auteurs les plus récens, au nombre de quatre; du nombre des mots prononcés qu'il porte à deux mille cent soixante-dix-huit, età quatre mille cinquante, en admettant une distinction assez délicate des sons en *ouverts* et *fermés*; de la prononciation *mandarine*, à laquelle il préfère le dialecte de Canton, le plus important pour un Anglais, dit-il, et celui que ses compatriotes ont le plus d'occasions de parler. Tous les mots chinois qu'il cite sont en conséquence prononcés à la manière de Canton et orthographiés à l'anglaise, ce qui les rend à peu près méconnaissables pour un lecteur français accoutumé à la prononciation *mandarine* et à l'orthographe de son pays.

Dans sa troisième partie, l'auteur traite de la grammaire, suivant une méthode analogue à celle de Fourmont, mais plus simple et plus conforme au goût chinois. Ses exemples sont tous empruntés du *Lun-iu;* et dans un petit nombre de cas seulement il fait remarquer quelques différences entre le style de ce livre, celui des commentaires, et la manière de parler usitée dans la conversation. Il n'établit au reste nulle part l'existence des trois systèmes

[1] *On first observing it, the thought occurred to the writer that it might possibly have originated with the present dynasty, and the idea of it have been borrowed from the Tartar system of letters.* Dissert. p. xl.

phraséologiques. Je ne m'arrêterai pas à discuter ici quelques endroits où M. Marshman ne me paraît pas avoir saisi le véritable sens des mots ou la construction des phrases; je me contenterai des observations suivantes. *Ni* (mandar. *niu*, cl. 38.) ne se prend pas pour le pronom de la seconde personne absolument, et comme signifiant *femelle*, *fille* [1], mais comme *variante* du caractère *jou* (cl. 85. tr. 3). Cette phrase *Koueï-iu, koueï-iu, 'ou tang-tchi siao tseu,* doit s'entendre ainsi : *Retournez, retournez, enfans de ma compagnie,* et non comme le met M. Marshman : *Return home, return home, my company* of *little ones* [2], ce qui ferait de la particule *tchi* la marque d'un génitif postposé, absolument étranger au génie de la langue chinoise. *Tsaï* (cl. 32, tr. 3) n'exprime jamais le passé du verbe *être*, ni *'wei* (cl. 87. tr. 8) une sorte de gérondif [3] : le premier signifie *inesse, versari,* et le second *esse, existere,* sans aucune distinction de *tem*. Il est étonnant qu'un savant en état de traduire le *Lun-iu* ait pu croire un seul instant que *iu* (moi, cl. 6. tr. 3) était le *cas oblique du pronom de la première personne* [4]. Ce petit nombre de remarques suffira pour le moment. J'en pourrai faire quelques autres en examinant dans une autre occasion la version du *Lun-iu*.

[1] *The second personal pronoun is expressed in a few instances in this volume, by the character* Nee, *which properly signifies a female.* Diss. pl. lxxxiv.

[2] *Ib.*, p. lxxxvj.

[3] Choy (Tsaï) *is often used to expresse the past tense of the verb* is... *the character* wy ('weï), *too, although generally used as a kind of gerund*, etc., *ib.*, p. cj.

[4] *Ib.*, p. lxxxiij.

Au reste, M. Marshman paraît avoir eu peu de secours littéraires dans ses études chinoises : il ne cite aucun ouvrage élémentaire, et ne connaît Fourmont et les Mémoires des missionnaires que par les citations de M. Hager [1]; ce n'est qu'après qu'il eut fait une grande partie de son travail qu'un de ses amis lui montra l'ouvrage de Duhalde [2]; c'est de l'autorité de ce compilateur qu'il croit devoir s'appuyer pour déterminer la première année du règne de *Khang-hi* [3], et pour distinguer les noms de quelques empereurs, d'avec ceux des dynasties auxquelles ils appartenaient [4]. Enfin l'auteur avoue lui-même qu'il n'a eu que le secours de quelques Chinois instruits pour apprendre leur langue [5], ce qui explique assez bien la nature des connaissances dont il fait preuve, connaissances à la fois solides et entièrement dénuées de tout appareil d'érudition.

C'est en mettant à contribution ces différens ouvrages, sans négliger trop les anciens, mais surtout sans oublier de recourir aux originaux et d'y vérifier tous les faits un peu importans, qu'on pourrait rédiger l'introduction à la langue chinoise dont je parlais au commencement de ce paragraphe. Sans avoir la prétention d'asservir à mes idées particulières le savant qui se chargera de composer cet ouvrage, je crois utile de rappeler en peu de mots les principaux objets qui devront y trouver place.

On donnerait une idée générale de la langue chinoise,

[1] *Ib.*, p. ij et xxij.
[2] *Life of Confucius*, p. xxxviij.
[3] *Ib.*, p. xxiv.
[4] *Ib.*, p. ciij.
[5] *Life of Confucius*, p. xxxviij ; *Dissert.*, pl. lxxxix, et ailleurs.

et l'on montrerait en quoi précisément elle s'éloigne de toutes les autres langues. Considérant d'abord isolément les mots qui la composent, on établirait d'une manière claire la distinction de la langue parlée et de la langue écrite. La première, pauvre et fort imparfaite, est celle d'une tribu à peine civilisée; elle consiste en un petit nombre de sons continuellement répétés et qui fatiguent l'oreille : on peut l'apprendre comme les autres langues en quelques mois, si l'on se trouve au milieu de gens qui la parlent. L'autre, riche en expressions, et formée d'après des principes savans, sert de moyen d'intelligence à une nation de philosophes : elle se compose d'une foule de symboles dont les combinaisons varient à l'infini, et qui satisfont l'esprit et l'imagination à proportion de l'étude plus ou moins approfondie qu'on en a faite. On ferait sentir cette différence par des exemples accompagnés d'un commentaire.

Pour épuiser d'abord ce qui concerne la langue parlée, on donnerait la liste des mots qu'elle contient; on expliquerait les quatre tons, l'accent guttural ou aspiré, les différentes prononciations provinciales, etc. On ferait voir comment un petit nombre de mots servant à prononcer un grand nombre de caractères, ceux-ci se groupent nécessairement en séries homophones, d'où peuvent résulter un grand nombre d'équivoques dans la lecture. On ferait voir que ces équivoques s'évitent en accouplant des mots synonymes ou antithétiques. On prouverait par des exemples qu'il y a en chinois beaucoup de mots polysyllabiques qui s'écrivent avec plusieurs caractères [1]. Enfin, on ex-

[1] Voyez ci-dessus, p. 57.

pliquerait les rapports artificiels que les Chinois ont établis entre leur langue et leur écriture; comment dans beaucoup de circonstances ils restreignent quelques signes symboliques à n'exprimer que des sons, et comment, à l'aide du *Thsieï*, ils savent distinguer des consonnes et des voyelles, et se faire une sorte d'alphabet.

Passant à la langue écrite, on rechercherait son origine, les plus anciens monumens qui nous la présentent, les idées qui ont présidé à sa création, ou d'après lesquelles on a procédé à sa réformation. On ferait l'histoire des différentes écritures, on en donnerait des exemples, et l'on montrerait comment, en changeant de formes, les caractères, d'abord représentatifs des choses, sont devenus symboliques et de convention; comment, par l'altération des traits primitifs, certains d'entre ces caractères ont perdu leur force, tandis que d'autres, successivement traduits de style en style, ont conservé les racines qui font leur énergie. On en déduirait la nécessité d'étudier la paléographie chinoise, si l'on ne veut perdre beaucoup de traditions intéressantes, la trace des idées anciennes, et le sentiment des beautés qui brillent dans les *King*.

On ferait connaître les différentes espèces d'analyses que les Chinois modernes ont fait subir à leurs caractères, soit pour les expliquer, soit pour les ranger dans les dictionnaires : d'un côté la doctrine des *Lou-chou*, de l'autre les systèmes variés de clefs adoptés par les lexicographes; on balancerait le mérite de ces systèmes, et l'on se déciderait pour celui qui présenterait le plus d'avantages.

Envisageant ensuite les mots chinois, non plus comme

signes isolés, mais comme se réunissant pour former des propositions, on considérerait les trois systèmes phraséologiques des Chinois : le *Kou-wen* ou la langue des *King*, presque entièrement dénué de signes grammaticaux, faisant peu d'usage du grouppement des mots, et tirant toute sa force du choix des images; le *Wen-tchhang* ou la langue des livres, où se trouvent plus de particules et de mots composés, où les phrases sont plus compliquées et mieux liées; le *Kouan-hoa* ou la langue *mandarine*, presque semblable aux autres langues, riche en termes grammaticaux. Pour ces trois langues il faudrait trois grammaires; mais on les enseignerait mieux encore dans un *Traité des particules*, où l'on marquerait avec soin les règles qui sont communes et celles qui sont particulières à l'un des trois systèmes. Des exemples viendraient à l'appui, et devraient être choisis de manière à ce que les mêmes propositions, écrites d'abord en *Kou-wen*, d'après Confucius et ses disciples, fussent ensuite reproduites avec les formes que les modernes emploient, à peu près comme l'ont fait les jésuites dans leur *Courte relation* [1].

Tels sont les objets élémentaires dont on devrait trouver l'exposition dans l'introduction à la langue des Chinois. Quelques-uns ont déjà été enseignés dans les ouvrages que j'ai examinés précédemment. Mais s'ils étaient réunis dans un seul traité, et convenablement développés,

[1] *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum imperatoris* Kham-hi, etc., *Pekini*, 1701, in-4° imprimé à la chinoise. On trouve dans ce volume vingt-huit sentences écrites chacune dans le style populaire, dans celui des lettrés, et d'après le texte des livres canoniques.

je crois qu'on en tirerait une grande utilité pour l'étude du chinois, et que l'ouvrage qui les contiendrait, joint au dictionnaire dont j'ai donné plus haut l'esquisse, pourrait tenir lieu de tout autre livre élémentaire, et mettre, dans l'espace de peu d'années, tout homme un peu studieux en état de lire et d'entendre les livres chinois, de quelque époque qu'ils soient, en quelque style qu'ils soient conçus, et de quelque matière qu'ils traitent. C'est à quoi l'on ne parviendrait jamais que très-difficilement à l'aide des seuls dictionnaires des missionnaires, quelque bons qu'ils soient, et tant qu'on sera obligé de rechercher les documens grammaticaux et littéraires disséminés dans vingt volumes, de les comparer, de les discuter, avant d'aborder seulement les élémens de la langue.

Au moment où le morceau qu'on vient de lire était mis sous presse pour la première fois, MM. Marshman et Morrison s'occupaient, chacun de leur côté, de remplir la lacune que je faisais remarquer. L'examen de leurs ouvrages va bientôt montrer en quoi ils se sont écartés des vues que j'avais exposées, et fera connaître les raisons qui m'ont décidé à venir moi-même, après tant d'autres, proposer mes idées particulières sur la nature de la langue chinoise et sur la meilleure manière de l'enseigner. Mes *Élémens*, offrant le résumé d'une dictée éprouvée par l'expérience de huit années, ont paru en 1822. La théorie nouvelle qui en fait la base, est, dans cet ouvrage, la seule chose sur laquelle j'ose appeler l'attention des philosophes. Quant à l'utilité dont il peut être pour l'étude pratique de la langue, c'est aux personnes qui s'en sont servies à en rendre le témoignage, et je désire qu'elles l'expriment hautement et avec sincérité.

OBSERVATIONS

SUR UN OUVRAGE DE M. MARSHMAN,

INTITULÉ *CLAVIS SINICA.*

Lorsqu'un ministre, animé d'un véritable zèle pour la gloire littéraire de la France, proposa à Sa Majesté, en 1814, d'étendre à deux idiomes célèbres de l'Asie l'enseignement que le Collége royal offrait déjà pour les autres langues savantes, un de ses motifs fut le désir d'ouvrir à nos compatriotes une route nouvelle dans un genre de littérature qui, jusque-là, avait semblé réservé à nos voisins, et de ranimer en même tems le goût d'une autre littérature qui, depuis deux cents ans, faisait, en quelque sorte, partie de notre domaine. Les Français presque seuls avaient cultivé la langue chinoise; mais peu de Français avaient fait de véritables progrès dans le samskrit. On voulait que nous pussions entreprendre une pacifique conquête, en conservant, si j'ose ainsi parler, nos anciennes possessions; possessions légitimement acquises par d'honorables travaux, mais que les savans étrangers pouvaient nous enlever, si nous ne redoublions de zèle pour les défendre.

La colonie anglaise, que des vues religieuses et commerciales ont conduite sur les bords du Gangeet aux

extrémités de l'Asie, semble s'être proposé de justifier la prévoyance du monarque et celle du ministre : chaque jour, de nouveaux ouvrages, recommandables par leur importance et leur étendue, viennent réveiller notre émulation, en attestant sa laborieuse activité. Les grammaires, les dictionnaires, les traductions des livres orientaux en anglais, et de nos livres saints dans les langues de l'Inde et de la Chine, sortent en foule de ces presses dont la multiplicité, ou même la seule existence dans le pays des Brahmanes, est un des phénomènes de notre tems. Les difficultés typographiques semblent ne pas exister pour les Anglais de l'Inde : vingt *corps* de caractères avaient été gravés à grands frais; à peine étaient-ils terminés, qu'ils ont été jugés imparfaits, et gravés de nouveau. Il n'y a pas d'année qu'on ne voie publier à Sirampour deux ou trois de ces ouvrages, dont chacun, en Europe, demanderait dix années : et non-seulement ceux qui ont fait, des différens idiomes de l'Inde, l'objet de leurs études, soutiennent dignement la réputation des Jones, des Colebrooke et des Wilkins, mais ceux qui, s'ouvrant une carrière jusque-là peu fréquentée de leurs compatriotes, ont choisi la littérature des Chinois pour sujet de leurs veilles, peuvent dès à présent rivaliser avec les Varo, les Diaz et les Glemona.

Entre ceux-ci, l'on doit distinguer un missionnaire baptiste, établi depuis vingt-sept ans à Sirampour, M. J. Marshman, auquel on doit une traduction en chinois des Évangiles selon S. Marc et selon S. Jean, et une édition de la première partie du *Lun-iu*, l'un des livres moraux de l'école de Confucius, avec une version

anglaise. A la tête de ce dernier ouvrage, dans les exemplaires que l'auteur a publiés en 1809, se trouvait une dissertation grammaticale sur la langue chinoise. Cette dissertation, déjà fort étendue, a depuis été reprise par M. Marshman, qui, en y faisant beaucoup de corrections et d'additions, l'a changée en une véritable grammaire, et l'a fait paraître, il y a deux ans, sous le titre de *Clavis Sinica* [1]. Cet ouvrage, encore très-peu répandu en Europe, m'a paru d'une assez grande importance pour mériter une analyse un peu détaillée : ce sera un moyen d'étendre et de rectifier ce qui a été dit plus haut [2] de la dissertation de M. Marshman.

Dans sa préface, M. Marshman rend compte des secours qu'il a trouvés pour ses études. Au commencement, il n'avait à sa disposition ni grammaire ni dictionnaire; il ne connaissait pas même les ouvrages de Fourmont : mais il fut puissamment secondé par M. Lassar, qui, suivant ce que j'apprends d'ailleurs, est un Arménien établi en Chine, où il a, pendant dix-sept ans, étudié le chinois sous les meilleurs maîtres. M. Marshman saisit toutes les occasions pour témoigner sa reconnaissance à M. Lassar, ainsi qu'à M. Manning, savant anglais, qui avait résidé pendant plusieurs années à Canton pour y apprendre la langue, et au maître chinois de ce dernier, qui avait fait ses études à Peking, et auquel M. Marshman

[1] CLAVIS SINICA, *or Elemens of chinese grammar, with a preliminary dissertation on the characters and the colloquial medium of the Chinese, and an appendix containing the* Ta-hyoh *of* Confucius, *with a translation;* by J. Marshman, *D. D. Serampore, at the mission press*, 1824. Un gros vol. gr. in-4° de plus de 600 pages.

[2] Ci-dessus, p. 123.

s'avoue redevable de beaucoup de renseignemens utiles. Lui-même a, comme on voit, étudié la langue chinoise suivant la méthode des Chinois : c'est sans doute la plus sûre; mais ce n'est ni la plus courte ni la plus analytique.

C'est un fait actuellement bien connu, que les Chinois ont deux langues très-différentes, non-seulement sous le rapport de la construction et du style, mais encore sous celui de la grammaire. Chacune de ces deux langues a ses expressions particulières pour rendre les mêmes idées; les mêmes rapports ne sont pas marqués, dans l'une et dans l'autre, par les mêmes particules. L'une, qui ne parle qu'aux yeux, est à peu près inintelligible pour l'oreille; l'autre, qui est faite pour être parlée, ne peut être qu'imparfaitement rendue par l'écriture. On ne saurait employer celle-ci en écrivant, si ce n'est pour les romans, les comédies et les autres compositions légères. Si l'on voulait faire usage de l'autre dans la conversation, on se rendrait encore plus ridicule qu'on ne le serait parmi nous en parlant en vers, ou en transportant dans l'usage ordinaire de la vie les périodes de Bossuet ou de Fénelon. A ces deux langues on doit en ajouter une troisième qui tient, jusqu'à un certain point, le milieu entre elles, mais dont l'emploi est borné aux compositions oratoires. Le système de cette dernière est mixte, et l'on en prend une idée suffisante en étudiant les deux premières : quant à celles-ci, il est indispensable de les séparer dans l'enseignement. On l'a vu précédemment, l'*Arte de la lengua Mandarina* et la *GrammaticaSinica* ne font connaître que la langue parlée. Le P. Pré-

mare, dans sa *Notitia linguæ sinicæ*, traite séparément du style des livres et de celui de la conversation, et son ouvrage est réellement composé de deux grammaires. Les Chinois n'ont besoin d'apprendre que l'idiome antique, qui est pour eux une sorte de langue savante; l'autre est au contraire leur langue maternelle; ils ne l'étudient point; ils l'apprennent en entendant parler. Les règles, d'ailleurs, en sont très-simples, et la seule difficulté qu'elle présente consiste dans la multiplicité des idiotismes.

Maintenant, on pourra être surpris de ne trouver, dans l'ouvrage de M. Marshman, aucune trace de cette distinction essentielle, fondamentale. L'auteur a négligé d'avertir ses lecteurs que sa grammaire, presqu'uniquement rédigée d'après les plus anciens monumens de la langue, ne pouvait offrir que les règles d'un idiome savant, d'une véritable langue morte, qui ne s'écrit plus, qui ne se parle point, qui ne s'est peut-être jamais parlée. Or, c'est sans doute une chose très-importante que de bien entendre les livres classiques, et tous ceux qui ont été composés avant l'incendie des livres. Mais cet avantage n'est pas le seul qu'on se propose en étudiant le chinois: on veut aussi lire les livres modernes, dont le style diffère beaucoup de celui de l'antiquité; on veut entendre la langue familière qui n'a point d'analogie avec ce dernier. Il est nécessaire, au moins, qu'un Européen soit prévenu qu'il lui restera quelque chose à faire, quand il entendra les *King*, pour avoir l'intelligence des ouvrages modernes, et plus encore, s'il veut savoir la langue vulgaire. L'auteur anglais blâme Fourmont de n'avoir

jamais cité les livres où il puisait ses exemples : cela lui eût été fort difficile ; car, le plus souvent, ce ne sont pas des livres qui les lui ont fournis. L'auteur même auquel il les empruntait les avait pris dans la langue parlée, pour laquelle son séjour au milieu des naturels lui avait procuré de nombreux matériaux. Quant à M. Marshman, je dois convenir qu'il rapporte de tems en tems quelques phrases qui appartiennent à des auteurs de notre siècle, ou au style familier : mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient en assez grand nombre pour faire connaître ce dernier, même pour en donner une idée tant soit peu exacte.

On a tant parlé des clefs chinoises en Europe, que ce sujet rebattu y est maintenant connu des personnes mêmes qui n'ont pas, du reste, une notion précise de la nature de l'écriture chinoise. On ne croit plus, comme l'avait enseigné Fourmont, qu'un certain nombre de signes, imaginés par les inventeurs de l'écriture, aient été réunis, d'après des règles constantes et raisonnées, pour former tous les caractères. On a senti qu'une marche si régulière n'était pas celle que suivaient les inventions humaines; et les nouveaux renseignemens qu'on a tirés des livres chinois, ne nous font plus voir dans les clefs que le résultat d'une analyse opérée dans des tems bien postérieurs à l'invention des caractères, et d'une manière variable, suivant les différens auteurs qui l'ont exécutée. Le petit nombre des secours littéraires dont M. Marshman a pu s'aider, explique comment ce savant a été conduit à présenter les deux cent quatorze clefs comme étant les élémens des caractères, et le système

qui en résulte, comme la base unique de toute l'écriture chinoise.

On doit vraisemblablement attribuer à la même cause les doutes que M. Marshman témoigne sur la véritable nature des premiers élémens de l'écriture : il a peine à y voir une imitation de la forme des objets matériels, et il cite quatre signes, ceux qui désignent la *tête*, la *main*, le *cœur* et la *bouche*, dans lesquels, suivant lui, on ne voit pas même une représentation éloignée des parties dont ils rappellent l'idée. Mais on sait qu'en effet, dans l'écriture moderne, la ressemblance que les images pouvaient avoir avec les objets figurés, a complétement disparu. C'est dans l'écriture antique nommée *Tchouan*, qu'il faut chercher cette ressemblance ; et les signes cités par M. Marshman, si l'on examine leur forme primitive, se trouveront être des dessins grossiers, mais pourtant reconnaissables, d'une *bouche*, d'un *cœur*, d'une *main*.

Ces caractères figuratifs, que les Chinois nomment *images*, forment la première des six classes auxquelles peuvent se rapporter tous les caractères. En parlant de ces six classes, l'auteur anglais, qui n'a pu consulter la judicieuse exposition qu'en ont donnée nos missionnaires dans différens ouvrages, a laissé échapper quelques notions inexactes, provenant, à ce qu'il paraît, de la difficulté qu'il trouvait à s'entendre avec ses maîtres. Ainsi, par exemple, il rend par les mots *feint* ou *fabriqué* le nom de *kia-tsie* que les Chinois donnent aux caractères pris dans un sens métaphorique : *kia-tsie* signifie *emprunté*. Il ne définit pas d'une manière satisfaisante les

caractères *indicatifs*, qui, suivant les grammairiens, sont destinés *à représenter ce qui n'a pas de forme*. En rapportant des exemples de cette espèce de signes, il analyse d'une manière un peu hasardée les mots *chang* et *hia* (*supérieur* et *inférieur*), mots qui ne se composent pas, comme il l'imagine, de la figure d'un *homme* placée tantôt au-dessus et tantôt au-dessous d'une ligne horisontale, mais d'un simple point dont le changement de position indique ou *la supériorité* ou *l'infériorité*, de cette manière, —̇ —̣. Enfin il présente la nombreuse classe des caractères où le son est écrit à côté de l'image, sous un jour absolument faux. Il pense que le mot *kiang*, qui signifie *grand fleuve*, où l'on voit l'image d'*eau*, jointe au signe de la syllabe *koung*, n'est formé de cette manière que pour exprimer, par le son *kiang*, le bruit que fait l'eau en roulant avec violence; que le mot *ho* (rivière), où l'on trouve la même image d'*eau*, jointe à un groupe qui se lit *kho*, rend par cette composition *le son d'une rivière dans son cours*. En un mot, il fait, de cette espèce de caractères, des onomatopées, et c'est évidemment s'en former une idée erronée. On a voulu représenter dans l'écriture les mots préexistans de la langue parlée, *kiang*, *ho*; et pour cela, on a pris des élémens dont la prononciation était déjà fixée, *koung*, *kho*, et on y a joint une image qui détermine le sens : mais on n'a jamais songé à rendre par-là un son ou un bruit quelconque. Ce que l'auteur ajoute, que la classe en question, jointe à une autre classe de composés, contient un peu plus de trois mille caractères, fait voir qu'il n'en a pas une notion bien

exacte. La seule classe des caractères *où le son est indiqué*, comprend plus de la moitié de la langue; car elle renferme les noms de presque tous les êtres naturels, et une foule d'autres, qu'il était difficile de figurer d'une autre manière.

Cependant il est une observation que je ne puis me dispenser d'ajouter à ces critiques : c'est que si M. Marshman paraît quelquefois avoir mal saisi le sens des explications qu'il a recueillies de la bouche de ses maîtres, presque toujours, dans les considérations qui lui sont propres, il est ramené par le raisonnement à des idées plus saines. Souvent il ajoute aux notions qu'il doit à autrui, sous la forme de simples conjectures, des corrections qui ne font pas moins d'honneur à son jugement qu'à sa modestie. On doit placer au nombre des idées qui lui appartiennent, et qui peuvent justifier le titre de *Clavis Sinica* que porte son ouvrage, celle de ramener par l'analyse les caractères composés à un certain nombre de groupes générateurs, différens des clefs, mais qui, combinés avec elles, portent en composition la prononciation qui leur a été affectée, ou une prononciation approchante. Ce mode d'analyse, dont l'auteur anglais n'a pu trouver d'exemples dans aucun livre imprimé, doit se présenter naturellement à l'aspect d'un dictionnaire *tonique*. Fourmont l'avait entrevu, et c'est ce qu'il appelait *analogie* dans les caractères. D'autres auteurs ont projeté de faire graver séparément la liste de ces *groupes*, dont la connaissance, jointe à celle des clefs, mettrait tout d'un coup les étudians au fait du mécanisme de l'écriture chinoise. Mais M. Marshman ne doit à personne

sa manière ingénieuse et nouvelle de considérer les groupes composés, puisque de simples mentions sont tout ce qu'on trouve sur cette matière dans des livres qui, peut-être même, ne sont pas venus à sa connaissance. On a seulement sujet de regretter qu'au lieu de publier une liste complète de ces élémens qu'il a découverts, il se soit borné à quelques exemples trop peu nombreux. On pourrait aussi critiquer la classification compliquée, et peut-être superflue, qu'il a établie pour les groupes. Une métaphysique un peu alambiquée, et plutôt nuisible qu'utile dans des matières déjà obscures par elles-mêmes, met quelquefois les considérations de M. Marshman hors de la portée d'un lecteur peu attentif, ou peu familiarisé avec le sujet. L'énoncé le plus simple des faits est ce qu'il faut aux commençans, qui ne risquent pas au moins d'accueillir des idées fausses, ou de s'en former eux-mêmes d'erronées. Le reproche d'obscurité qu'on a souvent fait à Fourmont, peut parfois s'adresser au nouveau grammairien, qui semble se plaire un peu trop dans les conceptions abstraites, et dans des subtilités plus ingénieuses que solides.

Une dissertation sur le *colloquial medium*, ou la langue parlée des Chinois, se joint à celle que M. Marshman a consacrée à l'exposé des principes de l'écriture; et ce n'est pas la partie de son ouvrage où l'on remarque le plus de clarté. La raison en est qu'il a suivi, presque pas à pas, l'introduction qu'on lit à la tête du dictionnaire de *Khang-hi*. Si l'on trouve peu d'avantage à se conformer aux Chinois dans la méthode qu'ils ont adoptée pour l'enseignement de leur propre langue, on gagne

moins encore à les prendre pour guides dans une matière où la nature de leur idiome jette nécessairement beaucoup d'obscurité. Comment, en effet, parler de prononciations, de voyelles, de consonnes, de diphthongues, quand on n'a pas même l'usage des lettres? Comment appliquer des images ou des symboles à l'analyse des sons? A la vérité, l'écriture chinoise n'est pas aussi complétement éloignée de la nature des autres écritures qu'on a coutume de le supposer; mais pourtant la peinture directe des idées en fait la base, et il serait infiniment plus facile d'exprimer, avec les caractères chinois, toutes les opérations de l'entendement humain, que de représenter d'une manière tant soit peu exacte le son de ce seul mot, *entendement*. Aussi le traité de la prononciation, en chinois, qu'on trouve dans le premier volume du *Tseu-tian*, est-il à peu près inintelligible. M. Marshman, qui l'a traduit et commenté, eût fait mieux, à mon avis, en traitant à notre manière de la prononciation des sons chinois; il fallait les recueillir immédiatement par l'oreille, et les transmettre le moins mal possible sur le papier; l'auteur avait, pour cette opération, tout ce qui lui était nécessaire : un maître du pays, une oreille exercée, un esprit juste, et les lettres de notre alphabet.

Quant aux variations de la langue parlée, sur lesquelles il a réuni un petit nombre de renseignemens, il paraît n'avoir pas eu à sa disposition les livres où ce sujet est traité avec le plus de clarté; tel est, par exemple, *l'Histoire de l'écriture* (*Tseu hio tian*), en 80 volumes, ouvrage qui fait partie d'une grande collection

imprimée sous le règne nommé *Khian-loung*. On y voit consignées, avec un détail suffisant, et expliquées par des exemples, les différentes révolutions que la prononciation des caractères a subies depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; les altérations successives d'un même mot sous toutes les dynasties, et ses altérations simultanées dans toutes les parties de l'empire; les mots locaux ou provinciaux rassemblés en forme de vocabulaires [1]; en un mot, une foule de documens très-précieux pour les Chinois, et intéressans même pour les philologues européens. Cette collection eût pu fournir à M. Marshman, s'il l'eût connue, un grand nombre de faits particuliers, et les moyens de rectifier quelques-unes de ses considérations générales.

Les grammairiens chinois ont consacré trente-six caractères à servir d'exemple de tous les sons initiaux usités dans leur langue; et ces sons que, pour abréger, nous nommons *consonnes*, et que M. Marshman appelle *initial powers*, sont arrangés dans un ordre constant et systématique. En examinant cet arrangement, l'auteur anglais y remarque avec surprise la plus grande conformité avec celui qui est adopté pour l'alphabet samskrit. D'où vient cette similitude? Ces deux systèmes ont-ils une origine commune? Des deux nations, quelle est celle qui peut avoir emprunté à l'autre? L'examen de ces questions occupe long-tems M. Marshman. Après avoir

[1] Ces sortes de mots s'appellent en chinois, *fang yan*, *expressions locales*. La même dénomination s'applique aux termes des idiomes de certains peuples qui font usage des caractères chinois, quoiqu'ils parlent une langue différente, comme les Coréens, les Annamites et les Japonais.

prouvé d'une manière bien convaincante, mais, à mon avis, non moins superflue, que le système chinois ne peut venir, ni de l'alphabet hébraïque, ni du phénicien, ni du grec, ni de celui des Aghwans, qui ont bien adopté des lettres correspondantes à celles du samskrit, mais qui n'ont jamais eu de rapport avec les Chinois; ni des Jésuites, qui ont été à la Chine, mais qui ne savaient pas le samskrit; après avoir accumulé une foule d'argumens, dont quelques-uns semblent fort extraordinaires, rapporté et comparé tous les alphabets du monde, discuté ce qu'ils peuvent avoir de commun avec le système chinois, et ce qu'ils ont de particulier, M. Marshman conclut en déclarant bien constatée l'identité de l'alphabet samskrit, et de celui que se sont fabriqué les grammairiens de la Chine; mais, quant à la question de priorité, il déclare que l'une et l'autre hypothèses lui paraissent offrir les plus grandes difficultés, et qu'il croit devoir laisser la décision à des critiques plus exercés dans ces matières. Il insinue pourtant que des deux suppositions la plus vraisemblable lui paraîtrait celle qui ferait dériver du système alphabétique indien celui que les Chinois ont adopté.

Je croirais avoir à me reprocher une sévérité déplacée, si j'essayais de jeter de la défaveur sur une décision présentée avec tant de réserve. M. Marshman s'exprime dans tous ses ouvrages d'une manière si pleine de candeur et de modestie, que ses erreurs mêmes inspirent du respect, en manifestant toujours son amour pour la vérité. Ici pourtant, je ne puis m'empêcher de remarquer que la discussion même qu'il entame repose tout entière sur

une erreur de fait, et qu'il agite une question qui n'en est pas une. On peut s'en rapporter aux Chinois, quand ils avouent les emprunts qu'ils ont faits aux étrangers. Or, voici comment eux-mêmes répondent aux doutes de M. Marshman :

« Jusqu'à la dynastie des *Han*, nos lettrés n'ont point » connu le système des sons radicaux, ni l'art d'en dis- » tinguer trente-six, qui sont comme les *mères* des au- » tres : cette invention nous est venue de l'Occident [1]. » Ce sont les religieux indiens qui l'ont fait connaître à » notre empire; ils voulaient nous enseigner leurs doc- » trines et leurs traditions, et c'est ce qui les engagea à » établir ces caractères. Leurs traductions ne leur parais- » saient pas suffisantes, parce qu'il s'y trouvait souvent » des mots dont ils ne pouvaient rendre le sens, et dont, » pour cette raison, ils voulaient conserver le son. Nos » prêtres chinois ont retenu cet usage qu'ils avaient pris » des Indiens. Ils ont adopté trente-six caractères qu'ils » ont déterminés comme radicaux (*mères*), en les distin- » guant en quatre classes. Par-là, on a pu rendre les » sons de tous les objets de l'univers : le cri de la grue, » le sifflement du vent, le chant du coq, l'aboiement du » chien, le fracas du tonnerre, le bourdonnement du » grillon; il n'y a pas jusqu'à la voix de l'homme dont » on ne puisse, avec ce secours, saisir l'articulation et » les trois intonations. Les prêtres étrangers avaient » avant nous cet art admirable, et il était resté inconnu » de nos lettrés. Ce n'est pas que nous n'eussions quel- » que chose de semblable dans nos caractères figuratifs

[1] Préface du Dictionnaire de *Khang-hi*.

» du son, dont l'invention remonte à l'auguste *Thsang-* » *khieï* [1]. » Voilà, je crois, une réponse plus satisfaisante, et quelque chose de plus positif que tout ce que l'on trouve dans les quarante pages que l'auteur anglais a consacrées à cette discussion. Ceux qui voudront en savoir davantage sur l'époque et les circonstances de cette adoption, pourront avoir recours à l'*Histoire de l'écriture*, déjà citée précédemment.

Par cette comparaison du système de prononciation des Chinois avec celui des Hindous, M. Marshman est conduit à examiner ceux qui sont en usage chez des nations qui nous sont bien peu connues, mais sur lesquelles on commence à rassembler aux Indes des renseignemens très-curieux. Je veux parler des nations que quelques-uns appellent *hindo-chinoises*, race mixte, chez laquelle il serait intéressant d'étudier ce qui appartient aux deux grands peuples auxquels elle sert d'intermédiaire dans tout ce qui tient aux religions, aux sciences, aux institutions politiques, pour se former une idée précise de ce singulier état de demi-civilisation, où l'on trouve à la fois, au milieu d'hommes presque sauvages, des lettrés et des brahmanes, des *mandarins* et des gymnosophistes. M. Marshman n'envisageant en ce moment que ce qui concerne le sujet de son ouvrage, étudie l'influence que le chinois et le samskrit ont eue sur la formation des écritures usitées pour le tibetain, la langue d'Aracan ou Rukhing, celle du pays de Lao, le barman, le cochinchinois et le tonquinois. La conclusion qu'il

[1] Vie du grand Lama *Pa-sse-pa*, dans le 41e livre de l'*Histoire des Mongols*.

tire des faits réunis dans cette partie de son ouvrage, est que, dans toutes ces contrées, différens systèmes d'écritures dérivés de l'alphabet dévanagari, sont appliqués à des idiomes qui ont plus ou moins d'affinité avec le chinois. La première partie de ce rapprochement ne peut être contestée qu'à l'égard du tonquinois et du cochinchinois [1] : pour la seconde, elle demande un examen plus approfondi, au moins quant au matériel des mots. M. Marshman explique l'existence d'une langue analogue au chinois, chez les nations de l'Inde ultérieure, en supposant qu'elles ont autrefois été réunies sous une même domination, qui s'étendait depuis les frontières de la Chine jusqu'à celles du Bengale. Il attribue l'extension de l'alphabet samskrit à l'introduction du bouddhisme, qui en est sans doute la véritable cause; il se jette à cette occasion dans une digression assez longue; et, s'aidant des lumières que ses compatriotes ont pu tirer des livres samskrits, il cherche à déterminer l'époque de la naissance de Bouddha. Cette nouvelle dissertation, peut-être un peu trop étrangère au sujet principal, prouve, dans mon opinion, une chose : ce n'est pas, à ce qu'il paraît, dans ceux des livres indiens qui ont été lus jusqu'à présent, qu'il faut chercher des renseignemens exacts sur les deux doctrines des bouddhistes, ni sur l'histoire de leur secte. Si ces renseignemens existent encore quelque part en samskrit, ce doit être dans les contrées où les brahmanes n'ont pas exercé leur influence, dans les monastères des lamas du Tibet, des bonzes de la Chine, ou des *talapos* de Siam. Voilà les

[1] Voyez ci-dessus, tom. I, pag. 63.

originaux qu'il faut rechercher, si l'on ne veut s'en tenir aux traductions qui en ont été faites en chinois, en mongol et en tibétain.

Nous nous sommes laissés entraîner par M. Marshman dans ses intéressantes excursions, et nous reviendrons avec lui à la grammaire chinoise, qu'il nous fait peut-être trop souvent et trop long-tems perdre de vue; mais, nous éprouvons ici un assez grand embarras : il est plus difficile de rendre compte d'une grammaire, que d'une dissertation historique. Le résultat de celle-ci peut toujours être réduit à un petit nombre de lignes, sur le contenu desquelles il est aisé de se former une opinion : on ne doit au contraire juger l'autre que dans son ensemble. Un grand nombre de règles exactes pourraient, à la rigueur, constituer une mauvaise grammaire, tandis que quelques critiques qui porteraient uniquement sur des objets de détail, ne prouveraient rien contre la bonté d'un ouvrage de ce genre. La nature singulière de la langue chinoise, qui rend, aux yeux de quelques personnes, la nécessité même d'une grammaire problématique, permet du moins de l'envisager sous tant de points de vue différens, que l'expérience seule peut faire décider de la préférence à accorder à une méthode sur un autre. Varo et Fourmont ont suivi celle qui est en usage pour les langues d'Europe; Prémare a mis toute sa grammaire en exemples. M. Marshman s'est rapproché de ce dernier, en extrayant des meilleurs livres un certain nombre de phrases, qu'il analyse ensuite en joignant à chaque caractère sa prononciation transcrite suivant l'orthographe anglaise, et le mot anglais qui y correspond, pour faire

voir comment le sens particulier de tous ces mots concourt au sens général. Ces traductions, tant libres que littérales, portent en général le caractère d'exactitude qui convient à des explications données par les naturels. La discussion de quelques passages, où l'interprétation m'a paru moins fidèle, exigerait l'emploi des caractères originaux pour être de quelque utilité, et de grands éclaircissemens pour être intelligible; elle n'offrirait pas aux lecteurs des avantages proportionnés aux longueurs qu'elle entraînerait, motif suffisant pour n'en pas surcharger encore cette analyse déjà trop étendue. Contentons-nous de remarquer que l'auteur a fait disparaître, dans cette édition, plusieurs fautes graves qui déparaient la première, quand il la publia à la tête du premier volume de ses *Works of Confucius*. M. Marshman a fait un assez bon choix d'exemples; il les a disposés d'une manière assez méthodique, et commentés avec assez d'exactitude, pour que leur réunion constitue un ouvrage très-utile aux personnes qui veulent étudier la langue de Confucius. J'emploie ici cette expression, parce qu'on ne doit pas perdre de vue que le style antique est le seul qui soit enseigné dans cette grammaire, et que les deux autres n'y sont pas même indiqués.

En parlant des noms de nombre, M. Marshman fait connaître avec quelque détail les différens systèmes de numération employés par les Chinois, et entre autres, les chiffres dont l'usage, borné aux seuls marchands, semble leur être venu par leur commerce avec les Indiens ou les Européens. Ces chiffres, vraiment dignes de ce nom, puisque leur valeur est, au moins en partie, dé-

terminée par leur position, s'arrangent de gauche à droite; et quoiqu'ils retiennent encore beaucoup de l'imperfection des caractères numériques chinois dont on les a tirés, ils en diffèrent essentiellement par l'emploi du zéro. La machine arithmétique, qui n'a pas un rapport bien direct avec la grammaire, est occasionnellement décrite par l'auteur, qui en donne une figure accompagnée d'un exemple de la manière de s'en servir.

La poésie chinoise, soumise, dans la théorie, aux règles de la mesure et de la rime, ne reconnaît dans le fait que celles de l'allittération. M. Marshman cherche à la faire juger par ses lecteurs, en leur présentant un petit traité de prosodie : sujet neuf, que nos missionnaires n'ont jamais abordé. On conçoit, quand on a étudié les caractères, le genre de beautés qu'un morceau poétique chinois peut offrir aux yeux ; mais je crois qu'il faut renoncer à en chercher aucune dans la répétition toujours monotone des syllabes prononcées, dont le son nasal et abondant en hiatus, ne peut flatter que des oreilles chinoises. Ce que l'auteur ajoute sur les dialectes, et en particulier sur celui qui est en usage à Canton, offre une plus grande utilité, et, autant qu'on en peut juger sans avoir entendu les naturels, une exactitude encore plus rigoureuse.

Enfin, pour fournir aux étudians les moyens de vérifier et d'appliquer les règles qu'il leur enseigne, M. Marshman termine son volume en y insérant le texte entier du *Taï-hio*, le premier des *quatre livres moraux*, celui de tous les ouvrages classiques dont le style est le plus simple, et offre à un plus haut degré le caractère propre

du *Kou-wen*. Une traduction anglaise presque littérale, suivie d'une analyse minutieuse de tous les caractères qui composent le *Taï-hio*, sont les secours que l'auteur a réunis, pour en rendre l'intelligence plus facile.

Tous les caractères chinois employés dans cet ouvrage (et ils y sont au nombre de plusieurs milliers), ont été, non pas polytypés, mais gravés séparément en métal, sur des dessins d'une parfaite élégance; il y en a de quatre grandeurs différentes, ce qui prouve qu'on possède à Sirampour quatre *corps*, plus ou moins complets, de caractères chinois. Les plus gros se rapprochent beaucoup de ceux dont on s'est servi pour la publication de l'*Évangile de saint Jean*, traduit en chinois par notre auteur, et publié en 1813, sous la forme d'un volume chinois. Ce sont ceux-là, sans doute, dont M. Marshman fera usage pour sa traduction du Dictionnaire de *Khang-hi*, si, comme on a lieu de s'y attendre, le grand Dictionnaire dont M. Morrison vient de faire paraître à Canton la première livraison, ne détourne pas le premier de son utile, mais laborieuse entreprise.

OBSERVATIONS

SUR LA GRAMMAIRE CHINOISE

DE M. MORRISON [1].

CET ouvrage est un nouveau fruit du zèle infatigable et de la laborieuse activité des missionnaires anglais. Dans le désir de répandre la connaissance d'une langue si utile à leurs compatriotes, ils ont senti qu'il fallait, pour y réussir, publier des ouvrages élémentaires nécessaires aux étudians. Une heureuse rivalité s'est établie entre MM. Marshman et Morrison. Ils ont, chacun de leur côté, publié une grammaire et préparé un dictionnaire. Avec ces secours, les employés de la Compagnie anglaise qui voudront faire quelques progrès dans le chinois trouveront des facilités que n'avaient point leurs devanciers. Il est à craindre qu'on n'en puisse jamais tirer les mêmes avantages en Europe, où les livres imprimés aux Indes seront toujours très-rares, et regardés, pour ainsi dire, comme des objets de curiosité.

La grammaire que nous avons sous les yeux, a été composée par M. Morrison avant le dictionnaire dont nous parlerons plus bas. Il paraît qu'elle était terminée

[1] A GRAMMAR OF THE CHINESE LANGUAGE; *by the Rev.* R. Morrison; *Serampore, printed ad the Mission-press*, 1815, in-4° de 280 pages.

au commencement de 1811 ; elle est très-courte, et c'est à notre avis un grand mérite. Ce qu'il y a d'essentiel dans les élémens du chinois pourrait occuper moins d'espace encore ; et, malgré le soin que l'auteur a mis à être concis, nous ne voudrions pas répondre qu'il n'ait admis quelques objets inutiles.

M. Morrison insiste peu sur ces premières notions qui se trouvent déjà dans tant d'ouvrages plus anciens, et qui commencent à être rebattues. Quelques mots lui suffisent pour exposer les règles de la prononciation, parce qu'il renvoie l'étudiant aux maîtres du pays, dont rien ne peut remplacer les leçons sur cette matière. Il ne parle qu'en passant des différentes écritures usitées à la Chine, parce qu'il suffit d'en connaître bien une seule, pour lire et entendre tous les livres. Il donne un petit nombre de détails sur les clefs, et il n'est besoin de rien de plus sur ce sujet si connu, si bien approfondi, si populaire. Il traite ensuite des parties du discours, suivant une méthode tellement analogue à celles des grammaires européennes, que la table des divisions semblerait copiée de Cobbett ou de Peyton. En parlant des noms, il indique les moyens d'exprimer les particularités de cas, de nombre et de genre, ou d'y suppléer. Son chapitre sur les pronoms est partagé en sections, qui répondent aux pronoms personnels, possessifs, relatifs et démonstratifs. De même qu'il a fait voir la manière de décliner les noms, il enseigne ensuite à conjuguer les verbes ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il offre des paradigmes pour les verbes auxiliaires *to have*, *to be*, *to do*, *can*, *must*, *may*, *will*, *shall*, etc., et que

toutes les combinaisons de ces verbes entre eux ou avec d'autres verbes sont prévues et représentées en chinois, sans qu'on ait oublié un mode, un tems, une personne.

Ce n'est pas, comme on peut croire, qu'il y ait dans la phraséologie chinoise et dans les règles grammaticales qui en font la base, une analogie quelconque avec celles de la langue anglaise ; mais l'auteur, destinant son ouvrage à des personnes souvent peu familiarisées avec les théories abstraites de la grammaire générale, et dont l'objet est d'apprendre le plus vîte possible à parler la langue vulgaire, a pu penser qu'il leur serait commode de trouver toutes faites et préparées d'avance les formules dont on a besoin dans la conversation. Ce n'est pas là, il est vrai, une marche analytique, ni un moyen sûr de faire des progrès dans la connaissance de l'idiome savant, et dans l'intelligence des livres; mais c'est beaucoup que d'apprendre à converser avec les naturels. Les phrases que M. Morrison s'est vu forcé de réunir pour rendre toutes les nuances de la conjugaison dans les verbes anglais, ont été composées par des Chinois instruits : elles sont donc bien chinoises, et par conséquent préférables à celles qu'avait fabriquées Varo pour représenter les tems et les modes des verbes latins, et qu'il avait tirées de son propre fonds.

Après avoir traité assez au long, et toujours d'après le même système, des adverbes, des prépositions, des conjonctions et des interjections, l'auteur donne, sur les dialectes provinciaux, et particulièrement sur celui de Canton, des renseignemens neufs et intéressans. On apprend dans cette partie de la grammaire de M. Morrison,

que plusieurs mots de la langue vulgaire qu'on parle à Canton n'ont point d'équivalens dans la langue écrite, et que d'autres s'écrivent avec des caractères particuliers, différens de ceux qui sont expliqués dans les dictionnaires et réputés classiques [1].

Enfin l'auteur consacre cinq pages à la syntaxe, et sept à la prosodie. Un si petit espace, en partie rempli par des caractères chinois, ne promet pas de grands développemens. Quelque simples que soient les procédés généralement en usage pour l'arrangement des phrases dans la prose, et pour l'ornement du style dans la poésie, on pense bien qu'il faudrait entrer dans de plus grands détails pour en donner une connaissance approfondie. Quatre petites pièces de vers servent d'exemples pour les règles que l'auteur a posées. Les traductions dont il les accompagne ne me semblent pas toujours rigoureusement exactes. Voici, par exemple, sur l'absence d'un père, quatre vers dont le sens n'est pas parfaitement bien rendu :

'Ou chou Yan yun touan tchhi chu ;
Thiao-thiao liang ti, hen ho ju.
Meng hoen pou tan Tchang-'an youan,
Ki tou tchhing foung wen khi khiu.

[1] Plusieurs autres dialectes provinciaux ont aussi un certain nombre de caractères différens de ceux qui ont cours dans tout l'empire. Il y en a plusieurs dans la langue *Chin-cheo* ou du *Fou-kian*, langue dont je possède un dictionnaire complet (Voy. ci-dessus, pag. 90.) L'auteur du *Tseu hio tian*, ou *Traité de l'écriture*, a donné plusieurs tables de ces caractères irréguliers. Ce livre est à la Bibliothèque du Roi; j'en ai parlé précédemment.

« Les forêts de *'Ou*, les nuages de *Yan* interrompent notre cor-
» pondance.
» L'éloignement de ces deux pays me réduit au désespoir.
» Dans les rêves qui la tourmentent, mon ame oublie la distance
» qui la sépare de Tchang 'an (*Si-'an-fou.*)
» Souvent elle s'élance portée par le vent, et déjà (comme si
» j'étais arrivé) je m'informe du lieu de son séjour. »

La traduction anglaise que je rapporte en note, ne conserve pas les images qui embellissent ce morceau, et offrent en outre plusieurs inexactitudes [1].

La Grammaire de M. Morrison est sortie des presses de la Mission, à Sirampour, comme celle de M. Marshman. C'est ce dernier savant qui a donné ses soins à l'édition, pour laquelle on s'est servi aussi des caractères qu'il a fait graver. Cet accord de deux écrivains qui pourraient être rivaux, fait l'éloge de l'un et de l'autre; mais il paraîtra moins surprenant, si l'on songe que la gloire littéraire n'est pas le principal but de leurs travaux, et que le grand objet de *la diffusion de la parole divine*, auquel concourent avec un zèle égal plusieurs sectes protestantes, doit à plus forte raison rapprocher les individus qui s'y consacrent.

[1] The trees of Woo are entirely separated from the clouds of Yen; so is our correspondence entirely broken off.
Extremely remote are the two countries; I am anxious how to act.
My spirit in dreams cares not for the distance.
I have often mounted on the wind, and gone to inquire when he arose, and where he dwelt.

EXAMEN

DU

DICTIONNAIRE CHINOIS DE M. MORRISON.

DANS un moment où la publication du dictionnaire du P. Basile de Glemona n'était encore qu'annoncée, une personne, dont le zèle seul pouvait recommander l'opinion à l'attention des savans, crut qu'il pourrait être utile de rappeler les principes d'après lesquels un dictionnaire chinois lui semblait devoir être rédigé, l'étendue qu'il devait avoir, les objets qu'il devait contenir. Il est aisé, dans de semblables projets, de se laisser entraîner involontairement par une idée exagérée de perfection, de se dissimuler les difficultés que l'exécution pourrait offrir, de tracer, en un mot, un modèle dont on aurait, soi-même, beaucoup de peine à approcher, si l'on voulait passer de la théorie à la pratique. Cependant, si l'opuscule dont nous parlons n'était pas complétement oublié à présent, nous pourrions, en y renvoyant les lecteurs, nous dispenser d'analyser le travail dont M. Morrison a fait paraître la première livraison. A 6000 lieues de distance, les mêmes considérations ont guidé les deux auteurs dans le plan proposé par l'un à Paris, et mis en exécution par l'autre à Macao. Ils se

sont accordés sans s'être entendus. Le lexicographe anglais pourrait adopter la brochure française pour le prospectus de son travail, et, en réalisant les vues qui y sont présentées, dire, comme l'architecte athénien : *ce qu'il a proposé, je le ferai*[1].

Le révérend M. Morrison, missionnaire protestant établi à Canton depuis plusieurs années, et déjà connu par quelques ouvrages, peu volumineux à la vérité, mais attestant une véritable et solide connaissance de la langue chinoise, annonce un dictionnaire chinois qui, quand il sera complet, se composera de trois parties : dans la première, les caractères qui sont expliqués dans le dictionnaire de *Khang-hi*, au nombre d'environ 40,000, seront arrangés selon l'ordre des clefs; la seconde contiendra les mêmes caractères, disposés d'après leurs prononciations et alphabétiquement; et la troisième formera un dictionnaire anglais-chinois. Tout l'ouvrage, dédié à la Compagnie des Indes, qui fait seule les frais de la publication, formera quatre ou cinq volumes grand *in*-4°, et sera donné par livraisons. La première de toutes, imprimée à Macao en 1815, est, jusqu'à présent, la seule qu'on ait reçue en Europe. Elle contient le commencement du dictionnaire par clefs, c'est-à-dire, de la partie la plus utile et la plus savante. C'est donc sur cette partie du travail de M. Morrison que nous allons nous arrêter, et le plan qu'il y a suivi étant, comme nous venons

[1] Si l'espoir qu'on se plaisait à exprimer ici se fût complétement réalisé, beaucoup de détails contenus dans ce volume pourraient maintenant être jugés superflus. On verra plus bas quelle circonstance fâcheuse a dû nous persuader qu'ils pouvaient encore être nécessaires.

de l'annoncer, tel que nous ne saurions rien y reprendre, nos remarques tomberont seulement sur quelques objets de détail, où l'auteur semble avoir dérogé aux règles qu'il s'était posées lui-même, ou bien être resté, probablement par défaut de matériaux, au-dessous de ses propres idées. Son ouvrage n'est pas du nombre de ceux pour lesquels on doit user d'indulgence, ou s'efforcer d'atténuer les critiques. Un examen sévère est le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un excellent livre. On ne sera donc pas étonné si nous insistons principalement sur les imperfections de celui-ci. Nous serons d'autant moins réservés dans nos observations, qu'en cherchant à être utiles au lecteur, nous ne risquons point de porter préjudice à la gloire de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE.

DICTIONNAIRE PAR RADICAUX [1].

Les principes de l'écriture chinoise ont été souvent exposés, et rien n'est plus capable de fixer l'attention des philosophes que ces sortes de faits, propres à jeter

[1] *A Dictionary of the Chinese language, in three parts*, grand in-4°, imprimé à Macao, tom. I, 1815; tom. II, 1822; tom. III, 1823. — L'ouvrage ayant paru par livraisons a été le sujet d'annonces successives qu'on trouvera rangées ici d'après les matières auxquelles elles s'appliquent. On a mieux aimé adopter cette disposition qui présente réunies, sous un seul coup d'œil, les observations qui s'appliquent à des objets de même nature, que de se conformer à l'ordre où les différens articles ont été publiés, et qui n'a plus aucune importance depuis que l'ouvrage est complétement terminé.

du jour sur le phénomène littéraire, maintenant unique dans le monde entier, d'une écriture qui ne peint que des choses, et qui n'a point de prononciation ; d'un langage qui n'a point de signes représentatifs, et où pourtant tout peut s'écrire, parce que les idées servent d'intermédiaire aux sons et aux caractères, comme, dans les langues ordinaires, les sons forment le lien entre l'écriture et la pensée. Dans sa préface, M. Morrison vient, après bien d'autres, exposer ces singularités; mais, comme il a travaillé sur les auteurs originaux, dont il cite presque toujours textuellement les passages, on peut lire son introduction avec intérêt, même après les dissertations de Cibot, d'Amiot et de Mailla. Les réflexions qu'il a empruntées à certains auteurs chinois sur l'influence exercée par l'art d'écrire, ont quelque chose de singulier : « Quand » les lettres furent inventées, les cieux, la terre et les » esprits furent en mouvement. Les habitans des ténèbres » pleurèrent pendant la nuit, et le ciel, en signe de ré- » jouissance, fit tomber une pluie de grains en maturité. » Le cœur humain commença ses opérations. Chaque » jour les récits faux et controuvés furent répandus, les » procès et les emprisonnemens se multiplièrent. On vit » naître ce langage subtil et artificieux qui cause tant de » confusion dans l'univers. Voilà pourquoi les ombres » pleuraient pendant la nuit. Mais, d'un autre côté, par » l'invention des lettres, l'art de la politesse et la musi- » que prirent naissance ; la justice et la raison commen- » cèrent à briller; les rapports qui existent entre les » hommes furent mis dans tout leur jour; les lois de- » vinrent invariables ; les magistrats eurent une règle à

» suivre; les lettrés, des autorités à respecter : et c'est » pour cela que le ciel fit tomber une pluie de grains en » maturité. Sans les lettres, que pourraient faire le sa- » vant, l'historien, le mathématicien, l'astronome? Si » les lettres ne nous fournissaient plus les preuves des » événemens passés, alors les ombres pourraient pleu- » rer pendant le jour, et le ciel faire pleuvoir du sang » sur la terre. »

L'auteur trace d'une manière très-succincte l'histoire des différentes écritures qui ont été en usage à la Chine, et de la manière dont les caractères se sont formés. Il ne donne, à ce sujet, que peu de détails qui ne se trouvent déjà dans les écrits de nos missionnaires. Cependant, il a rassemblé des notions curieuses et nouvelles sur le système de la prononciation et sur les divisions que les grammairiens ont établies, sur les quatre tons, les trente-six consonnes, auxquelles il reconnaît une origine indienne [1], et les *sept sons* qu'il veut aussi tirer du samskrit. Je ne doute pas qu'il n'y ait, relativement à ces dernières, quelque confusion, non pas chez M. Morrison, mais chez les Chinois eux-mêmes, qui n'ont pas toujours bien senti la valeur d'un emprunt fait par eux aux étrangers, et qui, dans des tems récens, ont confondu des objets différens, parce qu'ils n'en avaient qu'une idée obscure et inexacte. Je ne sais ce que pourraient être les *sept sons* ou intonations de la langue samskrite : M. Colebrooke ne parle que de trois accens, et les autres auteurs qui ont écrit sur la grammaire indienne ne nous font non plus connaître aucune distinction de ce

[1] Voyez ci-dessus, pag. 145.

genre. Je crois donc que par *yin* (son), il faut entendre ici *voyelle*, et que les sept *yin* ne sont autre chose que les sept voyelles grecques, introduites par les Syriens dans l'alphabet ouigour, reprises ensuite dans la Tartarie, et dénaturées par les Chinois. La Tartarie a été, dans cet endroit, confondue avec l'Inde, comme cela a lieu souvent dans les historiens chinois, et comme cela est arrivé notamment aux rédacteurs du dictionnaire de *Khang-hi*, dans un autre passage que M. Morrison cite sans en faire une application exacte; ils disent : *Si-iu pho-lo-men chou neng yi chi-sse tseu kouan yi-thsi yin; dans l'Occident, les livres des Brahmanes sont écrits avec quatorze lettres propres à rendre tous les sons.* Ce nombre de quatorze ne peut s'appliquer qu'à l'alphabet ouigour, qui, comme on sait, était effectivement composé de quatorze consonnes, et il ne conviendrait nullement aux différens alphabets indiens, où les Chinois eux-mêmes comptent vingt-cinq, trente, trente-deux, trente-six ou même jusqu'à quarante-deux lettres.

Au reste, s'il est bon de connaître historiquement et de pouvoir apprécier le degré d'influence que les écritures alphabétiques, en usage dans les pays voisins de la Chine, ont pu avoir sur la formation du système chinois, il faut convenir aussi que ce sont là des élémens étrangers, qui ne tiennent point à l'essence des caractères, qui y sont même opposés, qu'on peut, par conséquent, se dispenser d'étudier, d'autant plus que les Chinois en traitent fort obscurément. Je ne blâmerai donc pas M. Morrison de n'en avoir parlé que légèrement, et, malgré la décision de *Khang-hi*, qui prétend

qu'il faut être d'une grande stupidité pour ne pas entendre un système aussi aisé qu'admirable, je ne balance pas à préférer l'opinion de *Meï-than-seng* et de quelques autres, qui ne voient dans l'analyse des sons, telle que les Indiens l'ont enseignée aux Chinois, dans leur distinction des consonnes, des voyelles et des accens, appliquée à la langue de ces derniers, que des subtilités obscures, embarrassantes, et, de plus, tout-à-fait incompatibles avec le génie de l'écriture à laquelle on a voulu les appliquer.

Il n'en est pas de même des différentes séries de caractères élémentaires, que les Chinois ont imaginées pour classer les innombrables signes de leur écriture. Il est indispensable d'étudier les meilleures, pour pouvoir consulter leurs dictionnaires, et il est bon d'avoir une notion des autres, ne fût-ce que pour éviter de suivre Fourmont dans les vaines hypothèses où il s'est égaré. L'auteur anglais donne à ces caractères élémentaires un nom plus propre à faire connaître leur nature que celui de *clefs*, que l'usage a comme consacré en Europe : il les nomme *radicaux*, et ce mot paraît tout-à-fait convenable, puisque ce sont en effet autant de racines sous lesquelles les dérivés viennent s'arranger, et dont l'ensemble offre à peu près les mêmes irrégularités, les mêmes imperfections que le système des racines dans d'autres idiomes. Parmi ces racines, on en trouve de fictives, certaines dont les dérivés pourraient plus naturellement se classer sous d'autres radicaux ; quelquefois il n'est pas aisé de décomposer un mot et d'y reconnaître la partie qui en constitue le radical : tout cela s'observe

pour les caractères chinois, comme pour les mots grecs et pour ceux des langues orientales, de sorte qu'un dictionnaire par clefs ne présente ni plus ni moins d'inconvéniens ou d'avantages que le Dictionnaire de Scapula, ou le *Lexicon heplaglotton* de Castel.

M. Morrison, continuant d'esquisser rapidement l'histoire de la langue, trace en peu de mots celle des ouvrages où elle est exposée, c'est-à-dire, qu'il nomme les principaux auteurs des dictionnaires : pour des grammairiens, on sait que les Chinois n'en ont aucun [1]. Il fait connaître aussi, par une simple mention, l'époque des principales inventions qui ont pu influer sur l'art d'écrire ; mais il n'entre à ce sujet dans aucune discussion, quoique plusieurs de ses assertions pussent en réclamer beaucoup. Suivant lui, le papier fut inventé vers la fin du 1er siècle de notre ère, par une personne nommée *Thsaï-lun :* dans les tems anciens, on se servait pour écrire de planchettes de bois on de bambou ; on avait ensuite employé des morceaux de soie ou d'autres tissus ; au lieu de pinceaux, on prenait d'abord un morceau de bois qu'on trempait dans l'encre : les pinceaux de poil furent imaginés trois cents ans avant Jésus-Christ ; et les bâtons d'encre, vers l'an 600 de notre ère. L'imprimerie fut introduite dans les affaires du gouvernement par un ministre d'état nommé *Foung-tao* [2], qui

[1] Voyez à ce sujet une lettre fort curieuse de Prémare, citée par Fourmont dans la préface de sa *Grammatica*, pag. xxiij.

[2] On trouvera quelques détails plus précis sur l'époque de cette invention dans la suite de ces Mélanges. On peut consulter aussi les *Mémoires sur les relations politiques des rois de France avec les empereur*

vivait au x[e] siècle, et elle était généralement en usage dès le commencement de la dynastie des *Soung*. On prétend que le premier essai fut fait avec des tables de pierre où l'on gravait les caractères, de sorte que les épreuves offraient une écriture en blanc sur un fond noir. La plus grande partie de ces faits sont déjà connus par nos missionnaires, et l'on peut voir à ce sujet les *Lettres édifiantes*, la Compilation de *Duhalde*, les *Mémoires chinois*, etc.; mais c'est aux sources mêmes et non dans nos livres, que M. Morrison les a puisés : car cet estimable missionnaire, comme plusieurs de ses compatriotes, particulièrement de ceux qui habitent aux Indes ou à la Chine, ne s'attache guères à rechercher les travaux de ses prédécesseurs, surtout des auteurs qui ont écrit sur le continent; genre de recherche étranger à son objet principal, et qui, il faut l'avouer, doit offrir de grandes difficultés dans ces contrées éloignées. Les faits que ces savans publient, appris avec autant de peine, ont pour eux le même attrait que des découvertes nouvelles. C'est là sans doute un effet de cette trop longue division, qui a tenu l'Angleterre séparée, plus complétement que jamais, du reste de l'Europe, et dont l'influence se fait remarquer jusque sur la littérature.

Je me suis laissé entraîner à ces réflexions, parce qu'elles naissent d'elles-mêmes à la lecture de l'introduction de M. Morrison. On croit y voir un auteur persuadé qu'il aborde un sujet neuf, où jusqu'à lui personne n'a porté la lumière; on dirait qu'il entre un des pre-

mongols, pag. 159; et dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. VII, pag. 417.

miers dans un champ inculte, que lui et ses compatriotes sont appelés à défricher : « A l'avenir, dit-il, quand la » langue chinoise sera mieux et plus généralement con» nue, son mérite et ses défauts seront plus justement » appréciés. Jusqu'à présent les admirateurs et les dé» tracteurs qu'elle a trouvés parmi les Européens, ont » été, pour la plupart, également hors d'état de s'en » former une juste idée, *have commonly both of them* » *been very ignorant of it, and consequently not* » *qualified to form a correct estimate.* Toutefois, » quelques-uns des missionnaires de l'église de Rome » ont écrit d'une manière respectable sur ce sujet : leurs » dictionnaires manuscrits, leurs grammaires et leurs » lettres ont fourni les matériaux de *tout ce qui a été* » *imprimé en Europe*. Mais ces matériaux sont sou» vent tombés entre les mains d'Européens, qui, faute » d'entendre le sujet, les ont plus ou moins défigu» rés, etc. » Il nous paraît peu convenable de traiter avec une si grande sévérité les personnes qui ont émis, sur la littérature chinoise, une opinion peu approfondie, sans rendre en même tems de justes hommages à ceux qui, par des travaux estimables et une connaissance solide de la langue, ont mérité une place à côté des Bouvet, des Prémare et des Gaubil; Fourmont, Bayer, Deguignes, Deshauterayes, ont sans doute dû beaucoup aux travaux des missionnaires qui les avaient précédés, mais ils n'ont point trouvé le fonds des ouvrages historiques qu'ils ont exécutés, et qui leur mériteront dans tous les tems la reconnaissance des savans. On songera qu'ils avaient bien plus de difficultés à surmonter que les

missionnaires, parce qu'ils n'avaient pas, comme ceux-ci, le secours des maîtres du pays, secours dont M. Morrison sent lui-même tout le prix, puisqu'il en a fait le sujet de son épigraphe [1]. Mais, comme il ne cite presque jamais les auteurs qui ont écrit avant lui sur ces matières, particulièrement en France, cette circonstance nous disposerait à penser qu'il n'a pas eu connaissance de leurs importans travaux, plutôt que d'imputer son silence à des sentimens de partialité qu'un homme aussi éclairé que lui ne peut être soupçonné de partager.

M. Morrison en vient à parler du dictionnaire imprimé à Paris, d'après les manuscrits des missionnaires catholiques, et il traite cet ouvrage avec beaucoup de sévérité : « Tant que l'éditeur est demeuré attaché à ses ma- » nuscrits, dit-il, on le trouvera généralement correct ; » quant à son savoir personnel, il n'en donne pas un » échantillon favorable par sa critique sur la manière » dont les Anglais épèlent les mots *Tchien loung ta* » *Hoang-ti*, etc. » Je ne prétends pas justifier l'éditeur français sur cet article, mais j'adresserai à mon tour une observation au lexicographe anglais : c'est que la phrase sur laquelle il discute n'est pas chinoise ; elle a été forgée par les rédacteurs du voyage de Macartney, qui ont pris les mots *Khian loung* (protection céleste), pour le nom d'un prince, tandis qu'ils ne sont que le nom d'un règne. On ne peut pas plus dire en chinois *le grand empereur Khian-loung*, qu'on ne pourrait dire en français *le*

[1] *The scholar who is well read, and a lover of antiquity, having authentic materials supplied him to refer to, and to investigate, even this is a very important assistance to the skilful student.* Wang wou-tao.

grand roi Restauration, ou *le prince salut de la France*, phrases qui pour être universellement entendues, n'en seraient pas grammaticalement plus régulières.

M. Morrison n'a pas voulu quitter l'introduction que M. Deguignes a mise à la tête du dictionnaire du P. Basile, sans relever les erreurs historiques qu'il a cru y apercevoir; et quoique, ainsi qu'il le dit lui-même, un déluge d'eaux n'ait pas un grand rapport avec un dictionnaire de mots (*a deluge of waters has little or no connexion with a dictionary of words*), il s'est arrêté à réfuter ce que M. Deguignes a avancé relativement au déluge de *Yao*. J'avoue que cette critique me paraît un peu superflue, d'autant qu'il ne s'agit au fond que d'établir ce principe incontestable, qu'un étranger ne doit pas, sans une extrême réserve et sans une nécessité évidente, déroger au sens d'un livre classique, et substituer sa propre manière de voir, à l'opinion universellement reçue chez le peuple qui regarde ce livre comme authentique. Au reste, tout ce qu'on peut dire sur le déluge de *Yao*, a été épuisé par les PP. Amiot, Cibot, Gaubil, et par Deguignes le père, et ceux qui voudront peser les raisons diverses qu'on peut faire valoir pour ou contre l'authenticité des traditions chinoises à cet égard, les trouveront toutes rassemblées et discutées dans les deux premiers volumes de la collection des Mémoires de nos missionnaires.

Si nous nous sommes permis de reprocher à M. Morrison le tort qu'il semble faire aux Européens qui l'ont précédé dans la carrière qu'il parcourt, par des critiques

hasardées et plus encore par son silence, c'est que nous pensons que l'excellence même de son travail exigeait de lui plus d'impartialité. Une vaine rivalité nationale devrait être bannie du domaine des lettres. Un bon ouvrage appartient à l'univers entier. Ainsi, quoique les écrivains de notre nation se fussent acquis, par des travaux estimables, une sorte de prééminence en fait de littérature chinoise, ceux qui essaient de marcher sur leurs traces, prévoyent sans jalousie le moment de la partager; et le sentiment d'une louable émulation est tout ce qu'ils éprouvent en lisant les savantes productions dont MM. G. Staunton, Morrison, Marshman et quelques autres Anglais ont commencé à enrichir cette branche de nos connaissances.

C'ÉTAIT encore, il y a peu d'années, une opinion assez généralement accréditée, que la langue chinoise était formée de mots tous monosyllabiques, et qu'on n'y trouvait point de composés. L'erreur provenait, ainsi qu'on l'a vu plus haut [1], de ce que chaque caractère répond, dans l'écriture, à une syllabe de la langue parlée, et de ce qu'on pensait que chaque signe écrit avait sa signification particulière, indépendamment de ceux avec lesquels on pouvait le joindre. Mais comme beaucoup de caractères sont par eux-mêmes insignifians, et n'acquièrent un sens que par leur groupement avec d'autres; comme il n'en est presque point dont la signification ne soit mo-

[1] Page 50.

difiée par l'addition d'autres signes ; comme on rencontre en chinois des expressions de deux ou trois syllabes, et des mots composés en aussi grand nombre que dans toute autre langue, il en résulte qu'un ouvrage où l'on ne trouverait que l'interprétation des caractères isolés, quand même on y en ferait entrer 80,000 ou davantage, ne serait jamais qu'un vocabulaire imparfait, où les mots les plus usités de la langue ne seraient pas compris, et qui par conséquent, serait insuffisant pour traduire le plus petit ouvrage chinois. Les missionnaires ont bien expliqué un certain nombre de ces mots polysyllabiques dans leurs dictionnaires manuscrits; mais ils se sont presque tous bornés à les écrire en lettres latines, ce qui en diminue beaucoup l'utilité. M. Deguignes les a imités en cela dans l'édition qu'il a donnée du dictionnaire du P. Basile; et cette imperfection, à laquelle, faute de types chinois, il lui eût été impossible de remédier, est encore une des principales défectuosités de l'estimable volume qu'il a publié.

M. Morrison a une trop grande expérience de ce qui est nécessaire à l'intelligence entière des auteurs chinois, pour n'avoir pas mis toute son attention à réunir ces sortes de mots. Le dictionnaire de *Khang-hi*, qui fait la base de son ouvrage pour la partie du vocabulaire, n'offrant pas à cet égard toute la richesse désirable, il a réuni toutes les phrases ou expressions complexes qu'il a trouvées dans les manuscrits des missionnaires catholiques, ou qu'il a recueillies, soit de la bouche des savans du pays, soit dans certains ouvrages qu'il a parcourus exprès. De cette manière, il a pu placer sous chaque mot

un bon nombre d'exemples, propres à jeter du jour sur son acception, ou de mots composés dont l'analyse ne ferait pas suffisamment connaître la signification. Et comme la Compagnie, sous les auspices de laquelle son dictionnaire est publié, n'est point arrêtée par la dépense, on a fait calquer dans le corps du dictionnaire de *Kang-hi*, et graver séparément tous les caractères nécessaires. Cette condition essentielle remplie, nous croyons qu'il n'eût pas été impossible à M. Morrison de tirer, de la place dont il pouvait disposer, un parti encore meilleur qu'il n'a fait, soit en choisissant des exemples plus utiles, soit en resserrant le style de ses explications et en remplaçant des définitions superflues, des détails étrangers à son sujet, ou même des moralités tout-à-fait déplacées dans un dictionnaire, par un plus grand nombre de phrases ou d'expressions composées. Les dictionnaires dont je fais habituellement usage, n'en contiennent, sous la première clef, pas moins de cent vingt-cinq (sans compter les noms propres d'hommes ou de lieux) qu'on chercherait vainement chez M. Morrison; d'où l'on peut conclure, par un calcul approximatif assez sûr, que si l'auteur continue son travail comme il l'a commencé, avec des matériaux insuffisans, il pourra bien négliger vingt ou trente mille phrases, expressions complexes, ou mots composés tout aussi nécessaires à expliquer que ceux qu'il a réunis. Et cela n'est pas surprenant, puisque ces sortes de mots, consacrés par l'usage, ne sont pas expliqués dans les dictionnaires classiques des Chinois. Ce n'est donc pas ceux-ci qu'il faut prendre pour guides dans cette circonstance; et il vaut mieux s'attacher aux

extraits que les plus habiles missionnaires ont faits des livres historiques ou autres, en les lisant la plume à la main. Nous possédons un grand nombre de ces sortes d'ouvrages en Europe, où leurs auteurs s'empressaient de les faire passer, et où l'on a su les conserver mieux que cela n'était possible à la Chine; de sorte que je n'hésiterai pas à avancer une chose qui paraîtra paradoxale à quelques lecteurs : c'est qu'on serait mieux placé à Paris, à Londres ou à Rome qu'à Canton ou à Peking, pour y rédiger un dictionnaire chinois complet, à moins qu'on ne se fût mis en état, par une lecture immense, de se passer de tous les travaux préparatoires, exécutés, pendant trois cents ans, par une foule de missionnaires également instruits et laborieux.

On sait que la prononciation de certains caractères est sujette à varier, et avec elle la signification qui y est attachée. Cette variation suit les caractères jusque dans les expressions composées, où il n'est pas indifférent de marquer tel mot de tel ou tel accent. Il est important, même pour nous, de conserver ces distinctions, non comme nuances de prononciation, mais comme moyen de classer les différentes acceptions, et de tracer au besoin l'histoire de chaque mot. C'est donc un tort grave chez M. Morrison, de ne tenir aucun compte de cette distinction de tons, et d'entasser pêle-mêle les acceptions variées des caractères, avec les phrases qui dépendent de ces diverses acceptions, sans suivre, à cet égard, d'autre ordre que celui du hasard qui les lui présentait successivement dans les ouvrages qu'il avait sous les yeux. Les Chinois observent, pour cet objet, un ordre très-philosophique; et

l'on sent combien d'intérêt offre, sous ce rapport, un bon dictionnaire qui se trouve être en même tems une histoire des hiéroglyphes et des symboles, et où se voit marqué à chaque page le passage du matériel à l'abstrait, du physique au métaphysique, du sens propre au sens figuré. Ainsi le mot *chang*, signifie *monter*, quand on le prononce *cháng* au ton aigu, et *supérieur*, si on le lit *chàng* avec l'accent grave. De même *hià*, signifie *dessous*, et le même caractère prononcé *hiá*, veut dire *descendre*. De là différentes expressions composées où l'on doit soigneusement distinguer les mots *chàng* et *cháng*, *hià*, et *hiá*. M. Morrison se contente d'indiquer, au commencemeut de ces deux articles, le changement de ton dont ils sont susceptibles, et dans toutes les phrases suivantes, il écrit *chang* et *hia* sans accent, par conséquent sans déterminer l'idée primitive de laquelle ces phrases sont dérivées. Il est aussi assez rare de le voir distinguer à quel style appartiennent les mots qu'il explique, et c'est là une omission d'autant plus grave, que certains mots prennent, dans la langue vulgaire, des sens fort différens de ceux qu'ils ont dans le style littéraire; de sorte que le sens qu'on doit choisir est déterminé par la nature du livre qn'on a sous les yeux.

L'écriture chinoise a beaucoup varié depuis trois mille ans, et il serait très-utile de connaître les formes successives par lesquelles un même caractère a passé pour devenir ce que nous le voyons aujourd'hui. C'est le seul moyen d'en avoir une notion exacte et complète; cela est encore nécessaire pour entendre les allusions perpétuelles aux coutumes et aux idées des anciens, que les lettrés

chinois accumulent dans leurs écrits. L'usage s'est conservé d'employer ces anciens caractères pour les sceaux et pour les inscriptions, aussi bien que dans la plupart des préfaces. La connaissance de l'écriture ordinaire n'est là d'aucun secours; et l'on a une nouvelle étude à faire, si l'on veut lire ces sortes de morceaux. M. Morrison a donc rendu un véritable service, en recherchant les anciens caractères, pour les ajouter presque partout à côté des nouveaux. Malheureusement il a rarement mis à chaque article plus d'un de ces caractères antiques qu'il nomme *seal characters* (caractères de sceaux), et qu'on nomme en chinois *tchouan*, ou de ceux qu'il désigne par les lettres A. V. (*anciens vases*), parce qu'on les trouve dans les inscriptions gravées sur des vases de bronze ou de marbre; les dictionnaires où les Chinois les ont rassemblés, en contiennent quelquefois vingt ou trente. Mais toute imparfaite qu'elle est, cette addition me paraît ajouter beaucoup de prix à son travail. Je ne porterai pas le même jugement sur les caractères *Thsao*, dont il joint presque toujours un échantillon sous le nom de *Running hand*. Cette espèce de tachygraphie est trop sujette au caprice, et les formes qu'elle fait prendre à chaque caractère sont trop variées, pour qu'un seul exemple pris au hasard puisse être d'une grande utilité.

Les fautes les plus graves dans un dictionnaire, sont les omissions : je ne ferai donc par une liste des erreurs et des fautes typographiques qui m'ont frappé dans cette livraison. Elles y sont en moins grande quantité qu'on n'aurait lieu de l'attendre, pour un livre imprimé dans des contrées où la typographie est encore un art étranger,

et par les soins d'un seul ouvrier, remplissant tout à la fois les fonctions de compositeur, de *pressier* et de correcteur, et assisté seulement par des Chinois qui n'entendaient pas l'anglais. L'ouvrage est même remarquable par une sorte d'élégance typographique que les Anglais recherchent en tout. Les caractères chinois, tant les gros, qui ont servi à imprimer le vocabulaire, que les petits, qui composent les phrases et les exemples, sont très-bien gravés et d'une élégance parfaite. On peut seulement regretter qu'on ait composé chaque article entier sans distinction et sans coupures. Placées les unes sous les autres en autant d'alinéas, les phrases eussent occupé plus de place, mais l'œil les eût parcourues plus rapidement, et c'est ici un avantage capital. Le papier, qui est de fabrique chinoise, est fort beau, et peut être mis à côté du meilleur vélin.

J'ai terminé l'analyse de la première livraison de l'utile travail de M. Morrison. Je n'ai pas cru devoir donner moins d'étendue à l'examen de l'ouvrage le plus important qui ait encore été publié sur la langue chinoise, et j'ai plutôt regret de ce qu'un extrait aussi court n'en puisse donner qu'une idée trop superficielle. L'auteur ne se dissimule pas qu'il a entrepris une tâche immense, au-dessus peut-être des forces d'un seul homme. Mais on peut espérer qu'il sera soutenu par la certitude d'exécuter un travail qui, il y a peu d'années encore, eût été regardé comme impossible. Les amis de la philologie souhaiteront ardemment que son dictionnaire soit continué, et que l'auteur ait toute la liberté nécessaire pour l'achever. Les nouvelles publiques ont appris que M. Mor-

rison avait été choisi pour accompagner lord Amherst à Peking. Cette interruption à ses travaux restera sans profit pour les lettres, comme pour la politique. Les personnes qui ont étudié l'histoire de l'empire chinois, avaient bien prévu le mauvais succès de cette nouvelle tentative, et les amis des sciences n'en avaient pas conçu de grandes espérances. Les ambassades de Titsingh et de lord Macartney nous ont appris ce qu'on pouvait attendre de voyageurs captifs, à qui la soupçonneuse défiance des naturels ne permet pas de rien voir, de rien examiner par eux-mêmes. Les différentes relations auxquelles ces ambassades ont donné lieu, n'ont offert, outre la description de leur route, qu'une vaine répétition de ce que les missionnaires nous avaient fait connaître; et l'on peut, sans sortir d'Europe, faire un voyage plus utile aux progrès des connaissances, en parcourant les ouvrages chinois qui sont dans nos bibliothèques, et dont on a lieu d'espérer que, chaque jour, l'intelligence deviendra plus répandue.

(1822.)

Une nouvelle livraison du grand dictionnaire chinois-anglais, que le révérend Morrison publie à Macao, est arrivée cette année (1822) en Europe. Cette livraison, qui contient trois cent soixante-dix pages grand in-4°, complète le tome Ier de la première partie, c'est-à-dire, de celle où les caractères chinois sont arrangés suivant l'ordre des deux cent quatorze radicaux, vulgairement appelés clefs, et elle s'étend jusqu'au quarantième inclu-

sivement. On voit par là que cinq volumes suffiront pour contenir toute cette première partie ; mais l'auteur annonce l'intention de publier à l'avenir la suite de cet important ouvrage par volumes entiers, et non plus par cahiers. Il se propose aussi d'interrompre encore une fois l'impression de la première partie, et de donner la troisième qui se composera d'un dictionnaire anglais-chinois. Enfin il déclare qu'il est redevable à MM. Klaproth et Montucci, ainsi qu'à un autre homme de lettres, d'observations critiques auxquelles il a accordé l'attention qu'elles méritaient. Cette magnifique entreprise, le système d'après lequel elle est conçue et la manière dont elle est exécutée, ont déjà été l'objet d'une suite d'articles où nous avons tâché de consigner les remarques que nous suggéraient les différentes parties de ce travail. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit au sujet des trois premières livraisons du dictionnaire par clefs, et nous nous serions bornés, pour cette quatrième, à une simple annonce, si une légère extension que l'auteur a donnée à son plan primitif, ne nous avait paru exiger quelques observations qui auront pour but d'en faire connaître le mérite à nos lecteurs.

Ce n'est pas, comme on l'a cru long-tems, la nature particulière de la langue qui oppose les plus grands obstacles à ceux qui veulent lire et traduire les livres chinois. Les difficultés qui tiennent à l'écriture, à la grammaire, au style, peuvent désormais être considérées comme surmontées, ou pourront l'être du moins par tous ceux qui voudront se donner la peine de les attaquer de front. Mais il en est d'autres qui tiennent aux localités, aux

particularités de civilisation, d'usages, de mœurs ou de gouvernement, aux idées théoriques ou aux habitudes pratiques des Chinois, en fait d'arts et de sciences ; et ce sont celles-là qui, soit par les expressions auxquelles tous ces objets ont donné naissance, soit par les allusions qui y sont faites, apportent le plus fréquemment obstacle à l'interprétation littérale des textes, dans les ouvrages de littérature. L'Européen le plus instruit dans la langue chinoise, peut être arrêté par une phrase qui paraîtrait simple au Chinois le moins éclairé, et il est difficile au premier de suppléer à ces notions familières, et pour ainsi dire triviales, que le second puise dans le commerce habituel de ses compatriotes. C'est surtout sous ce rapport que le séjour au milieu des Chinois est un avantage considérable pour celui qui veut apprendre leur langue, ou, pour mieux dire, étudier leurs habitudes. Tous les détails de ce genre que M. Morrison a recueillis et qu'il dépose dans son trésor de la langue chinoise, seront une acquisition précieuse pour le commençant qui voudra en faire usage, et qui se trouvera par là dispensé d'extraire les mêmes détails des livres chinois, par un travail long, pénible, et par fois insuffisant.

Mais après avoir reconnu l'extrême utilité des renseignemens de cette espèce, il peut être permis de remarquer que M. Morrison, en les recueillant, n'a pas toujours gardé la mesure nécessaire, de sorte qu'il semble quelquefois avoir oublié qu'il composait un dictionnaire, et qu'il a dépassé dans plusieurs articles les limites qu'il aurait dû leur assigner. Ainsi l'on trouve dans ce quatrième cahier, que nous avons sous les yeux, plusieurs

caractères dont l'explication occupe huit, dix et douze colonnes grand *in*-4°. Il en est qui renferment quarante, soixante et jusqu'à quatre-vingts colonnes, proportion effrayante dans un dictionnaire qui doit contenir quarante mille caractères. On pense bien aussi que les objets contenus dans des articles aussi étendus ne sauraient être tous d'une égale utilité. On y voit en effet des anecdotes et des traits d'histoire, des listes d'hommes célèbres, des catalogues de villes, un grand nombre de morceaux de poésie, qui n'ont pas toujours de rapport au caractère sous lequel ils sont cités. On trouve au mot *meng* (cl. XXXIX, 5 tr.), un abrégé de la vie du philosophe Mencius, avec un extrait de son ouvrage; au mot *hiao* (cl. XXX, 3 tr.), un petit traité de la piété filiale, selon les idées des Chinois; au mot *kouan* (cl. XL, 5 tr.), un tableau complet de l'administration de l'empire, avec les titres de tous les magistrats civils et militaires. Je suis bien loin de contester l'importance de cette dernière addition : elle doit être infiniment utile à tous ceux qui veulent lire des ouvrages historiques, et qui ne sont pas à portée de consulter le dictionnaire encyclopédique chinois-mandchou, ou les autres traités généraux du genre de celui que l'auteur a mis à contribution [1]. A bien dire même, la définition de ces noms de charges et d'emplois, et l'exposé des fonctions qui sont attribuées à chacun, pourraient être faits avec plus de facilité et de précision à la Chine qu'en Europe. Mais il me paraît que cette multitude de titres aurait dû être disséminée dans

[1] *Le Youan-kian-louï han*; voyez la notice de cette Encyclopédie dans les *Mémoires chinois*, tom. II pag. 470 et suivantes.

le corps du dictionnaire, aux divers mots qui entrent dans la composition de chacun, et que la réunion que l'auteur en a formée en un seul endroit, donne à son article une longueur démesurée et le rend peu commode à consulter.

Le plus curieux et le plus étendu de ces articles qui sont déplacés dans un dictionnaire, mais qui forment de petits traités qu'on serait charmé de trouver partout ailleurs, est celui que l'auteur a ajouté à l'explication du caractère *hio* (étude, cl. XXXIX, 13 tr.). C'est cet article qui occupe quarante pages ou quatre-vingts colonnes, parce que M. Morrison y a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de plus curieux sur la manière dont les Chinois font leurs études, et sur le système de gouvernement fondé par les lettrés. Nous en extrairons quelques détails qui nous ont paru intéressans, en supprimant les phrases chinoises dont l'auteur entremêle son exposition, et qui ne serviraient ici qu'à embarrasser nos lecteurs.

L'opinion des philosophes chinois a toujours été que l'éducation devait commencer à la naissance; ils veulent même que la mère devance cette époque, autant qu'il est en elle, par les soins qui lui sont prescrits durant la grossesse. Dès que les enfans peuvent manger, il faut qu'ils fassent usage de leur main droite, c'est-à-dire, qu'ils apprenent à écrire, et à six ans on doit leur faire connaître les nombres. De bonne heure on leur inculque cet amour de l'étude et ce respect pour les maîtres qui distinguent un Chinois pendant toute sa vie; la place d'un maître est la place d'honneur, disent-ils. Il n'y a

pourtant pas d'établissemens publics d'instruction, car ce qu'on appelle collége dans les villes, n'est que le lieu où se fait l'examen public pour l'admission des bacheliers, et, le reste de l'année, on n'y trouve ni maîtres ni auditeurs. Les enfans des familles aisées sont instruits chez leurs parens par des précepteurs; les autres sont réunis dans des écoles dont le maître attend un paiement sans jamais le demander. Le prix pour entrer à l'école varie entre deux cents caches et un dollar. Il y a deux fêtes, l'une à la 5e lune et l'autre à la 8e, où l'on paye encore une petite rétribution. Au jour de l'an, les enfans ont des vacances d'un mois ou six semaines. Quelques magistrats établissent des écoles gratuites dans le ressort de leur charge. Du reste, il n'y a point d'écoles de charité, fondées, soit par le gouvernement, ou par les particuliers. Dans les grandes villes, dont les habitans sont occupés toute la journée, on trouve des écoles de nuit, de sorte que le travail manuel auquel les enfans sont assujétis n'empêche pas les progrès que quelques-uns d'entre eux peuvent faire dans les lettres, et par suite dans la carrière des honneurs et de l'administration.

On peut croire que l'ordre des études et la conduite des étudians sont soumises à des règles précises et à des préceptes positifs. L'enfant est tenu de venir de bonne heure à l'école; en y entrant, il doit saluer, d'abord Confucius, puis le maître d'école. Le soir avant de quitter la classe, il faut réciter une ode, ou un morceau d'histoire, le plus aisé à entendre, ou le plus intéressant. Le bavardage, les expressions indécentes sont sévèrement interdits. En sortant de l'école, on doit une nouvelle ré-

vérence à Confucius et au maître : les élèves les plus âgés ne sont pas dispensés de cette cérémonie. En s'en allant, les écoliers doivent retourner directement à leur maison ; il ne leur est pas permis de s'arrêter dans les rues ou de s'y rassembler en troupes. En rentrant ils saluent les dieux domestiques, puis leurs ancêtres, puis leur père et leur mère, leurs oncles, tantes, etc.

Le soir, les écoliers doivent étudier à la clarté d'une lanterne. Ils ne sont dispensés de cet exercice que dans les mois d'été, quand la chaleur est excessive; mais ils doivent le reprendre en automne, dès que le tems est rafraîchi. La manière de se placer dans la classe, de saluer le maître lorsqu'il y entre, de se ranger à son passage, la posture qui convient pour lire, pour écrire, les soins qu'on doit prendre de son livre, de son écritoire, de ses pinceaux, tout cela est l'objet de recommandations particulières. Les enfans ne doivent ni chuchotter, ni se battre entre eux, ni se pencher l'un sur l'autre, ni se briser réciproquement leurs pinceaux et leurs pierres à broyer l'encre. Ils ne doivent apprendre aucune chose inutile, par conséquent se livrer à aucun jeu, tels que les cartes, les dés, le volant, le ballon, les échecs, le cerf-volant ; ils ne doivent pas nourrir d'oiseaux, ou de quadrupèdes, ou de poissons, ou d'insectes, ni faire des vers, ou des chansons.

Si les écoliers n'apprennent pas, ou s'ils contreviennent à quelqu'une des règles ci-dessus ; s'ils savent mal leurs leçons, ou tracent mal les caractères, on doit, par deux ou trois fois, les exhorter à faire mieux ; s'ils ne se corrigent pas, on les obligera de se mettre à genoux à

leur place pour leur causer une honte salutaire. S'ils s'obstinent encore, on les fera mettre à genoux à la porte de la classe, ce qui est une grande humiliation pour eux, et le tems qu'ils y resteront sera déterminé par la combustion d'un bâton d'odeur, ou bougie d'aloès. Enfin, si tous ces moyens sont infructueux, on en viendra à les frapper, mais on prendra garde que ce ne soit pas après leur repas, ce qui pourrait leur être nuisible, et on ne le fera pas avec violence, de peur de leur causer un mal sérieux.

Aux règles pour les écoliers succèdent celles que l'auteur chinois propose aux maîtres. Nous nous dispenserons d'en indiquer le contenu; il suffira de dire qu'il leur recommande pardessus tout de se livrer exclusivement à l'enseignement, afin de pouvoir être tout entier à leurs devoirs. « Il s'est élevé dans ces derniers tems, » dit-il, une classe de maîtres d'école qui joignent à leur » profession la pratique de la médecine, ou qui tirent les » sorts et vendent des horoscopes, ou qui écrivent des » placets et des sommations, ou qui font l'office d'entre» metteurs et de courtiers. Toutes ces occupations parta» gent leur attention et les éloignent de leur plus im» portante affaire. » De tels maîtres, suivant lui, sont méprisés de ceux qui les emploient, et font eux-mêmes le plus grand tort à leur caractère moral.

C'est au commencement de la dynastie des Thang (au VIIIe siècle), que s'établit le système d'examen, d'après lequel on choisit les lettrés pour occuper les places du gouvernement. Les réglemens pour ces examens sont exposés dans un ouvrage qui se réimprime tous les dix ans,

avec les changemens que la variation des usages oblige d'y apporter. Comme les examens et tout ce qui y est relatif sont la principale occupation d'une grande partie de la nation chinoise, qu'ils sont souvent la matière de la conversation, ou l'objet d'allusions dans les ouvrages de littérature et de poésie, M. Morrison a pensé, avec beaucoup de raison, qu'il serait utile d'entrer dans quelques détails à ce sujet. C'est aussi une institution fort curieuse à examiner, même indépendamment de l'étude des livres chinois, que ce système d'examens successifs et gradués, par lequel il est loisible à tout Chinois, de quelque naissance qu'il soit, quelque partie de l'empire qu'il habite, de se présenter, dans des concours publics, au choix des magistrats préposés à cet effet, de mériter l'un après l'autre trois degrés, dont les deux plus élevés lui donnent les droits avoués et rarement méconnus, aux fonctions publiques de toute espèce. Il y a souvent, dans ces concours, des injustices et des psssedroits; on achète avec de l'argent ce qu'on ne pourrait obtenir par son mérite. La faveur et la protection l'emportent quelquefois sur le talent. D'indignes candidats boivent et mangent sous les yeux d'inspecteurs corrompus, pendant qu'un lettré salarié rédige à leur place des compositions dont ils recueilleront le fruit. Tout cela est fort vraisemblable, mais tout cela n'est pas tellement particulier à la Chine qu'on doive en rien conclure contre le système considéré en lui-même. Ce n'est pas d'après les abus qu'on doit en juger l'institution, mais en tenant compte des abus; et peut-être ceux qui ont composé tant d'ouvrages sur les Chinois, sur l'esprit et les bases de leur

gouvernement, ne se sont-ils pas assez occupés de cette singulière institution qui a maintenant onze siècles de durée, et dont la force morale mérite au moins d'être appréciée. Ce n'est pas dans un extrait comme celui-ci qu'on peut essayer de la faire connaître. M. Morrison dit que les lettrés dans les mille premières années qui ont suivi l'époque de Confucius, étaient des philosophes entièrement étrangers à l'administration de l'état, et uniquement occupés de sciences morales. Selon lui, les anciennes dynasties ne connaissaient pas ces lettrés des douze derniers siècles, lesquels ont fait de la science un instrument de l'ambition. Nous croyons ce jugement un peu sévère à l'égard des lettrés modernes, et même un peu léger. Si M. Morrison revient avec plus d'attention sur ce sujet, il trouvera peut-être que les fondateurs du système des examens ont résolu, autant que le permettaient le génie et les habitudes de leur nation, plusieurs problèmes de politique que les Occidentaux paraissent encore considérer comme insolubles.

Je n'ai indiqué qu'un petit nombre de particularités curieuses parmi celles dont M. Morrison a rempli son article *étude*. J'aurais pu en puiser de non moins intéressantes dans les articles *ciel*, *femme*, *épouse*, *nom de famille*, *mariage*, *obéissance filiale*, *orphelin*, etc. Ce sont, je le répète, des détails assez déplacés dans un tel ouvrage, et fort étrangers au plan que l'auteur avait conçu; mais ils n'en sont pas moins utiles pour l'étude des institutions, des usages, et des idées morales des Chinois. Il n'est pas donné à tout le monde de faire de pareils écarts, et tel de ces fragmens qui forme

un assez mauvais article de dictionnaire, renferme plus de faits nouveaux et de notions utiles pour la connaissance des Chinois, que la collection des voyages publiés à l'occasion de l'ambassade du lord Amherst, si l'on en excepte la relation du capitaine Hall sur les îles Lieou-Khieou.

L'auteur a placé à la fin de ce quatrième cahier une table des mots anglais avec les renvois aux explications dont ils font partie. Cette table, qui ne se rapporte qu'au premier volume, par conséquent au quart ou à la cinquième partie du dictionnaire par clefs, ne sera pas d'une grande utilité quand l'ouvrage sera terminé, et même dès qu'on possédera le dictionnaire anglais-chinois qui doit, suivant la promesse de M. Morrison, paraître en une seule livraison. Du reste nous ne pouvons que répéter les éloges que nous avons déjà donnés à cette belle entreprise. Elle devient de plus en plus digne de la munificence de la Compagnie des Indes, et de la réputation de l'auteur, qui a fait, depuis plusieurs années, des progrès sensibles dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Chine.

En rendant compte de la troisième partie du dictionnaire de M. Morrison [1], nous avons annoncé à nos lecteurs que l'intention de l'auteur était de hâter la publi-

[1] Dans un article, qu'on trouvera ci-dessous ; on a vu plus haut, pag. 159, les motifs qui ont engagé à intervertir l'ordre dans lequel ces articles avaient d'abord paru

cation de ce qui lui restait à donner de la première partie, et nous avons en même tems exprimé la crainte que trop d'empressement à terminer ce grand ouvrage ne fût préjudiciable à la profondeur et à la solidité des recherches nécessaires pour le compléter. Le nouveau volume, qui a été imprimé l'année dernière (1823), à Macao, confirme l'annonce que nous avions faite; mais malheureusement aussi, il justifie l'appréhension que nous avions manifestée.

Le premier volume de la première partie, contenant les quarante premières des deux cent quatorze clefs, avait paru en quatre livraisons, dans l'espace de plusieurs années. Le second volume, qui continue la suite des clefs depuis la quarante-unième jusque et y compris la cent dix-neuvième, est publié maintenant en une seule livraison. Cette dernière circonstance, dont M. Morrison prend à tâche de se justifier vis-à-vis du public, est en elle-même une chose assez indifférente. Il importe très-peu, sans doute, que les souscripteurs de ce grand ouvrage en reçoivent les différentes parties par cahiers ou par volumes, en une ou en plusieurs fois : mais ce qui importait beaucoup, c'est que la fin fût digne en tout du commencement, qu'une même méthode fût suivie d'un bout à l'autre, et un même plan exécuté partout. Les très-courts détails dans lesquels nous allons entrer, feront voir si l'attente du public est remplie à cet égard.

On se rappelle que, dans son dictionnaire par clefs, M. Morrison avait eu l'intention de donner un extrait du grand dictionnaire impérial, publié sous le nom de

Khang-hi ; les quarante mille caractères environ que contient cet excellent ouvrage, devaient trouver place dans le dictionnaire chinois-anglais, avec l'indication de toutes leurs acceptions, des expressions composées qu'on en forme, et des principales autorités qu'on peut invoquer à l'appui des unes et des autres. Non content d'avoir ainsi pris pour base de son travail l'un des recueils les plus complets et les plus considérables que les Chinois aient rédigés sur leur propre littérature, le zélé traducteur voulait encore dépouiller un grand nombre d'autres lexiques originaux ou composés par nos missionnaires catholiques, et enrichir le vaste fonds d'expressions du style littéraire qu'il y aurait trouvés, d'une foule d'additions utiles pour la connaissance de la langue commune et du style vulgaire. C'est d'après ce système qu'a été rédigée l'explication des dérivés des quarante premières clefs ; et bien qu'un fort grand nombre d'omissions s'y fissent remarquer, surtout en ce qui concernait la langue oratoire et poétique, le style familier, les expressions proverbiales et les nomenclatures techniques ou scientifiques, M. Morrison paraissait si peu disposé à restreindre son plan, qu'on l'aurait cru plutôt porté à l'étendre outre mesure. Effectivement, les dernières clefs de son premier volume offraient un si grand nombre d'articles d'une étendue considérable, tant de citations textuelles en vers et en prose, tant d'extraits curieux pour l'histoire et la connaissance des mœurs, mais étrangers à la littérature, qu'on était tenté de supposer qu'au lieu d'un simple dictionnaire de la langue, c'était un

trésor ou un magasin d'anecdotes biographiques, de morceaux de poésie et de traits d'histoire, que l'auteur avait l'intention de publier.

Cette surabondance, qui était, si l'on veut, un beau défaut, a disparu complétement dans le second volume, mais pour faire place à un excès tout contraire, et qu'on sera, je crois, moins tenté d'excuser. On voit du premier coup-d'œil que ce volume, à peu près composé du même nombre de feuilles que le précédent, contient deux fois autant de clefs, et, d'après la supputation approximative de leurs dérivés, quatre ou cinq fois autant de caractères. Mais pour les y faire entrer, il a fallu renoncer à suivre, dans les explications, le dictionnaire de *Khang-hi,* supprimer toute définition, toute citation textuelle, tout développement. Non-seulement on ne trouve plus ici ces digressions intéressantes, quoiqu'un peu déplacées, ces excursions dans le champ de la littérature ou de la poésie, trop multipliées dans les clefs précédentes; mais on y cherche en vain le strict nécessaire en ce genre; nulle explication d'usages, d'allusions, nul renseignement littéraire, scientifique, philosophique. Un mot ou deux, quelquefois une ligne, rarement quatre ou cinq d'explication anglaise, voilà ce qu'on lit à côté de la très-grande majorité des caractères. Sur douze ou quinze mille qui sont accumulés dans ce volume, il n'en est peut-être pas deux cents dont les explications approchent un peu, par leur étendue, des articles du même genre contenus dans le premier volume; et il faut remarquer que le second contient plusieurs clefs des plus importantes, comme des plus riches en dérivés, celle du

cœur, pour les affections de l'ame et les opérations de l'esprit; celle de la *main,* pour les actions manuelles et la plupart des mouvemens matériels; celle du *soleil,* de la *lune,* de l'*eau,* du *feu,* de l'*arbre,* des *quadrupèdes,* des *maladies,* de l'*œil* et de ses facultés, des *pierres,* des *céréales,* etc.

Tous les dérivés de ces différens radicaux sont donc réduits à une sèche et stérile nomenclature, privée de tout intérêt et presque entièrement dépourvue d'utilité : car il faut se rappeler que la difficulté de la langue chinoise consiste beaucoup moins dans ces milliers de caractères, la plupart synonymes les uns des autres, ou à peu près inusités, dont le moindre écolier peut trouver le sens isolé en s'aidant d'un dictionnaire tout chinois, que dans ses acceptions modifiées et ces sens de composition qu'un petit nombre de caractères peuvent prendre en s'unissant les uns avec les autres, et dont bien souvent on ne saurait deviner la valeur d'après celle des monosyllabes qui les constituent. C'est donc, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, dans la multiplicité des expressions de cette nature qui y sont interprétées, que résident en réalité la richesse et la bonté d'un dictionnaire chinois, et non pas dans le nombre plus ou moins considérable des caractères qu'on y a rassemblés; de telle sorte qu'un recueil de deux mille termes usuels bien choisis et expliqués dans toutes les acceptions qu'ils peuvent prendre et dans toutes les combinaisons polysyllabiques où ils peuvent entrer, serait infiniment plus utile à ceux qui veulent entendre les auteurs, que ne le serait un vocabulaire de quarante, soixante ou même cent mille carac-

tères, si l'explication qu'on y joindrait, devait être réduite à une interprétation de quelques mots. C'est pourtant là tout ce que M. Morrison paraît avoir l'intention de donner dans la suite de son ouvrage; c'est de cette manière, je le répète, que sont expliqués douze ou quinze milliers de caractères, sur quarante que cet ouvrage doit contenir. Ce n'est pas là, à proprement parler, achever le dictionnaire qu'il avait commencé; c'est en donner un autre, d'après un plan infiniment moins judicieux. Le dictionnaire du P. Basile de Glémona se trouvera, en totalité, un livre beaucoup plus utile pour les étudians, parce que s'il contient moins de mots simples, il renferme bien plus d'expressions composées : car on peut appliquer au petit nombre de ces dernières qui a trouvé place dans les longues colonnes du dictionnaire chinois-anglais, ce que disait M. Montucci dans une occasion semblable, en parlant des explications du lexique du P. Diaz :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Les missionnaires catholiques s'étaient attachés avec un grand soin à se procurer ces sortes d'explications, que souvent les dictionnaires classiques des Chinois ne donnent pas; ils en avaient rassemblé un grand nombre dans leurs lectures, dans les glossaires particuliers, dans les romans et les comédies qu'ils avaient extraits ou traduits : c'est ce qui ajoute un si grand prix à leurs lexiques manuscrits; et M. Morrison, qui en a plusieurs entre les mains, eût fait une chose fort utile, en les fondant, en tout ou en partie, dans son immense vocabulaire. M. Klaproth, qui a recueilli tout ce qu'il a pu trouver en ce

genre, et qui, dans la première partie de son supplément, a déjà donné un si grand nombre de termes composés, se hâtera sans doute de publier ce qui lui reste de ce travail utile; les secours qu'il doit contenir deviendront maintenant plus indispensables que jamais.

M. Morrison ne s'explique pas positivement sur les motifs qui l'obligent à précipiter ainsi la fin de son travail : *He has hurried this part to a close*, *and he must do the same with what yet remains unwritten of the first;* c'est ainsi qu'il s'exprimait en 1821, en donnant son dictionnaire anglais-chinois. Si des malheurs privés ont épuisé sa constance, ou si des dépenses trop prolongées ont lassé la munificence de la Compagnie des Indes, M. Morrison doit déplorer, comme nous, les circonstances indépendantes de sa volonté, qui le contraignent à laisser imparfait le magnifique monument qu'il avait entrepris d'élever à la littérature de la Chine; et, de quelque manière que ce soit, les amis de cette littérature auront à regretter de voir ainsi manquer une occasion qui peut ne se représenter jamais.

Le volume qui termine le dictionnaire par clefs a été reçu en Europe en 1824; il était imprimé dès 1823. Tout ce que nous avons dit du volume précédent, s'applique rigoureusement à celui-ci. Quatre-vingt-quinze radicaux, contenant plus de dix-huit mille dérivés, y sont resserrés dans l'espace de neuf cents pages. On sait déjà comment l'auteur s'y est pris pour enfermer tant de

matière en si peu d'espace : il a supprimé les explications et réduit les définitions de chaque caractère à n'occuper qu'une ligne ou deux. M. Morrison paraît enchanté d'avoir fini sa tâche, de quelque manière que ce soit. *Il était*, comme il l'écrivait lui-même, *fatigué d'écrire des dictionnaires.* Certaines parties de son travail se ressentiront de la précipitation qu'il a mise à les publier : lui-même n'en disconvient pas ; il aura pris peut-être en quelque endroit un *essieu* pour une *roue*, ou un *mulet* pour un *âne*. La faute, toute grave qu'elle paraît, lui semble excusable, et ce n'est pas effectivement sur des méprises de ce genre que doivent tomber les reproches qu'on est en droit de lui adresser. La grande faute est d'avoir commencé son livre d'une manière et de l'avoir fini d'une autre manière. *Johnson*, dit-il, a laissé le mot *sea* sans exemples, et donné le mot de *mandarin* pour un terme chinois. Mais si Johnson eût interrompu son excellent travail à la lettre F, et que pour le reste de l'alphabet il se fût borné à mettre les mots anglais les uns au-dessous des autres, sans explications et sans citations, son dictionnaire ne serait certainement pas demeuré classique. M. Morrison croit que l'ensemble de son ouvrage, exécuté par lui seul en sept années, est supérieur au dictionnaire de *Khang-hi*, qui occupa trente lettrés pendant cinq ans ; et cette supériorité qu'il regarde comme un fait, il la cite, dit-il, pour se rendre justice à lui-même. Notre intention n'est ni d'appuyer ni de combattre une pareille assertion. Nous ne voyons aucun moyen d'établir une comparaison sérieuse entre un ouvrage original où l'on a fait entrer les fruits du dépouillement

complet des monumens littéraires qu'une grande nation a accumulés pendant trente siècles, et le travail d'un étranger qui a mis ses soins à extraire, des dictionnaires rédigés par les naturels ou par ses devanciers, un vocabulaire plus ou moins utile, mais incomplet. L'auteur cite le dictionnaire de Johnson, mais il ne voudrait pas y comparer le mauvais glossaire de Boyer, et pourtant celui-ci a été fini comme il avait été commencé. Hâtons-nous d'adoucir ce que ces observations pourraient avoir de sévère, en faisant remarquer que l'immensité de l'œuvre entreprise par M. Morrison est ce qui l'a empêché de la porter à sa perfection. Il a été comme accablé sous le faix d'une masse qui n'était peut-être pas en proportion avec les forces d'un seul homme. Ce qu'il y a d'achevé dans son livre est très-bien, et peut se passer de l'indulgence que l'auteur affecte de ne pas réclamer. Les deux parties qui nous restent à examiner suffiraient pour fonder la réputation d'un lexicographe. Mais comme le dictionnaire par clefs est toujours celui auquel il faut en revenir, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter qu'en attendant qu'on ait exécuté le plan que nous avions esquissé, et que M. Morrison avait adopté d'abord, les étudians seront encore réduits à faire usage du vocabulaire du P. Basile, pour tous les articles qui en occupent les sept cent quatre-vingts dernières pages, et même pour quelques-uns de ceux qui sont dans les cent cinquante-deux premières.

La dépense considérable qu'a exigée l'impression du grand ouvrage de M. Morrison, n'a point rebuté la Compagnie des Indes qui en a fait les frais. On assure que

cette puissante et libérale association eût volontiers doublé la somme qu'elle a fournie, pour que le monument qu'elle voulait élever fût dignement achevé.

SECONDE PARTIE.

DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE [1].

(Juillet 1821.)

En rendant compte de la première livraison du dictionnaire chinois de M. Morrison, nous avons fait connaître le plan que l'auteur s'est tracé, et l'ordre dans lequel il se proposait de livrer au public les diverses parties de son travail. Conformément à ce plan, M. Morrison a d'abord publié trois livraisons contenant les trente-deux premiers des deux cent quatorze radicaux, ou environ le septième de la première partie. Cette publication a exigé quatre années, d'où on avait conclu qu'en supposant que toutes les chances seraient favorables, et que M. Morrison se livrerait sans interruption aux soins qu'exigent la rédaction et l'impression d'un pareil ouvrage, il lui faudrait plus de trente ans pour le compléter [2].

Cette considération semble être entrée pour quelque chose dans la résolution que M. Morrison a prise en

[1] Macao, 1819 et 1820, xx–1090 et 488 pag. grand in-4°.

[2] *Allgem. Litter. zeitung.* 1818, n° 29, pag. 228. — *Asiat. Journal June* 1818, pag. 572.

avril 1818, et qu'il vient d'exécuter, d'intervertir l'ordre des publications, et de donner le dictionnaire alphabétique en entier, avant d'achever celui qu'il avait commencé. Il a jugé qu'il était possible de terminer en un an l'impression d'un volume de mille pages; et le désir de mettre à la disposition des souscripteurs une partie complète de son ouvrage, l'ayant décidé à interrompre l'impression de la première, il s'est livré à ce nouveau travail avec tant d'ardeur, qu'il a pu, dès l'année dernière, mettre au jour les deux volumes que nous annonçons, et qui forment ensemble plus de quinze cents pages grand in-4°.

Pour apprécier toute l'utilité de cet immense travail, il faut se rappeler que la nature particulière de la langue chinoise, rend, pour ainsi dire, indispensable l'usage d'un double dictionnaire. Il faut qu'on puisse trouver à volonté la prononciation et la signification qui sont attachées à un signe inconnu qu'on rencontre dans un livre, et pour cet objet les caractères doivent être disposés dans l'ordre des radicaux qu'ils renferment. Il faut aussi qu'on puisse retrouver, quand cela est nécessaire, le signe écrit qui correspond à tel mot chinois qu'on se rappelle, et c'est à quoi servent les dictionnaires où les caractères sont classés suivant les prononciations. On sent que cette dernière sorte de dictionnaire doit être surtout utile aux Chinois qui savent parler leur langue, et qui ont plus souvent besoin de chercher les signes des mots, que les mots qui sont l'expression des signes. Les mêmes dictionnaires sont accommodés aux besoins des missionnaires et des autres Européens qui ont commencé, dans le pays

même, à se familiariser avec la langue parlée. Mais une chose qu'on croirait difficilement, si l'expérience ne la mettait hors de doute, c'est que ces mêmes dictionnaires alphabétiques sont plus commodes à consulter, même en Europe. Cela tient à des causes qu'il serait trop long d'indiquer ici. Il suffira de dire que la prononciation est fréquemment indiquée dans les caractères; que beaucoup de ceux qui ont la même prononciation se prennent à chaque instant l'un pour l'autre, malgré la différence d'orthographe; qu'il y a par conséquent de l'avantage à les trouver réunis, et qu'enfin l'habitude l'emportant souvent chez nous, nous retenons plus facilement les mots que les signes, de sorte qu'il n'est pas de personne livrée à l'étude du chinois, qui ne sache la prononciation d'un grand nombre de caractères dont elle ignore, ou dont elle a oublié la signification.

Ces motifs étaient plus que suffisans pour engager M. Morrison à hâter la publication du dictionnaire alphabétique qu'il avait promis; mais pour être en état de l'achever dans un terme aussi court, il a dû adopter un système de rédaction plus concis que celui qu'il a suivi dans son dictionnaire analytique [1]. Effectivement, au lieu de prendre pour guides les rédacteurs du dictionnaire de *Khang-hi*, dans les nombreux emprunts qu'ils tirent des auteurs classiques, et de rassembler, comme il l'a fait à leur imitation, dans ses premières livraisons, de longs passages de prose et de vers pour indiquer le sens d'une expression, il se borne à réunir les diffé-

[1] Il n'est ici question que des premières livraisons de cette partie Voyez ci-dessus, pag. 193.

rentes formes usuelles dont chaque caractère est susceptible, et les différentes acceptions qu'il peut prendre, soit quand on l'emploie isolément, soit quand on le fait entrer dans les expressions composées; c'est-à-dire qu'il donne ce que les auteurs qui ont traité de l'écriture chinoise appellent *variantes* [1], et les termes polysyllabiques formés par le rapprochement de deux ou trois caractères sans la connaissance desquels il serait absolument impossible d'entendre le moindre ouvrage chinois.

M. Morrison annonce qu'il a pris pour base de son travail un dictionnaire chinois intitulé *Ou-tchhe-yun-fou*, dont un écrivain nommé *Tchhin* avait passé toute sa vie à rassembler les matériaux. Tchhin en mourant laissa son manuscrit à un de ses élèves nommé *Han-yi-hou*, lequel voyagea dans tout l'empire pour le perfectionner et y faire les additions nécessaires. Un autre disciple de Tchhin, nommé *Phan-ying-pin*, fit connaître le travail de son maître à l'empereur Khang-hi, dans le tems où ce prince était occupé du projet de son *Tseu-tian*, ou Dictionnaire classique. On fit chercher le *Ou-tchhe-yun-fou*, et il fut mis au nombre des ouvrages qui devaient servir de base au Dictionnaire impérial. De là vient que dans celui-ci beaucoup d'articles sont une transcription verbale des articles correspondans du dictionnaire de Tchhin. Ce dernier ouvrage fut publié peu après par les soins de Phan-ying-pin, qui y mit une préface où il enseigne que le nombre des caractères chinois, en y

[1] Voyez ce que j'ai dit des *variantes* dans l'*Examen critique*, à la tête du Supplément de M. Klaproth, pag. 3, et dans mes *Élémens de la Grammaire chinoise*, pag. 7 et 18-24.

comprenant les synonymes et les différentes formes de chaque caractère, s'élève à cinquante mille. On sait que cette fixation est tout-à-fait arbitraire, et peut varier suivant la manière d'envisager les choses. Quoi qu'il en soit, si le dictionnaire de Tchhin contenait cinquante mille caractères, M. Morrison l'a considérablement abrégé, car il n'en a numéroté que douze mille six cent vingt-deux; et les *variantes* [1] à joindre à ce nombre l'augmenteraient à peine d'un tiers. Il a, du reste, très-bien fait dans l'objet qu'il s'était proposé; car, dans un dictionnaire usuel, cette multitude de caractères est moins avantageuse qu'embarrassante, et ce n'est pas, comme on sait, le grand nombre des termes expliqués, mais l'exactitude des explications et le bon choix des mots qu'on recueille, qui constituent le mérite d'un dictionnaire.

Une condition indispensable pour pouvoir faire usage d'un vocabulaire chinois alphabétique, c'est d'avoir une table des caractères qui y sont expliqués, arrangée suivant l'ordre des *clefs* ou radicaux; car c'est toujours à cet ordre qu'il faut revenir, quand on ignore, et le sens, et la prononciation d'un caractère. On l'y trouve à la place qui lui est assignée par le radical dont il dépend; et l'on est toujours en état, par le moyen de cet index, de recourir du signe à la langue parlée, comme on peut, en consultant le corps même du dictionnaire alphabétique, remonter du mot à l'écriture : double opération qui est souvent nécessaire et qui facilite beaucoup l'intelligence

[1] Voyez, sur le sens où ce mot est pris en cet endroit, l'explication rapportée ci-dessus, pag. 198.



des livres. L'index dont il est ici question, forme un complément très-utile au dictionnaire. Il est seulement à regretter que, pour le composer, M. Morrison ne se soit pas borné à distribuer et à classer analytiquement les caractères mêmes qu'il avait précédemment arrangés selon l'ordre alphabétique. Il a fait son index indépendamment du dictionnaire, d'où il est arrivé que plusieurs milliers de termes de ce dernier ne se trouvent pas dans l'index, et réciproquement. C'est là un défaut très-grave dans un travail destiné à faciliter des recherches tout-à-fait indispensables.

M. Morrison a mis à la suite de cet index trois autres tables qui achèvent de remplir le deuxième volume; la première est prise du dictionnaire de *Khang-hi*, dont il paraît qu'on a seulement donné les feuilles à un graveur chinois, pour les reproduire par une planche nouvelle. Elle contient, dans une cinquantaine de pages, ce que les Chinois appellent *Kian-tseu*, c'est-à-dire les caractères dont le radical est difficile à reconnaître, arrangés dans un ordre purement technique, où la recherche n'exige qu'une connaissance très-légère des premiers élémens de l'écriture.

La seconde table est un index des mots anglais destiné, selon l'auteur, à soulager la mémoire et à fournir des expressions à une personne qui a déjà quelque connaissance de la langue et qui veut composer en chinois. On ne doit pas s'attendre, dit M. Morrison, que cet index puisse mettre une personne qui ne saurait pas la langue en état de choisir des termes pour exprimer ses pensées en chi-

nois. Non-seulement la table anglaise ne pourrait servir à cet objet, mais quoiqu'elle contienne près de six mille articles, comme les mots chinois ne sont indiqués que par des renvois en chiffres arabes à la page du dictionnaire où ils se trouvent, l'usage n'en semble pas fort commode. Heureusement l'auteur ne croit pas, en rédigeant cet index, avoir rempli l'engagement qu'il a pris au commencement, et qui se trouve rappelé sur le frontispice même des deux volumes que nous annonçons. D'après son plan, le dictionnaire complet doit avoir une troisième partie anglaise et chinoise; mais il entend sans doute par ces expressions une réunion plus ou moins complète de locutions et de phrases ou d'exemples, et non pas une simple liste de mots comme celle-ci. Il serait à désirer qu'il pût avoir pour modèle, dans cette partie de son travail, quelques-uns des dictionnaires latins-chinois, comme nos missionnaires en avaient composé plusieurs, et notamment comme le dictionnaire latin-mandchou-chinois, en trois volumes in-folio, et que possède la Bibliothèque du Roi.

Enfin la dernière table qui termine le deuxième volume, est intitulée : *Table synoptique des formes variées des caractères chinois*. L'auteur y a réuni, en trois cents pages imprimées à la manière chinoise, c'est-à-dire en planches stéréotypes, les formes communes, cursives et antiques des principaux caractères expliqués dans son dictionnaire. Cette table ne sera pas inutile à ceux qui voudront s'occuper de la paléographie chinoise, sans avoir à leur disposition les ouvrages originaux, comme le *Choue-wen* ou le *Tchhouan-tseu'wei*; mais

comme c'est l'arrangement même du dictionnaire, c'est-à-dire l'ordre alphabétique qui y a été suivi, elle n'offrirait qu'un secours insuffisant à ceux qui voudraient s'en aider pour déchiffrer d'anciennes inscriptions ou des préfaces écrites en caractères cursifs.

J'ai laissé de côté, pour en parler séparément, un catalogue des noms chinois des étoiles et des constellations, qui a été composé par M. Reeves, à la prière de M. Morrison, et que celui-ci a inséré à la fin de son premier volume. M. Reeves est un membre de la Société Royale de Londres, qui réside à Canton, qui s'y est occupé de travaux d'histoire naturelle, et auquel M. Morrison doit la communication de la plupart des noms des plantes et d'autres productions naturelles, qu'il a fait connaître dans son dictionnaire. Rien sans doute ne serait plus profitable aux sciences que des recherches de ce genre, entreprises sur les lieux mêmes, par une personne qui ne serait pas étrangère à la connaisance de la langue et à la lecture des livres. Relativement à l'histoire naturelle de la Chine, le moindre avantage qui puisse en résulter, serait d'avoir les moyens d'établir à volonté une synonymie exacte entre les dénominations usuelles des végétaux et des animaux, et celles qu'on rencontre dans les livres, et de tirer parti des renseignemens sur les sciences et l'économie rurale et domestique, qu'on peut extraire des traités généraux ou particuliers et des relations originales. Il y a d'autant plus à faire en ce genre, que nos missionnaires, peu versés en général dans les diverses branches des connaissances naturelles, se sont bornés, dans leurs vocabulaires, à remplacer les dénominations chi-

noises par des appellations communes, telles que *nom d'un arbre, nom d'une plante, d'un poisson* ou *d'un quadrupède*, ou, tout au plus, ont joint quelques traits vagues et insignifians pris des descriptions chinoises. On doit donc désirer que M. Reeves puisse bientôt faire jouir le public du fruit de ses travaux et du résultat de ses observations.

Dans le morceau que nous avons sous les yeux, l'auteur s'est efforcé de mettre en rapport les noms des étoiles dans les constellations chinoises et dans celles des Européens. « Cette opération, dit l'auteur lui-même, a été » fastidieuse, et le résultat n'en est pas entièrement sa- » tisfaisant. Toutefois, il y aura assez pour contenter la » curiosité de quelques-uns, et prévenir le travail de » quelques autres qui seraient disposés à faire une sem- » blable tentative. » Pour la base de son travail, il a pris un ouvrage composé en chinois par les missionnaires sous le titre de *Liu-li youan-youan*, en cent volumes, et où sont renfermés des traités sur la musique, les principes de la géométrie, le calcul des éclipses, les tables du mouvement du soleil et de la lune, et des nombres premiers, des logarithmes des nombres et de ceux des tangentes, etc. Dans le 31e volume de cet ouvrage, on donne une liste de quatre-vingt-douze étoiles, depuis la première jusqu'à la troisième grandeur, avec leur ascension droite et leur déclinaison; et une autre liste de deux cent dix-sept étoiles, depuis la troisième jusqu'à la cinquième grandeur, avec quelques nébuleuses. Outre ces deux listes, l'auteur avait encore un double planisphère du P. Verbiest, de quatre pieds de diamètre, avec une

division circulaire et une échelle graduée pour marquer la distance équatoriale; il a pu comparer la position des étoiles de ces deux planisphères avec celle d'un globe de Bardin de dix-huit pouces, et la vérifier sur l'atlas de Bode. Par ce moyen, M. Reeves a procuré une plus grande certitude aux synonymies des constellations chinoises; mais il n'a pas, comme il paraît disposé à le croire, fait une chose entièrement nouvelle et qui n'ait jamais été tentée; et la comparaison des deux systèmes uranographiques, telle qu'elle résulte du planisphère du P. Verbiest, n'a pas, ainsi qu'il l'imagine, été inconnue jusqu'ici en Europe. Le P. Noël avait donné la correspondance des constellations chinoises avec les nôtres [1]. Le P. Grimaldi, dans un ouvrage chinois dont plusieurs exemplaires sont venus en Occident, avait fait connaître le planisphère chinois gradué et partagé en six feuilles [2], d'après le planisphère du P. Pardies; et M. Deguignes fils, avait, avec l'aide de son père, donné une forme nouvelle au Catalogue du P. Noël, et fait graver deux planisphères qui ont été insérés dans le tome 6ᵉ des *Mémoires des savans étrangers*, publiés par l'Académie des Sciences. Ces différens travaux portaient tous sur une même base, la comparaison que les PP. Verbiest et Grimaldi, successivement chargés de la direction des opérations astronomiques à la Chine, avaient faite avec

[1] Dans ses *Observationes mathematicæ in Indiâ et Chinâ factæ*. Prague, 1710, in-4°.

[2] *Fang-sing thou kiaï*, ou Explication du Planisphère, par *Min-ming-'o* (le P. Grimaldi, successeur du P. Verbiest dans la charge de président du tribunal des mathématiques), imprimée en 1711.

le plus grand soin, pour appliquer les dénominations chinoises aux étoiles décrites par les PP. Riccioli et Pardies. On voit qu'il ne régnait pas dans cette matière autant d'incertitude que l'a supposé M. Reeves, et que, dans cette circonstance encore, les savans du continent ont eu sur l'écrivain anglais, du moins l'avantage de la priorité.

Cet avantage est presque le seul que leur laisse M. Morrison, car il a mis tant de zèle, tant d'activité dans la composition de ses dictionnaires, qu'il a égalé, sinon surpassé la plupart de ses devanciers. En achevant ce qu'il a commencé, il pourra se flatter d'avoir élevé à la littérature chinoise un monument qui eût pu manquer encore long-tems à cette littérature [1]. Un heureux concours de circonstances l'a favorisé : placé, par son séjour au milieu des Chinois, à la portée de tous les secours dont il peut avoir besoin ; pouvant à volonté se procurer des livres à consulter, des dictionnaires à extraire, réunir des interprètes, des copistes, des graveurs ; disposant de fonds considérables que la Compagnie des Indes a fournis généreusement, tous les genres de facilités se sont trouvés entre ses mains, et il en a dignement fait usage. Un seul obstacle l'a arrêté quelque tems pour cette dernière livraison. La politique chinoise a pris ombrage en voyant, à la solde des Anglais, des écrivains, des graveurs chinois, et elle s'est momentanément opposée à ce qu'ils continuassent leur ouvrage : « Apprenez » notre langue si vous pouvez, ont dit aux Anglais les

[1] Voyez les observations qui terminent le paragraphe précédent, ci-dessus, pag. 194.

» magistrats de Canton; mais nous ne vous fournirons » pas de secours, et nos ouvriers ne graveront pas de » caractères pour vous. » Le seul inconvénient qui soit résulté de cette mesure, c'est que les gros caractères, employés dans le Dictionnaire alphabétique, ont moins d'élégance que ceux dont on a fait usage dans les trois premiers cahiers du Dictionnaire analytique; l'exactitude et la correction n'y ont rien perdu; et, tels qu'ils sont, on peut assurer que rien de si beau n'a encore été exécuté en Europe. On a fait en ce genre tout ce que permet une munificence éclairée et inépuisable. Les mêmes séries de caractères, montant à quinze ou vingt mille signes, ont été gravés quatre ou cinq fois pour reparaître dans un ordre différent, suivant les besoins. On n'a été réduit à employer, ni le procédé pénible et toujours lent du clichage, ni les ressources encore imparfaites de la lithographie. On a gravé en métal tous les types qui étaient nécessaires, et peut-être plus qu'il n'en était besoin. On ne sera pas étonné de cette utile profusion quand on saura que la gravure ne coûte presque rien à la Chine, et que d'ailleurs les directeurs de la Compagnie ont pourvu à l'impression d'un dictionnaire chinois, en y affectant la somme de 12,000 liv. st. (environ 300,000 fr.) Ces honorables patrons savent apparemment qu'il n'y a pas de dépense dont on tire plus de profit que de celles que l'on consacre à la littérature; et qu'ouvrir à leurs concitoyens une nouvelle source de lumières, c'est leur procurer en même tems de nouveaux élémens de richesse et de prospérité.

TROISIÈME PARTIE.

DICTIONNAIRE CHINOIS-ANGLAIS [1].

En annonçant l'avant-dernière livraison du tome Ier du Dictionnaire chinois-anglais par clefs, que le docteur Morrison a publiée en 1820, nous avons fait part à nos lecteurs du projet qu'avait l'auteur de donner en une seule livraison un dictionnaire inverse, c'est-à-dire, dans lequel les mots anglais, arrangés dans l'ordre alphabétique, serviraient à trouver les mots et les phrases qui leur correspondent en chinois. C'est cette partie de son travail que M. Morrison vient de faire paraître, après un intervalle plus court qu'on n'aurait osé l'espérer, mais aussi sous une forme plus resserrée et avec une étendue moins considérable que ne semblaient l'annoncer et les expressions de l'auteur, et les développemens nombreux, et les digressions de toute espèce auxquels il s'est livré dans les premières parties de son ouvrage.

C'est sans doute une difficulté considérable que de rendre, dans un dictionnaire, les mots d'une langue étrangère de manière à en faire saisir les sens primitifs et secondaires, les acceptions propres et métaphoriques, les valeurs différentes et les nuances particulières. Toutefois on a pour ressource, dans ce cas, les définitions, la faculté de réunir des termes synonymes ou presque synonymes, dont l'accumulation tient lieu de l'expression exactement correspondante au mot qu'on veut expliquer, et par-dessus tout, de faire sentir la valeur

[1] Part. III, Macao 1822, un vol. in-4° de 480 pages.

exacte par des passages empruntés aux auteurs ou à la langue commune; mais cette difficulté n'est rien auprès de celle qu'on éprouve en voulant donner dans cette langue étrangère des équivalens à tous les mots de sa langue maternelle. C'est une simple traduction qu'on a à faire dans le premier cas; c'est véritablement dans l'autre un idiome étranger qu'il faut écrire ou parler. C'est alors qu'on sent dans toute leur étendue les différences qui existent chez les hommes dans la manière d'exprimer leurs pensées, de les grouper, de les combiner, de les revêtir de formes particulières. La difficulté va souvent jusqu'à l'impossibilité, et l'on est étonné, dans tout ouvrage de ce genre, en comptant le nombre des termes simples qui sont nécessairement rendus par des périphrases. Or, tout exemple d'une pareille substitution constate un défaut d'accord dans la pensée même, une sorte d'infériorité d'un côté ou de l'autre, et un esprit exempt de préjugés reconnaîtra facilement que cette infériorité est souvent réciproque, et qu'autant il manque d'expressions à un peuple pour rendre les mots de notre langue, autant il s'en faut que nous puissions, à notre tour, expliquer dans notre langue les termes de l'idiome de ce peuple. La conclusion qu'on pourrait tirer de ce fait, c'est que les notions morales ou métaphysiques, les tropes, les images, produits de l'imagination, doivent s'altérer plus ou moins en passant d'une langue dans une autre, et que chaque peuple a un fonds d'idées intraduisibles, et qu'il ne peut communiquer à un autre sans recourir aux périphrases, moyen embarrassant, insuffisant, et souvent impraticable.

Le défaut d'accord dont nous venons de parler est peu sensible dans les langues de peuples voisins, qui ont ensemble des rapports multipliés, et par conséquent beaucoup d'idées communes. On pourrait le croire nul, avec une attention médiocre, et si l'on se contentait d'approximations, en considérant, par exemple, un de ces dictionnaires où les mots anglais et français, ou français et allemands, sont successivement rapprochés et expliqués les uns par les autres; mais rien n'est plus frappant dans un dictionnaire anglais-chinois, tel que celui que nous annonçons, que cette multitude de mots simples en anglais, qu'il a fallu définir ou rendre en chinois par des expressions composées, faute de terme qui pût les représenter exactement. Si le dictionnaire était bien fait, on pourrait assurer, dans tous ces cas, que l'idée exprimée par le mot anglais n'est pas du nombre de celles qui se présentent naturellement à un Chinois. On serait ramené à la même opinion toutes les fois qu'on trouverait des expressions improprement nommées synonymes, rendues par un seul et même terme; toutes les fois encore qu'on verrait des familles de mots complètes dans la première langue, et réduites à une ou deux expressions dans la seconde, ici le verbe, le nom d'agent, le nom d'action, l'adjectif verbal, le nom abstrait, marquant toutes les phases ou tous les rapports d'une même idée; là un seul mot plié successivement à toutes ces fonctions, quoiqu'il n'en remplisse naturellement qu'une seule. C'est, je le répète, par la comparaison de deux idiomes aussi éloignés l'un de l'autre, que paraît

dans tout son jour la différence immense qui existe entre les deux peuples qui les parlent. Cette réflexion, qui se présente d'elle-même à la vue du nouveau volume de M. Morrison, doit surtout être présente à l'esprit de ceux qui le jugeront et qui seraient tentés de considérer comme des omissions de l'auteur les imperfections qui tiennent à la nature du travail qu'il a entrepris.

Le volume dont il s'agit contient quatre cent quatre-vingts pages, et, selon un calcul approximatif, entre six et sept mille mots anglais, sans compter les expressions composées qui se trouvent rangées dans les articles principaux. Sur ce nombre, il y a beaucoup de mots qui manquent d'équivalens directs, et qui ne sont rapportés que pour donner occasion de placer une phrase où l'idée qu'ils expriment est introduite; beaucoup d'autres qui sont étrangers à l'anglais comme au chinois, tels que *jonque*, *mandarin*, *bonze*, *kalpak*, *khan*, *koran*, *tael*, *mas*, *condorin*; d'autres qui expriment des idées tellement nouvelles ou particulières aux Européens, qu'on n'a pu faire autre chose que d'avertir que le terme correspondant manquait, ou de le remplacer par une phrase forgée à plaisir, tels que *compagnie* (marchande), *jury*, *kaleidoscope*, *abracadabra*; enfin une grande quantité de noms latins d'êtres naturels, comme plantes, oiseaux, poissons, etc. Ce qui appartient réellement au fonds de la langue anglaise se trouverait réduit de près d'un tiers, si l'on supprimait toutes ces classes de mots : c'est là pourtant tout ce que l'auteur a pu rendre de son idiome maternel, après tant d'années de résidence dans un pays dont il s'est attaché surtout à apprendre la langue, dans la vue

de remplir les fonctions d'interprète près le *comité choisi* de la Compagnie des Indes.

Suivant la remarque que nous avons déjà faite en annonçant d'autres livraisons du même ouvrage, M. Morrison ne s'est pas attaché à un système de rédaction fort régulier. Plusieurs de ses articles sont excessivement courts; d'autres, au contraire, allongés par des additions qu'on pourrait déclarer superflues, s'ils ne contenaient parfois des renseignemens utiles, quoique déplacés. Au mot *calendrier* (*kalendar*), se trouve l'extrait incomplet du calendrier de la première année *Tao-kouang*, qui a commencé le 3 février 1821. Au mot *fleur* (*flower*), on voit une liste de cent quarante-huit noms de plantes, distribuées d'après les mois de l'année où elles fleurissent; au mot *porcelaine*, un long détail sur la fabrication et le commerce de la porcelaine; et au mot *jésuite*, l'épitaphe de S. François Xavier.

C'est une véritable richesse dans ce dictionnaire que l'addition d'un si grand nombre de noms d'êtres naturels, animaux ou végétaux, et de productions minérales, mis en rapport avec les synonymies européennes. Quoiqu'on pût désirer de les trouver disposés dans un meilleur ordre, on ne saurait refuser beaucoup de reconnaissance aux auteurs qui, profitant de leur séjour dans les pays orientaux, et des études auxquelles ils se sont livrés en Europe, nous rapportent de l'Asie, non pas seulement des échantillons sans noms, comme font trop souvent les naturalistes, ou des noms sans échantillons, comme l'ont fait plus souvent encore des voyageurs peu instruits, mais les uns et les autres réunis, les oiseaux et les in-

sectes, les graines ou les plantes sèches, accompagnés des dénominations qui leur sont attribuées dans leur patrie, et à l'aide desquelles on peut rechercher dans les livres les détails de culture, de mœurs, d'usages de tout genre qui s'y rapportent. Pour la Chine, nos missionnaires avaient trop négligé ce genre de secours, parce que le hasard avait voulu qu'au milieu de tant d'hommes instruits ou profonds, de philologues, d'historiens, d'antiquaires, de mécaniciens, de géomètres et d'astronomes, il ne se rencontrât pas un seul naturaliste. Aussi tout ce qu'on trouvait dans leurs livres et jusque dans leurs meilleurs dictionnaires, c'était, ou des explications qui n'apprenaient rien, comme *nomen herbæ, nomen arboris, avis, piscis,* ou des descriptions qui ne valaient guère mieux, parce qu'elles étaient tronquées ou mal traduites, et séparées des figures qui, dans les livres chinois, en sont le complément indispensable. M. Morrison, dans ses dernières publications, s'est écarté de cette marche vicieuse : il a donné, autant qu'il lui a été possible, l'appellation linnéenne qui correspond à la dénomination chinoise, et il nous apprend que le travail qui a servi de base à ces rapprochemens a été fait par MM. J. Reeves, membre de la société royale de Londres, et J. Livingstone, docteur en médecine. C'est un véritable service que ces deux naturalistes auront rendu à tous ceux qui s'efforcent de tirer des livres chinois des notions exactes et précises sur les arts mécaniques, la géographie physique et la pharmacopée.

Un morceau assez curieux par son objet a été mis par M. Morrison à la tête de son volume : c'est une explica-

tion en chinois du système alphabétique des Européens, sous ce titre, *Ying-ki-li koue tseu iu siao yin, Petite introduction à la connaissance des lettres du royaume d'Angleterre.* Il est dit dans cette petite dissertation que les genres d'écriture usités dans l'univers ne sont pas au nombre de moins de deux cents, mais qu'ils offrent beaucoup de différences, soit quant à la méthode de lecture, soit quant aux formes des lettres.... Au fond pourtant ils se réduisent à deux, l'un qui représente les sons des mots, et l'autre qui en exprime le sens. Parmi les premiers on cite les caractères *fan*, ou samskrits, ceux des Mandchous, ceux des *Ying*, ou Anglais, et ceux des autres royaumes occidentaux et de l'Europe. Quant à ceux qui expriment le sens des mots, ce sont les anciens caractères du royaume de *Yi-tchi-pi-to* (Égypte), et les caractères anciens et modernes de la Chine. On serait assez embarrassé de déterminer la préférence à accorder à l'un de ces systèmes, qui ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Les caractères qui peignent le sens, n'expriment pas les sons, et cependant il faut que la mémoire retienne les uns et les autres. C'est un défaut incontestable. D'ailleurs cette faculté représentative du sens ne s'applique pas aux idées conçues par l'esprit, indépendamment de l'existence des choses. Ceux qui désignent les objets matériels ont, d'un autre côté, un grand avantage.... On donne ensuite les vingt-six lettres *Ying*, sous les deux formes, c'est-à-dire, les grandes et les petites lettres, avec une série de caractères chinois qui en représentent à peu près le son, *ya, pi, si, ti, yi, fou, tchi*, etc., et, comme l'on voit,

d'après la prononciation anglaise. Ces lettres, ajoute-t-on, ont été anciennement employées par les peuples du pays de *Lo-ma* (Rome), et servent aussi aux royaumes de *Fa-lan-si* (France), de *Mi-li-kian* (Amérique), de *Po-eul-tou-khi* (Portugal), quoique les langues de tous ces pays diffèrent beaucoup entr'elles. Ce petit morceau, dont l'auteur n'a pas donné la traduction, nous a paru assez bien écrit en chinois. C'est de cette manière, à ce qu'il nous semble, mais peut-être avec moins de brièveté, qu'il faut s'y prendre pour communiquer à un peuple, dans sa propre langue, des notions qui lui sont tout-à-fait étrangères. Il est fort difficile de définir les *lettres* en faisant usage des caractères chinois, et d'expliquer ce que c'est que l'alphabet dans une langue qui est en grande partie étrangère à la représentation des sons. Plusieurs auteurs chinois, qui ont traité de cette matière, à l'occasion des alphabets indiens ou tartares, et l'empereur Khang-hi lui-même en exposant les règles de la prononciation chinoise, se sont très-mal expliqués, et n'ont pu donner à leurs lecteurs que des idées confuses. Il ne faudrait pas se prévaloir de ce fait pour mettre l'alphabet au-dessus de l'écriture figurative : car ceux de nos écrivains qui ont parlé des caractères chinois, ne se sont en général exprimés ni plus clairement, ni avec plus d'exactitude.

Les imperfections du volume que nous examinons, et dont nous avons parlé précédemment, ne doivent pas être jugées à la rigueur; elles étaient comme inévitables dans la grande et importante entreprise de M. Morrison, et l'on peut plutôt s'étonner qu'il n'en ait pas laissé

glisser un plus grand nombre, au milieu d'une masse si volumineuse d'explications et de définitions, résultat de tant de recherches, de traductions et de comparaisons. Malheureusement, il paraît que l'auteur est comme accablé du poids de tant de travaux, et l'on ne saurait en être surpris quand on pense qu'en sept ans il a donné deux parties entières de son grand dictionnaire triple, et environ le cinquième de la troisième partie, formant en tout près de trois mille pages grand in-4°, sans parler de sa grammaire et de quelques autres ouvrages moins considérables. La prodigieuse patience qu'il lui a fallu pour un si grand ouvrage, pourrait bien être épuisée. « Son » dictionnaire, dit-il, n'a pu être achevé avant que plu- » sieurs de ceux qui s'étaient d'abord intéressés à l'auteur » et à l'ouvrage ne fussent descendus dans la tombe, et » l'ardeur qui l'avait soutenu jusqu'ici dans l'exécution » d'une tâche fastidieuse, telle que la traduction et la » compilation des mots, n'anime plus son sein. Il s'est » pressé de finir cette partie, et il en usera de même à » l'égard de ce qui reste à composer de la première. » Il serait bien fâcheux que le découragement annoncé par cette phrase influât sur la manière dont M. Morrison terminera son dictionnaire par clefs, le plus important, sinon le plus usuel des trois qu'il a entrepris à la fois. Nous serions bien fâchés de voir se réaliser les prédictions qui ont été faites en Europe, lors de l'apparition des premières parties de ce beau travail [1], et d'après lesquelles il faudrait trente années à M. Morrison pour l'achever

[1] *Allgemeine Litteratur-zeitung*, febr. 1818, n. 29 et 30.

tel qu'il l'a commencé. Nous sommes persuadés que l'auteur même de ces prédictions partagerait notre regret, et qu'il ne souhaite rien tant que de les voir démentir par l'événement.

SUR LE SUPPLÉMENT

AU DICTIONNAIRE CHINOIS-LATIN DU P. BASILE,

RÉDIGÉ PAR M. KLAPROTH.

LORSQU'EN 1808, M. Deguignes fils fut chargé de faire imprimer le *Dictionnaire chinois-latin* du P. Basile de Glémona, il n'y avait personne en Europe qui eût acquis, par une étude pratique de la langue chinoise et des travaux approfondis et rendus publics, le droit de juger cet ouvrage, et d'indiquer à l'éditeur les améliorations dont il était susceptible. La copie qu'on en possédait alors, et qu'on destinait à l'impression, connue sous le nom de *Manuscrit du Vatican*, passait, par une sorte de tradition, pour un ouvrage accompli dans son genre, et l'on fit une loi à l'éditeur de la reproduire sans y rien changer. On lui permit seulement d'y faire quelques additions, en les distinguant par un signe particulier, et de remplacer l'ordre alphabétique des mots chinois, que les missionnaires avaient presque toujours suivi, par le système analytique des caractères ou l'ordre des clefs, plus commode pour les Européens, parce qu'il n'exige pas la connaissance de la langue parlée.

Mais, depuis cette époque, l'étude du chinois a pris en Europe un nouvel essor, et elle est même devenue l'objet

d'un enseignement public. Il ne s'est plus agi, comme autrefois, de resasser des notions élémentaires, ou de traiter, à l'aide de mémoires fournis par les missionnaires, quelques questions relatives à l'antiquité des Chinois, ou à la nature de leur écriture. C'est le savant auteur de l'Histoire des Huns qu'on a dû prendre pour modèle; ce sont des extraits et des traductions des livres chinois, qu'il a fallu faire, sans avoir, comme Fourmont et Fréret, des Prémare et des Gaubil pour correspondans à la Chine. Avec des moyens nouveaux qui manquaient à ces hommes habiles, mais privé de quelques autres genres de secours qui étaient à leur disposition, on a dû entreprendre une nouvelle série de recherches, approfondir la littérature, examiner la langue elle-même sous de nouveaux points de vue, étudier l'histoire et la géographie dans de nouveaux détails, et aborder enfin les livres qui traitent des sciences et des arts. Bientôt on a pu s'apercevoir de l'insuffisance des dictionnaires composés par les missionnaires pour tous ces objets, et on a reconnu que celui du P. Basile en particulier, excellent sans doute pour traduire à la Chine, et avec le secours des maîtres du pays, quelques sermons du latin en chinois, ou des fragmens d'ouvrages moraux du chinois en latin, n'était pourtant qu'un vocabulaire très-imparfait, désormais insuffisant pour les besoins des étudians.

C'est une vérité dont M. Klaproth a pu être plutôt et mieux convaincu qu'un autre, qui lui a fait entreprendre la composition d'un supplément, dont il publie en ce moment la première livraison. Appelés, en rendant compte de ce travail d'un savant étranger, à émettre en

même tems notre opinion sur celui d'un voyageur estimable, d'un compatriote dont le nom, si honorable et si cher pour tous les amis des lettres et de la saine érudition, a droit à des hommages plus particuliers de la part des membres de l'Académie des inscriptions, et des collaborateurs du Journal des Savans, nous nous reprocherions de commencer l'exposé des imperfections qu'on peut remarquer dans le Dictionnaire imprimé, et qui ont rendu la publication d'un supplément indispensable, sans avoir auparavant payé un juste tribut d'éloges au zèle, à la patience et même à l'exactitude dont l'éditeur a fait preuve dans cette publication importante. L'impression d'un volume grand in-folio de plus de 1,100 pages, avec un grand nombre de caractères chinois et de numéros de renvoi, était sans doute une entreprise pénible et laborieuse. En l'achevant, M. Deguignes s'est acquis un honneur qu'on ne saurait lui enlever, celui d'avoir le premier fait paraître un dictionnaire chinois imprimé, ouvrage attendu depuis cent cinquante ans, que notre nation devait à l'Europe, et qui, malgré les nombreux défauts et les lacunes qu'on peut y remarquer, n'en est pas moins un livre éminemment utile, qui assure à l'éditeur la reconnaissance des savans.

Nous aurions besoin de rappeler ces sentimens que nous consignons ici avec franchise, si nous voulions donner une analyse suivie d'un morceau que M. Klaproth a admis à la tête de son ouvrage, et qui a pour titre : *Examen critique de l'édition du Dictionnaire chinois du P. Basile de Glémona.* Ce morceau, qui occupe vingt-neuf pages in-folio, contient un relevé de

toutes les fautes et de toutes les omissions qu'on remarque dans le dictionnaire imprimé, exposées et commentées avec une sévérité que quelques-uns pourront trouver excessive. Cette raison, et d'autres encore, nous engageraient à passer entièrement sous silence l'*Examen critique* [1], s'il ne contenait quelques notions que nous croyons neuves et d'une utilité générale, et si nous ne devions en tirer les considérations propres à faire ressortir l'utilité des différentes additions que M. Klaproth a fait entrer dans son Supplément. Effectivement, il règne entre ces deux parties de l'ouvrage une correspondance exacte. Les erreurs ou les omissions indiquées dans l'une sont corrigées ou réparées dans l'autre. On voit qu'on ne pourrait que difficilement les séparer dans une analyse, et qu'il faut de toute nécessité connaître l'étendue du mal, si l'on veut apprécier l'utilité du remède.

Parmi ces notions, que nous nous permettons d'indiquer aux commençans dans l'*Examen critique*, et que nous n'avons puisées dans aucun autre ouvrage antérieur, nous citerons les règles relatives aux noms d'hommes; elles sont rappelées à l'occasion d'une table des noms de familles, que le P. Basile avait jointe à son Dictionnaire. On sait que le nombre des noms de cette espèce est dé-

[1] L'*Examen critique* dont il est ici question aurait pu trouver place dans ce recueil; indépendamment des motifs qu'on vient de rappeler, et qui peut-être faisaient à l'auteur une loi de ne plus en multiplier les exemplaires, la nature de plusieurs discussions qui y sont introduites, aurait réclamé l'emploi des caractères chinois, qu'on a désiré éviter dans ces *Mélanges*. D'ailleurs, la plupart des notions élémentaires qu'on y avait réunies, ont depuis été reprises par l'auteur lui-même, traitées avec plus de développement, et mises en un lieu plus convenable dans ses *Élémens de la Grammaire chinoise*.

terminé à la Chine par un usage presque invariable : mais, comme il y en a plusieurs qui sont significatifs, on pourrait, si l'on n'y prenait garde, les prendre en traduisant, pour des mots ordinaires, et se voir entraîné par là dans les méprises les plus graves. La table du P. Basile ne saurait faire entièrement éviter ce genre d'erreurs, parce que les noms des familles, les seuls qu'elle contienne, ne sont pas les seuls qui puissent causer de l'embarras, et que les noms individuels, les surnoms, les titres, presque toujours significatifs, n'y sont pas compris. M. Klaproth n'eût pu, sans entreprendre de rédiger un dictionnaire historique, songer à la compléter sous ce rapport; mais il a du moins rétabli les noms de deux syllabes, omis par le P. Basile et son éditeur, et parmi lesquels il s'en trouve de très-célèbres; tels que ceux de *Sse-ma* [1], *He-lian* [2], *Wei-si*, *Iu-wen*, *Eou-yang*, *Tso-khieou*, et plusieurs autres. On désigne les noms de deux syllabes par les mots de *Fou-sing* (noms doubles), ou disyllabiques.

Le nom de famille se place toujours le premier, et quelquefois même, quand il s'agit de philosophes du premier rang, ou d'écrivains supérieurs, on n'y ajoute que le mot *chi*, qui signifie famille, et l'on dit par antonomase, *Hiu-chi*, *la famille* Hiu, pour *Hiu-chin*, nom du premier et du plus illustre des lexicographes

[1] Nom de famille de plusieurs historiens célèbres, et notamment de Ssema-thsian et de Ssema-kouang. Voyez la vie de ces deux hommes illustres dans le quatrième volume.

[2] Famille tartare qui a fondé quelques principautés dans le nord de la Chine.

chinois; *Tso-chi*, pour *Tso-khieou-ming*, etc., cet usage a aussi lieu pour les femmes. Le *ming*, nom propre ou *petit nom*, est celui qu'on reçoit en naissant, qu'on se donne en parlant de soi, par lequel le fils se désigne lui-même en parlant à son père, le sujet en adressant la parole à son prince. La politesse ne permet pas d'employer le *ming* des personnes à qui l'on doit du respect, et les lois défendent de prononcer ou d'écrire celui des empereurs vivans. On cite à ce sujet un trait remarquable : l'empereur contemporain de Louis XIV, auquel l'usage européen a donné le nom de *Khang-hi*, avait reçu en naissant le petit nom ou sobriquet de *Hiouan-ye*, *étincelle bleue*. Dès le moment où ce prince monta sur le trône, les caractères *hiouan* (bleu) et *ye* (étincelle), durent être évités dans l'écriture; et, pour les tracer sans crime, il a fallu les tronquer dans tous les livres imprimés sous le règne de cet empereur, et postérieurement. C'est ce qu'on a fait en leur ôtant un trait, non-seulement dans le caractère simple, mais encore dans tous les groupes plus compliqués où ils entraient en composition. L'usage s'en est conservé jusqu'à présent, et à chaque mutation de règne, le nombre de ces caractères ainsi tronqués doit nécessairement augmenter [1]. La délicatesse et les scrupules des Chinois à cet égard se concevront mieux si l'on se rappelle que sous le règne de Khian-loung, un lettré fut condamné à être

[1] Cet usage a même une dénomination particulière : *Pi-ming*, *éviter le petit nom*. On dit : tel caractère a été abrégé; tel nom de peuple changé, telle locution modifiée; *pi-ming*, dans la vue d'*éviter le petit nom* de l'empereur régnant.

coupé en dix mille morceaux pour avoir osé, entre autres crimes, faire entrer dans un livre imprimé les petits noms des empereurs de la famille régnante. Il est vrai que ce lettré avait encore eu l'audace de faire des pronostics sur la dynastie, et de fixer la durée du règne actuel à cinquante-sept ans. L'empereur, par un acte de clémence, remit à ce criminel une partie de sa peine, et on se borna à lui trancher la tête sans aucun délai.

Le *tseu*, ou titre, remplace le *ming;* c'est un nom qu'on reçoit à vingt ans en prenant le bonnet viril. On le donne aux filles quand elles sont fiancées. Ce titre est ordinairement choisi pour les lettrés, d'après quelque circonstance remarquable de leurs études, ou relative à leurs examens. C'est le plus souvent un éloge de ce qu'ils ont offert de louable; il en est de même du *hoeï* ou titre posthume que l'on donne à un homme après sa mort, et qui sert à le désigner dans les cérémonies funèbres que sa famille continue long-tems encore de faire en son honneur. Pour les empereurs, ce titre posthume se nomme *miao-hao*, nom de temple. On le leur décerne quand ils ont cessé de vivre. Ce titre est destiné à exprimer l'opinion qu'on s'est faite du caractère d'un prince pendant son règne. Beaucoup sont, en effet, l'expression anticipée du jugement de la postérité; d'autres marquent seulement les dispositions où s'est trouvé le nouveau prince à l'égard de son prédécesseur.

Le système que M. Deguignes s'est formé sur l'antiquité chinoise, d'après ce qu'on pourrait appeler les divagations historiques du P. Cibot, le plus téméraire, et, s'il est permis de le dire, le moins éclairé des mission-

naires français à la Chine. Ce système, déjà exposé par l'auteur en différentes occasions, a été reproduit sans une nécessité absolue dans la préface du Dictionnaire chinois; on a fait dans l'*Examen critique* quelques remarques à ce sujet, sans entreprendre une réfutation suivie, qui n'eût pu être qu'une répétition de celle qu'a rédigée le P. Amiot [1] : on s'est principalement attaché aux endroits où les textes chinois, ou bien le sens de certains caractères, étaient invoqués comme des preuves à l'appui de l'opinion de l'auteur, et on fait voir, en citant ces textes mêmes, ou en analysant les caractères et rapprochant les interprétations qu'en donnent les meilleurs dictionnaires chinois, qu'il n'y a rien, dans les originaux, de ce que l'auteur a cru apercevoir dans certaines traductions. Ainsi, dans le dessein de prouver qu'au douzième siècle avant notre ère, la Chine était encore un pays peu habité, et où les villes étaient fort rares, M. Deguignes cite un passage du *Chou-king*, sur lequel les meilleurs interprètes n'ont jamais varié, il s'agit d'un établissement fondé par Tcheou-koung sur les bords de la rivière Lo. M. Deguignes traduit ce passage à sa manière, et prétend qu'il ne saurait être question d'une ville, mais d'un campement, parce que l'on ne mit que cinq jours à l'achever. « Est-il possible de se persuader, » dit-il, qu'une ville, quelque petite qu'elle soit, puisse » être construite avec tant de promptitude! » Mais le mot qu'il traduit par *camp*, signifie *dresser un plan*, *tracer une enceinte sur le terrain* (en mandchou *bodombi*); et c'est ce plan ou cette enceinte qui furent

[1] *Mémoires des Missionnaires*, tom. II.

terminés en cinq jours, ce qui n'a rien d'invraisemblable. Plus loin il se refuse à croire que les Chinois aient connu la sphère à une haute antiquité, et le nom de *kaï-thian*, qu'on applique à cet instrument dans les livres anciens, lui paraît signifier *traité d'astronomie*. A la rigueur, que le mot de *kaï-thian* ait le sens de *sphère* ou de *traité d'astronomie*, cela paraît assez indifférent pour l'état des connaissances des Chinois, et l'on ne voit pas quelle conclusion on pourrait tirer de cette différence; mais *kaï-thian* pour *traité d'astronomie*, ou, comme le veut M. Deguignes, pour *abrégé du ciel*, serait une expression contraire à toutes les règles de la langue, et l'acception d'*abrégé* qu'il attribue au mot *kaï* n'est fondée que sur une méprise du P. Basile. Plusieurs autres exemples du même genre, cités dans l'*Examen critique*, sont destinés à faire voir que si l'on veut, dans les questions d'antiquité, s'appuyer de la composition des caractères et raisonner d'après les élémens primitifs dont ils ont été formés, on doit les chercher dans les monumens qui se sont conservés, ou dans les livres où les Chinois eux-mêmes en ont recueilli les débris. Il n'y a que ce moyen d'éviter une foule d'erreurs plus ou moins graves, dans lesquelles on tombera nécessairement, toutes les fois qu'on voudra rechercher les traditions anciennes dans les formes, comparativement très-modernes, des caractères, ou discourir sur les acceptions des mots d'après les vocabulaires très-imparfaits des Européens, sans recourir aux traités et aux dictionnaires originaux, où toutes ces acceptions sont chronologiquement arrangées et discutées avec une méthode et

une régularité admirables. Il y a à cet égard une distinction fondamentale, que nous indiquerons en répétant les termes mêmes de l'*Examen critique*, et en ne supprimant que les développemens qu'il serait difficile d'analyser [1].

L'écriture chinoise a éprouvé, par l'effet du tems, deux sortes de modifications : la première n'a porté que sur l'extérieur et la forme des traits qui composent les caractères. Ces traits, d'abord figurés par des mains inhabiles, et irrégulièrement sillonnés, représentaient, suivant les Chinois, les traces des oiseaux sur le sable, ou la figure du têtard. Ils devinrent ensuite plus réguliers, et successivement arrondis ou brisés, ou épais et lourds, ou mêlés de pleins et de déliés. A travers tous ces travestissemens, la composition intime du caractère put rester, et resta effectivement sans altération, dans beaucoup de cas, et les mêmes combinaisons d'images et de symboles se perpétuèrent par des transcriptions successives. En effet, malgré ces changemens, on peut encore à présent reconnaître le même fond dans les quatre formes du même signe, aussi facilement qu'on reconnaîtrait un mot français écrit en lettres gothiques, capitales, romaines, italiques, etc.

L'autre genre d'altération a attaqué les caractères dans leur structure intime, et c'est, pour le dire en passant, celle qui a le plus contribué à en multiplier le nombre apparent. On a pris l'un pour l'autre des radicaux sy-

[1] Voyez pour plus de détails, et pour les exemples à l'appui de toutes ces distinctions, l'*Examen critique* et les *Élémens de la Grammaire chinoise*.

nonymes, ou des radicaux un peu différens, souvent même des radicaux entièrement étrangers les uns aux autres. On a remplacé l'image des *plantes* par celle des *roseaux*, ou par celle des *arbres*; la clef de la *bouche* par celle de la *parole*, ou *vice versâ*, ou bien, on a déplacé la clef, et mis en bas du caractère celle qui était à côté du caractère ou au-dessus. Tantôt on a retranché une clef, d'autrefois on en a ajouté une. Tous ces changemens ont eu lieu à différentes époques, et par des motifs divers : par nécessité, quand, en réunissant deux ou plusieurs groupes d'images déjà formés, le caractère nouveau eût été un groupe d'une complication excessive; par choix et par délicatesse, quand on a préféré une combinaison nouvelle de symboles, pour exprimer plus nettement et plus ingénieusement une idée complexe; par caprice enfin ou par ignorance, quand on a pris un groupe pour un autre, auquel l'usage avait assigné un sens ou un son à peu près semblable. C'est ainsi que s'est formée cette foule prodigieuse de caractères qui, si l'on n'a égard qu'au sens ou à la prononciation, se réduisent réellement à un nombre assez borné, mais qui sont multipliés d'une manière effrayante, si l'on a égard à leur forme extérieure, la seule chose qu'on puisse étudier pour les connaître et pour les chercher dans les dictionnaires.

La classification complète de tous ces caractères serait un travail immense qu'on ne peut attendre de celui qui entreprend seulement de rédiger un dictionnaire usuel. Mais ce qu'on est en droit d'exiger, c'est que tous les mots qu'on admet dans ce dictionnaire, s'y trouvent

sous les différentes formes que l'usage a consacrées, et qui sont employées concurremment dans les mêmes livres. A cet égard, le vocabulaire du P. Basile laissait beaucoup à désirer, et, loin de le perfectionner sous ce rapport, l'éditeur, par suite du système qu'il a embrassé, s'est vu conduit à faire des suppressions qui rendent plus sensibles et plus fâcheuses les imperfections de l'original. M. Klaproth a entrepris de remédier aux unes et aux autres, et son travail ne sera pas moins utile à ceux qui pourraient posséder des copies manuscrites plus ou moins parfaites du dictionnaire du P. Basile, qu'aux personnes qui n'ont que ce même dictionnaire, imprimé par les soins de M. Deguignes.

Le principal désavantage et l'infériorité la plus sensible qu'offre le dictionnaire imprimé, si on le compare aux manuscrits qu'on peut considérer comme en étant l'original, provient de la manière dont on a exécuté le nouvel arrangement des caractères. Comme on s'est attaché à suivre l'ordre des dictionnaires chinois imprimés, d'après lesquels Fourmont avait fait calquer et graver ses types de bois, il en est résulté qu'on s'est vu dans la nécessité d'omettre un grand nombre de *variantes*, c'est-à-dire, de manières différentes de représenter le même mot. On a bien souvent répété qu'un trait de plus ou de moins changeait le sens des caractères; qu'une requête où se trouvait un seul caractère ainsi altéré, ne saurait être mise sous les yeux de l'empereur, sans exposer son auteur à de sévères punitions. Cette assertion, prise dans sa généralité, n'est qu'une grave erreur. Il y a en chinois des incorrections qui ne sont pas admise

par les gens instruits, et qui seraient aussi choquantes pour un lettré, qu'une faute d'orthographe l'est en Europe aux yeux des personnes qui savent leur langue; mais il en est d'autres, et en grand nombre, qui sont du bel usage, qu'il est ordinaire d'employer au lieu du caractère exact, et qui sont, non des fautes, mais des licences calligraphiques que les plus grands lettrés et l'empereur lui-même emploient de préférence en écrivant. On ne peut, si l'on ne connaît ces abréviations, ces caractères vulgaires, ces *variantes*, lire un seul manuscrit, un seul acte public, un décret, une proclamation, une instruction, un passeport, une lettre, un contrat, un billet de visite; les romans, les poëmes, les préfaces, la plupart des livres imprimés sous la dernière dynastie, sont remplis de ces caractères non classiques, et présentent par conséquent des difficultés insurmontables à ceux qui n'auraient que le dictionnaire imprimé, ou même que les dictionnaires classiques des Chinois, où beaucoup des formes les plus vulgaires ne sont pas admises.

Les Chinois ont très-grand soin de distinguer ces diverses classes de caractères qu'on n'emploie pas indifféremment, mais qui trouvent place dans chaque sorte de composition, suivant le sujet ou la forme adoptée par l'auteur. Il y en a onze principales, qu'on distingue avec soin par des noms particuliers, et dont on trouve pour la première fois, dans l'examen critique, une énumération complète, puisée dans les dictionnaires originaux. Au premier rang sont les caractères *tching*, ou exacts, c'est-à-dire, tracés régulièrement avec tous les traits qui doivent les composer. On peut, à la place de ces carac-

tères *exacts*, substituer ceux qui sont à leur égard *thoûng*, c'est-à-dire, synonymes dans toutes leurs prononciations et acceptions, ou même ceux qui ne sont que *thoûng* [1], c'est-à-dire, partiellement synonymes, n'ayant de commun que certaines significations, et différant du reste, soit pour le son, soit pour le sens. Il y a des formes *anciennes*, *koù*, ou même *primitives*, *pèn*, qui sont encore employées à présent, concurremment avec les formes que l'usage a introduites dans les tems modernes, *kîn*. Il y a en outre deux classes de caractères qui ont été usitées anciennement, dont quelques signes détachés se retrouvent aussi dans l'écriture moderne; mais ceux qui sont les plus nécessaires à connaître sont les caractères *sou*, ou vulgaires. L'usage permet de faire à certains mots des retranchemens ou des additions d'un ou de plusieurs traits : si, comme cela arrive souvent, l'altération va jusqu'à réduire à cinq ou six traits le caractère qui devrait en avoir dix-huit ou vingt, cette sorte d'abréviation se nomme *sèng*. Si l'altération n'est que tolérée dans l'usage ordinaire, et que les puristes la désapprouvent, on nomme le caractère *'ó*, fautif, corrompu. Enfin, si les bons auteurs ont réprouvé la forme nouvelle que quelques écrivains néologues auraient voulu donner à un caractère, on le nomme *féi*, mauvais, inexact. Les caractères qu'on désigne ainsi ne doivent pas entrer dans une composition soignée; ce qui n'empêche pas qu'on n'en admette beaucoup dans les livres mal ou médiocrement bien imprimés. Ce sont des fautes,

[1] Avec un caractère différent du précédent.

mais des fautes qu'il est essentiel de connaître, si l'on veut entendre les ouvrages chinois les plus répandus.

On jugera maintenant l'importance des retranchemens que l'éditeur a fait subir au texte du P. Basile de Glemona. De tous ces caractères vulgaires, abrégés, corrompus ou synonymes, connus sous le nom de *variantes*, et que les missionnaires plaçaient, dans leurs copies du *Han tseu si yi*, à côté du caractère principal, M. Deguignes n'a conservé que le très-petit nombre de ceux qui se trouvaient parmi les types dessinés par Fourmont; les autres, qu'il eût fallu faire graver, ont été supprimés. Il est aisé de sentir qu'il en doit résulter un grand embarras pour les commençans, et même pour les personnes déjà versées dans la connaissance des caractères; car les Chinois eux-mêmes, tout habitués qu'ils sont dès l'enfance à ces manières d'écrire vulgaires et non classiques, ont souvent besoin de recourir à des tables où elles sont expliquées, et qu'ils mettent à la tête de quelques-uns de leurs dictionnaires. C'est dans ces livres que M. Klaproth a cherché les moyens de réparer cette importante omission. Outre beaucoup de mots qu'il a fait entrer dans son supplément, en les caractérisant d'après les distinctions que je viens de rappeler, il nous donne dans cette première livraison la table des caractères vulgaires, qui en contient cent soixante-cinq; deux autres tables de formes anciennes, qui s'emploient, parmi les formes modernes, dans les livres écrits avec une sorte d'affectation d'archaïsme; elles en contiennent en tout deux cent quarante-deux; et deux autres encore, contenant,

l'une, des caractères qui se prennent habituellement les uns pour les autres, et la seconde, des caractères analogues dans leur forme, mais différant par leur prononciation et leur signification, et que, pour cette raison, il faut éviter avec grand soin de confondre les uns avec les autres, si l'on ne veut s'exposer aux plus graves contresens.

Le P. Basile avait rédigé une autre table intitulée: *Usus specialis particulæ* ta; l'éditeur du dictionnaire imprimé la désigne, dans son introduction, en disant: *J'ai mis..... les caractères que les Chinois joignent avec le mot* ta. Ces expressions ne font pas suffisamment entendre ce que c'est que le mot *ta*. Ce verbe, qui signifie littéralement *frapper*, est, dans l'usage ordinaire, une sorte de verbe auxiliaire, dont on se sert pour former des idiotismes, ou façons de parler irrégulières et difficiles à analyser. Comme il y a beaucoup d'autres verbes du même genre, aussi fréquemment ou plus usités que le mot *ta*, on ne sait trop pourquoi le P. Basile avait choisi ce verbe pour donner une liste des expressions avec lesquelles il constitue des expressions composées; mais enfin, puisqu'il a rédigé cette table, il est bon qu'elle soit complète. M. Klaproth ajoute à celle qu'on trouve dans le dictionnaire imprimé, soixante-un idiotismes formés avec le verbe *ta*; il serait à souhaiter qu'il complétât de même la table de ces particules, qu'on nomme *numérales*, parce qu'on les ajoute aux noms de nombre placés devant certains substantifs. Cette table, qui est du P. Basile, est très-improprement désignée, dans

le dictionnaire imprimé, par le titre de *caractères numériques* [1], et la note qui est jointe à ce titre en indique l'usage d'une manière bien imparfaite. Ce genre de particules, dont on trouve peu d'analogues dans les autres langues, réclamait une explication plus détaillée. On sait que les Chinois ne se contentent pas de mettre un nom de nombre avec un substantif, mais qu'ils y joignent une particule qui varie suivant la nature de la chose nombrée. Il y a des particules numérales différentes pour certaines classes d'objets; mais il est peu exact de dire que *chaque chose a la sienne*. La manière dont ces particules s'interposent dans les phrases, pourrait souvent embarrasser dans la lecture; il est donc essentiel de les connaître pour entendre les livres, et non pas seulement *pour parler avec élégance*, comme l'avance M. Deguignes. Enfin, il n'est pas vrai que les *numérales* précèdent presque toujours le substantif; car elles le suivent dans les phrases de l'espèce de celles que nous citons en note; et c'est même là une construction très-ordinaire [2].

L'éditeur a tout-à-fait supprimé une table que le P. Basile avait insérée dans son manuscrit, sous le titre de *Index oppositarum litterarum* [3]. M. Klaproth l'a rétablie, et avec grande raison; car ces mots opposés, qui font antithèse l'un par rapport à l'autre, sont très-

[1] Dictionnaire imprimé, pag. 933.

[2] *Ma liang phi*, deux chevaux; *Thoyi theou*, un chameau; *Yeou-ling thsi-chi jin*, soixante-dix chefs, etc.

[3] Voyez la *Notice des ouvrages élementaires sur la langue chinoise que possède la Bibliothèque nationale*, par M. Langlès, pag. 5.

nécessaires à connaître : il y a beaucoup de figures de rhétorique fondées sur l'emploi symétrique de ces sortes d'expressions, et de plus, un assez grand nombre de termes composés de la réunion de deux mots d'acception contraire. *Toung* signifie *orient; si* veut dire *occident; toung-si* signifie *quelque chose*. De *tso*, gauche, et *yeou*, droite, on forme *tso-yeou*, les assistans, les domestiques, les courtisans. *Tchhang*, long, et *touan*, court, forment *tchhang-touan*, les vices, les imperfections, les péchés (par excès ou par défaut). M. Klaproth a enrichi d'additions considérables cette table analogue aux *Differentiæ vocum* de Corneille Fronton, de Nonius Marcellus, etc.; et elle sera, comme il en avertit, d'une utilité toute particulière pour l'intelligence des livres écrits par les lettrés de l'école de Confucius.

Mais l'addition la plus importante qu'il ait faite au dictionnaire imprimé, c'est sans contredit la table des caractères qui sont réputés difficiles, parce que la clef, qui est le seul moyen de les retrouver dans le dictionnaire, n'est pas, dans ces caractères, aisée à reconnaître, soit que plusieurs radicaux s'y trouvent réunis, entre lesquels on serait embarrassé de choisir, soit que la clef se trouve altérée dans sa forme primitive, placée d'une manière insolite ou *enchevêtrée*, pour ainsi dire, parmi des traits qui la rendent méconnaissable. On ne sait comment entendre ce que M. Deguignes avance au sujet de cette table, qu'il nomme *descriptive* [1]. « Cette description, » dit-il, *plutôt utile à celui qui sait le chinois qu'à*

[1] Préface, pag. xlviij.

» *celui qui l'ignore*, augmentant de beaucoup le dic-» tionnaire, j'ai cru devoir la supprimer...... » On ne peut concevoir qu'un secours utile à ceux qui savent, soit superflu pour ceux qui apprennent; aussi, la suppression de cette table ne saurait être approuvée de ceux qui n'ont pour tout moyen d'étude que le dictionnaire imprimé. C'est là, j'ose le dire, et j'en ai acquis la conviction, la difficulté qui met le plus d'obstacles aux premiers progrès des commençans; mais ils doivent d'autant moins en être rebutés, que les Chinois eux-mêmes n'en sont pas exempts, et n'ont, pour s'en garantir, que le secours de la table même que M. Deguignes a crue inutile, et que rétablit ici M. Klaproth. On trouve des tables de cette espèce à la tête des meilleurs dictionnaires par clefs, tels que le *Tseu-'weï*, le *Tching-tseu-thoung*, et le dictionnaire de *Khang-hi*. Les caractères difficiles y sont distribués en sections, selon le nombre de traits qui les composent, avec des renvois aux clefs auxquelles ils appartiennent. Celle que M. Klaproth en a tirée, renferme ainsi plus de deux mille caractères, et son supplément ne contînt-il que cette addition capitale, il n'en serait pas moins une appendice absolument indispensable du dictionnaire imprimé, dont l'usage, sans cette table, est presque entièrement impossible aux étudians.

Mais le corps même du supplément, qui commence à la page 85, et dont la livraison que nous avons sous les yeux contient déjà 21 feuilles, ou 84 pages imprimées, offre bien d'autres additions d'une aussi grande utilité, et l'on en doit d'autant plus de reconnaissance à M. Kla-

proth, qu'il a fallu un travail assidu et prolongé et une patience à toute épreuve pour les recueillir, et plus encore pour leur donner la forme sous laquelle il s'est vu contraint de les publier.

Les idiotismes et les mots composés de deux ou trois syllabes, qui forment comme on sait la partie vraiment usuelle de la langue chinoise [1], sont par la même raison ce qu'on a le plus besoin de trouver dans un dictionnaire. On en peut dire autant des exemples et des citations destinés à justifier les acceptions qu'on attribue à chaque mot. Le dictionnaire du P. Basile est très-incomplet sous ce rapport, et l'éditeur n'a rien fait pour le compléter; il ne paraît pas même avoir songé à collationner les différentes copies qu'on en possède, pour faire entrer dans son édition tous les mots composés que quelques-unes de ces copies présentent de plus que les autres. C'est le soin qu'a pris M. Klaproth; il a, de plus, compulsé tous les autres dictionnaires chinois-latins manuscrits qu'il a pu se procurer, et en particulier, celui qu'on nomme *Dictionnaire de la Mission française;* non content de ce travail, il a puisé aux sources mêmes, aux dictionnaires, aux glossaires originaux, à ceux qui sont expliqués en mandchou; il a dépouillé un grand nombre de traités spéciaux, de bibliothèques, de listes de termes techniques et autres; enfin, il a fait rentrer dans son supplément un nombre très-considérable de termes scientifiques, d'expressions de tout genre, de dénominations d'être naturels. A l'égard de cette dernière classe de mots, il ne s'est pas borné, comme

[1] Voyez ci-dessus, pag. 50 et 169.

presque tous les missionnaires, à des énoncés vagues, mais, aidé du traité d'histoire naturelle médicale, intitulé : *Pen-thsao kang mou*, et de quelques autres ouvrages médicinaux, il a donné une description abrégée, ou, quand cela a été possible, des synonymies européennes ; souvent ces dernières ont été vérifiées sur les objets eux-mêmes, dont l'auteur a possédé des collections étiquetées à la Chine et en chinois. L'authenticité de ces matériaux divers ne laisse rien à désirer : j'en dirai autant de l'exactitude avec laquelle le rédacteur les a mis en œuvre, et j'ajouterai que son supplément n'offre pas seulement d'utiles secours aux étudians pour la traduction des livres, mais que la lecture même peut en être profitable à ceux qui voudront y chercher des notions scientifiques et littéraires qui y sont répandues en beaucoup d'endroits.

Le dictionnaire imprimé offre encore un défaut grave, qui lui est au reste commun avec presque tous les manuscrits des missionnaires : c'est de ne donner qu'en lettres latines, et par conséquent d'une manière très-imparfaite, les expressions composées et les exemples ou citations rapportées dans l'explication de chaque caractère. Le docteur Morrison est jusqu'à présent le seul qui ait pu, grâce à la munificence de la Compagnie des Indes, faire graver un nombre suffisant de petits caractères, pour imprimer, dans la forme originale, cette partie essentielle de tout dictionnaire chinois. M. Klaproth, n'ayant pas les mêmes moyens à sa disposition, a imaginé, pour y suppléer, un expédient qui fait honneur à sa patience et à son zèle. Après avoir rapporté,

comme les missionnaires, en lettres communes, les phrases de deux, trois et quelquefois de dix ou de quinze mots, qu'il ajoute à un article du dictionnaire, il met, entre parenthèses, le renvoi en chiffres de chacun de ces mots aux caractères numérotés dans le dictionnaire imprimé, de sorte qu'un étudiant qui voudra s'en donner la peine (et certainement cette peine ne serait pas perdue pour ses progrès), pourra faire l'opération inverse, c'est-à-dire, chercher dans le dictionnaire et écrire en chinois toutes les phrases qui ont trouvé place dans le supplément. Comme ce secours manque encore pour ceux des mots qui sont dans le dictionnaire imprimé, on est tenté de regretter qu'un plus grand nombre de termes n'y ait pas été omis : le supplément en ce cas les eût offerts sous une forme plus favorable à l'exactitude et à la certitude de la traduction. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans les pages de ce supplément, prises l'une dans l'autre, moins de quarante expressions ajoutées ainsi, avec les renvois à la série des treize mille trois cent seize caractères du dictionnaire imprimé. Si cette proportion s'observe dans la suite de l'ouvrage, on peut calculer qu'il n'y aura pas moins de dix mille expressions complexes, ou phrases traduites, ajoutées par l'auteur du supplément au *Han-tseu si yi,* sans compter les mots simples nouvellement recueillis, les explications corrigées, les *variantes* et les formes vulgaires rapportées, les synonymies et les nuances indiquées.

Nous ne pourrions, sans dépasser beaucoup les bornes qui nous sont prescrites, entrer dans les détails qui nous seraient nécessaires pour faire apprécier cet immense tra-

vail. Mais, avant de terminer, nous dirons un mot de l'orthographe, ou de la manière d'exprimer les sons chinois avec les lettres de notre alphabet, telle qu'elle a été adoptée dans les deux ouvrages. Le P. Basile avait, dans son original, suivi le système orthographique portugais, avec quelques modifications : c'était, au tems où il composa son dictionnaire, la méthode la plus habituelle, même en France et en Allemagne. M. Deguignes, en tentant d'accommoder son orthographe aux règles de la prononciation française, a été conduit par un motif louable; mais ce changement exigeait des précautions qui n'ont pas toujours été prises, et de l'oubli desquelles il est résulté beaucoup de confusion. M. Klaproth a rectifié bien des erreurs de ce genre qui se trouvent dans le dictionnaire imprimé; mais n'ayant pu s'écarter entièrement du système suivi par l'éditeur, il ne lui a pas été possible d'exprimer aussi exactement que cela eût été à désirer, les sons chinois d'après les principes de notre orthographe.

Nous pensons que l'auteur du supplément remédierait à cet inconvénient, en rédigeant une table comparative de toutes les prononciations chinoises (et le nombre, comme on sait, n'en est pas très-considérable), avec une triple transcription : celle des Mandchous, qui est une autorité incontestable pour la manière de prononcer le chinois; celle des Portugais, qui est en quelque sorte classique, puisqu'on l'a suivie dans tous les anciens ouvrages sur la Chine, et celle qui convient à la prononciation française, et qui n'est susceptible ni de moins de

précision, ni de moins d'exactitude qu'aucune autre [1].

Quoique l'ouvrage que nous avons examiné soit principalement destiné à compléter l'édition du dictionnaire du P. Basile, que M. Deguignes a donnée, il ne serait pas moins nécessaire quand on posséderait en entier le dictionnaire par clefs, que publie, à Canton, M. Morrison. On a vu [2] qu'un très-grand nombre de phrases et d'expressions composées paraissaient devoir être omises dans ce dernier ouvrage, comme elles le sont dans le dictionnaire de *Khang-hi*, que l'auteur anglais a pris pour base de son travail. D'ailleurs, quelque zèle que celui-ci mette à la rédaction de son livre, et quelque activité qu'il réussisse à donner à l'impression, il s'écoulera nécessairement plusieurs années avant que nous puissions jouir de son triple dictionnaire, et d'autres circonstances encore peuvent rendre plus désirable aux étudians le supplément de M. Klaproth, dont l'impression pourrait être terminée avant quelques mois.

L'élégance typographique, et la correction, bien plus précieuse dans un ouvrage de ce genre, sont des avantages qu'il est presque superflu de remarquer dans un livre sorti des presses de l'Imprimerie Royale. A la vérité, des vues d'économie ont fait employer concurremment, et quelquefois dans la même page, des types chinois de grosseur inégale. Le même motif, et le désir de renfermer plus de matière en moins de place, n'ont pas permis de

[1] J'ai moi-même donné une table de cette espèce dans mes *Élémens*, pag. 27 et suivantes.

[2] Ci-dessus, pag. 171.

conserver cette disposition typographique, qui ajoute encore plus à la masse qu'à la beauté du volume publié par M. Deguignes. L'auteur du supplément n'a pas cru non plus devoir donner de suite à la très-incomplète et très-inutile traduction française, que l'éditeur avait jointe au texte latin du P. Basile; mais ceux qui feront usage de l'ouvrage de M. Klaproth, ne se plaindront pas que l'espace ait été mieux mis à profit, et ces légères différences n'empêcheront pas les deux volumes d'être désormais inséparables; car on ne pourra considérer comme complets les exemplaires du dictionnaire du P. Basile ou de M. Deguignes, qu'autant qu'on y aura joint l'indispensable supplément que nous venons de faire connaître.

L'ouvrage dont on vient de voir l'analyse devait être complet en deux livraisons, et la seconde était annoncée pour le mois d'août 1820. L'impatience avec laquelle elle était attendue n'a pu que s'accroître depuis qu'on a vu la manière dont M. Morrison avait jugé à propos de terminer son dictionnaire [1]. Peut-être le retard que M. Klaproth a mis à remplir sa promesse, tournera-t-il au profit des étudians. Il reste maintenant à remplir une tâche plus vaste que celle qu'il avait entreprise, et les volumes publiés par MM. Deguignes et Morrison laissent à désirer quelque chose de plus qu'un *Supplément*.

[1] Ci-dessus, pages 189 et 193.

DE L'ÉTUDE

DES LANGUES ÉTRANGÈRES

CHEZ LES CHINOIS [1].

(1811.)

PARMI les connaissances qui occupent les veilles des lettrés de la Chine, on n'a pas coutume de placer l'étude des langues étrangères; il semble que cette branche importante de la philologie, peu en honneur dans l'Orient, devrait être encore moins cultivée à la Chine que partout ailleurs, à cause de la haute estime que le peuple de cet empire a pour sa propre langue, et du mépris qu'il porte à tout ce qui est étranger. Ce mépris, fondé sur l'orgueil national, est presque toujours chez les nations comme chez les individus, en raison inverse des lumières; et les détracteurs du peuple chinois n'ont pas manqué de le supposer chez lui encore plus opiniâtre et

[1] Cette dissertation, composée il y a long-tems, est le premier écrit où l'on ait fait mention de l'étude du samskrit à la Chine, sous le nom de langue *Fan*. C'était alors une chose entièrement nouvelle que de voir l'idiome des Brahmanes cultivé par les lettrés; car aucun missionnaire n'en avait jamais parlé. Cette petite découverte fit recevoir avec indulgence le morceau qui la contenait. En le reproduisant dans ce recueil, on y a ajouté tous les faits du même genre qu'on a pu découvrir dans l'espace de quatorze années.

plus aveugle qu'il ne l'est réellement. La vérité est pourtant que ce sentiment étroit et exclusif n'est pas moins, en Chine qu'en Europe, étranger aux véritables savans, et à tous ceux qui veulent connaître avant de juger. Je me bornerai pour le moment à démontrer cette assertion quant à l'étude des langues qui, ainsi que j'espère le faire voir, a été favorisée par le gouvernement, et cultivée par les lettrés; je trouverai la preuve de ces faits dans l'énumération des travaux qui sont venus à notre connaissance, et qui ne forment probablement qu'une petite partie de ceux que les Chinois ont exécutés.

Au nombre de ces travaux, qui peuvent faire honneur à l'érudition chinoise, je ne dois pas placer les différens ouvrages latins-chinois qu'on doit tous à des missionnaires, et qui n'ont guères servi d'ailleurs à répandre la connaissance de la langue latine, si ce n'est peut-être parmi un très-petit nombre de néophytes, chez lesquels encore elle doit se borner à l'intelligence des prières et de quelques parties du Catéchisme. Toutefois, il y a eu des Chinois qui avaient assez bien appris le latin et quelques autres langues d'Europe, pour lire les ouvrages d'Occident, et pour écrire eux-mêmes d'une manière intelligible. De ce nombre était Hoang [1], le maître de chinois de Fourmont. Les essais de traduction et l'ébauche d'un dictionnaire chinois-latin, qu'on a de sa main, prouvent qu'il savait assez le latin pour que ses explications pussent être utiles. On assure qu'il y avait, dans ces dernières années, à Batavia, un Chinois qui lisait et parlait le français, et qui avait même réuni, dans sa bi-

[1] Mort en 1716. Voyez le *Journal Asiatique*, tom. II, pag. 126.

bliothèque, les principaux monumens de notre littérature. Un Américain, qui avait fait quelque séjour à Canton, m'a dit qu'il avait connu dans cette ville un Chinois, nommé *Li-sian-seng*, ou le docteur *Li*, qui savait l'anglais et le portugais, et qui récitait par cœur les vers de Virgile, *At regina gravi*, etc. Un fait plus certain, c'est que quelques disciples de nos missionnaires ont entrepris de faire passer dans nos idiomes des morceaux plus ou moins étendus, écrits dans leur langue maternelle. J'ai sous les yeux la traduction latine d'un petit roman ou conte moral, écrit de la main d'un Chinois nommé Abel Yên, de Peking : le latin n'en est pas fort régulier [1]; mais, malgré les solécismes et les barbarismes dont il est rempli, on peut suivre le sens, et il serait d'autant plus facile de faire passer en français ce morceau, qu'il est extrait du vingt-sixième livre d'une collection de nouvelles dont on possède l'original à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Le soin que les Mandchous, devenus maîtres de la Chine, ont eu de faire passer dans leur langue les bons ouvrages de leurs nouveaux sujets, les Mongols, placés dans les mêmes circonstances, l'avaient pris avant eux : dès le règne de *Khoubilaï khân*, *Hiu-heng* surnommé *Tchoung-ping* [2], célèbre lettré chinois, traduisit, en

[1] Voici quelques lignes de ce singulier manuscrit : *Nobilis filia* Ça siao kie *passa verecundiam ad vindicandum postea. — De vino cognoscitur homo quid vult intus corde, quid amat, movet passiones, potest solvere tristiam* (sic), *delere mestitiam, sed nocet ætati, facit hominem prudentem in stultum, mutat faciem mansuetam in tyrannam, uno verbo est medicina cogens hominum* (sic) *ad insaniam. Hæc verba hortantur ut homines cum temperantia bibant vinum.*

[2] *Kouang-iu-ki*, L. VI, à la fin; pag. 29 de l'édition de 1610.

langue mongole, un abrégé d'histoire et de chronologie dont l'empereur recommanda la lecture à ses sujets mongols [1], jusqu'alors peu curieux d'une pareille occupation. Ce fondateur de la dynastie des *Youan*, sentant la supériorité que la culture des lettres donnait aux Chinois vaincus sur le peuple conquérant lui-même, chercha à répandre parmi ses sujets naturels le goût de l'étude et la connaissance des belles-lettres; il appela et encouragea les savans de tous les pays [2]; et fit traduire en mongol les meilleurs livres des nations qu'il avait soumises. Il avait lui-même assez bien appris le chinois pour étudier les *King*, et il avait donné à son fils *Tchinkin* une éducation tellement chinoise, que ce jeune prince engageait tous ses officiers à lire les *King* en chinois, et à laisser là les livres mongols qui, disait-il, étaient peu propres à les instruire [3]. Les princes mandchous n'ont pas eu la même candeur. Disciples timides et serviles imitateurs des Chinois, ils s'imaginent avoir surpassé leurs modèles. Je me propose d'examiner dans une autre occasion s'il y a quelque fondement dans leurs prétentions.

Il y a en chinois des dictionnaires et d'autres livres destinés à ceux qui veulent apprendre la langue mon-

[1] *Hist. génér. de la Chine*, tom. IX, pag. 320, note; *Traité de Chronologie du P. Gaubil*, part. II, pag. 165.

[2] *Biblioth. Orient.*, au mot *Coblaï-caan*.

[3] *Hist. génér. de la Chine*, tom. IX, pag. 425. J'ai complété cet aperçu des travaux littéraires entrepris sous la dynastie des Mongols de la Chine, en donnant une revue bibliographique des ouvrages publiés par les ordres des successeurs de Khoubilaï. Voyez *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 197 à 218.

gole : de ce nombre est sans doute le *Meng-kou yun lio*, ou Abrégé de la prononciation mongole dont il est fait mention dans le *Tching-tseu-thoung* [1]. L'idée d'un dictionnaire bilingue, par ordre de matières, fut d'abord appliquée au mongol, et exécutée à la fin du XIVe siècle [2], sous le premier empereur de la dynastie chinoise des *Ming*. Les relations que les Mongols ont conservées avec la Chine depuis leur expulsion de ce dernier pays, font même qu'on y imprime encore des livres à leur usage, soit qu'on les destine aux Mongols qui habitent au nord de la muraille, soit qu'ils servent à ceux qui sont répandus en assez grand nombre dans l'empire, enrôlés dans les bannières [3], ou exerçant différens emplois. C'est ainsi qu'on a traduit en mongol un recueil d'ouvrages d'astronomie, la plupart rédigés par nos missionnaires, et dont la réunion, composée de seize volumes d'un grand format, est un des plus beaux livres tartares que possède la Bibliothèque du Roi.

On a également fait passer en mongol les *Maximes de l'empereur Khang-hi*, avec le commentaire de son fils *Young-tching* [4]. On a aussi traduit en langue mongole le dictionnaire chinois-mandchou, sous le titre de *Khan-ni arakha Mandchou Mongou gisoun-ni boulekou bitkhe*, ou *Miroir des mots des langues man-*

[1] Tom. I, *Tching-tseu thoung yin teng chou mou.*

[2] *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 218.

[3] *Mandchou gisoun-ni boulekou bitkhe*, Class. des Charges, Ord. des Bannières, art. 1.

[4] Je dois à l'amitié de M. le baron Schilling une copie manuscrite, faite en 1806, de cette précieuse traduction.

dchoue et mongole, fait par (l'ordre de) *l'empereur*[1]. Par-là on n'a fait, pour ainsi dire, que recomposer l'ouvrage original, sur le modèle duquel avait été calqué le dictionnaire mandchou; puisque, ainsi qu'on l'a vu précédemment, la rédactio n du dictionnaire mongol-chinois remontait à une époque beaucoup plus ancienne que l'établissement de la dynastie des Mandchous. Il existe des éditions de ce même ouvrage où l'on a réuni le chinois, le mandchou, le mongol et le tibétain. Dans un autre recueil plus remarquable encore, mais exclusivement consacré à des notions d'histoire et de géographie, on a ajouté aux articles de ces quatre idiomes les équivalens dans les langues et les caractères des Olet (Calmuques), et des Hoeï-tseu (Persans de la Boukharie). M. le baron Schilling de Canstadt possède ces différens ouvrages, et il est bien à désirer qu'il puisse exécuter l'intention qu'il a conçue de s'en servir pour donner à l'Europe savante un dictionnaire polyglotte, chinois, mandchou, mongol et tibétain.

Mais les Mongols sont un peuple trop voisin de la Chine, et l'on doit avoir à Peking trop de moyens d'étudier leur langue, pour que les travaux dont elle est l'objet puissent être regardés comme des ouvrages d'érudition; les ouvrages vraiment singuliers, en ce qu'ils passent de beaucoup les bornes assignées par le préjugé européen à la critique orientale, sont ceux qu'il importe de faire connaître en ce moment.

Parmi ces derniers, le plus considérable dont nous

[1] Peking, 1718, suivant l'indication qu'en donne M. Klaproth. Voy. *Rech. tart.*, tom. I, pag. 221, note.

ayons connaissance est dû aux soins de *Tching-tsou*, vulgairement appelé *Young-lo*, troisième empereur de la dynastie des *Ming*. Ce prince, jaloux de connaître enfin les nations éloignées dont il recevait journellement les hommages, jugea à propos, en 1407, de fonder quatre bureaux où les élèves du collége impérial étaient admis pour s'exercer à la traduction. On y enseignait d'abord huit langues ; savoir : le tatar ou mongol, le *jou-tchi* ou tartare oriental, le tibétain, le samskrit, le *hoeï-hoeï* ou persan de la Boukharie, l'ouïgour, le *mian-tian* ou langue d'Ava, et le siamois. En 1426, les docteurs de l'Académie impériale du *Han-lin* examinèrent les élèves qui s'adonnaient à l'étude des langues étrangères. Cet examen fut souvent répété depuis, et les élèves qui s'y distinguèrent obtinrent la préférence pour les places d'interprètes, d'envoyés, et autres, où la connaissance des langues étrangères pouvait être utile ou nécessaire. En 1770, le nombre des interprètes fut fixé pour chacun des pays avec lesquels l'empire entretenait des relations. Il y en eut sept pour les Tatars ou Mongols, et dix ans après on en nomma un huitième ; on en établit sept, puis huit, pour les Turcs musulmans ; sept et ensuite neuf, pour les *Jou-tchi* ; deux, pour les Ouïgours ; cinq, puis six, pour les Tibétains ; un, pour les Mongols du Kokenoor, et ainsi pour les autres pays à proportion. Les Mandchous, après s'être rendus maîtres de la Chine, ne tardèrent pas à faire, des langues étrangères, l'objet d'une étude diplomatique. En 1644, ils rétablirent les *Sse yi kouan*, ou les quatre bureaux de traduction, en y formant dix sections ; aux huit idiomes, dont on a parlé

plus haut, on ajouta le *Pa-pe* et le *Pe-yi*. On y mit pour président un *Han-lin* qui avait sous lui cinquante-six régens ou professeurs. L'année suivante, on nomma trente interprètes pour les langues des peuples tributaires. En 1659, on supprima les deux sections qui s'occupaient du mongol et du *jou-tchi*, vraisemblablement parce que ces deux idiomes étaient trop répandus pour qu'on eût besoin à l'avenir de former des interprètes; les Mongols étaient partout mêlés aux Mandchous, et le *jou-tchi* ou ancien dialecte des Kin, avait une analogie marquée avec le mandchou. Sous *Khang-hi*, le *Sse yi kouan* prit une extension qui a fait croire au P. Amiot que l'institution de ces bureaux datait du règne de ce prince [1]. Il fit choix d'un certain nombre de jeunes gens instruits qu'il envoya dans différentes contrées, avec ordre de s'y établir, d'en étudier soigneusement les mœurs, les langues, le gouvernement, d'examiner les productions naturelles et les objets d'industrie et de commerce. Ces émissaires remplirent parfaitement les vues de *Khang-hi*, et lui rapportèrent, au bout de plusieurs années, sur tous ces objets, des mémoires qui furent déposés au *Li-pou*, ou ministère des rites, et dont le résultat fut publié [2], par ordre de l'empereur, en seize volumes [3], dont

[1] L'exposé qui précède rectifiera les notions peu exactes que le père Amiot a données à ce sujet. Il a paru, pour la première fois, avec quelques détails que je supprime ici, dans mes *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 218.

[2] Vers l'année 1696.

[3] L'exemplaire manuscrit de la Bibliothèque royale contient dix-sept tomes, le *Vocabulaire Si-fan* ou tibétain étant divisé en deux parties. On possède à Pétersbourg d'autres copies du même ouvrage, également manuscrites, mais incomplètes.

huit sont des vocabulaires de différentes langues étrangères, en caractères originaux, avec l'interprétation de chaque mot et sa prononciation approximative en caractères chinois; les huit autres volumes sont des pièces ou adresses dans ces différentes langues, aussi accompagnées de leur traduction en chinois. Un exemplaire de ce manuscrit, ouvrage curieux, que le P. Amiot trouva moyen de se procurer, fut envoyé en France par ce missionnaire avec la traduction des vocabulaires qu'il fit en latin d'après le chinois, et qu'il écrivit de sa main à côté de chaque mot; les adresses, traduites en français par le même missionnaire, ont été l'objet d'un savant *Mémoire sur les peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine* [1]. Je ne répéterai pas le contenu de ce mémoire, et je me contenterai d'ajouter ici quelques particularités qui ont échappé à son respectable auteur.

Le premier des huit vocabulaires et le volume d'adresses qui y correspond, sont écrits en langue persane et en caractères arabes; ils sont intitulés *Hoeï-hoeï-chou*, ou Livre des Mahométans. Les noms de pays dont il est question dans les adresses n'ont été lus par le P. Amiot que d'après la prononciation chinoise où ils sont assez altérés, et c'est ce qui fait qu'il ne les a pas reconnus; l'original persan les présente dans leur pureté : les pièces sont sous le nom du *Malek* (*Mo-li-ko*) de *Misr* (*Misse-eul*) ou d'Égypte; des princes de Tourfan, de Kamil ou Hami, de Samarkand, de la Kaba (*Thian-fang*) ou

[1] Inséré dans le tom. XIV des *Mémoires concernant les Chinois*.

la Mecque, de Damischk (*Ti-mi-che*) ou Damas, et du pays de Basra (*Peï-sse-le.*)

Il ne faut pas prendre à la lettre ces pièces adressées à l'empereur en persan, sous le nom d'un malek d'Égypte, dans un tems où l'Égypte n'avait point de malek, et de pays où la langue persane n'est point en usage. Il peut y avoir là quelque petite supercherie de la part des envoyés de l'empereur, qui n'auront pas, je crois, pénétré plus loin que la Boukharie, et qui auront pris sur eux les hommages des pays plus éloignés. Il est pourtant assez curieux de voir des lettres en persan datées de Tourfan et de Kamil, et l'usage de cette langue répandu dans la Tartarie jusqu'aux frontières chinoises; la proximité de ces dernières, et la quantité d'officiers de l'empereur qui résident dans cette partie de l'Asie, ne laissent aucun doute sur l'authenticité de ce fait, dont on trouve l'explication dans le musulmanisme que les peuples y professent, et qu'ils ont, selon toute apparence, reçu des Persans [1].

Au reste, des personnes habiles dans la connaissance de la langue persane m'ont confirmé dans l'idée que je m'étais formée de l'exactitude du Vocabulaire *Hoeï-hoeï*, circonstance qui fait à la fois l'éloge de l'auteur chinois qui l'a rédigé, et celui du P. Amiot qui l'a traduit en latin d'après le chinois. Mais il n'en est pas de même des documens que ce respectable missionnaire a réunis sur le musulmanisme, d'après les auteurs chinois;

[1] Postérieurement à la publication de ce Mémoire, M. Klaproth a composé sur les Boukhares, ou Persans orientaux, une dissertation qui a été insérée dans le *Journal Asiatique*, tom II, pag. 154.

ils sont bien loin d'approcher de l'exactitude de ceux que je trouve consignés dans le *Tching kiao tchin thsiouan* [1], ou *Vraie Collection sur la droite loi*, qui est un traité de la religion de Mahomet en chinois, et que je compte faire connaître par quelques extraits d'autant plus curieux que personne, je crois, n'a encore soupçonné l'existence de livres musulmans en langue chinoise [2].

Le second vocabulaire est *Si-fan*, ou tibétain; les relations entre la Chine et le Tibet sont si fréquentes, sutout depuis que l'empereur a su réduire les officiers du *Dalaï-lama*, et ce pontife lui-même, au rôle de simples vassaux de l'empire, qu'il n'est pas difficile à Peking d'acquérir une entière connaissance de la langue tibétaine. Le vocabulaire dont il s'agit ici est en caractères *dWoumin* ou cursifs, fort aisés à lire, et de plus ils sont accompagnés de la prononciation en caractères chinois.

Le troisième est en langue et en caractères turcs, dits *Ouïgours*, du nom de la tribu qui les a fait connaître aux autres, et de qui les Mongols les ont empruntés. On a tant écrit sur les Ouïgours, dans ces derniers tems (1825), qu'il serait bien superflu de rentrer ici dans les discussions dont ce peuple est devenu l'objet, notamment de la part de MM. Klaproth et Schmidt. Ce qui est certain, c'est que le vocabulaire dont nous parlons est intitulé *Recueil des mots de la langue de* Kao-tchhang;

[1] La première édition de ce livre est du mois de mars 1642; la seconde du 4 septembre 1657.

[2] Le livre dont il est ici question appartenait à M. l'abbé de Tersan. Il a cessé d'être à ma disposition à la mort de ce respectable ecclésiastique.

que le nom chinois de *Kao-tchhang* est rendu dans le vocabulaire même, par celui de *Ouïgour,* et que les mots qu'on y lit, au nombre de neuf cent quatorze, sont, à bien peu d'exceptions près, du turc pur, appartenant à ce dialecte qu'on a nommé ouïgour, ou turc oriental [1].

Le quatrième est celui du pays de *Mian-tian*, ou de la partie orientale du Pégu; il existe une identité parfaite entre ce vocabulaire et l'un des dialectes des Birmans, dont on voit des échantillons dans les *Recherches Asiatiques* [2]. J'aurais peu de choses à ajouter sur les vocabulaires *Siouan-lo* ou siamois, *Pe-yi* et *Pa-pe thsi-fou,* ou des huit cents épouses; je remarquerai seulement que ces deux derniers sont des dialectes plus ou moins rapprochés de la langue parlée des Chinois [3], écrits avec des caractères particuliers qui ont de l'analogie avec les autres alphabets de l'Inde ultérieure. La situation des contrées où l'on parle ces deux langues est peu connue; elle répond, suivant les cartes chinoises [4], à la frontière S.-O. de la province de *Yun-nan,* et il y a dans cette province des officiers et des tribunaux chargés du soin des affaires de ces petits états et de plusieurs autres.

Les livres en langue *Si-thian,* faisant partie de la

[1] On peut s'en assurer en examinant le Vocabulaire que M. Klaproth a publié dans la 3e édition de son *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, et à la suite de son *Verzeichniss*, etc. Paris, 1822, in-fol.

[2] *Asiat. Res.*, tom. V, pag. 219 et suiv.

[3] M. Klaproth a classé ces deux dialectes dans le voisinage de la langue siamoise, *Asia Polyglotta*, pag. 364.

[4] *Kouang-iu-ki*, L. 21, pag. 23; *Mém. Chin.*, tom. XIV, pag. 202.

collection que nous analysons, méritent une toute autre considération; le P. Amiot n'en ayant dit qu'un mot [1], et le peu qu'il en dit étant fort inexact. *Si-thian* ou *ciel occidental* est un des noms sous lesquels les Chinois comprennent les cinq royaumes *Yin-tou* ou de l'Hindoustan [2]. Les deux volumes sont effectivement en samskrit et en caractères dévanagaris, très-gros, mais assez altérés et difficiles à lire. Le plus considérable a pour titre : *Si-thian tchin chi ming king*, *Véritable Livre classique indien*; il est composé de quarante-quatre feuilles présentant chacune douze groupes samskrits exprimés par autant de caractères chinois ; c'est là ce que le P. Amiot a pris pour un vocabulaire [3]; mais ces groupes sont des syllabes et non des mots, rangées perpendiculairement, et rendues chacune par un ou plusieurs caractères chinois d'une prononciation approchante, et sans interprétation. Ces syllabes réunies forment un fragment d'un *Pourana*, dont la fin manque, ainsi que le commencement. Cette circonstance fâcheuse nous empêche de connaître le nom de ce *Pourana*; le fragment dont il s'agit commence par une phrase incidente : *Alors*, etc. Le second volume n'est qu'une répétition incomplète de ce qu'on voit dans le premier; avec cette différence que les syllabes samskrites et les prononciations chinoises sont sur des pages distinctes.

Des renseignemens si positifs sur un fait aussi singulier demandent un autre garant que moi : je les dois,

[1] *Mém. Chin.*, tom. XIV, pag. 9.

[2] *Kouang-iu-ki*, L. 24, pag. 12.

[3] *Mém. Chin.*, tom. XIV, pag. 9.

ainsi que d'autres remarques non moins précieuses, dont j'aurai bientôt l'occasion d'enrichir cette dissertation, à la complaisance de l'ingénieux et élégant traducteur de *Medjnoun et Leïla*.

Ainsi donc, grâce aux soins de l'empereur *Khang-hi*, les savans chinois ont été mis en état de prendre une notion suffisante de langues sur la plupart desquelles nous n'avons en Europe que de bien faibles renseignemens. Les vocabulaires chinois, quoique courts, sont cependant assez étendus pour servir d'objets de comparaison entre les idiomes, et l'excellent choix des mots les rend même propres à donner une connaissance élémentaire des langues dont ils sont l'exemple.

Avant d'aller plus loin, il est bon de remarquer, à la louange de ces vocabulaires, que les caractères étrangers y sont assez exactement imprimés, à en juger au moins par le tibétain et le *turk-ouïgour*. Le persan seulement et le dévanagari, ont des formes un peu altérées, plus nombreuses et plus méconnaissables encore dans le dernier. L'exactitude des autres ne surprendra pas ceux qui savent que les graveurs chinois qui préparent les planches pour l'impression, sont fort indifférens à l'espèce de caractères qu'ils ont à exécuter; copistes scrupuleux et serviles, leur soin se borne à évider avec attention les blancs de la feuille manuscrite qu'ils collent sur le bois; aussi, qu'ils ayent à graver des caractères chinois, des lettres européennes ou asiatiques, comme ils ne savent pas lire les uns plus que les autres, leurs planches sont également le *fac-simile* le plus exact des manuscrits qu'on leur a livrés. C'est pourquoi l'on peut juger de la beauté

de l'écriture d'un auteur ou de son copiste, même sur l'imprimé. Les livres latins gravés en Chine sont une preuve de cette exactitude, et les signatures des jésuites qui terminent quelques-uns de ces livres sont une *chirographie* aussi parfaite qu'on la puisse désirer.

C'est à l'aide de matériaux rédigés, comme ceux que je viens de décrire, avec une scrupuleuse attention, que les Chinois sont en état d'établir, entre les différentes langues, des comparaisons qu'on serait assez porté à croire exclusivement réservées à l'érudition européenne; les exemples en sont même fréquens : ainsi l'empereur *Khian-loung*, parlant de la difficulté qu'on éprouve à rendre avec des caractères chinois le son des mots étrangers, cite celui de *ciel* dans les langues mandchou, mongole, tangutaine ou tibétaine, et musulmane ou persane [1]. Le dictionnaire *Tching-tseu-thoung* et même le *Tseu-tian* de l'empereur *Khang-hi* présentent beaucoup de comparaisons de ce genre, sur lesquelles je reviendrai dans un moment. Les livres chinois contiennent des vocabulaires des langues de nations actuellement détruites, et dont, sans ce secours, il serait impossible d'assigner exactement l'origine et les rapports. L'Histoire du Japon (*Ji-pen ki*), renferme un dictionnaire japonais assez étendu; la Description de Camboge, un petit vocabulaire cambogien; l'Encyclopédie japonaise, des vocabulaires mongols, coréens, indiens, du pays de *Yezo*, etc.; le *Tseu-hio-tian*, un glossaire de la langue des *Khi-tan*, et un autre de celle des *Jou-tchi*. Ce der-

[1] *Préface de l'Emp.*, morceau cité par *Langlès*, *Alph. Mandch.*, 3e édit., pag. 85.

nier, publié par Visdelou [1], et reproduit par Langlès [2], avec les mots mandchous correspondans, prouve jusqu'à l'évidence l'identité de langage; et par conséquent la communauté d'origine entre les Tartares qui sont actuellement maîtres de la Chine, et les *Kin* ou *Altun-khans*, subjugués au XIIIe siècle, par *Tchingkis-khan.* J'ai trouvé la citation d'une traduction du dictionnaire chinois intitulé *Eul-ya*, dans la langue des Tangutains, ou de la dynastie qui avait pris le nom de *Si-hia* (Chine occidentale.) Il est probable qu'avec plus de recherches, on trouverait un plus grand nombre de ces vocabulaires; et de quelle utilité ne serait pas la découverte d'une suite de mots *Jeou-jan* ou *Hioung-nou*, par exemple, pour la solution des questions historiques auxquelles ces nations ont donné lieu?

De toutes celles qui subsistent encore à présent en Asie, il n'y en a point qui ait eu de plus grandes relations littéraires avec la Chine que la nation indienne, dont les livres ont été portés dans cet empire avec la religion de Bouddha. Aussi n'est-il pas de langues étrangères qui ait été plus étudiée et mieux connue à la Chine que le samskrit. Je trouve la démonstration de ce fait curieux et entièrement inconnu jusqu'à présent (1811), dans les nombreuses citations de livres hindous qu'on rencontre à chaque instant chez les auteurs chinois, et dans l'existence d'ouvrages et spécialement de dictionnaires en langue samskrite imprimés en Chine et à la manière chi-

[1] *Suppl. à la Bibl. Orient.*, in-fol., pag. 257.

[2] Dans la troisième édition de l'*Alphabet* de cette dernière langue, pag. 38.

noise, c'est-à-dire avec planches de bois et sur papier d'écorces d'arbres, vulgairement appelé *papier de soie.* Je dois apporter les preuves de ces deux particularités.

Le dictionnaire *Tching-tseu thoung*, l'un des meilleurs que possèdent les Chinois, et celui de tous qui contient les recherches les plus profondes et l'érudition la plus variée, me fournira des exemples de la première, je veux parler des citations des livres hindous : au mot *Ho, feu* [1], je trouve un passage du *Po-lo-mi-to-king,* ou *Livre sacré du Paramita* [2]. Il n'y a nul doute que ce livre ne soit un livre de quelque autorité, et qu'il ne soit traduit du samskrit en chinois. On trouve à l'ouverture du même dictionnaire des passages extraits et cités d'ouvrages intitulés : *Lang-kia-king*, ou *Livre sacré de Lanka* ou *Ceylan* [3]; *Livre sacré des fleurs de Nymphœa* [4]; *Livre sacré des Diamans et des trois Rubis* [5]; *Explication de la Religion de Fo* [6]; *le Livre des Prières à réciter pour la peine de mort* [7], etc.; toutes dénominations étrangères au génie de la langue chinoise et au style ordinaire des livres, et énoncées comme faisant partie des livres ou de la doctrine *Fan*, c'est-à-dire *Indienne*. Que *Fan* doive être entendu par Indien, en voici les preuves : *fan*, dit le *Tching-tseu*

[1] Cl. 86.

[2] *Pâramitâ*, aller au-delà, passer de l'autre côté, terme mystique qui signifie *se dégager des liens de l'existence, sortir de l'individualité.*

[3] *Tch. ts. Th.*, et *Wen-hian-thoung-khao*, *L.* 226, *passim.*

[4] *Lian-hoa-king*, au mot *ho*, *feu.* Cl. 86.

[5] *Kin-kang san tchou king*, au mot *Tan.* Ibid.

[6] Au mot *Tan.* Cl. 72, tr. 11.

[7] *Tching-fa nian tchou king*, au mot *Ko.* Cl. 95, tr. 5.

thoung est le titre de la postérité de *Feou-thou* dans le *Si-iu* [1] ou les pays occidentaux, et *Feou-thou* est la famille de *Chekia* ou Bouddha [2], ou suivant *Ma-touan-lin*, qui l'écrit un peu différemment, un des noms de Bouddha lui-même [3]. Un dictionnaire, dont je parlerai plus bas [4], rend les mots de *Maha-Brahma* par ceux de *Ta-fan thian*, le grand esprit *fan*. Le *Traité des Monnaies étrangères*, que j'ai entre les mains [5], présente une pièce de monnaie qui est marquée de caractères *fan*, et que pour cette raison l'auteur dit n'avoir pas pu lire; mais cette dernière particularité ne prouve que son peu d'érudition personnelle, car il avoue aussi n'avoir pu déchiffrer les inscriptions des monnaies *thou-fan* ou tibétaines [6]. *Tun-sou*, cité dans cet endroit même, en dit autant des monnaies des *Che-fi* et des *Sou-le* dont les inscriptions sont aussi en caractères *fan*. *Siu-chi* ajoute que toutes ces monnaies, c'est-à-dire celles des *Thou-fan*, des *Sou-le*, des *Che fi*, et celles qui sont en caractères *fan*, ont entre elles la plus grande analogie.

L'*Histoire des trois Royaumes* [7] rapporte que dans celui de *Tou-po* on fait de la monnaie avec des feuilles de cuivre, d'argent et d'étain, et qu'il en faut soixante-quatre pièces pour une once ou *liang*. Le rédacteur de l'Encyclopédie *Loui chou san tsaï thou hoeï* dit que

[1] Au mot *Fan*. Cl. 75, tr. 7.

[2] Au mot *Thou*. Cl. 31, tr. 11.

[3] *Wen-hian-thoung-khao*, *L*. 226, pag. 1.

[4] *Man*, *han*, *si-fan tsi yao*, t. 2.

[5] *Loui-chou san tsaï thou hoeï*, t. 41, L. 2, p. 33.

[6] *Ibid.*, p. 32.

[7] *San tchao koue sse*, citée la même.

les monnaies de ce royaume sont marquées de caractères *fan*. La situation du *Tou-po* est marquée par les géographes au milieu de la mer du S.-O., comme voisine du *Po-ni* [1]. Le tome V du *Fang-chi me ping*, recueil précieux d'objets d'antiquité [2], le *Fan-chi me youan*, le *Si-thsing kian*, autres recueils du même genre, présentent, au milieu d'une suite de miroirs avec des inscriptions, plusieurs monumens de ce genre avec des légendes en langue et en caractères samskrits très-reconnaissables, mais difficiles à lire. Au nombre de ces miroirs j'ai remarqué un sceau nommé *Seng-pao*, ou sceau des prêtres, qui est désigné comme étant en anciens caractères *fan : kou-fan tseu;* à la vérité, ces caractères ne ressemblent à aucune espèce d'alphabet indien actuellement connu; mais, placés au milieu d'inscriptions indubitablement samskrites, il est impossible de les rapporter à un autre genre de caractères.

Tchin-chi, cité par *Ma-touan-lin*, dit qu'il y a, dans la langue *fan*, douze voyelles et trente consonnes avec cinq tons, le dental, celui des dents de devant, le lingual, le guttural et le labial. Si ces particularités ne sont pas de la dernière exactitude, celle au moins qui est relative au nombre des voyelles désigne assez clairement un des alphabets de l'Hindoustan.

Le dictionnaire *Tching-tseu thoung* ne se borne pas à citer ainsi des ouvrages hindous traduits en chinois : il joint assez souvent aux articles désignant des objets physiques ou de première nécessité, la synonymie en langue

[1] *Kouang-iu-ki*. L. 24, p. 11.

[2] En trente volumes grand format.

fan, ce qui suppose l'usage d'un dictionnaire de cette langue où la prononciation des mots serait exprimée en caractères chinois. Pour établir cette synonymie, il employe ordinairement la formule suivante : *Yeou fan chou.... tseu yun.... item, linguæ* fan *Dictionario.... hoc significat....* ou d'autres analogues [1].

Après les raisons que j'ai rapportées, il me paraissait démontré que la langue *fan* n'était autre qu'un des idiomes de l'Hindoustan; mais il restait encore à déterminer quel était cet idiome; ce qui ne pouvait se faire qu'en comparant les mots *fan* avec ceux de la langue samskrite et des autres qui sont en usage dans l'Inde. Une telle comparaison exigeait une connaissance approfondie de la littérature indienne; je me suis donc adressé pour cet objet à la seule personne de France, que la connaissance du samskrit et l'étude des monumens écrits en cette langue aient mis en état de le remplir : M. Chézy a bien voulu examiner le vocabulaire de mots *fan* que j'avais extraits du *Tching-tseu-thoung*. Il y a reconnu les mots samskrits rendus d'une manière très-imparfaite quant au son, mais fort exacte quant au sens; et dans ce résultat, qui fixe incontestablement l'identité du samskrit et de la langue *fan*, et ajoute un intérêt considérable à la découverte de celle-ci, on ne sait lequel on doit le plus admirer, ou de l'érudition peu commune de l'auteur chinois, ou de la

[1] J'ai ajouté à tous ces faits un grand nombre de particularités du même genre, et qui toutes mettent hors de doute le point que j'ai voulu établir, dans mes *Recherches sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 372. J'ai trouvé les renseignemens les plus positifs à ce sujet dans le Dictionnaire théologique samskrit-chinois, intitulé *San tsang fa sou*, dont on a vu des extraits, tom. I de ces *Mélanges*, pag. 147.

sagacité du philologue européen, qui a su rétablir dans leur véritable orthographe des mots aussi corrompus que ceux qu'on va voir par la nature de la prononciation chinoise.

FAN.	SAMSKRIT.
Ma-nou-che-nan, homme.	*Mânoucha.*
A-ma, mère.	*Ammâ* ou *ambâ.*
Sou-fou-ti-li, fille bonne, vertueuse.	*Sou-poutrî.*
Po-li-ya, femme, femelle.	*Bhâryâ.*
Wang, *ngo-lo-kia*, étoile.	*Bham*, *târakâ.*
Li-kiu, livre.	*Lékhâ*, écriture. (rac. *lik.*)
Kie-kia, rhinocéros.	*Khadga* (*Kharga.*)
Pi-cha-na, corne du rhinocéros.	*Vichânam*, corne en général.
Sing-kia, lion.	*Singha.*
A-chi-ma-ke-po, la substance appelée en chinois *Hou-pe.*	*Aschmagarbham.*
Kaï-ma-lo-kia, rubis ou *tchou* de couleur rouge.	*Kamalarâga* [1].
Ma-ni ou *moni*, pierre précieuse.	*Mani.*

C'est assez l'habitude des bons géographes chinois, en parlant des objets d'industrie des peuples étrangers, de rapporter les noms même sous lesquels ceux-ci les

[1] Ce mot est incontestablement synonyme de *padmarâga*, désignant une *pierre précieuse rouge*, dans l'Amarasingha; car *kamala* est lui-même un des nombreux synonymes du mot *padma*, nom le plus commun du nénuphar : et *ragâ* signifiant couleur, on peut, en annexant ce mot aux divers synonymes de *padma*, multiplier autant de fois les dénominations du *rubis*.

désignent. Ainsi l'auteur du Traité géographique, intitulé *Kouang-iu-ki*, décrivant brièvement le pays de *Pang-ka-la* (*Bengale*), un des royaumes des *Yin-tou* orientaux, dit qu'on en tire des étoffes de laine ou tissus rouges ou verts nommés *Sa-ha-la*, schals; il ajoute qu'on se sert dans ce royaume d'une monnaie d'argent nommée *Tang-kia*. Ce dernier mot, étranger à l'Hindoustan, est dérivé du turc ou du mongol *tamga*, *tamoga*, *marque distinctive*, *chose marquée*, comme la *monnaie*, les *sceaux*, etc. [1]. Les anciens traités des Turcs avec les peuples de l'Occident, portent qu'ils ont été marqués du *Tamga*, ou scellés; ce mot est la racine du mandchou *Temgetou* [2], qui a précisément la même signification. Ce sont les Turcs et les Mongols qui en ont porté l'usage en Perse et jusqu'au Bengale, où l'auteur chinois l'a retrouvé.

J'en viens à ma seconde assertion concernant l'existence de livres en langue samskrite imprimés à la Chine; je ferai observer d'abord que les mots *fan* ou samskrits rapportés plus haut n'ont pu être extraits, par l'auteur du *Tching-tseu thoung*, que d'un dictionnaire de cette langue accompagné de prononciations chinoises, et que c'est vraisemblablement un ouvrage de cette nature qu'il cite fréquemment sous le titre de *Fan-chou*, livre de la langue *fan*. Je rappellerai aussi que les deux volumes en langue de *Si-thian* de l'empereur *Khang-hi*, et même le cinquième tome du *Fang-chi-me-ping* dont j'ai parlé

[1] *Hist. généal. des Tatars*, p. 542. *Instituts de Timour*, p. 393.

[2] *Mandchou gisoun-ni boulekou bitkhe*; Classe des Décrets, Ord. I.

plus haut, offrent véritablement des textes samskrits imprimés en Chine; on en peut dire autant du syllabaire dévanagari, tibétain et mongol, que Bayer avait reçu du docteur Messerschmidt à son retour de Sibirie, et dont il a publié les deux parties, *chang* et *hia* [1], dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg [2]; mais ce fragment, qui prouve que les caractères *dévanagaris* n'étaient pas inconnus à la Chine, ne démontre pas que la langue samskrite elle-même y put être cultivée; le *Man, han, si-fan tsi yao,* livre que j'ai cité plus haut, va mettre ce dernier fait en évidence.

Le titre chinois de cet ouvrage, qui a deux volumes, désigne un dictionnaire *mandchou, chinois* et *tibétain;* il ne présente en effet que les caractères particuliers de ces trois langues, et, d'après un examen superficiel, on pourrait croire qu'il n'en contient pas davantage. Cependant un des exemplaires de cet ouvrage porte en tête l'indication manuscrite suivante : *Vocabulaire tangut, traduit en mandchou, en mongou et en chinois.* Mais le P. Amiot, auteur de cette note, qui a bien su distinguer le mongol du mandchou, n'a pas fait attention à la division réelle du livre en cinq parties auxquelles répondent cinq lignes horizontales : les deux supérieures en lettres tibétaines *dWou-djan* ou carrées; les deux intermédiaires en lettres mandchou, et celles d'en bas en caractères chinois; le dictionnaire est véritablement pentaglotte, et contient les mots correspondans des lan-

[1] Première et seconde en chinois.

[2] Tomes III et IV.

gues samskrite et tibétaine, mandchou, mongole et chinoise [1].

La première ligne de ce dictionnaire polyglotte est bien incontestablement du pur samskrit; j'ajouterai que l'ordre même des sections et leurs titres souvent obscurs ou même énigmatiques sont entièrement étrangers à la Chine, et me paraissent empruntés de quelque dictionnaire indien; il est certain aussi, par le soin que l'auteur a pris de rapporter tout ce qui concerne la religion de Bouddha, qu'il devait être un des adorateurs de cette divinité, ou même une des personnes particulièrement consacrées à son culte.

Je crois avoir montré, par tout ce qui précède, que les Chinois ont, ou sont à portée d'avoir sur les langues étrangères des notions assez étendues; et que leurs savans ont mis dans les recherches relatives à cette étude une attention et une exactitude dont on aurait, en Europe, peine à les croire capables. En finissant, je remarquerai qu'il en est de même pour toutes les branches de connaissances qu'ils ont cultivées, et qu'il serait extrêmement aisé de les justifier, sur un grand nombre de points, de l'imputation d'ignorance qu'on a souvent répétée contre eux. Souvent on les a rendus victimes des préjugés qu'on avait conçus, et on leur a prêté des erreurs pour être en droit de les prendre en faute.

[1] Ce fait extrêmement singulier demandait, lorsque je le fis connaître pour la première fois, à être appuyé par des développemens multipliés. Il est aujourd'hui tout-à-fait superflu de les reproduire; on peut voir la notice détaillée que j'ai donnée sur le Vocabulaire pentaglotte, dans le tome I[er] de ces *Mélanges*, pag. 153 et suivantes.

EXPLICATION

D'UNE ÉNIGME CHINOISE.

M. Morrison, dans son Dictionnaire anglais-chinois, donne, au mot *enigma* (part. III, pag. 142), la transcription d'une énigme chinoise dont le sens doit se tirer de la forme accidentellement donnée à certains caractères. Il n'y a joint aucune explication, parce que, dit-il, les personnes versées dans le chinois la comprendront aisément. Effectivement, cette énigme n'est pas très-difficile à deviner, mais il faut quelques détails pour la rendre généralement intelligible. On la trouvera sur la planche lithographiée ci-jointe. Elle consiste en douze caractères diversement altérés pour indiquer un sens différent de celui qu'ils auraient s'ils étaient écrits correctement. A côté de chaque caractère, j'ai mis, à gauche, le signe correct; et à droite, la valeur nouvelle qu'il acquiert en chinois par l'effet des changemens qu'on lui a fait subir.

N° 1. *Ye*, nuit. Ce caractère est fort allongé; il faut entendre *ye tchhang*, une longue nuit.

N° 2. *Tching*, oreiller, traversin. Ce caractère est couché horizontalement, *houng tchin*, l'oreiller étant mis en travers.

N° 3. *Yi*, pensée. Ce signe composé renferme l'image

Enigmes Chinoises.

夜長横枕意心歪。斜月三更門半開。

1 夜 2 長 3 意 4 夕 5 更 6 門

夜 枕 意 月 更 開

短命到今無口信。肝長望斷無人來。

7 命 8 今 9 信 10 肝 11 望 12 來

命 今 信 肝 望 來

13 色。14 刀 15 頭。

16 唐 17 虞 18 商 19 周。

20 堯。21 舜 22 湯 23 武。

24 吉 25 今 26 口。

27 井 28 圖 29 畢。

30 水 31 氷 32 小。

33 木 34 八。

Librairie Orientale de DONDEY-DUPRÉ père & fils rue Richelieu N° 67. Imp. par Brégeaut & Cie

de *cœur,* qui est ici déplacée et rejetée à gauche, *yi sin waï, le cœur de* yi *dérangé,* pour le cœur et les pensées troublées.

N° 4. *Youeï,* lune, écrit obliquement *sie youeï,* la lune inclinée (à l'horizon).

N° 5. *Keng,* veille, répété trois fois, *san keng,* trois veilles, pour à la troisième veille.

N° 6. *Khaï,* ouvrir. On n'a écrit que la moitié de ce caractère qui est formé de l'image de porte; *men pan khaï,* pour *la porte à moitié ouverte.*

N° 7. *Ming,* vie, écrit en raccourci, *touan ming,* la vie courte.

N° 8. *Kin, maintenant,* renversé, *tao kin;* mais le mot qui exprime le sens de *renversé, tao,* signifie aussi *jusque, jusque maintenant,* jusqu'à présent.

N° 9. *Sin,* croire. Dans ce caractère doit entrer l'image de *bouche;* on l'a supprimée : c'est donc *sin* sans *bouche, wou kheou sin,* nulle nouvelle.

N° 10. *Kan,* foie, l'organe de l'ame, tracé d'une manière très-allongée, *kan tchhang,* sentimens prolongés, éternels.

N° 11. *Wang,* espoir, écrit en deux parties séparées, *wang touan,* espoir interrompu, détruit.

N° 12. *Laï,* venir. Ce caractère doit contenir deux fois l'image d'homme, mais on l'a omise, ce qui fait *un* laï *sans homme, wou jin laï,* c'est-à-dire, *personne ne vient.*

On voit qu'il y a à proprement parler douze énigmes ou logogryphes, et que chaque signe altéré est le sujet d'une petite phrase qui s'applique et au signe altéré, et

à un autre objet qu'il faut deviner. Il en résulte les quatre vers suivans, qui sont réguliers :

Ye tchhang, houng tchin, yi sin waï;
Sie youeï, san keng, men pan khaï;
Touan ming, tao kin wou kheou sin,
Kan tchhang, wang touan, wou jin laï.

« Dans une longue nuit, couché sur l'oreiller, mon cœur est trou-
» blé de pensées.
» La lune s'abaisse, on est à la troisième veille; ma porte est à
» moitié entr'ouverte.
» La vie est courte; jusqu'ici je n'ai pas de nouvelles.
» Mes sentimens sont durables, mais j'ai perdu l'espoir; personne
» ne vient. »

Rien n'est plus commun que cette espèce de *griphe*, où l'on fait allusion à la forme des caractères, considérés avec ou sans altération. Puisque j'en suis venu à parler de ces bagatelles difficiles, *difficiles nugæ*, j'en donnerai quelques autres exemples. Dans le caractère *se* (Pl., n° 13), *volupté*, la partie supérieure ou la tête ressemble au caractère qui signifie *couteau* (n° 14); de là l'expression *tao-theou* (nos 14 et 15), *tête en couteau*, qui signifie *voluptueux*.

On demande quelle est la chose que Thang (n° 16, l'empereur Yao) et Iu (n° 1, l'empereur Chun) avaient, et que cependant Yao (n° 18) et Chun (n° 19) n'avaient pas; que les dynasties de Chang (n° 20) et de Tcheou (n° 21) avaient, et que leurs fondateurs Tang (n° 22) et Wou-wang n'avaient pas; qui se trouve dans l'ancienne littérature (*Kou-wen*, n° 24), et qui n'existe pas

dans la nouvelle (Kin-wen); on répond : la *bouche*, (n° 26), qui se trouve dans les noms de *thang*, de *iu*, de *chang*, de *tcheou*, et dans le mot *kou*, et qui ne se trouve pas dans les mots *yao*, *chun*, *tching*, *wou*, *kin*.

Du haut en bas, de droite à gauche, deux debout, deux couchés, en tout, quatre croix et huit têtes : c'est le caractère Tsing (puits, n° 27), qui satisfait à ces conditions. Remarquez qu'il y a une double équivoque, parce que le caractère qui a la forme d'une croix signifiant dix, on peut lire *quarante-huit têtes*.

Quel est le caractère qui a quatre *bouches* et un *dix?* Quel est celui qui a quatre *dix* et une *bouche?* Le premier est *thou* (carte, n° 28), le second *pi* (fin, n° 29.)

Il y a un caractère qui est l'objet d'un jeu semblable : un trait de plus, il est *froid* (ping, glace, n° 31). Deux traits de moins, il est *petit* (siao, n° 32); changez un trait, c'est du *bois* (mou); redressez-le, c'est un *ruisseau* (tchhouan.) Ce caractère est *choui* (eau, n° 30). Il y a un autre petit conte au sujet du même caractère : Deux bossus se tournaieut le dos; un mauvais plaisant vint dresser une perche entr'eux, et dit : Voilà de l'*eau*. La raison de cette impertinence se voit dans la forme du caractère *choui* [1].

En voilà assez sur ces puérilités, dont je n'aurais jamais dit un mot s'il ne s'était présenté une occasion d'en parler une fois pour n'y revenir jamais. Ces allusions à la forme des caractères n'ont aucun sel pour nous, et il est même difficile de les faire bien comprendre; sans

[1] Dictionnaire du P. Basile, pag. 343.

cela j'aurais pu en offrir de moins insignifiantes. Les Chinois ont aussi des énigmes proprement dites, dans lesquelles il entre un peu plus d'invention. Ce sont des définitions qu'on laisse incomplètes à dessein, pour que le lecteur puisse suppléer ce qui y manque. Par exemple: Qu'est-ce qui distingue clairement la succession des affaires, et qui se souvient nettement des paroles des hommes? — L'histoire. — Qu'est-ce qui suit un homme à cent lieues, habite avec lui, n'a besoin ni de thé ni de riz, ni de fleurs, ne craint ni l'eau ni le feu, ni les armes, et disparaît quand le soleil est couché? — L'ombre. — Qu'est-ce qui est tourné vers le nord quand vous regardez vers le midi, qui s'afflige et se réjouit avec vous? — Un miroir, etc. Les plus difficiles parmi ces bagatelles sont celles où l'on fait entrer des allusions à des traditions ou à des anecdotes peu connues, ou des substitutions de mots homophones. Ce sont les turlupinades du dix-septième siècle, et les calembourgs du dix-neuvième. Les Chinois ont de ces recueils, comme ils en ont d'*ana*, de rébus, de quolibets, et de mille autres sortes de futilités. Sur ce point même, ils peuvent soutenir la comparaison avec les Européens.

Il y a à la Bibliothèque du Roi un petit volume chinois qui a appartenu au séminaire des missions étrangères. C'est un recueil d'énigmes, en chinois *Ya-mi*. Fourmont a traduit le titre : Histoire de *Ya-mi*, et a vu dans l'ouvrage un *roman dialogué, est enim ex eorum genere quæ nos* Romans *dicimus, sed per dialogos et personas, quo modo sunt comœdiæ*. C'est de la même manière qu'il a rendu *Phi-pa ki*, histoire de

laguitare, par histoire de Pi-pa; *Si-siang ki*, le pavillon occidental, par histoire de Si-siang; *Iu-kiao-li*, les belles Iu et Li, par histoire de Iu-kiao; *Hao kieou-tchouan*, l'union bien assortie, par histoire de Hao-kieou. Il faisait ainsi des noms propres imaginaires de tout ce qu'il n'entendait pas. Les titres des livres chinois étaient pour lui autant d'énigmes, et il ne lui est pas arrivé souvent d'être heureux à les deviner.

SUR L'INSCRIPTION

ATTRIBUÉE A L'EMPEREUR IU.

(1811.)

De toutes les recherches auxquelles peuvent se livrer les personnes qui ont acquis l'intelligence de la langue chinoise, il n'en est guères de plus intéressantes, il n'en est point d'aussi difficiles que celles qui ont rapport aux anciennes écritures autrefois en usage à la Chine. La discussion de ce qui regarde ces anciennes écritures, et le petit nombre d'inscriptions dans lesquelles on les retrouve, soit sur des rochers, soit sur des vases de cuivre ou d'autres matières, est si épineuse et demande une si grande connaissance de la langue et des antiquités chinoises, qu'il n'y a, même en Chine, qu'un très-petit nombre de lettrés du premier ordre qui puissent s'en occuper.

L'inscription de *Iu*, l'un des monumens les plus antiques de l'art d'écrire chez les Chinois, puisqu'elle remonte à près de quarante-un siècles; cette inscription, que M. Hager a, le premier, fait connaître en Europe [1],

[1] D'abord, et sans explication, dans son *Explanation of the elementary Characters of the Chinese*; London, 1801, in-fol.; et depuis dans son *Monument de Iu*; Paris, 1802, in-fol.

a paru à M. Klaproth pouvoir être l'objet d'un nouveau travail [1]. Persuadé de l'authenticité de cette inscription que M. Hager avait attaquée, il a pris pour l'établir le seul moyen que lui fournît la critique; mais un moyen qui exigeait une connaissance approfondie de la langue chinoise en général, et une étude particulière des anciens caractères.

L'auteur commence par un catalogue raisonné des ouvrages chinois dont il s'est servi pour ses recherches; les meilleurs livres historiques et géographiques, les dictionnaires les plus estimés ont été mis à contribution. La liste dont il s'agit comprend douze pages et les noms de quinze ouvrages chinois, avec une courte notice littéraire sur chacun d'eux. Elle est suivie de l'inscription elle-même en caractères antiques, accompagnée de la traduction en nouveaux caractères, telle que les Chinois la donnent et telle que l'auteur l'a extraite du *Hou-kouang toungtchi* ou de la description de la province *Hou-kouang*: cette traduction, en caractères modernes, diffère pour deux ou trois mots de celle que M. Hager a donnée d'après le P. Amiot; mais la version allemande de M. Klaproth s'éloigne beaucoup de celle qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Hager; et nous devons convenir que la première, calquée fidèlement sur l'original, présente un sens clair et simple qui la rend préférable à l'autre.

L'auteur passe à l'histoire de l'inscription de *Iu*, et prend de là occasion de rappeler les passages des anciens livres chinois sur l'événement qui a donné lieu à poser cette

[1] *Chin Iu paï tching i.* — Inschrift des Yü, übersetzt und erklært von Julius von Klaproth. — Berlin, 1811; in-4° de 50 pages.

inscription, et de citer ceux des livres chinois modernes qui parlent du monument lui-même. La plupart de ces passages sont pour la première fois extraits et traduits des ouvrages chinois [1].

Le *Commentaire philologique* qui vient ensuite, est la partie la plus savante de l'ouvrage, et malheureusement celle qui est le moins susceptible d'analyse. Reprenant chacun des caractères de l'inscription en particulier, M. Klaproth fait voir, contre l'assertion de M. Hager et du P. Cibot, que les formes antiques ont un grand rapport avec les modernes; c'est-à-dire que, suivant à travers les différentes espèces de *tchouan* et d'autres écritures anciennes, la dégradation successive des caractères, depuis ceux de l'inscription qui remontent au vingt-troisième siècle avant notre ère, jusqu'à ceux qui sont en usage actuellement, il en prouve l'identité ou la conformité d'une manière qui, pour la très-grande majorité des caractères de l'inscription, paraît incontestable. Le résumé de cette comparaison est présenté d'une manière synoptique dans un tableau qui termine le volume; les *tchouan* ou caractères anciens de la dynastie des *Tcheou*, y servent de terme moyen ou d'anneau qui lie les caractères de la traduction moderne à ceux de l'inscription, lesquels n'ont pas à présent moins de 4089 ans d'antiquité.

Les amateurs de philologie orientale regretteront, dans

[1] On remarquait en 1811 cette circonstance comme un mérite singulier de la part d'un auteur qui n'avait pas entrepris le voyage de la Chine. La chose est maintenant devenue si commune, qu'on a, pour ainsi dire, cessé d'y faire attention; et rien ne prouve mieux les étonnans progrès qu'a faits, en si peu d'années, cette branche des études orientales.

ce savant ouvrage, que par suite d'un système dont les bases sont excellentes, mais dont les applications ne sont pas sans inconvénient, l'auteur ait adopté pour les mots chinois une orthographe nouvelle qui les défigure au premier coup-d'œil. Sans les caractères qui partout heureusement accompagnent les mots chinois cités, on aurait peine à reconnaître dans le *Schu-ginn*, le *Chou-king*, et dans *Chia*, le nom de la première des vingt-deux dynasties, *Hia;* le *Chaï-bian* ne rappelle pas d'abord le *Haï-pien*, ni *Dshenn-dsu-tunn*, le *Tching-tseu-toung*.

Nous n'ignorons pas que cette orthographe a pour but de distinguer, comme font les Mandchous, les lettres simples de celles qui sont aspirées, par exemple le *p* doux qui se rapproche du *b*, du *p* aspiré, et le *th* du *t* qui ressemble au *d*. Mais nous croyons qu'il eût peut-être été convenable d'indiquer ces nuances de prononciation par des marques placées sur les lettres, comme l'a fait Fourmont. Il nous paraîtrait fâcheux que chaque nation adoptât, pour écrire les mots chinois, un mode particulier d'orthographe, et nous pensons qu'il vaudrait encore mieux que les écrivains de tous les pays s'accordassent à suivre un même système d'écriture pour les mots chinois, celui des Portugais, par exemple, quoique présentant d'ailleurs tant d'imperfection [1].

[1] Depuis ce tems, il est arrivé, comme j'en témoignais la crainte en cet endroit, que chaque nation d'Europe a voulu appliquer son système particulier de prononciation et d'orthographe à l'expression des mots chinois. Je dois avouer que les missionnaires français avaient les premiers donné l'exemple de s'éloigner de l'orthographe portugaise, et ce parti qu'ils avaient pris a dû être suivi par ceux de leurs compatriotes qui

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Klaproth est sans contredit un des plus intéressans qui aient paru depuis long-tems en Europe sur la littérature chinoise; il justifie pleinement la réputation que déjà son auteur s'était faite par des ouvrages moins considérables, mais qui tous prouvaient une rare connaissance des langues chinoise et mandchoue; il montre enfin que le hasard ne pouvait mieux placer qu'entre les mains de M. Klaproth la collection si précieuse de livres des deux langues qu'il possède.

s'efforçaient de marcher sur leurs traces. L'orthographe allemande, introduite pour la première fois par M. Klaproth, dans son Commentaire sur l'Inscription de *Iu*, s'est reproduite avec quelques variations dans les ouvrages subséquens du même auteur. Les Russes, faisant usage d'un alphabet particulier, ont été naturellement conduits à adopter un système tout différent, et il en est résulté que ceux qui ont voulu traduire des morceaux empruntés à des voyageurs ou à des interprètes de cette nation, sans être à portée de recourir aux originaux chinois, ont été absolument hors d'état d'y reconnaître les mots ou les noms les plus familiers aux autres Européens. On en doit dire autant de la nouvelle orthographe de M. Morrison; cette dernière est peut-être même la plus irrégulière de toutes. Il sera maintenant beaucoup plus aisé de retrouver le son des termes chinois dans les dictionnaires du pays, que de les distinguer sous ces travestissemens européens qui les rendent absolument méconnaissables.

SUR

LA TRADUCTION DU LUN-IU,

PAR M. MARSHMAN.

(1814.)

C'EST vers la fin du XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe, qu'on a commencé à avoir en Europe des notions exactes sur l'histoire, les mœurs et la littérature des Chinois, et l'on en est principalement redevable aux missionnaires portugais, espagnols et italiens de cette époque, Gabriel Magaillans, Alvare Semedo, Prosper Intorcetta, Martin Martini et autres. D'abord rivaux de ces hommes estimables, les missionnaires français l'emportèrent bientôt sur eux par le nombre et l'utilité des ouvrages qu'ils publièrent sur la Chine. Les travaux des PP. Bouvet, Gerbillon, Lecomte, Prémare et Parrenin, inspirèrent en France un vif intérêt pour tout ce qui concernait cet empire. Cet intérêt s'entretint et s'accrut encore dans le cours du dernier siècle par les ouvrages des PP. Mailla, Duhalde, Amiot, Cibot, etc. Si l'engouement pour les Chinois qui s'empara alors des gens du monde, devint pour eux une source nouvelle de modes et de ridicules, il en résulta peut-être qu'on donna une plus grande attention aux recherches de Fourmont,

de Deguignes et de Deshauteraies; ces savans furent à peu près les seuls parmi les Européens en état de puiser dans les originaux, des documens historiques et littéraires sur la plus ancienne et la plus considérable de toutes les nations de l'Asie; et l'Allemagne, malgré les Essais d'André Muller, de Mentzel, de Spitzel et de quelques autres, n'eut à nous opposer que le seul Bayer, dont les meilleurs ouvrages encore ne sauraient soutenir la comparaison avec ceux des philologues français. *L'Histoire générale de la Chine*, la collection des *Mémoires des missionnaires français de Peking*, la traduction du *Chouking*, *l'Histoire des Huns*, *la Description de la Chine et de la Tartarie*, sont, de l'aveu même des étrangers, des ouvrages de premier ordre, qui nous assurent la gloire d'avoir ouvert la route aux savans des autres nations, et fait connaître la Chine à l'Europe.

Les savans anglais, auxquels les langues de l'Hindoustan offraient un vaste sujet d'études, et une moisson abondante de faits, d'une utilité directe pour le commerce de leurs compatriotes, n'avaient hasardé jusqu'à présent qu'un bien petit nombre d'excursions dans la littérature de la Chine. Depuis J. Webb qui, en 1669, chercha à établir que la langue chinoise était la langue originelle et primitive, je ne connais parmi les savans anglais que le seul Th. Hyde qui se soit livré à l'étude de cette langue avec quelque succès; encore ses travaux en ce genre demeurèrent-ils sans résultats importans.

Le célèbre W. Jones, qui avait, en fait de littérature orientale, encore plus d'ambition que de capacité, dut à regret laisser sans l'aborder une branche de littérature

si propre à faire briller son imagination; mais, par ce qu'il a dit en différentes occasions des Chinois et de leurs livres, on peut facilement juger à quel point il était resté étranger à ce qui les concernait. Enfin, au commencement de ce siècle, au moment où les savans français regrettaient en la personne de Deguignes un littérateur regnicole qui ne laissait pas de successeur, et dans celle d'Amiot, le dernier et le plus laborieux des missionnaires de Peking, on n'avait encore publié en Angleterre aucun livre sur la littérature chinoise qui fût l'ouvrage d'auteurs anglais, et tout ce qu'on y possédait en ce genre se réduisait à des traductions, des extraits ou des compilations dont la matière était empruntée le plus souvent des mémoires de nos missionnaires ou des *Lettres édifiantes*.

C'est donc depuis un petit nombre d'années seulement que le commerce anglais ayant prévalu à la Chine, et les missionnaires protestans ayant voulu tenter d'y succéder aux catholiques, on a commencé, à Londres et à Calcutta, à s'occuper sérieusement de la langue chinoise et à donner des traductions des ouvrages les plus importans. On doit à sir George Staunton, fils du secrétaire de l'ambassade de lord Macartney, une version anglaise du *Taï Thsing liu li*, ou *Code des lois des Mandchous*, ouvrage très-remarquable en lui-même, quoiqu'il ait déjà été en Europe l'occasion d'un assez grand nombre de conjectures hasardées sur la législation des Chinois et l'esprit de leur gouvernement. Un autre ouvrage d'une utilité moindre peut-être pour les Européens, mais qui aurait exigé une connaissance encore

plus profonde de la langue, est la traduction de l'Évangile Saint-Marc, en chinois [1], faite par les missionnaires du Bengale, à l'usage de ceux de leurs collègues qui cherchent à pénétrer dans la province de Canton. M. Morrison doit être occupé de travaux du même genre, comme on le voit dans l'avant-propos mis à la tête d'un petit recueil de ses opuscules, publié à Londres en 1812 [2], où il est désigné comme ayant *rédigé une version chinoise des actes des Apôtres d'après une version catholique* et postérieurement, *l'Évangile selon saint Luc, fruit de son travail particulier* [3]. Les opuscules dont je parle doivent aussi être ajoutés à la liste de ces ouvrages qui prouvent l'intérêt que les Anglais commencent à prendre à cette partie de la littérature orientale : on y trouve une traduction du *Livre des trois Caractères* (*San tseu king*), du *Taï-hio*, et quelques fragmens qui peuvent servir d'exercices pour les commençans. Mais le plus important, sans contredit, de tous les livres que les Anglais aient encore publiés sur cette matière, c'est l'édition des Œuvres de Confucius, avec une version et un commentaire en anglais, dont le premier volume, publié à Sirampour par M. Marshman, va devenir l'objet de quelques observations [4].

[1] Voyez le tom. I de ces *Mélanges*, pag. 1 et suiv.

[2] Sous le titre de *Horæ Sinicæ*, *Translations from the popular litterature of the Chinese*, in-8°. Ce petit volume, devenu d'une très-grande rareté, a été réimprimé par M. Montucci à la suite de son *Parallèle des deux Dictionnaires projetés*, etc. Londres, 1817, in-4°.

[3] Voyez des détails beaucoup plus exacts que ceux qu'on pouvait avoir à cette époque sur les travaux des missionnaires anglais, dans le tom. I, pag. 14; et dans ce volume même, pag. 132 et suiv.

[4] *The works of Confucius, containing the original text with a transla–*

Tout ce que j'ai dit précédemment se trouve si pleinement confirmé par M. Marshman, dans son épître dédicatoire, adressée à lord Minto, gouverneur général de l'Inde, que je ne puis m'empêcher de transcrire ici ses paroles :

« Le texte original de cet ancien et vertueux philo-
» sophe (Confucius), dit-il, est en ce moment présenté
» pour la première fois aux lecteurs anglais, sous une
» forme qui, à ce qu'on espère, non-seulement donnera
» une idée de la littérature chinoise, mais facilitera l'ac-
» quisition de cette langue si curieuse et si difficile, à
» laquelle les circonstances ajoutent chaque jour de l'im-
» portance et de l'intérêt. Il a été remarqué par feu sir
» William Jones, d'illustre mémoire, que c'est à nos
» voisins les Français que nous avons jusqu'à présent été
» redevables de presque toutes les tentatives faites pour
» éclaircir la langue et la littérature de la Chine. Néan-
» moins, les intérêts de la nation anglaise, aussi bien que
» son honneur littéraire, semblent demander que nous
» fassions aussi tous nos efforts pour cultiver cette bran-
» che de littérature. »

Le premier morceau qui s'offre aux lecteurs dans ce volume est une *Vie de Confucius, traduite du chinois et recueillie dans ses ouvrages*. Les détails biographiques qui s'y lisent sont effectivement tirés d'une vie de Confucius extraite du *Sse ki*, qu'on a coutume de placer dans les éditions chinoises des quatre *Livres mo-*

tion. Vol. I[st] *to which is prefixed a dissertation on the chinese language and characters; by J. Marshman. Serampore, printed at the mission press*. 1809, grand in-4°. de xxxix—cxiij et 725 pages.

mux, à la tête du *Lun-iu* qui est le troisième de ces livres. M. Marshman y a seulement joint quelques notes et des renvois au *Lun-iu*, livre où, comme tout le monde sait, sont rapportés un grand nombre de traits relatifs à Confucius et à ses disciples. Mais ce petit morceau, dont le père Intorcetta nous avait déjà donné un fragment [1], et que le P. Noël a inséré tout entier dans les *six livres classiques* [2], ne contient rien qui ne soit bien connu, et ne saurait surtout entrer en comparaison avec l'excellente *Vie de Confucius*, composée par le père Amiot, et qui occupe la plus grande partie du tome XII des *Mémoires concernant les Chinois.*

De la *Vie de Confucius*, l'auteur passe à l'examen de ses ouvrages; il dit un mot des *King*, qui peuvent en un certain sens lui être attribués, et dont le cinquième même est tout entier de lui. Il expose ensuite en peu de mots le contenu des *Sse chou*, ou quatre livres classiques du second ordre. Mais tous ces objets sont rebattus pour ceux des lecteurs qui sont un peu familiarisés avec l'histoire littéraire de la Chine, et peu intéressans pour ceux à qui elle est étrangère; et comme M. Marshman n'ajoute aucun fait important aux détails qui se trouvent rapportés dans les mémoires de nos missionnaires, je crois inutile de faire une critique détaillée de cette partie de son travail, et je me bornerai à un petit nombre d'observations détachées.

La première partie du *Chou king*, suivant cet écri-

[1] *Vita Confucii*, dans la Collection de Thévenot, et dans le *Confucius Sinarum philosophus*.

[2] *Sinensis imperii libri classici sex*. pag. 76-83.

vain, a rapport à la dynastie *Iu*, qui renferme seulement deux empereurs, *Yao* et *Chun*. En premier lieu, M. Marshman eut dû ne faire commencer, conformément à l'usage général établi, les vingt-deux dynasties impériales de Chine qu'avec le règne de *Iu*, successeur de *Chun*, et considérer isolément les empereurs précédens, dont le règne ne peut être qu'improprement désigné par le terme de dynastie, puisqu'ils n'établirent pas leurs familles sur le trône, au moins suivant l'opinion commune. D'un autre côté, il a tort de ranger ensemble *Yao* et *Chun* sous la dénomination de dynastie *Iu*, puisque ce nom n'appartient qu'à la famille de *Chun*, et que celle de *Yao* est appelée *Thang* par les Chinois.

Le titre du *Lun-iu*, dont l'auteur explique le premier caractère par *converser* ou *parler*, et le second par *répliquer* ou *répondre*, ne signifie réellement que *discours*, ou entretiens, par une sorte de reduplication de synonymes assez commune en chinois. — M. Marshman dit du *Lun-iu* que c'est, avec le *Tchhun-thsieou*, le principal ouvrage de Confucius : il s'exprime à peu près de la même manière au sujet du *Meng-tseu*. Or, il y a de l'impropriété à parler ainsi du premier de ces livres, où l'on trouve beaucoup de détails sur la mort de Confucius et ses funérailles, et plus encore du dernier dont l'auteur, Meng-tseu, naquit plus de cent ans après ce philosophe.

M. Marshman présente une analyse détaillée du *Lun-iu*, le troisième des quatre livres moraux ou classiques du second ordre, qui est celui dont il publie la première partie dans le volume dont nous nous occupons, et dont

il promet la fin pour le volume suivant. Il entre ensuite dans une discussion chronologique destinée à fixer l'époque de Confucius, et par suite celle de *Yao* et des autres empereurs dont il est parlé dans les *King*. Les calculs dont il s'appuie et les résultats approximatifs auxquels il arrive paraîtront peut-être un peu singuliers à ceux qui savent que toutes ces époques, surtout celle de Confucius, sont aussi bien démontrées et déterminées aussi rigoureusement que celles des événemens les mieux connus de l'histoire ancienne, et que pour celles qui sont douteuses, on a des moyens de vérification beaucoup plus positifs que ne peuvent l'être des évaluations en nombres ronds de la durée des dynasties. Quant aux personnes qui n'ont pas été satisfaites par les discussions de Fréret, Mailla, Amiot, Cibot et autres, elles pourront trouver dans un ouvrage du P. Gaubil, resté inédit jusqu'à présent, mais qui est sur le point d'être publié [1], les questions sur la chronologie chinoise, traitées avec plus de profondeur que n'a pu y en mettre en passant M. Marshman.

Cet auteur rend compte des motifs qui l'ont dirigé dans son travail sur le *Lun-iu* de la manière suivante : « Pour le curieux admirateur de l'antiquité, dit-il, cet » ouvrage se recommande de lui-même, en ce qu'il lui » présente le célèbre sage chinois, exactement tel qu'il » parut aux yeux de ses disciples, tant en public que » dans sa vie privée. Il peut aussi servir à donner une » idée des coutumes chinoises, à peu près aussi invaria-

[1] *Traité de la Chronologie chinoise*, dans le tome XVI des *Mémoires concernant les Chinois*, actuellement sous presse. (Il a paru en 1814).

» bles par leur nature que celles des Hindous, et que
» nous avons ici occasion de contempler dans leur origine. Néanmoins, le traducteur reconnaît franchement
» que sa principale raison pour entreprendre cet ouvrage,
» a été l'espoir de faire connaître à ses compatriotes la
» nature de la langue chinoise. Il lui a paru si fort à désirer de leur rendre cette langue accessible (tant pour
» ouvrir la route à une recherche approfondie de la littérature et des écrits anciens des Chinois, que pour l'introduction ultérieure parmi ces derniers de ces découvertes dans les sciences qui distinguent si éminemment
» le monde occidental, et surtout des saintes écritures
» dans leur pureté et leur excellence), qu'il a regardé
» comme un devoir sacré de marquer avec le dernier soin
» chacun des pas qu'il avait faits lui-même, et d'en laisser ainsi à découvert les traces à ses compatriotes, de
» manière à ce que toute personne qui le désirerait, pût
» suivre le même sentier sans fatigue, et recueillir en
» peu de mois ce qui lui avait coûté des années de recherches patientes et laborieuses. Au reste, comme aucun moyen ne semblait proportionné à cette fin, si ce
» n'est celui de donner le *texte* de quelque ouvrage estimé, avec une traduction aussi littérale que possible,
» et une explication des différens caractères, cet ouvrage (le *Lun iu*) se recommandait pour cet objet par
» la double considération qu'il contenait un portrait entier et fidèle du célèbre sage chinois, et qu'il était un
» de ces ouvrages capitaux qui ont, pendant des siècles,
» servi de modèle de style à tous ceux qui ont pré-

» tendu aux charges les plus élevées de l'empire chi-
» nois [1]. »

La description qu'il fait ensuite des renvois et des signes de concordance établis entre les différentes parties de son travail, ne pouvant être utile qu'à ceux qui auront le livre et qui voudront en faire usage, je la passe ici sous silence, et je dirai du matériel de l'édition ce qui me paraîtra nécessaire en examinant plus bas la version du *Lun-iu*. « Quant au style de la traduction, dit l'au-
» teur lui-même, il sera facile de juger que le plan de
» l'ouvrage excluait toute recherche de liberté ou d'élé-
» gance. C'eût été à la vérité une tâche beaucoup plus
» facile de donner une traduction libre, mais c'eût été
» s'éloigner entièrement du dessein d'un ouvrage élé-
» mentaire, dont l'objet est de donner, autant que cela
» est praticable, l'exacte signification de chaque carac-
» tère chinois. »

M. Marshman réclame l'indulgence des lecteurs pour les imperfections de son ouvrage, en leur rappelant qu'il avait à assurer le sens particulier de chaque mot, et cela sans avoir le secours d'aucune traduction précédente. On ne sent jamais mieux les difficultés de cette espèce que quand on a eu soi-même à lutter contre elles ; et sous ce rapport, personne plus que moi ne devrait fermer les yeux sur les défauts de la nouvelle traduction. Mais la dernière partie de l'excuse de M. Marshman avait grand besoin d'une explication qu'il nous donne dans la note suivante : « Après que le traducteur eût considérablement

[1] *Life of Confucius*, pag. xxxiv.

» avancé ce volume, un ami lui fit présent de *Duhalde*,
» et il apprit dans le même tems qu'une partie ou la
» totalité de cet ouvrage avait été faite par quelques
» missionnaires catholiques. Comme une simple traduc-
» tion ne contrariait pas son plan, il continua l'ouvrage,
» et il se serait trouvé très-heureux de profiter de ce se-
» cours additionnel; mais tous ses efforts pour se le pro-
» curer demeurèrent sans effet. Il regarde néanmoins
» comme un acte de justice de reconnaître l'assistance
» qu'il a reçue, tant de M. Lassar, que de plusieurs Chi-
» nois instruits dans leur langue maternelle. La recon-
» naissance ne lui permet pas non plus de passer sous
» silence les bons offices qu'il a reçus du P. Rodriguez,
» de la mission catholique, arrivé dernièrement de la
» Chine, où il a résidé près de vingt ans, et dont les
» connaissances dans le chinois et les langues savantes
» paraissent également profondes. Entr'autres services
» dont le traducteur est redevable à sa politesse, il faut
» placer la communication d'un Dictionnaire chinois-
» latin manuscrit (où l'on donne aussi la prononciation
» mandarinique). Ce Dictionnaire est l'ouvrage de la
» mission catholique de Peking, et probablement le ré-
» sultat de plus de quatre-vingts ans de travail et d'ex-
» périence, puisqu'il a été commencé avant l'année 1724.
» Il a eu seulement le regret de n'avoir pas obtenu cet
» inestimable trésor assez tôt pour diminuer en rien le
» travail de la traduction de ce volume, dont plus de
» sept cents pages étaient déjà imprimées. Mais la satis-
» faction qu'il éprouva, en trouvant à l'examen que le
» sens dans la traduction s'accordait avec celui qui était

» assigné à chaque caractère par les missionnaires ca-
» tholiques, est telle qu'elle peut plutôt se concevoir,
» que se décrire [1]. »

J'ai transcrit cette note qui nous apprend la méthode que cet auteur a suivie dans son travail, afin d'appuyer le jugement que j'aurai bientôt à porter sur sa traduction, de la considération du peu de secours dont il a pu disposer, et de l'espèce de ces secours. Il est peut-être assez remarquable qu'un ecclésiastique anglais, qui se destinait apparemment à la mission de la Chine, n'ait pas été mieux instruit de ce qu'on avait fait avant lui sur la langue de cet empire; qu'il n'ait eu connaissance des ouvrages de Fourmont et des missionnaires que par les citations de M. Hager, comme il le remarque lui-même [2]; qu'il n'ait vu qu'après avoir fait sa traduction l'ouvrage de Duhalde qui semble être devenu son oracle, puisqu'il le cite pour la chronologie, pour le contenu et le titre des livres classiques, et pour la prononciation des caractères; qu'enfin il n'ait appris que très-récemment que son travail sur les livres de Confucius avait déjà été exécuté en tout ou en partie par les missionnaires catholiques, tandis que le *Lun-iu* dont il s'est particulièrement occupé, a été publié une première fois en latin avec le texte dans l'*édition de Goa*, une autre fois dans le *Confucius sinarum philosophus*, et une troisième fois dans les *livres classiques* du P. Noël. Ce peu de connaissances bibliographiques, qui doit sans doute s'attribuer à l'éloignement où vit l'auteur, et à la difficulté des relations

[1] *Life of Confucius*, pag. xxxviij.

[2] *Dissertation on the Chinese*, etc., p. ij, et ailleurs.

qu'il aura conservées avec l'Europe, loin d'affaiblir le mérite de ses travaux, doit à mon avis y ajouter encore, puisqu'il a fait, sans le secours des livres, et avec autant de peine que les premiers traducteurs, une version très-estimable d'un ouvrage assez difficile. Nous verrons, en examinant cette version, qu'elle porte des caractères incontestables de la manière dont elle a été rédigée.

La vie de Confucius est suivie d'une *Dissertation sur les caractères et les sons de la langue chinoise, renfermant des tables des caractères élémentaires* (clefs), *et des monosyllabes chinois.* Une Dissertation grammaticale est par sa nature un objet fort peu susceptible d'analyse, et comme j'ai déjà indiqué le contenu de celle-ci dans un ouvrage où j'ai passé en revue les principaux travaux des Européens sur la langue chinoise [1], je ne répéterai pas le jugement que j'ai cru devoir en porter.

Les règles qu'il établit sont pour la plupart assez exactes, et un petit nombre seulement auraient besoin d'être rectifiées ou développées; mais la langue du *Lun-iu* n'est pas celle des livres modernes, encore moins celle de la conversation et des usages vulgaires, et pour ces objets, la nouvelle grammaire est tout-à-fait insuffisante. L'auteur la termine par une notice du *Dictionnaire impérial* ou *Khang-hi tseu tian*, et à l'occasion du nombre de caractères que contient cet ouvrage (environ 56,000), il prouve, par un calcul que je ne crois pas inexact, que les caractères chinois véritablement en usage excèdent à

[1] Plan d'un Dictionnaire chinois, chap. IV, p. 69 et suivantes: et ci-dessus, p. 122.

peine le nombre des mots grecs, latins ou anglais compris dans les Dictionnaires de Scapula, d'Ainsworth ou de Johnson. On peut ajouter que nous avons probablement perdu une grande quantité de mots des langues grecque et latine, techniques ou autres, avec les ouvrages des auteurs qui les avaient employés, et qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; et qu'à l'égard des mots anglais, quoique le Dictionnaire de Johnson en offre environ 45,500, il est bien éloigné d'être complet, puisque M. Croft s'est engagé à en donner près de 68,000 dans le nouveau Dictionnaire qu'il a promis au public. En ôtant du *Iu-phian* lui-même, que l'on regarde comme un des dictionnaires chinois les plus riches, les caractères *obsolètes*, les noms historiques et géographiques, et les *variantes* purement orthographiques, je ne crois pas qu'il en restât plus de 30 à 40,000, et c'est aussi là ce que contiennent les dictionnaires classiques les plus estimés.

Venons à présent à la traduction du *Lun-iu*, qui est la partie essentielle et la plus considérable du volume, et à laquelle les objets précédens ne se rattachent qu'indirectement et à titre d'accessoires. Dans l'intention où était le traducteur de publier un livre qui fût utile à ceux qui voudraient étudier le chinois, il ne pouvait adopter un plan meilleur que celui qu'il a choisi : conservant telles qu'elles sont dans l'original les divisions du livre en chapitres ou *kiouan*, sections ou *tchang*, et *tsieï* ou paragraphes, il rapporte d'abord le texte de chacun de ces derniers, écrit en gros caractères *hing* ou cursifs. Chaque caractère est accompagné d'un chiffre ou nu-

méro, et de sa prononciation selon le dialecte de Canton, à laquelle M. Marshman joint quelquefois dans les commencemens la prononciation mandarinique, quand elle diffère beaucoup de la première. Vient ensuite la traduction littérale en anglais, sur les mots de laquelle sont placés des chiffres correspondans aux caractères. La construction anglaise, plus libre ou moins régulière que la nôtre, permet plus facilement de s'accommoder à l'ordre des mots et à la phraséologie chinoise. Une glose, dont la substance est ordinairement tirée des commentaires de *Tchu-hi* et de quelques autres, se trouve après la traduction, et éclaircit ce qu'elle peut avoir d'obscur, à la manière chinoise, c'est-à-dire, par des notes historiques mêlées de définitions et de paraphrases philosophiques. Dans une quatrième partie intitulée *Remarques sur les caractères*, l'auteur ajoute ses propres observations et de nouveaux éclaircissemens à l'analyse des caractères qu'il décompose en clefs, avec une attention qui va souvent jusqu'à la minutie. Telle est la méthode que M. Marshman a suivie pour chaque paragraphe. La version littérale et les explications qui en sont les développemens m'ont paru généralement assez exactes pour donner une idée juste de l'esprit de l'original; mais je crois que l'auteur a réussi moins heureusement à rendre la *lettre*, même dans la *métaphrase* : c'est ce dont quelques exemples pris à l'ouverture du livre pourront convaincre les lecteurs.

Au chapitre 1er, section 1re, § 3, on lit dans le texte ces paroles de Confucius : *Yeou pheng tseu youan fang laï, pou-yi lo-hou?* « Si un ami vient à vous d'un

» pays éloigné, n'est-ce pas pour vous une chose agréa-
» ble ? » M. Marshman se conforme à ce sens dans sa traduction ; mais dans ses *Remarques*, il ajoute que le mot *pheng, ami,* signifie peut-être ici *un admirateur* ou *un disciple*. Le plaisir dont parle Confucius en cet endroit consisterait donc, suivant le nouveau traducteur, à voir arriver des pays lointains un grand nombre de disciples et d'admirateurs. Or, c'est bien là le sens qu'a adopté le P. Noël [1] ; mais ce sens est évidemment erroné. *Pheng* n'a jamais signifié que *compagnon*, *ami*, et Confucius est si loin d'argumenter en cette circonstance du plaisir que la vanité peut trouver dans le nombre des disciples venus de bien loin pour entendre un philosophe célèbre, que dans le paragraphe qui suit immédiatement, il donne au contraire de grandes louanges au sage qui sait apprécier l'opinion des autres hommes à sa juste valeur. La phrase dont il s'agit, est purement métaphorique. « Etudier, dit-il, à la phrase précédente,
» et parvenir à la vertu par un long exercice, n'est-ce
» pas une chose délicieuse ? *De même*, voir arriver
» près de soi un ami qu'on a long-tems attendu ; n'est-ce
» pas un grand bonheur ? »

Le troisième paragraphe du même article offre un contresens plus grave : *Jin pou tchi*, continue Confucius, *eul pou wen, .pou-yi kiun-tseu-hou ?* mot à mot : *Homines nescire, et non indignari, nonne sapientis* (est) ? M. Marshman traduit : *Un homme* sans connaissances, et (pourtant) sans envie, *n'est-il pas un homme honorable* (un sage) ? Mais il aurait dû remarquer que

[1] *Libri classici sex*, p. 83.

Jin, dans les livres de Confucius, se prend ordinairement pour *les hommes* en général, et que ce mot est bien ici le sujet de *pou tchi, nescire*, mais non pas de *pou wen, non indignari*, dont il est séparé par la particule adversative *eul*. On ne dirait pas, d'ailleurs, *un ignorant, Jin pou tchi*, mais *pou tchi-tchi Jin*, ou mieux encore, *wou tchi-tchi Jin*, en écrivant le premier *tchi* avec un autre caractère que celui qui se trouve ici. Enfin le sens aurait pu préserver le traducteur de cette méprise; car il n'était pas naturel de croire que Confucius, qui venait de vanter les plaisirs de l'étude, pût chanter si tôt la palinodie, et faire l'éloge de l'ignorance. Joignez à cela, qu'en supposant que le mot de *wen* pût avoir ici l'acception d'*envie*, ce serait une louange singulière à donner à un homme peu instruit, que de dire qu'il est sans envie, puisque les hommes d'une instruction médiocre n'ont pas coutume de regarder le savoir comme un bien assez précieux pour être envié. La version est donc fautive en cet endroit; mais ce qui est plus étonnant, c'est que le commentaire exprime plus positivement encore ce sens erroné, et que M. Marshman y cite, d'un auteur qu'il nomme *Wun-see*, des paroles qui ne peuvent aucunement s'accorder avec le sens que j'ai donné ci-dessus. Ce sens est pourtant sûr: il a été adopté par le P. Noël, les auteurs de la Version mandchoue des Quatre livres l'ont suivi [1], et *Teng-thouï-'an*, dont j'ai le commentaire en ce moment sous les yeux, l'explique de manière à ne laisser aucun doute : *Jin pou tchi*, dit-il,

[1] Voici les termes de cette version : *Niyalma sarakô seme korsakô otsi : inou ambasa saïsa wakô.*

Jin, fan tchi tchoung Jin, choue te kouang; pou tchi, chi pou tchi'ou tchi hio. « Dans cette phrase, » *Jin pou tchi*, *Jin* est une expression vague, pour les » hommes; *pou tchi, nescire*, c'est ne pas connaître » les progrès que nous avons faits dans l'étude [1]. » Le sens est donc : Vivre ignoré ou méconnu des autres hommes, et ne point s'en indigner, n'est-ce pas la marque d'un esprit supérieur, un caractère digne du sage ?

On lit au chapitre V une phrase que l'auteur anglais rend à peu près de la manière suivante : « En recevant » le sceau royal, le sage (Confucius) pliait le corps, » comme s'il eût été incapable de soutenir un pareil » fardeau; il le tenait *aussi haut* que les mains sont » élevées dans le salut, et *aussi bas* que s'il l'eût remis » à un autre, exprimant de la crainte dans son maintien » et remuant ses pieds avec lenteur, comme s'il eût été » prêt à broncher. » Ce passage demande quelques corrections ; le texte ne porte pas *en recevant le sceau royal*, mais *tenant la tablette honorifique, tchi koueï.* Anciennement, à la Chine, les princes ou vassaux du premier, du second et du troisième ordre, qui avaient le titre de *Koung*, de *Heou* et de *Pe*, recevaient de l'empereur, pour marque de leur dignité, une tablette de forme oblongue sur laquelle était écrit le titre qu'ils obtenaient. C'est de cette tablette qu'on appelait *Koueï,* que Confucius était chargé par son maître, le roi de *Lou*, qui l'envoyait en ambassade. Par respect pour le prince, Confucius, dit le *Lun-iu*, *marchait le corps incliné*, *comme s'il n'eût pu vaincre la pesanteur du* Koueï,

[1] *Thseng pou sse chou kiang yi pi tchi*, tome II.

s'il avait à élever cette tablette, il le faisait en appliquant ses deux mains contre sa poitrine (ce qui est une manière de saluer); *s'il avait à l'abaisser, il semblait qu'il remettait quelque chose à quelqu'un; son teint était altéré comme celui d'hommes qui combattent; il traînait ses pieds à terre comme s'il se fût appuyé sur quelqu'un*, etc.

Il y a fort peu de phrases dans le volume de M. Marshman, qui ne présentent de semblables inexactitudes, légères à la vérité, mais trop nombreuses pour être l'effet de la seule inattention. Les bornes d'une analyse s'opposent à ce que je multiplie les exemples et les discussions de ce genre, qui d'ailleurs exigeraient, pour être de quelqu'utilité, l'emploi des caractères originaux. Il suffit qu'en général le sens soit assez bien rendu, et que les critiques ne puissent tomber que sur les détails. L'utilité du travail de M. Marshman n'en est pas diminuée, puisque que ceux qui voudront en faire usage seront, après l'avoir bien étudié, en état de le rectifier eux-mêmes.

Les caractères du texte sont écrits par une main habile, et je crois même chinoise; ils ont été gravés assez correctement, pour la plupart. Il est néanmoins échappé quelques incorrections qui sont, en chinois, de véritables fautes d'orthographe, et qui consistent dans l'omission ou dans l'addition de quelques traits. Plusieurs des premières doivent sans doute être attribuées à la rupture des *bois* sous la presse; mais cette excuse, dont quelques-uns des devanciers de M. Marshman ont déjà abusé, ne peut s'appliquer à la totalité de ces caractères défec-

tueux, dont plusieurs ont bien certainement été gravés tels qu'ils sont, non plus qu'à ceux qui ont un trait de trop. La grosseur du module adopté pour cette édition rend ces sortes de fautes plus frappantes; elles échapperaient dans des caractères plus petits.

M. Marshman annonce qu'il a fini la seconde partie du *Lun-iu*, et à la manière dont il en parle, on peut juger qu'il l'a déjà mise sous presse, et qu'à l'instant où j'écris, elle a déjà dû paraître à Sirampour [1]. Je ne doute point que ce travail n'ajoute beaucoup à sa réputation, si, comme on a tout lieu de le penser, les études auxquelles il a dû se livrer pour le terminer lui ont rendu plus familière la langue des *King*, et sur tout l'histoire et la géographie de la Chine auxquelles il avoue qu'il était resté presqu'étranger. Je ne puis, en terminant cette analyse, que le féliciter de ce qu'il se trouve dans un pays voisin de la Chine, à portée d'en tirer une foule d'éclaircissemens, et de se faire aider par les naturels. Quelle utilité n'ont pas tirée de leur commerce avec les *Pandits* et les *Brahmanes*, les W. Jones, les Wilkins, les Colebrooke, les Carey et tous ces illustres membres de la Société de Calcutta, qui, après être parvenus à entendre le samskrit, en ont facilité l'intelligence aux savans de l'Occident! S'ils étaient restés en Europe, avec le peu de secours qu'on y possède pour les langues orientales, leurs ouvrages auraient peut-être un mérite plus grand, sous le rapport de la difficulté vaincue; mais ils seraient

[1] Au lieu de continuer sa traduction de Confucius, M. Marshman a publié, en 1814, sa *Clavis sinica*, ouvrage sur lequel on a vu un jugement, ci-dessus, p. 132.

certainement moins parfaits et surtout moins authentiques, ou plutôt il est probable que le monde savant attendrait encore les traductions de l'Hitopadès, des Instituts de Menou, du Bhagavat-Gita, de l'Amara Kocha, et ces *Recherches asiatiques* qui assurent aux Anglais, par rapport à l'Hindoustan, le mérite que je revendiquais pour les Français, par rapport à la Chine, en commençant cette critique.

SUR

LA TRADUCTION DE MENCIUS,

PAR M. STANISLAS JULIEN.

Il est resté peu de traces de cet usage singulier, que les premiers missionnaires avaient introduit, en écrivant en latin sur l'histoire et la littérature des Chinois, d'ajouter des terminaisons latines aux noms des empereurs et des hommes célèbres, pour indiquer les rapports grammaticaux qui liaient ces noms aux autres parties des phrases où on les faisait entrer : une réforme presque complète a eu lieu à cet égard, et l'on s'est accoutumé à écrire les mots chinois à peu près comme on les prononce dans le pays. Deux noms seuls ont conservé la forme européenne qu'on leur avait donnée d'abord, ce sont ceux de deux philosophes anciens, *Confucius* et *Mencius ;* ce genre particulier de distinction qui leur a été accordé, est comme un signe de la célébrité plus grande qu'ils ont obtenue dans l'Occident, et peut même être considéré comme le sceau d'une sorte de popularité.

Confucius n'est pas seulement regardé à la Chine comme un grand philosophe et un excellent écrivain, on lui donne encore des épithètes qui expriment le plus haut degré de perfection morale, et qu'on ne peut guère

rendre convenablement, que par les mots de *saint* et de *divin*. Dans ce pays, où la philosophie et la politique sont inséparables, et où les honneurs de l'apothéose se réduisent à des formalités purement civiles, le patriarche de la littérature a été élevé à la dignité impériale, et le culte qu'on lui rend n'est autre chose, en réalité, que la continuation des cérémonies par lesquelles se manifeste habituellement le respect profond que les Chinois de toutes les conditions doivent à celui qui occupe le rang suprême.

Sous ces différens rapports, Mencius est mis, par les savans de la Chine, à la place qui suit immédiatement celle qu'ils ont assignée à Confucius : il a reçu le nom de *Ya ching*, qu'on peut traduire par *saint du second ordre*. Son style, moins sublime et moins majestueux que celui du prince des lettrés, est peut-être aussi pur, et bien certainement plus élégant et plus varié. Son livre a été joint aux trois autres ouvrages où l'on a recueilli les apophthegmes de Confucius, et forme avec eux ce *tetrabiblion*, si connu de tous ceux qui ont quelque teinture de la littérature chinoise. Enfin, on a voulu rendre hommage au sage, et tout à la fois au pays qui l'avait vu naître, en décernant à Mencius le titre de *saint prince de Thsou*; et l'espèce de culte qu'il reçoit en cette qualité, ne le cède qu'à celui qui est dû, parmi les rois, aux ancêtres de la dynastie régnante, et parmi les philosophes, au seul Confucius.

On voit que, sous aucun point de vue, Mencius n'était indigne de l'honneur qu'il obtient en ce moment, de voir son texte reproduit en Europe, dans une édition

élégante et correcte, et ses pensées sur l'administration des états, rendues généralement accessibles, dans une traduction exacte et fidèle. Les livres de Confucius ont été plusieurs fois publiés en latin ; deux de ces livres, sur trois, ont été imprimés en chinois, avec des versions littérales, l'un à Sirampour et l'autre à Paris. Le livre de Mencius, traduit une seule fois par le P. Noël, était le plus difficile à publier des quatre, parce qu'il est à lui seul plus étendu que les trois autres réunis ; et quoique plus facile, moins obscur, plus agréable à lire, il continuait à être peu connu. L'ouvrage destiné à réparer cet oubli, ne doit donc pas seulement être utile aux personnes qui se livrent à l'étude du chinois, et dont le nombre va croissant chaque année ; il se recommande également à l'attention des hommes éclairés qui, pour prendre une idée juste et complète de l'ancienne philosophie chinoise, aimeraient à lire et à comparer les écrits des deux maîtres qui l'ont fondée [1].

La traduction latine du P. Noël n'était capable de satisfaire ni l'une ni l'autre de ces deux classes de lecteurs. Cette traduction obscure, verbeuse et prolixe, exige, de la part de ceux qui veulent la lire, une patience et une attention qui s'exerceraient avec plus de fruit, soit sur les formes du texte, soit sur le fond des idées philosophiques. De Pauw en compare le style au latin des mau-

[1] Meng-tseu vel Mencium inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latina interpretatione, ad interpretationem tartaricam utramque recensita, et perpetuo commentario e sinicis deprompto illustravit Stanislaus Julien (*Societatis Asiaticæ et Cie de Lasteyrie impensis*); *Lutetiæ Parisiorum*, *Dondey-Dupré*, 1824, *gr. in*-8°.

vais prédicateurs, et ce jugement n'est pas trop sévère; il ajoute qu'il n'y avait pas de son tems trois personnes en Europe qui eussent lu jusqu'au bout le P. Noël, et ce nombre ne s'est pas beaucoup accru depuis cinquante ans. Ainsi, comme on l'a dit ailleurs, l'auteur chinois qui peut-être était le plus fait pour plaire à des lecteurs européens, est un de ceux qui ont été le moins lus et le moins goûtés. L'élégance, la vivacité, la concision, l'énergie, sont les qualités les plus marquantes du style de Mencius, et l'on ne craint pas d'affirmer qu'elles ont complétement disparu dans le travail de son premier traducteur. Il est à la vérité très-difficile de les conserver dans une version latine ou française, sans déroger en quelque chose à cette fidélité qu'on exige en premier lieu des interprètes des livres chinois : il faut, pour ainsi dire, opter entre deux genres de mérite qui se repoussent et qui s'excluent mutuellement; car une traduction française de Mencius où l'on s'attacherait à représenter les mouvemens rapides et le langage animé de cet auteur, n'offrirait pas aux étudians tout ce qui leur est nécessaire pour résoudre les difficultés du texte.

C'est principalement ce dernier objet que M. Stanislas Julien a eu en vue. La version latine qu'il a rédigée ne ressemble en rien à celle du P. Noël, car elle est simple, précise et perpétuellement en rapport avec l'original. Si son plan lui eût permis d'y mettre de l'élégance, jamais contraste n'eût été mieux marqué ; mais il a préféré, avec beaucoup de raison, l'avantage des commençans à toute autre considération, et c'est aux savans à lui tenir compte de ce qu'il a fait pour que son travail

eût, sous ce rapport, le degré d'utilité dont il était susceptible.

En premier lieu, M. Julien s'est livré à une lecture assidue du texte de Mencius; il a étudié le style de cet auteur, et s'est pénétré de tout ce que son langage offre de particulier. Une comparaison répétée de tous les passages qui contiennent quelques difficultés dans un même écrivain, suffirait souvent pour donner la clef du plus grand nombre : c'est ce qui arrive en chinois comme dans les autres langues. En conséquence, M. Julien n'a commencé à écrire sa traduction qu'après avoir lu plusieurs fois attentivement, et pour ainsi dire, appris par cœur Mencius entier, depuis le commencement jusqu'à la fin; et ce soin préparatoire, dont il s'est acquitté avec le zèle le plus louable, était une avance considérable pour parvenir à une pleine et entière intelligence du texte.

Depuis que les Mandchous sont maîtres de la Chine, ils se sont montrés attentifs à tout ce qui peut faciliter l'étude des livres classiques, et les traductions qu'ils en ont fait faire, se distinguent par le mérite d'une exactitude qui va souvent jusqu'à la servilité. Une double version tartare de Mencius se trouvait à la Bibliothèque du Roi : M. Julien l'a soigneusement conférée avec le texte, et comme la grammaire mandchoue s'éloigne en plusieurs points essentiels de la grammaire chinoise, il n'a rencontré que rarement des passages qui offrissent une obscurité pareille dans l'original et dans les deux traductions. Ce secours, dont le P. Noël n'avait pas usé, donnerait seul à M. Julien, sur ce savant missionnaire, un avantage incontestable.

Comme tous les ouvrages qui jouissent d'une grande célébrité, les livres de l'école de Confucius ont été de bonne heure examinés et commentés: tous les points obscurs qu'on y remarque ont été fréquemment repris et soumis à une discussion approfondie; les gloses, les notes, les scholies sur le texte de ces livres, se sont multipliées presque à l'infini, et l'on n'y releverait peut-être pas une phrase qui n'ait donné naissance à plusieurs volumes. Il y a des commentaires où l'on s'attache à faire connaître, avec exactitude, la signification particulière, et jusqu'aux variations les plus minutieuses de la prononciation de chaque caractère; il y en a d'autres où l'on développe le sens moral ou philosophique des principaux passages, et d'autres encore où l'on expose en détail les allusions aux mœurs, aux opinions, aux usages de l'antiquité, ou aux traits de l'histoire publique ou particulière. On prendra une idée de l'immensité de ces travaux d'exégèse, en apprenant qu'un bibliographe chinois du XIIIe siècle [1], comptait déjà vingt et une éditions critiques du livre de Mencius, et qu'il ne comprenait dans ce nombre ni les réimpressions qu'on fait chaque jour dans les provinces, ni les publications successives d'une même édition, qui ont souvent lieu à la Chine, sans qu'on ait changé autre chose que le titre, la préface et le nom de l'éditeur. Une fois qu'on sait la langue, on n'est plus embarrassé que du choix pour puiser, à des sources authentiques, tous les éclaircissemens dont on peut avoir besoin. M. Julien, qui a trouvé dans la bibliothèque du Roi, et dans celle de *Monsieur*, les plus célèbres éditions

[1] *Wen hian thoung khao*, L. CLXXXIV, p. 17 et suivantes.

de Mencius, en a principalement distingué dix, qui représentaient, pour lui, le travail de quatorze interprètes des plus estimés, lesquels citent habituellement trente ou quarante auteurs plus anciens qu'eux. Il les a toutes lues et comparées, phrase par phrase, et, comme il arrive quelquefois aux commentateurs chinois de ne pas s'accorder sur le sens de passages intéressans, il s'est abstenu de prononcer entre de si graves autorités, et il a rapporté, en les désignant par les dix premières lettres de l'alphabet, les opinions diverses des plus doctes lettrés. A ces formes, empruntées des usages de la philologie classique, on reconnaît les résultats de recherche sactives et d'une laborieuse érudition. On y voit aussi, avec plaisir, un signe des progrès qu'a faits, dans peu d'années, une littérature où l'on peut dès à présent imiter, dans l'intérêt des étudians, les procédés des Heyne, des Wesseling et des Walckenaer.

Toujours occupé du soin de guider dans leurs premiers essais les personnes livrées à l'étude de la langue chinoise, M. Julien a voulu que sa version eût l'avantage d'une traduction interlinéaire; il eût même pu lui donner cette disposition, si les embarras d'une impression à la fois *typographique* et *lithographique* ne s'y fussent opposés. Mais l'interprétation n'a rien perdu de sa fidélité, pour être placée sur des pages séparées de celles du texte. Le jeune et savant traducteur a observé avec scrupule l'ordre de la construction chinoise, et, pour le dire en passant,. une pareille entreprise n'était praticable qu'en adoptant la langue latine, dont les inversions et les désinences peuvent seules rendre intelligible une ver-

sion littérale. Les particules ont été indiquées par des signes spéciaux, et il y en a eu pareillement d'affectés au cas où des mots chinois polysyllabiques n'ont pu être rendus que par des termes latins univoques, ainsi qu'à celui où plusieurs mots latins ont été indispensables pour exprimer le sens d'un seul caractère chinois. Grâce à toutes ces précautions on peut, sans savoir le chinois, suivre pas à pas le texte original, reconnaître la valeur de chaque expression isolée, et prendre une notion précise de la construction de chaque phrase. Des notes qu'on n'accusera pas d'être trop ménagées, suppléent encore, à chaque instant, à ce qui peut rester à désirer dans l'exposition du sens.

Le texte a été calqué sur une bonne édition chinoise, et le perfectionnement des procédés lithographiques a permis de le reproduire d'une manière satisfaisante. Un frontispice chinois, encore plus soigné que le reste du livre, offre, à la manière du pays, les indications bibliographiques qui peuvent caractériser cette édition européenne d'un livre classique à la Chine; on pourrait le croire composé à Nanking, et tombé du pinceau de quelque lettré de la *Colline d'Or* [1]. Si le reste du livre eût pu être porté à ce point de perfection, on n'aurait rien à envier aux belles éditions du Taï-hio et du Tchoung-young que M. le baron de Schilling a fait exécuter à Pétersbourg.

Aux détails bibliographiques qui étaient nécessaires

[1] Bourgade célèbre par le grand nombre d'hommes savans auquel elle a donné naissance. Elle est maintenant renfermée dans les murs de Nanking.

pour qu'on pût apprécier son travail, M. Julien a voulu joindre quelques particularités sur la vie de Mencius et le caractère de ses ouvrages, et il a traduit en latin une vie de son auteur qui avait été précédemment écrite en français. Nous nous croyons d'autant plus dispensés d'analyser ce morceau, qu'il se trouve dans un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde [1]. La seule chose que nous voudrions y prendre serait la citation d'un passage qui prouverait que quand M. Julien n'a pas été contenu par les entraves que lui imposait son désir de composer une version rigoureusement littérale, il a su s'élever, dans sa latinité, à un certain degré de correction et d'élégance. Ce fragment aurait encore l'avantage de donner une idée juste de la dialectique de Mencius, de ce ton d'ironie avec lequel il poursuivait les vices de son tems, jusque chez les personnages les plus élevés en dignité; de cette hardiesse de pensée et de cette liberté d'expression qui peuvent par fois sembler excessives, et que peu de personnes s'attendent à trouver dans un écrivain d'un pays qui passe pour être gouverné despotiquement. Mais, sans être obligé de répéter ce qui se trouve déjà ailleurs, il sera facile de prendre au hasard, dans le même Mencius, une autre citation qui fera juger son esprit et cette manière toute socratique d'argumenter dans ses entretiens philosophiques, et de contraindre ses adversaires à reconnaître d'eux-mêmes leurs erreurs.

Un des petits princes dont les prétentions ambitieuses et les querelles continuelles désolaient la Chine au tems

[1] La *Biographie Universelle*, tom. XXVIII, p. 322. — On trouvera la vie de Prémare dans le quatrième volume de ces *Mélanges*.

de Mencius, voulait, par des discours adroits, amener le philosophe à lui prêter l'appui de sa popularité. « Celui » qui saura véritablement aimer son peuple, avait dit » Mencius, pourra rétablir l'ordre et régner sur tout » l'empire. — Croyez-vous, demanda le roi, que j'aie en » moi ce qu'il faut pour aimer mon peuple ? — Vous » l'avez, répondit Mencius. — Comment le savez-vous ? » — J'ai appris d'un de vos ministres qu'étant un jour » assis dans votre palais, vous vîtes des hommes traînant » un bœuf déjà garroté, qui passaient presqu'au pied de » votre trône. Vous demandâtes où l'on conduisait cet » animal, et l'on vous répondit qu'on allait l'immoler, » pour enduire de son sang une cloche neuve. Lâchez-le, » reprîtes-vous ; ses terreurs, ce tremblement pareil à » celui d'un innocent que l'on conduit au supplice, m'ont » ému et attendri, lâchez cet animal. — Mais, sire, dirent » ceux qui le conduisaient, nous manquerons donc à » l'usage d'enduire la cloche de sang ? — Pourquoi y » manqueriez-vous (1) ? dit V. M. : prenez une brebis à » la place du bœuf. La chose, sire, s'est-elle passée de » cette manière ? — Précisément, dit le roi. — Le mou- » vement que vous avez éprouvé suffit pour montrer que » vous êtes digne de régner. Il est vrai que vos su- » jets ont supposé que vous aviez agi ainsi par avarice ; » mais, moi, je suis persuadé que vous avez cédé à un » mouvement de sensibilité..... Ne vous étonnez pas,

[1] Il y a ici une légère inexactitude dans la traduction de M. Julien : il rend la phrase chinoise par ces mots : *Numquid hic ritus potest omitti ?* Les Chinois, comme les Écossais, répondent presque toujours à une question par une autre question.

» toutefois, que le peuple vous ait soupçonné d'avarice, » car en vous voyant mettre un moindre animal à la place » d'un plus grand, comment pouvait-il deviner votre » motif? Si vous aviez été touché de l'innocence dubœuf, » quel crime avait fait la brebis pour la substituer à » l'animal qui allait périr?.... Mais c'est là une sorte de » subterfuge d'humanité : l'un des animaux était sous » vos yeux; vous n'aperceviez pas l'autre. Le sage ne peut » voir égorger les animaux qu'il a vus vivans; quand il » a entendu leurs cris lamentables, il ne peut se nourrir » de leurs chairs. C'est pour cela que le sage relègue les » cuisines en un lieu éloigné de sa demeure, »

Le roi, très-satisfait, s'écria : « Il y a, dans le livre » des vers, un passage qui dit : *Ce qu'un autre avait » dans la pensée, j'ai pu le deviner.* Maître, vous » venez d'exprimer une chose dont j'avais peine à me » rendre compte. Mais, dites-moi, cette sensibilité dont » j'ai ressenti l'influence, est-elle effectivement propre à » me faire régner? — Si, reprit Mencius, il existait un » homme qui vînt dire à V. M. : Je puis soutenir un » poids de trois milliers, et je ne puis soulever une plume; » mes yeux aperçoivent la pointe du duvet automnal, » et je ne puis distinguer un char rempli de bois à brû- » ler, ajouteriez-vous quelque foi à ses discours? — En » aucune façon, répliqua le roi. — Et cependant, dit le » philosophe, votre humanité s'étend aux animaux, et » elle ne s'arrête pas sur vos sujets. Comme cet homme » qui ne pouvait soutenir une plume légère, ou distin- » guer un char de bois à brûler, vous avez envous

» ce qu'il faut pour régner, mais vous n'en faites pas » usage..... »

Mencius poursuit avec véhémence cette argumentation, que j'ai considérablement abrégée et que j'aurais dû peut-être abréger davantage. Son livre, écrit le plus souvent sous la forme du dialogue, offre, en beaucoup d'endroits, un mélange piquant de finesse et de vigueur; des discussions animées, des apostrophes hardies, d'élégantes similitudes et des paraboles ingénieuses. Il n'y avait donc point d'auteur qu'il pût être plus convenable de choisir, pour le mettre entre les mains des amateurs de la langue chinoise, ni qui fût aussi propre à les récompenser de la peine qu'ils prendront pour l'entendre.

Nous nous reprocherions de passer sous silence les circonstances honorables pour M. Julien, qui ont préparé et rendu facile la publication de son édition de Mencius. Sa traduction n'était d'abord qu'un de ces essais que les personnes qui étudient les langues orientales doivent faire pour s'accoutumer au style des bons auteurs. Mais M. Julien avait à peine suivi six mois les leçons du Collége royal, qu'il s'était mis en état d'entendre les livres même qui n'avaient jamais été traduits; et, tout en avouant qu'un tel résultat tient surtout aux dispositions vraiment étonnantes que M. Julien avait apportées à l'étude du chinois, il doit être permis d'y voir aussi un éclatant démenti donné à ces idées autrefois si généralement répandues, et qui commencent seulement à se rectifier, sur les prétendues difficultés de la langue et de l'écriture des Chinois. Des personnes qui prennent un grand intérêt à ce genre de littérature, et qui avaient été

témoins des progrès rapides de l'auteur, l'ayant encouragé à entreprendre une traduction complète du livre du philosophe chinois, parlèrent de ce travail au conseil de la Société Asiatique, et cette compagnie, persuadée de l'utilité d'une version critique de Mencius, voulut publier celle-ci à ses frais. En outre, M. le comte de Lasteyrie, avec cet empressement qu'on lui connaît pour tout ce qui peut être avantageux aux lettres et aux sciences, s'est chargé, de son côté, de faire lithographier le texte, et c'est par cet heureux concours d'interventions bienveillantes, que M. Julien s'est trouvé en état de publier le fruit de ses veilles. Il y aura en tout quatre livraisons, dont la première, texte et traduction, est déjà entre les mains du public. Il faut remarquer que le *Mencius* chinois-latin est le premier ouvrage qui ait paru sous les auspices de la Société Asiatique. C'est le second livre chinois qui ait vu le jour en France, avec une traduction littérale; et si, comme on doit l'espérer, le jeune et laborieux éditeur met à achever son entreprise autant de zèle et de talent qu'il en a montré d'abord, son livre pourra, sans contestation, être mis à côté de tout ce que les différentes branches de la bibliothèque orientale ont produit jusqu'ici de plus solide et de plus estimable.

SUR

LES MAXIMES DE L'EMPEREUR KHANG-HI.

L'USAGE que les souverains chinois ont toujours observé, de publier de tems en tems des instructions sur la morale, l'agriculture ou l'industrie, remonte aux premiers tems de la monarchie. L'empereur de la Chine n'est pas seulement le chef suprême de l'état, le grand sacrificateur et le principal législateur de la nation ; il est encore le prince des lettrés et le premier des docteurs de l'empire; il n'est pas moins chargé d'instruire que de gouverner ses peuples, ou, pour mieux dire, instruire et gouverner n'est, à la Chine, qu'une même chose. Les désordres, les crimes de toute espèce ne proviennent que de l'ignorance, et la plus sûre manière de rendre les hommes bons, suivant les Chinois, c'est de faire en sorte qu'ils soient éclairés. Tous les décrets sont des instructions; les ordres sont donnés sous la forme de leçons, et en portent même le nom. Les châtimens et les supplices en sont le complément. Le prince est rigoureusement, aux yeux des Chinois, un père qui instruit ses enfans, et qui est quelquefois contraint de les châtier. Il y a une manière patriarcale d'envisager toutes ces choses, qui est

généralement répandue à la Chine; elle tempère ce qui, dans l'exercice du pouvoir absolu, pourrait avoir l'apparence de l'arbitraire. On croirait voir une réunion d'étudians qu'un conseil de sages forme à la vertu pour les conduire au bonheur. Il faut convenir que ce sont là d'assez beaux dehors, et que, si c'est un déguisement, il n'a du moins rien qui ne soit honorable pour l'espèce humaine, et satisfaisant pour la véritable philosophie.

Parmi les pièces moitié politiques et moitié morales que cette coutume a produites dans les temps modernes, l'une des plus célèbres est celle qui porte le titre de *Sainte Instruction*. Elle se compose de seize maximes publiées par l'empereur Khang-hi, et commentées par son successeur Young-tching. Un surintendant des salines du *Chen-si*, nommé *Wang-yeou-po*, a fait, sur ce double thême, une paraphrase qui a eu cours dans l'empire, et que M. Milne, missionnaire protestant à Malacca, vient de traduire en anglais. C'est cette traduction que nous allons essayer de faire connaître par une courte analyse [1].

La préface du traducteur est peu étendue, mais elle offre un article intéressant sur la manière dont les maximes de Khang-hi sont lues et expliquées dans toute l'étendue de l'empire. Sous la dynastie des Tcheou, c'est-à-dire depuis le XII[e] siècle jusqu'au III[e] avant notre ère, le premier jour de chaque mois était le tems fixé pour la

[1] The sacred Edict, containing sixteen maxims of the emperor Kang-hi, amplified by his son, the emperor Yoong-ching, together with a paraphrase on the whole by a mandarin; translated from the chinese original, and illustrated with notes, by the rev. *William Milne*, protestant missionary at Malacca. *London*, 1817, in-8° *de* xv-299 *pag.*

publication des lois. C'est par une imitation de cet usage qu'on a choisi le premier et le quinzième jour de chaque mois pour les leçons à donner au peuple, sur le texte du *Saint Édit.* Dans chaque ville ou village, les autorités civiles ou militaires, revêtues du costume qui les distingue, se rassemblent dans une salle publique spacieuse. Le maître des cérémonies, personnage indispensable dans une réunion de Chinois, crie à haute voix à tous les assistans de défiler, ce qu'ils font, chacun à son rang. Il avertit ensuite d'exécuter, devant la tablette impériale, les trois génuflexions et les neuf battemens de tête. Cette cérémonie terminée, on passe dans une autre salle, où le peuple et les soldats sont debout, en silence. Le maître des cérémonies dit alors : *Commencez avec respect.* Le magistrat qui a l'office de lecteur s'avance vers un autel où sont placés les parfums, s'agenouille, prend, avec de grandes démonstrations de respect la tablette sur laquelle est écrite la maxime qui a été choisie pour l'explication du jour, et monte sur une estrade. Un vieillard reçoit la tablette et la pose sur l'estrade vis-à-vis du peuple; puis, faisant faire silence avec un instrument de bois en forme de clochette, qu'il tient à la main, il lit la sentence à haute voix. Ensuite, le maître des cérémonies crie : *Expliquez telle sentence du Saint Édit.* L'orateur se lève et explique le sens de la maxime. On en use de même pour toutes les parties de cet ouvrage.

Les seize maximes, formées chacune de sept caractères, et qu'on doit à l'empereur Khang-hi, n'ont en elles-mêmes rien qui justifie toutes ces cérémonies. Ce sont de ces lieux communs d'une morale usée que les

Chinois seuls peuvent se plaire à voir multiplier sous toutes les formes, ou, pour mieux dire, à voir reparaître en toute occasion. Elles sont fort sages, sans doute, dans les idées des Chinois, puisqu'elles prescrivent la piété filiale, l'attachement aux parens, la concorde entre les voisins, la culture de la terre, qui procure aux hommes leur nourriture, et les soins à donner aux mûriers, qui leur fournissent de quoi se vêtir; l'économie, les études littéraires, et l'éloignement pour les religions étrangères. Dans les suivantes, on recommande d'expliquer les lois, pour préserver de leur action les ignorans et les méchans; de jeter du jour sur les cérémonies qui sont le complément des bonnes mœurs; de remplir avec exactitude les fonctions de magistrat, pour diriger au bien les sentimens des peuples; d'instruire ses enfans et ses frères cadets, pour les empêcher de faire le mal; de garantir les bons des fausses accusations dirigées contre eux; d'avertir ceux qui cachent des déserteurs des dangers auxquels ils s'exposent; d'accomplir le paiement des taxes, soit en argent, soit en nature, pour ne pas donner lieu à des poursuites; de rendre, par des réglemens, les chefs de dix et de cent familles responsables les uns des autres, pour parvenir à exterminer les brigands et les voleurs, et enfin de calmer les querelles et les haines, pour conserver ce qu'il y a au monde de plus précieux, la vie des hommes. Les précautions qu'on prend pour mettre ces conseils en exécution, auraient plus d'intérêt pour nous que ces maximes générales dans lesquelles le mérite de l'expression relève à peine, en chinois, la simplicité par trop naïve du fond, et la tournure surannée des pensées.

Le commentaire de Young-tching, sur chacune des sentences de son père, et plus encore la paraphrase du surintendant des salines, ont un intérêt plus réel, parce qu'on y trouve un plus grand nombre de ces applications et de ces traits de détails qui font connaître les mœurs, l'esprit du gouvernement et le génie de la nation. Les ouvrages de morale nous apprennent ce qui devrait être, plutôt que ce qui est. Les anecdotes et les faits nous instruisent mieux de ce que nous désirons savoir. Ceux qui aiment à se former un jugement motivé sur un peuple célèbre, liront donc avec intérêt cette partie de la traduction de M. Milne.

L'un des points sur lesquels le prince commentateur insiste avec le plus de force, c'est l'éloignement pour les fausses sectes; et celle de Fo, qui est étrangère à la Chine, est surtout l'objet de son improbation. Il parle avec mépris des dogmes sur lesquels elle repose; il en tourne les pratiques en dérision. Les Bouddhistes, comme les autres partisans des sectes indiennes, attachent beaucoup d'importance à certains mots ou à certaines syllabes consacrées (au nom d'Amida Bouddhah, par exemple, ou de Bouddhah être éternel), qu'ils répètent perpétuellement, croyant se purifier de tous leurs péchés, par l'articulation seule de ces saintes syllabes, et faire leur salut par cette dévotion aisée. Le lettré raille assez plaisamment cet usage. « Supposez, dit-il, que vous ayez violé les lois » en quelque point, et que vous soyez conduit dans la » salle du jugement pour y être puni; si vous vous mettez » à crier à tue-tête, plusieurs milliers de fois : *Votre* » *excellence! votre excellence!* croyez-vous que,

» pour cela, le magistrat vous épargnera? » Ailleurs, la similitude ne tend à rien moins qu'à détruire toute idée d'un culte ou d'un hommage quelconque à rendre à la divinité. « Si vous ne brûlez pas du papier en l'honneur » de Fo, et si vous ne déposez pas des offrandes sur ses » autels, il sera mécontent de vous et fera tomber son » jugement sur vos têtes. Votre dieu Fo est donc un mi- » sérable (*a scoundrel*). Prenons pour exemple le ma- » gistrat de votre district : quand vous n'iriez jamais le » complimenter et lui faire la cour, si vous êtes hon- » nêtes gens et appliqués à votre devoir, il n'en fera pas » moins d'attention à vous; mais si vous transgressez la » loi, si vous commettez des violences, et si vous usur- » pez les droits des autres, vous aurez beau prendre mille » voies pour le flatter, il sera toujours mécontent de » vous. » La religion chrétienne n'est pas épargnée par le lettré, commentateur et fidèle disciple de cet empereur dont la conduite avec les missionnaires fut célébrée en Europe par tous ceux qui étaient peu touchés de leur disgrâce. « La secte du Seigneur du ciel elle-même, dit » *Wang-yeou-po*, en étendant les paroles de *Young-* » *tching*, cette secte qui parle sans cesse du ciel, de la » terre, et d'êtres sans ombre et sans substance, cette » religion est aussi corrompue et pervertie. Mais, parce » que les Européens qui l'enseignent savent l'astronomie » et sont versés dans les mathématiques, le gouvernement » les emploie pour corriger le calendrier; cela ne veut » pas dire que leur religion soit bonne, et vous ne devez » nullement croire à ce qu'ils vous disent. »

Il règne en général, dans toutes ces instructions, un

ton de naïveté, et, si j'ose ainsi parler, une bonhomie qui a quelque chose de piquant et de caractéristique. On jugera, par un exemple, qu'il n'y a rien d'apprêté dans les vérités que l'empereur prêche à ses peuples. Après s'être attaché à leur prouver que les lois, quoique compliquées et distribuées en paragraphes, se réduisent toutes à l'observation des règles que le ciel a gravées dans nos cœurs, il continue ainsi : « Quoique vous, peuples et soldats, » soyez naturellement stupides et ignorans, sans intelli- » gence, et méconnaissant la raison et la justice ; cepen- » dant, par attachement pour vos familles et par amour » pour vous-mêmes, vous devez sentir qu'une fois pris » dans les filets de la loi, mille douleurs vous sont pré- » parées. Ne vaudrait-il pas mieux purifier votre cœur et » vous repentir de vos fautes dans le silence de la nuit, » que d'attendre le moment où vous serez placés sous le » bâton, pour pousser des cris lamentables ? Au lieu de » vous ruiner et de consumer tout ce que vous possédez » pour tâcher d'échapper à des châtimens qui sont iné- » vitables, ne feriez-vous pas mieux de corriger vos » vices, de retourner à la vertu, de ne plus transgres- » ser les lois, et de mettre ainsi en sûreté votre per- » sonne et votre famille ! »

L'empereur Young-tching, en parlant des soins donnés aux enfans par les parens, de ces soins qui doivent nous rendre éternellement reconnaissans, si nous ne voulons être horriblement ingrats, et qui placent la piété filiale au premier rang des vertus, en fait un tableau qui n'offre rien de neuf sans doute, mais qui, dans l'original, est plein de grâce et de sensibilité : « L'enfant qui n'a point

» encore été privé des tendres embrassemens de ses pa- » rens, a faim : il ne peut lui-même trouver sa nourri- » ture; il a froid , il ne saurait se vêtir; mais son père » et sa mère sont là : ils sont attentifs à ses moindres » cris; ils examinent le ton de sa voix; ils contemplent » sa physionomie et observent son teint. S'il sourit, leur » cœur est rempli de joie; s'il pleure, les voilà tout con- » tristés. S'il s'essaie à marcher, ils suivent ses moindres » mouvemens, sans en perdre un seul pas; s'il est ma- » lade, le repos et l'appétit sont perdus pour eux. Ils le » nourrissent, ils l'instruisent jusqu'à ce qu'ils en aient » fait un homme : ils le marient alors, ils lui donnent » une maison; ils se tourmentent en cent façons pour » l'établir, pour assurer son existence : toutes les forces » de leur cœur s'épuisent. Oh ! la vertu d'un père et » d'une mère est vraiment infinie; elle est comme le ciel » suprême. » J'ai cité d'autant plus volontiers ce mor- ceau, que le traducteur anglais ne me paraît pas en avoir rendu toutes les délicatesses. En général, pourtant, son style est très-propre à donner une idée de l'original; il est simple, clair, facile et naturel. Je crois la traduction assez fidèle : j'en juge seulement par les seize maximes et par la paraphrase de Young-tching, dont j'ai sous les yeux le texte chinois, accompagné d'une version man- dchoue. Je n'ai point vu, dans l'original, le commentaire de *Wang-yeou-po*, lequel, ainsi que je l'ai déjà indiqué, forme la partie la plus variée et la plus intéressante, pour nous, de l'ouvrage de M. Milne; mais on peut croire que son exactitude ne s'est point démentie : l'on ne sau- rait lui refuser le mérite d'avoir ajouté un ouvrage inté-

ressant au trop petit nombre de ceux qui ont été jusqu'à présent traduits du chinois. Son livre peut contribuer à faire mieux juger la Chine, et servir, aux personnes qui en posséderaient l'original, à faire des progrès dans la langue de cet empire [1].

[1] Il existe une traduction mandchoue du *Saint Édit* à la Bibliothèque du Roi, et j'ai déjà eu occasion de dire que j'en possédais une version en langue mongole. Cette dernière, si elle était publiée, serait tout-à-fait propre à faciliter l'étude d'un des idiomes tartares les plus curieux, et jusqu'ici les moins connus.

SUR UNE COMÉDIE CHINOISE

INTITULÉE :

LE VIEILLARD QUI OBTIENT UN FILS.

Un écrivain célèbre du siècle dernier, admirateur passionné d'un art auquel il devait ses plus grands succès et la plus belle partie de sa gloire, cherchait à rehausser celle de la nation chinoise, en faisant remarquer qu'elle cultivait, depuis plus de trois mille ans, cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir des écoles de morale où l'on enseigne la vertu en actions et en dialogues. Quand l'invention du poëme dramatique à la Chine remonterait à une époque aussi reculée (ce qu'il serait difficile de démontrer), il ne faudrait pas se hâter d'en tirer un argument philosophique en faveur des Chinois. On a trouvé des spectacles à Java, à Sumatra, et dans toutes les îles du grand Océan, où la philosophie et même la civilisation n'ont pas fait de grands progrès. Si le théâtre a depuis long-tems été institué à la Chine, il n'y a jamais été en honneur; et, loin qu'on le considère comme une école de morale et de vertu, on n'y voit qu'un amusement frivole et dangereux, contraire à la gravité et

à la décence, et pernicieux aux bonnes mœurs. Les lettrés ont souvent déclamé contre les jeux des bateleurs et des comédiens; car la même expression les désigne indifféremment. Mais ces déclamations n'empêchent pas qu'il n'y ait partout des comédiens ambulans, qui vont chez ceux qui les appellent, jouer des farces ou représenter des tragédies; il est même du bel usage de les faire venir dans les repas de cérémonie, pour divertir les convives, et ils sont admis jusque dans le palais de l'empereur, où ils servent, concurremment avec les marionnettes, les ombres mécaniques et les danseurs de corde, à l'amusement de la cour et des ambassadeurs étrangers. C'est qu'à la Chine on ne se fait nulle difficulté de se montrer peu conséquent à ses principes, et qu'on y est, comme ailleurs, beaucoup plus sévère en théorie qu'en pratique.

Néanmoins, comme il n'y a jamais eu de théâtre public dans l'empire, et comme une telle institution est trop en opposition avec les lois, les usages et les préjugés nationaux, pour pouvoir jamais s'y introduire, on conçoit que l'art dramatique a dû souffrir du peu d'importance qu'on met à ses productions. Ce n'est pas une simple tolérance, ou l'accueil secret de quelques particuliers, qui peut faire naître des chefs-d'œuvre en ce genre: il faut aux auteurs et aux comédiens, des fêtes solennelles, le concours d'un grand nombre de spectateurs, des éloges publics, des applaudissemens universels. La police chinoise serait renversée de fond en comble, si des histrions obtenaient ces encouragemens. Les auteurs comiques se ressentent de la même influence; et si ceux qui jouent les pièces de théâtre sont assimilés aux bateleurs,

ceux qui les composent sont relégués, avec les romanciers et les auteurs de poésies légères, dans la dernière classe de la littérature. Quoi qu'en puisse dire un auteur anglais, dont nous allons faire connaître le travail, les ouvrages de pur agrément sont comptés pour peu de chose par les Chinois, dont l'estime avouée n'a d'autre règle qu'une utilité directe et immédiate. Le P. Cibot a bien peint leurs préjugés à cet égard, quand il a dit : « Les idées politiques de la Chine sur la poésie ne sont » pas les mêmes que celles de l'Europe..... Le mérite de » faire de beaux vers attire peu l'attention du gouvernement. On dit ici qu'un homme de lettres fait bien des » vers, comme on dit en France qu'un capitaine d'infanterie joue bien du violon. »

C'est comme un prodige que l'art dramatique, au milieu de tant de causes qui devaient en arrêter les progrès, ou plutôt le retenir dans un éternel état d'enfance, ait pourtant fait quelques pas vers la perfection, et puisse même soutenir un instant de comparaison avec les idées que nous nous en formons. Jusqu'à présent, on n'avait eu, pour en juger, que l'*Orphelin de la maison de Tchao*, tragédie que le P. Prémare a extraite d'un recueil de cent pièces de théâtre, et mise en français. M. Davis vient de tirer du même recueil une comédie qu'il a traduite en anglais : ainsi l'on peut, par ces deux échantillons, prendre une idée du goût chinois dans les deux genres. Sur la première de ces deux pièces, des juges éclairés dans ces matières avaient pensé que le théâtre chinois pouvait être intéressant à étudier. Voltaire alla plus loin, et voulut prouver qu'il pouvait être bon à imiter :

dans ce dessein, il choisit pour sujet d'une de ses tragédies, la fable même de la pièce traduite par le père Prémare. A la vérité, il eut soin de préparer et d'embellir toutes les situations qu'il y avait prises, d'en faire disparaître toutes les irrégularités, d'en former enfin une pièce nouvelle, pour ainsi dire, qui n'a presque de commun que le titre avec son prétendu original. Il eût été difficile d'agir autrement; mais aussi, il s'en faut bien que l'*Orphelin de Tchao* soit la meilleure et la plus régulière du recueil où elle a été prise. Le drame nouveau [1] nous paraît bien supérieur dans son genre, et bien moins éloigné de l'idée que nous nous formons d'une bonne comédie, sous le rapport de la fable, de la conduite et du style, que ne l'est, à tous ces égards, du modèle d'une bonne tragédie, la pièce traduite par le P. Prémare.

Le traducteur, M. J. F. Davis, fils du directeur de la compagnie des Indes à Canton, est un jeune littérateur déjà connu par la traduction d'un petit roman intitulé *San-iu-Leou*, roman dont les journaux anglais ont parlé avec beaucoup d'éloges. Sa nouvelle traduction justifie ces éloges, et donne lieu d'espérer qu'elle sera suivie de quelques autres ouvrages du même genre. L'auteur paraît vouloir profiter des progrès qu'il a faits dans l'étude du chi-

[1] *Laou-seng-urh, or, « an heir in his old age » a chinese drama*. London, 1817, in-16 de xlix et 115 pages. Suivant l'orthographe dont les missionnaires de toutes les nations nous ont fourni les bases, et dont les transcriptions faites à la Chine par les Mandchous constatent l'exactitude, il faut lire *Lao seng eul*. La nouvelle orthographe adoptée par les auteurs anglais, ne peut convenir qu'aux lecteurs de cette nation, et rend pour tout autre les mots chinois entièrement méconnaissables. Ces trois mots signifient, *le vieillard qui obtient un fils*, sens que la phrase du titre anglais n'exprime pas avec assez de clarté.

nois, pour transmettre à ses compatriotes quelques-unes de ces productions légères des Chinois, que les missionnaires et les autres savans ont peut-être trop négligées. C'est là, sinon une des plus utiles, au moins une des plus agréables applications de la connaissance des langues. On voit avec plaisir les personnes qui se trouvent au milieu des naturels, entreprendre ces sortes de travaux ; ils n'exigent pas ce genre de recherches auxquelles il serait impossible de se livrer dans les contrées lointaines, où l'on est privé du secours de nos bibliothèques; et ils demandent, au contraire, par rapport aux expressions populaires, aux proverbes, aux allusions, ces notions locales, auxquelles les connaissances les plus profondes, acquises dans les livres, ne peuvent souvent suppléer qu'imparfaitement.

La traduction de M. Davis est précédée d'un *Coup-d'œil sur le drame chinois, et sur les représentations théâtrales*. On y a réuni, sur l'état actuel de l'art théâtral à la Chine, quelques renseignemens dont les relations des voyageurs ont le plus souvent fourni la matière; j'en extrairai quelques faits qui m'ont paru moins connus. La construction des théâtres n'entraîne pas à de grands frais; c'est ordinairement la troupe elle-même qui en construit un : en moins de deux heures, on a planté des piliers de bambous, qui soutiennent, à six ou sept pieds de terre, un toit fait avec des nattes : des pièces de toile peinte ferment la scène de trois côtés, et les spectateurs se placent en face du quatrième, qui reste ouvert. Rien n'indique le changement de scène : un général reçoit l'ordre de se rendre dans un province éloignée; il monte sur

un bâton, fait claquer un fouet, ou prend à la main une bride, et saute en faisant trois ou quatre fois le tour du théâtre, au bruit des tambours et des trompettes; puis il s'arrête tout court, et apprend aux spectateurs le nom du lieu où il est arrivé. Pour représenter une ville prise d'assaut, trois ou quatre soldats se couchent l'un sur l'autre, et *figurent la muraille*. Ces puérilités ne préviendront pas les bons esprits contre le théâtre même. La pompe du spectacle n'a rien de commun avec les véritables secrets de l'art, et les bons ouvrages sont ceux qui peuvent le plus aisément s'en passer. L'auteur anglais avoue que la scénique n'était pas beaucoup plus perfectionnée en Angleterre, il y a deux siècles, et il remarque que la première invention des toiles peintes pour les changemens de scène, est attribuée à Inigo Jones, qui les imagina à Oxford en 1605.

On dit que, quand la cour réside à Peking, on compte dans cette capitale plusieurs centaines de troupes, qui vont, dans d'autres tems, parcourir les provinces. Chaque troupe est composée de huit ou dix personnes, qui sont, à proprement parler, les domestiques ou les esclaves du maître. Ils voyagent dans des barques couvertes, le long des canaux et des rivières, sur le bord desquels sont situées la plupart des grandes villes. Ces barques sont leur habitation, et c'est là que le maître les exerce à la déclamation, et leur apprend leurs rôles. Les personnages de femmes sont représentés par des hommes, depuis l'époque où le feu empereur Khian-loung prit pour seconde femme une actrice, en dépit du réglement qui défend aux hommes en place de fréquenter les actrices et

les femmes de mauvaise vie. Il est interdit aux auteurs de mettre sur la scène les empereurs, impératrices, princes, ministres et généraux des tems anciens. Ainsi, le drame historique serait proscrit précisément chez la nation qui devrait l'avoir le plus en honneur, et par un gouvernement dont toutes les démarches sont, si j'ose ainsi parler, une perpétuelle représentation des actions et des maximes anciennes. Mais, suivant l'auteur anglais, cette défense est perpétuellement enfreinte; ces sortes de représentations étant, en réalité, l'objet favori et habituel de l'art dramatique. Voilà ce que j'ai remarqué de plus digne d'attention dans les détails relatifs au régime théâtral des Chinois. Ce qu'on lit ensuite sur les représentations, le jeu des acteurs, le sujet ordinaire des pièces, est extrait, en grande partie, des relations publiées par les différens voyageurs qui ont visité l'empire chinois, et se trouve déjà dans plusieurs ouvrages fort répandus. Je finirai donc l'extrait de ce discours en remarquant, d'après l'auteur, que les représentations théâtrales sont, à la Chine, plus puériles et plus insignifiantes, à proportion du rang élevé des spectateurs. A la cour et devant les ambassadeurs, on donne la préférence aux jongleurs, aux danseurs de corde, et même aux marionnettes, sur les meilleurs acteurs. C'est ainsi que, sous la reine Anne, la bonne compagnie de Londres courait aux *puppetshows*, et laissait au vulgaire le soin d'applaudir aux tragédies de Shakespeare et d'Otway.

Dans un court avertissement, qui précède immédiatement sa traduction, M. Davis remarque que les pièces chinoises sont, en grande partie, composées de vers irré-

guliers, qui sont chantés en musique. « Le sens, dit-il, en » est souvent obscur ; et, suivant les Chinois eux-mêmes, » on s'attache principalement à flatter l'oreille, le sens » lui-même paraissant négligé ou sacrifié à l'harmonie. » Il avertit en même tems que, dans les endroits douteux, il a demandé l'avis de deux ou de plusieurs natifs, et qu'il a adopté ensuite le sens qui lui a paru plus conforme au génie de la langue et au but de l'ouvrage ; mais qu'un fort petit nombre de passages, d'une indécence grossière et d'un ennui insupportable, ont été, à dessein, supprimés dans sa traduction. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'un de ces deux procédés, mais nous ne saurions approuver également l'autre. Quand on traduit un ouvrage d'une langue savante, on peut sans doute le purger de tout ce qui choquerait la décence et la pureté de nos langues d'Europe ; mais on n'est nullement tenu de le rendre plus intéressant qu'il ne l'est en lui-même. Ces sortes de traductions doivent avoir pour objet de faire connaître le goût et le génie d'un peuple aux lecteurs instruits, et non d'amuser les lecteurs frivoles, qui ne manquent point de sujets pour exercer leur curiosité, et qui, d'un autre côté, ne seraient jamais satisfaits des sacrifices qu'on ferait en leur faveur. M. Davis nous paraît d'ailleurs avoir usé un peu trop pleinement du privilége qu'il s'est donné ; et quoiqu'il prétende n'avoir supprimé qu'un très-petit nombre de passages, ses omissions sont réellement assez considérables, et formeraient presque un tiers de l'ouvrage. On ne peut croire que la difficulté de traduire ces passages l'ait arrêté, puisqu'il n'y a point de difficultés pour un traducteur aidé des naturels du pays. Par ces

suppressions, il a réellement rendu le drame plus rapide, et sa traduction plus conforme à notre manière de voir; mais aussi il lui a fait perdre cette couleur naturelle et ce goût chinois qu'il était essentiel de conserver.

On ne peut nier que le genre d'utilité le plus incontestable des drames et des romans des nations lointaines, ne soit de faire juger les mœurs et les usages de ces nations, en les mettant en action, et en les présentant sous un jour plus naïf et plus vrai qu'on ne le peut faire dans une relation. Mais, d'un autre côté, la condition indispensable pour juger du degré d'intérêt de ces productions, même, jusqu'à un certain point, pour les entendre, ce serait la connaissance de ces mœurs et de ces usages dont on y cherche l'esprit. Par exemple, dans la comédie nouvellement traduite, tout l'intérêt se porte sur un vieillard qui se voit près de mourir sans enfans mâles; et, quoique ce soit en tout pays un malheur que de ne pas laisser de postérité, on ne peut, à moins d'être bien imbu des idées chinoises à cet égard, apprécier convenablement l'importance que ce vieillard met à avoir un fils; le désespoir qui l'accable, quand il se croit privé de cette consolation; l'excès de sa joie, quand il apprend que le ciel la lui a enfin accordée. Pour ne rien trouver d'exagéré dans tous ces sentimens, il faut connaître et avoir bien présentes à l'esprit les relations que les lois, la morale, j'oserais dire la religion, ont établies entre les parens et les enfans, et qu'elles perpétuent après la mort des premiers, par les devoirs qu'elles imposent aux autres. Il faut savoir qu'un Chinois, près de mourir sans enfans mâles, envisage son sort du même œil qu'un Eu-

ropéen qui se verrait, ici, privé des honneurs funèbres : il est déshonoré, sa famille est éteinte, personne n'héritera de son nom, ses filles le perdront en passant dans la famille de leur mari ; on ne fera point en son honneur ces cérémonies journalières qui, suivant l'idée de Confucius, rendent les morts toujours présens au milieu des vivans; on ne viendra point, matin et soir, se prosterner devant la tablette où son nom sera inscrit ; on ne brûlera point des parfums, on ne lui offrira pas des mets, on n'arrangera pas ses habits, on ne tiendra pas sa place vacante au milieu de sa famille, comme cela est recommandé dans le *Tchoung-young;* on ne remuera pas la terre sur sa sépulture, on ne cultivera pas les arbres qui y seraient plantés ; au jour anniversaire de sa mort, on ne viendra pas pleurer et se lamenter sur son tombeau. Voilà les calamités que redoute celui qui ne laisse point de fils après lui ; voilà les préjugés que la philosophie chinoise a renforcés de tout son pouvoir, loin de chercher à les détruire. Il nous faut un commentaire pour nous mettre en état de les concevoir; mais toutes ces idées se réveillent en Chine, au seul titre de la pièce que nous avons sous les yeux : *Lao seng eul, le Vieillard à qui il naît un fils* [1]. Ce ne serait chez nous qu'un bonheur ordinaire : c'est, à la Chine, un coup du ciel. Le principal personnage est sauvé d'un malheur accablant : les traverses qui vont lui faire craindre d'y retomber, exciteront au plus haut degré l'intérêt et la compassion des spectateurs.

[1] Le traducteur anglais a rendu ces mots par *an heir in his old age*. Par là il a conservé la tournure amphibologique de la phrase chinoise.

Un vieillard de *Toung-phing-fou*, nommé *Lieou-thsoung-chen*, a ramassé une grande fortune dans le commerce; sa conscience lui reproche les moyens dont il s'est servi pour l'acquérir; le ciel l'en punit cruellement; il a soixante ans; sa femme, *Li*, en a cinquante-huit; il n'a qu'une fille qui est mariée, et un neveu, fils de son frère, qui porte le même nom de famille que lui; mais tout le monde dans sa maison est conjuré contre ce neveu : sa femme, sa fille et surtout son gendre. On craint que le vieillard ne veuille laisser son bien à cet héritier du nom de sa famille. La femme oblige son mari à le chasser de chez lui; le gendre, chargé de compter à son cousin une somme d'argent, lui en vole une partie; le pauvre neveu est renvoyé sans pitié. Le vieillard, à la sollicitation de sa femme, remet toutes ses clefs à son gendre, et lui abandonne la direction de son bien. Tout le monde est content, excepté le neveu, qui se trouve réduit à la misère. Le vieillard, prêt à partir pour la campagne, annonce à sa femme la grossesse de *Siao-meï*, sa seconde femme, lui recommande d'avoir beaucoup de ménagemens pour elle, et demande avec instance d'être informé tout de suite du sexe de l'enfant qu'elle lui donnera. Telle est la matière du *Sie-tseu* ou prologue : la marche en est rapide, le dialogue naïf et animé. La passion de la dame *Li* contre son neveu, le caractère intéressé et sordide du gendre, la joie de *Lieou-thsoung-chen* en parlant d'avance du fils qui doit lui naître, l'impatience de sa femme, qui ne partage point cette joie, tout cela est peint avec chaleur, et assaisonné de traits vifs et comiques.

Au premier acte, le gendre déplore son malheur de se

voir privé de l'héritage sur lequel il avait compté. « Jamais, dit-il à sa femme, je ne vous aurais épousée, si » j'avais pu m'attendre à ce qui m'arrive. Si *Siao-meï* » donne le jour à une fille, il faudra céder la moitié du » bien de votre père, et si c'est un fils, il faudra le céder » tout entier. » La jeune femme le console ; elle lui propose de feindre que *Siao-meï* a pris la fuite avec un autre homme : cette feinte est adoptée ; on en fait part à la dame *Li*, et tous trois vont à la campagne trouver *Lieou-thsoung-chen*. Celui-ci refuse d'abord d'ajouter foi à son malheur, il croit qu'on lui prépare une surprise ; mais quand il est enfin persuadé, il se livre à son désespoir, et prend la résolution de distribuer des aumônes pour apaiser le ciel, dont la colère le poursuit. Ainsi finit le premier acte, que le traducteur a beaucoup abrégé. On voit que la scène, d'abord dans la maison de ville de *Lieou-tchsoung-chen*, est transportée ensuite à la campagne. L'unité de lieu n'est pas une règle qu'il faille s'attendre à trouver observée à la Chine.

Le second acte commence par la distribution des aumônes, que le gendre du vieillard est chargé de faire dans le temple de *Khaï-youan*. Une scène de mendians placée en cet endroit, est égayée par quelques tours de fourberie dont ces sortes de gens ont coutume d'user. Le neveu de *Lieou-thsoung-chen* vient ensuite pour avoir sa part de la distribution ; il est repoussé durement par le gendre, accueilli avec tendresse par son oncle, mais chassé de nouveau sur les instances de sa tante. Le vieillard le congédie, en lui recommandant d'être exact à remplir ses devoirs sur les tombeaux de ses ancêtres.

Cette recommandation, prise dans le sentiment même qui anime *Lieou-thsoung-chen*, fonde assez adroitement la grande scène du troisième acte.

Dans celui-ci la scène est au milieu des tombeaux. La fille de *Lieou-thsoung-chen* voudrait aller pratiquer les cérémonies accoutumées sur ceux de sa famille ; mais son mari l'en éloigne pour la conduire à la sépulture de la sienne. Cette manière de mettre en action les devoirs qui séparent une fille de ses parens, me semble assez ingénieuse. Le neveu vient ensuite, et, dans un monologue tout-à-fait touchant, il exprime ses sentimens aux ombres de ses ancêtres, et témoigne le regret de ne pouvoir, à cause de la pauvreté où il est réduit, orner leurs tombes suivant son désir. Quand il est éloigné, *Lieou-thsoung-chen* et sa femme arrivent à leur tour. Ils savent que leur fille et leur gendre sont partis avant eux, avec les gâteaux, les victimes et le vin chaud destinés aux offrandes : mais tout cela a été porté aux tombeaux de la famille de leur gendre. La faible offrande de leur neveu n'est point aperçue. *Lieou-thsoung-chen* déplore l'abandon où sont les sépultures, et cette image redouble sa douleur, en lui présageant le sort qui attend sa tombe et celle de sa femme. Celle-ci s'attendrit peu à peu, elle sent l'isolement où se trouve une famille qui n'a point de rejetons mâles pour lui rendre les honneurs funèbres, et le résultat de cette scène, qui est très-bien filée, fort intéressante, et écrite d'un style très-propre au sujet, est que la dame *Li* accueille avec joie son neveu qui revient pour achever les rites qu'il avait commencés. Cette réconciliation est amenée avec beaucoup d'adresse,

et accompagnée de circonstances qui font honneur à l'habileté du poète. Le gendre et la fille, qui viennent ensuite pour la cérémonie, sont très-mal reçus par la dame *Li*, qui les congédie à leur tour, et les force de rendre les clefs qui leur avaient été confiées. Ainsi finit le troisième acte.

Au quatrième, on célèbre le jour de la naissance de *Lieou-thsoung-chen*. Le neveu, devenu intendant de la maison, reçoit son cousin comme il en a été reçu, et lui rend dans les mêmes termes l'accueil qui lui a été fait. Le vieillard lui-même refuse long-tems de recevoir les félicitations de son gendre et de sa fille. Il ne veut admettre, dit-il, aucun parent qui ne le touche de plus près que son neveu. Dans son idée, cette réponse exclut son gendre et même sa fille, qui a passé dans une autre famille. Mais celle-ci a un moyen sûr de se réconcilier avec son père. Elle fait entrer *Siao-meï*, que depuis trois ans elle avait tenue cachée, ainsi que le fils auquel cette dernière avait donné le jour; elle rend elle-même un compte assez peu satisfaisant des motifs qui l'ont dirigée dans sa conduite. Mais le vieillard, transporté à la vue de son fils, passe aisément sur tout ce qu'il y a d'irrégulier et d'invraisemblable dans cette manière d'agir. Il exprime le bonheur qu'il éprouve de se voir au milieu de sa fille, de son neveu et de son fils, et partage en leur faveur son bien en trois parties égales : « Le ciel m'a su » gré des aumônes que j'ai distribuées, dit-il en finis- » sant, et, pour me récompenser, il m'a donné *un fils* » *dans ma vieillesse*. »

On pense bien que, par cette analyse, nécessairement

aride et décharnée, je n'ai pas espéré faire partager l'intérêt que ce drame m'a inspiré à la lecture, mais il m'a semblé que c'était le moyen le plus court et le plus sûr de faire juger la conduite d'une pièce chinoise. La durée de celle-ci est, comme on voit, de trois années au moins : le lieu de la scène y change plusieurs fois. Mais des irrégularités si légères, qu'elles seraient à peine remarquées chez nos voisins, ne sauraient contrebalancer le mérite de cette pièce, qui se distingue par la simplicité du plan, le choix heureux des incidens, l'observation exacte des caractères, quelques situations comiques, et par un style naturel et simple dans la prose, noble et élevé dans la mélopée.

La traduction de M. Davis, quoique incomplète, est en général conforme au texte, et peut même en rendre l'intelligence facile aux commençans. En la publiant, on a donc rendu un véritable service aux amis de la littérature asiatique [1].

[1] Feu M. Bruguière de Sorsum, auquel on devait déjà une version française du beau drame indien de *Sacontala*, a fait passer en français la comédie chinoise traduite par M. Davis (Paris, chez Rey et Gravier, 1819, in-8o); et il avoue que la lecture de l'analyse qu'on vient de lire, insérée en 1818 dans le *Journal des Savans*, l'avait décidé à entreprendre ce travail en lui donnant une garantie pour l'exactitude de celui de M. Davis. Cet estimable littérateur qu'une mort prématurée a enlevé aux lettres et à ses amis, a laissé une traduction du drame samskrit allégorique, intitulé : *le Lever de la Lune de l'Intelligence.* Cette traduction sera publiée incessamment, et celui qu'on a chargé d'en surveiller la publication, s'acquittera de cette tâche honorable avec le soin et l'exactitude que lui imposent ses regrets et sa vénération pour la mémoire d'un ami.

SUR QUELQUES NOUVELLES

TRADUITES DU CHINOIS.

L'AUTEUR du petit volume intitulé *Nouvelles chinoises* [1], est le même auquel on est redevable de la traduction de la comédie chinoise dont il a été parlé dans l'article précédent. Après avoir appris le chinois à Canton, M. Davis a profité du loisir que lui laissent les fonctions qu'il remplit dans cette ville, pour mettre en anglais quelques-unes des productions de la littérature légère des Chinois. Ses premiers essais en ce genre ont été très-bien accueillis en Angleterre, et ils y ont reçu, dans quelques recueils périodiques, des encouragemens auxquels on ne pourrait qu'applaudir, si l'amour-propre national n'en eût quelquefois exagéré l'expression jusqu'au ridicule. La traduction d'opuscules de cette espèce demande la connaissance de la langue vulgaire, du style de la conversation, des proverbes, des allusions aux coutumes locales et aux opinions populaires. Elle peut être faite plus facilement et plus sûrement par un Européen qui vit au milieu des naturels, et qui peut s'aider

[1] Chinese Novels translated from the originals, to which are added proverbs and moral maxims, etc.; by J. F. Davis. *London*, 1822, in-8°.

de leurs secours : voilà pour le mérite de leur auteur. Les romans et le théâtre des Orientaux, particulièrement ceux des Chinois, sont propres à jeter du jour sur ces coutumes et ces opinions; ce sont des tableaux de muœrs qui ont un certain degré d'intérêt, même aux yeux des personnes graves. Telle est l'utilité de ces sortes de traductions, et c'est aussi le motif qui nous a engagé à nous occuper de compositions du même genre, et le point de vue qui nous dirigera, en consacrant quelques pages à l'analyse de celles qu'a choisies M. Davis.

Nous ne nous arrêterons pas aux *Observations sur la langue et la littérature de la Chine*, que M. Davis a mises, sous forme de préface, à la tête de son volume. Cette matière, si obscure autrefois, réputée si difficile encore il y a dix ans, commence aujourd'hui à être épuisée. On accueillait alors avec curiosité des remarques sur la forme extérieure des caractères chinois; on dissertait sur leur composition, et il y a eu des disputes très-vives sur le nombre de lignes dont ils étaient formés. Le progrès qu'a fait ce genre d'études depuis cette époque, a réduit ces discussions sur des objets purement élémentaires à leur juste valeur. J'aurais donc peu de chosesà dire des *Observations* de M. Davis, et je voudrais moins encore entrer dans l'examen des reproches souvent un peu sévères, et quelquefois très-hasardés, qu'il adresse à l'auteur de la *Clavis Sinica*, M. Marshman, missionnaire anglais à Sirampour [1]. Celui-ci ayant dit que

[1] Voyez l'analyse qu'on a donnée de cet ouvrage, ci-dessus, p. 132. — M. Davis attaque principalement M. Marshman sur ce que celui-ci a dit des élémens primitifs, c'est-à-dire, des groupes de traits simples ou

Fourmont avait appuyé les règles de sa grammaire de phrases qu'il avait composées lui-même, M. Davis assure que Fourmont avait seulement compilé les matériaux envoyés par les missionnaires français : cette assertion n'est pas exacte. J'ai eu occasion de faire connaître en détail, dans un autre ouvrage [1], la manière dont Fourmont avait composé sa grammaire; qu'il me soit permis d'y renvoyer M. Davis et les lecteurs curieux d'être informés de cette particularité d'histoire littéraire.

Des trois nouvelles publiées en ce moment par M. Davis, il n'y en a que deux qui soient restées inédites jusqu'ici. La troisième, qui porte le titre de *San-iu-leou* (les trois étages consacrés), avait été imprimée à Canton en 1815, et c'est sur un exemplaire de cette première édition, venu par hasard en Europe, qu'a été faite la traduction française que M. de Sorsum a mise à la suite de la comédie chinoise de Lao-seng-eul [2]. Ainsi ce petit conte moral avait été connu en France avant de pouvoir être répandu en Anglèterre ; mais le traducteur, qui se reprochait de s'être trop attaché, dans cette première

complexes qui, dans les trois quarts des caractères chinois, servent à indiquer la prononciation des composés. Sans entreprendre la défense de M. Marshman sur ce sujet, qu'il serait si difficile de rendre intelligible aux lecteurs, et qui exigerait absolument l'emploi des caractères chinois, je ferai observer que M. Davis se trompe dans une de ses critiques, relative au caractère *tou*, lire. Le *groupe* qui donne la finale n'est pas *maï*, comme il l'a cru, mais un autre qui lui ressemble et qui se prononce *you*. L'objection qu'il tire de la différence de prononciation tombe donc à faux.

[1] *Élémens de la Grammaire chinoise*, préface, p. xij.

[2] *Lao-seng-eul*, comédie chinoise, suivie de *San-iu-leou*, ou les trois étages consacrés, conte moral. *Paris*, Rey et Gravier, 1819, in-8°.

traduction, à la lettre de l'original, a cherché à le rendre plus agréable aux lecteurs européens. Je ne sais si ce serait un reproche à faire à une version de cette espèce que de la déclarer trop littérale, pourvu qu'elle fût intelligible. On veut avant tout connaître les mœurs, la manière de voir et le tour d'esprit de la nation à laquelle ces sortes de récits sont empruntés. Il est à craindre que ces efforts pour les rendre agréables ne nuisent à la naïveté de la peinture et à l'exactitude de la ressemblance, qui seront toujours leur premier mérite.

Nous n'avons pas l'original des trois nouvelles traduites par M. Davis; il nous est donc impossible de prononcer sur la fidélité de sa version : mais nous n'avons aucune raison de la révoquer en doute. Seulement, si ces petites compositions ressemblent à toutes celles du même genre que nous avons lues, il faut que le traducteur ait élagué beaucoup de détails, et supprimé en particulier tous les entretiens, qui abondent ordinairement chez les romanciers chinois, et qui sont le moyen ordinaire dont ils se servent pour peindre les sentimens de leurs personnages, et mettre en action les caractères. C'est encore là, sans doute, un de ces sacrifices faits au désir d'être agréable à des lecteurs européens, et nous avouons que nous ne saurions en aucune manière l'approuver. Il s'agit de faire juger l'esprit de ses compositions : il faut donc les présenter sous la forme la plus rapprochée qu'il sera possible de leur forme originale, avec leurs longueurs, et leurs défauts de toute espèce. Ceux qui les trouveront ennuyeux ne les liront pas, et le traducteur doit être résigné d'avance à ce petit malheur. Les autres

connaîtront les romans chinois tels qu'ils sont, et préféreront sans doute cet avantage à celui de les voir embellis par les soins d'un traducteur, si tant est que ce soit un embellissement que la suppression de ces détails qui donnent de la vie à un récit, qui en fondent la vraisemblance, et qui concourent à l'illusion, en mettant les lecteurs en rapport perpétuel avec les interlocuteurs. Ces peintures de détail sont le secret des romanciers anglais; il est connu et pratiqué heureusement par les romanciers chinois : ce n'est pas à un auteur anglais à les en blâmer.

Si c'est, comme je l'imagine, par la suppression des détails que M. Davis a réduit ces trois nouvelles à l'étendue qu'elles ont dans sa traduction, il n'a pas ajouté peu à la difficulté d'en faire connaître le sujet, puisque ce sera, pour ainsi dire, faire l'analyse d'un extrait. Nous nous renfermerons donc, à son exemple, dans les limites les plus étroites que nous pourrons, et, réduisant ces petits récits aux aventures principales qui en sont le sujet, nous ne nous arrêterons qu'aux détails étrangers à nos mœurs qui pourront offrir quelques sujets de remarques.

La première des trois nouvelles est intitulée *l'Ombre dans l'eau.* Le sujet offre quelque analogie avec celui de Pyrame et Thisbé, comme M. Davis l'indique par une citation d'Ovide; mais il n'offre point de catastrophe funeste. L'idée primitive en est gracieuse, mais les développemens en sont un peu traînans. Deux hommes de caractères opposés ont épousé deux sœurs, et habitent en commun la même maison. Peu à peu, par suite de leur

différence d'humeur, leur amitié s'altère; ils s'éloignent l'un de l'autre, ils finissent par ne plus pouvoir vivre ensemble. La maison est vaste, on la partage en deux; le jardin est étendu, on le coupe par un mur très-élevé. Dans le milieu était une pièce d'eau, aux deux bords de laquelle on avait construit deux pavillons d'été. On ne peut pousser le mur à travers la pièce d'eau parce qu'elle est trop profonde, mais on y élève une arche de pont qui intercepte la vue directe d'un pavillon à l'autre. La séparation est complète, il n'y a plus aucune communication entre les deux familles. Mais l'un de ces hommes avait un fils, et l'autre une fille : ils étaient à peu près du même âge, et si ressemblans l'un à l'autre qu'on les eût pris pour deux empreintes d'un même cachet. Dans leur enfance, avant la brouillerie de leurs parens, ils étaient toujours ensemble, et quand ils étaient portés sur le dos de leurs nourrices, on n'eût pu distinguer quel était *le jaspe* et quelle était *la perle;* mais depuis ils n'avaient plus eu d'occasion de se voir. Le jeune homme avait été mal reçu dans la maison de sa tante quand il s'y était présenté; la jeune fille ne pouvait même songer à rendre visite aux parens de son ancien compagnon d'enfance. Ils avaient pourtant conservé le souvenir de leurs premières années, et la curiosité de voir si leur ressemblance était aussi parfaite qu'on le disait. Un jour d'été, par un tems d'une chaleur excessive, tous deux prenaient le frais par hasard dans les deux pavillons, tous deux avaient en même tems les yeux sur la pièce d'eau. Ils aperçoivent tous deux au même instant une figure réfléchie à la surface de l'eau, et chacun d'eux la

prend pour la sienne propre. Cette erreur dure peu : elle est dissipée par une pièce de poésie que le jeune homme jette dans le bassin. Cette pièce est recueillie par la jeune fille qui y répond aussi par des vers. Une feuille de lotus sert d'intermédiaire à cette correspondance. La connaissance est faite, mais l'union des jeunes gens est retardée par les préventions et l'obstination des parens, que cependant un ami commun parvient à lever, mais par des moyens si compliqués et si peu naturels, que beaucoup de développemens seraient nécessaires pour les rendre supportables. Il y a des longueurs qui viennent de ce qu'on a voulu être trop court : je crois qu'il en est ainsi du dénouement de cette première nouvelle, et peut-être des deux autres, car les dénouemens sont ici la partie faible, et il s'en faut beaucoup qu'ils répondent à la manière assez ingénieuse dont le plan est du reste conçu et exécuté.

Dans les *deux Jumelles*, il y a moins de détails agréables, mais plus de traits caractéristiques, et de singularités morales. Un homme et une femme de mauvais caractère, vivant mal ensemble et toujours en opposition l'un avec l'autre, ne peuvent s'entendre sur le mariage de deux filles belles, douces, semblables à deux fleurs brillantes de rosée, ou aux herbes odorantes agitées par la brise. Le mari prétend disposer d'elles à son gré, et la femme soutient que c'est à une mère à marier ses filles. Chacun d'eux a fait choix de deux gendres, et l'effet suivant de près la menace, quatre charges de présens de noces, préliminaires indispensables d'un mariage chinois, sont apportées au même instant dans la maison.

Le père chasse les porteurs envoyés par les protégés de sa femme; celle-ci jette au loin les présens reçus par son mari. Le débat paraît interminable; il est porté devant le magistrat que la loi charge en pareil cas de prononcer sur les démêlés des parens.

Le magistrat est un homme intègre et éclairé : il s'arrête peu aux allégations du père et de la mère, et veut consulter les filles. Il les mande devant lui, et les ayant fait mettre à genoux aux pieds de son tribunal, il les dispense de s'expliquer de vive voix, et les engage, pour faire connaître les objets de leur préférence, à tourner la tête ou bien du côté droit, où sont les deux prétendus choisis par leur mère, ou du côté gauche, où l'on a fait placer les deux gendres recommandés par le père. Mais tous quatre sont également laids, dépourvus d'agrémens quelconques. Les deux jeunes filles se taisent, baissent les yeux, et s'obstinent à garder leur position sans se détourner ni d'un côté ni de l'autre.

Le magistrat entend ce langage; il renvoie les quatre gendres, et ne pouvant accorder les parens des deux jeunes filles, il s'avise, pour les marier lui-même, d'un expédient qui partout ailleurs qu'à la Chine paraîtrait plus que bizarre, c'est de les mettre au concours. Il ouvre un examen extraordinaire, et annonce que les deux lettrés qui feront les meilleures compositions sur un sujet donné, obtiendront la main des deux jeunes filles. On sait que ce moyen de discerner les hommes de mérite est en usage à la Chine pour tout ce qui tient aux charges et aux promotions; mais il ne doit pas être inouï de le voir employer pour les mariages, car il en est

aussi question dans d'autres romans. A l'issue de l'examen, un seul homme a traité convenablement le thême proposé, et cet homme refuse de se marier, sous prétexte que le ciel l'a condamné au célibat. Il a déjà, dit-il, été la cause innocente de la mort de six femmes. Chacune de celles qu'il a épousées est morte victime de cette espèce de sort, et les astrologues s'accordent à lui assurer qu'il portera toujours malheur à *une* femme. « Cela » peut être, répond le magistrat, mais ici vous ne por» terez pas malheur à *une* femme, car vous en aurez » *deux.* » Par cet argument irrésistible, il l'oblige à épouser les deux jumelles. Cette querelle de ménage, cette intervention du magistrat dans des affaires domestiques, ce mariage soumis aux chances d'un concours public, l'expédient bizarre du juge pour éviter l'effet funeste de l'ascendant des astres, tout cela compose un ensemble si étrange, si éloigné à tous égards de notre manière de voir, que je n'ai pu m'empêcher d'en donner une idée succincte. Je serai plus court sur la troisième nouvelle, moins agréable peut-être que les deux autres, mais mieux raisonnée et conduite avec beaucoup plus d'art. Le sujet consiste dans les efforts que deux hommes avides, un père et son fils, font pour dépouiller un pauvre homme de sa propriété, en profitant de ses besoins pour l'acquérir à vil prix. Ils y réussissent àforce de ruse et de tenacité; mais il y a une loi à la Chine, d'après laquelle un propriétaire peut toujours rentrer dans son bien, en en restituant le prix à l'acquéreur, s'il s'est réservé par contrat la moindre partie de sa propriété. Celui dont il est ici question a pris cette précau-

tion, qui sert non à lui-même, mais à son fils, à racheter le bien de la famille. La conclusion de ce conte moral est amenée par des moyens surnaturels, et, sous ce rapport, il est peut-être encore inférieur aux deux premiers; mais il contient un excellent tableau de mœurs, des caractères parfaitement bien dessinés, et des détails remplis d'originalité, ainsi que nos lecteurs peuvent s'en convaincre dans la traduction française dont nous avons déjà parlé [1].

Les proverbes chinois et maximes morales tirées des livres classiques par lesquels M. Davis a terminé ce petit ouvrage, n'en sont pas la partie la plus intéressante. C'est maintenant une chose bien rebattue et bien difficile à rajeunir que les moralités, et celles-ci n'ont en général ni le caractère original, ni la forme piquante qui pourrait les faire lire avec intérêt. Quant aux expressions proverbiales proprement dites, il n'y en a qu'un petit nombre dans cette petite collection, et parmi celles qui s'y trouvent, il y en a peu qui fissent l'objet d'une difficulté si on les rencontrait dans un livre [2]. Il en est une infinité d'autres dont on ne peut deviner le sens par une traduction littérale, et ce sont celles de cette espèce qu'il serait le plus utile de recueillir et de publier avec les explications qu'on pourrait tirer de la bouche des

[1] Ci-dessus, p. 337.

[2] On en peut dire autant de celles que le même auteur a rassemblées dans un petit volume publié à Macao en 1823, sous ce titre : *Hien wun shoo, Chinese moral maxims, with a free and verbal translations, affording examples of the grammatical structure of the language*, in-8° de 199 pages.

naturels qui les emploient. On serait tenté d'inviter M. Davis à se charger de ce petit travail. Il ne rendrait pas un service médiocre à ceux qui veulent lire les nouvelles, les romans, les pièces de théâtre et les autres productions littéraires des Chinois [1].

[1] On doit à M. Thoms, imprimeur de la Compagnie des Indes à Macao, une très-bonne traduction anglaise d'une autre nouvelle qu'on a publiée avec le titre de *The affectionate Pair.* Le même auteur a encore fait imprimer le texte d'un roman en vers de sept syllabes, intitulé : *Hoa-tsian*, avec une traduction anglaise. Nous n'avons vu que des fragmens de ce dernier ouvrage ; il avait déjà atteint la p. 192.

SUR LES ÉDITIONS CHINOISES

DE M. LE BARON SCHILLING DE CANSTADT.

La représentation exacte et fidèle des formes et de l'élégance particulière aux caractères chinois a toujours offert jusqu'ici de grandes difficultés; les premiers auteurs européens qui ont entrepris de faire graver de ces caractères, n'y ont réussi que très-imparfaitement; les planches de Hyde, et surtout celles de Bayer n'offrent que des traits confus et à peine reconnaissables. Fourmont avait pris un moyen plus sûr, en donnant pour modèles à ses graveurs des calques pris sur des livres chinois; toutefois ses caractères, grossièrement exécutés et souvent incorrects, ne peuvent entrer en comparaison avec les originaux d'où ils étaient tirés. L'art de graver les types chinois avait rétrogradé entre les mains de MM. Hager, Weston et Deguignes fils; on a donné plus de soin au dessin des types de cette espèce qui ont été gravés et polytypés pour servir à l'impression du *Tchoung-young* chinois-latin et de la grammaire chinoise; et le graveur qui les a exécutés avait fini par saisir le goût particulier de cette espèce d'écriture. Vers le

même tems, M. Klaproth faisait graver en Allemagne des caractères chinois cursifs d'une grande élégance, et M. Marshman employait, dans ses livres imprimés à Sirampour, des types gravés sous sa direction et dont les formes étaient tout-à-fait satisfaisantes. M. Morrison atteignait encore un plus haut degré de perfection en faisant travailler à Canton des ouvriers chinois, d'après les procédés mêmes auxquels ils sont accoutumés; rien ne saurait surpasser la beauté des caractères dont il a fait usage dans ses dictionnaires, si nous n'avions pas les éditions chinoises de M. le baron Schilling. Celles-ci peuvent soutenir le parallèle avec les livres les plus magnifiquement imprimés dans le palais impérial de Peking, et peut-être même en sortir avec avantage.

M. de Schilling a eu recours à un procédé qui, ainsi que nous l'avions remarqué dans les premiers tems où ce procédé fut introduit en France [1], semble plus approprié que tout autre à la nature de l'écriture chinoise: c'est celui de la lithographie; mais, indépendamment du soin extrême qu'il a fallu à l'éditeur pour obtenir une netteté parfaite et une pureté sans égale dans les traits, il y avait une autre difficulté qui ne tenait pas au procédé même, mais qui venait du peu d'habitude que l'on a en Europe de tracer les caractères d'après les règles de la calligraphie chinoise, en observant exactement et pourtant avec aisance et liberté, la place des pleins et des déliés, le degré d'inclinaison des lignes, la manière de les commencer et de les finir, de les lier et de les agencer entr'elles. L'usage seul du pinceau, tenu à la

[1] *Moniteur* du 7 avril 1817.

manière des maîtres d'écriture de la Chine, pouvait donner à la fois toutes ces délicatesses dont l'absence, sans rendre le chinois inintelligible, se fait désagréablement sentir dans les caractères mal dessinés. Il paraît que M. de Schilling a obtenu de ses graveurs qu'ils s'exerçassent à écrire au pinceau, et pour cela il n'a pas été obligé de leur apprendre à lire; ils ont su tracer à merveille les plus beaux caractères du monde, vraisemblablement sans en comprendre un seul. Ce résultat fait honneur à la patience du maître et à la dextérité des élèves, mais je doute que ce qu'on a pu faire à Pétersbourg en ce genre, soit possible à Londres ou à Paris, pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer.

Le premier essai de M. de Schilling, si ce mot convient pour désigner un travail qui était déjà d'une perfection remarquable, fut l'édition du *San-tseu-king* (livre en vers de trois syllabes), qu'il donna en 1819; quelques exemplaires qui en furent remis avec une sorte de mystère à plusieurs personnes de Paris, excitèrent leur admiration, et jusqu'à un certain point leur défiance, parce qu'on avait peine à croire que ce livre, s'il avait réellement été imprimé en Europe, offrît autre chose qu'un de ces calques communément nommés *fac simile*. M. de Schilling a confondu les incrédules en faisant mieux encore; car ses éditions du *Taï-hio* et du *Tchoung-young*, données en 1823, sont fort supérieures au *San-tseu-king* pour l'élégance et la pureté des formes. L'éditeur a poussé le soin jusqu'à faire imiter le papier chinois, et celui qu'on a fabriqué pour cet objet dans la manufacture impériale de Peterhoff, ajoute

beaucoup à l'illusion ; il est rare qu'on fasse aussi bien à la Chine même, et très-certainement il est impossible qu'on y fasse mieux.

M. de Schilling a appliqué ses procédés à d'autres opuscules chinois, et il n'en est aucun qui ne soit la preuve d'une facilité vraiment extraordinaire pour imiter la forme des écritures orientales ; il a fait exécuter ainsi en encre d'or sur un fond bleu, le texte d'une leçon publique donnée par l'empereur *Kia-khing*, sur la première phrase du *Taï-hio*, et aussi un volume contenant quinze pièces diplomatiques adressées par des princes tartares à la cour de Peking, en chinois et en ouïgour. Il est presque superflu de dire que le volume qui renferme ces pièces est une représentation aussi exacte qu'il soit possible de la faire, de celui qui en est l'original, et dont on possède une copie à la Bibliothèque du Roi. M. de Schilling a fait hommage d'un exemplaire de ces différentes publications à la bibliothèque de la Société Asiatique [1]. Il serait à désirer qu'elles pussent se répandre et devenir accessibles aux étudians, d'autant plus qu'elles ne paraissent pas, malgré leur perfection, devoir atteindre un prix exorbitant.

La Société Asiatique a, comme on sait, une obligation plus particulière à M. de Schilling : c'est à lui qu'on

[1] M. de Schilling y a joint un exemplaire d'un ouvrage chrétien, en chinois, dont il possède toute l'édition. Ce n'est pas, comme on l'a imprimé par erreur dans le bulletin de la Société Asiatique, un *Catéchisme jésuitique, traduit du chinois*, mais bien un Catéchisme de la religion grecque, composé d'après la collection du P. Fr. Brancati, et contenant, entr'autres choses, l'*explication de l'oraison dominicale* du père Jacques Rho.

devra l'addition des caractères mandchous au dictionnaire de cette langue que le conseil fait imprimer, et qui devait en offrir les mots transcrits en lettres latines. Dès 1817, M. de Schilling avait fait graver à Pétersbourg, par M. Fr. Gass, un gros caractère mandchou-mongol; deux ans après (en 1819), il en a fait exécuter un nouveau plus petit et plus commode, à Leipzick, par Schelter. Les mêmes modèles ont servi pour l'un et pour l'autre. C'est du dernier que M. de Schilling a offert généreusement une fonte au Conseil de la Société, et l'on n'a pu qu'accepter avec empressement et reconnaissance cette occasion d'enrichir notre typographie d'une aussi précieuse acquisition. Le même caractère, dont M. de Schilling avait aussi prêté les matrices à la Société Biblique, a servi en 1822 à l'impression de l'excellente traduction de l'Évangile de saint Mathieu, faite en mandchou par M. Lipowzoff. Quelques personnes ont cru, et nous avions nous-mêmes partagé cette erreur, que les caractères de ce dernier ouvrage étaient ceux que M. Tauchnitz avait fait graver à Leipzick d'après des dessins fournis par M. Klaproth. On ignore ce qu'est devenu ce *corps*, et même s'il a jamais été terminé.

M. de Schilling se propose de joindre incessamment à tous ces présens, dont il a déjà comblé la typographie orientale, celui d'un corps de tibétain, langue dont l'écriture et l'orthographe ont été pour lui l'objet d'une étude particulière; si, comme tout le fait présager, il exécute ce nouveau dessein avec la même supériorité qui distingue ses autres travaux en ce genre, on sera en

droit d'attendre de lui quelque chose de plus précieux encore. Au milieu d'une collection d'environ quinze cents volumes chinois et tartares qu'il a réunie à grands frais dans la capitale de la Russie, il se trouve plusieurs ouvrages du plus haut intérêt, et notamment des dictionnaires polyglottes, chinois, mandchous, mongols et tibétains ; la publication d'un de ces dictionnaires accompagné d'une traduction européenne, serait un bienfait inestimable pour la littérature de la Haute-Asie, et nous ne doutons pas que l'homme qui possède à un degré si éminent les qualités nécessaires pour une pareille entreprise, ne trouve, dans les ressources dont il est entouré à Pétersbourg, et surtout dans la munificence d'un monarque éclairé et protecteur des lettres, tous les secours nécessaires pour la conduire à sa fin.

SUR LES LIVRES CHINOIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BERLIN [1].

La collection de livres chinois qui existe à la Bibliothèque royale de Berlin, se compose d'acquisitions faites à différentes époques. Le premier fonds d'ouvrages de cette espèce, formé d'environ trois cents volumes, fut acheté dans les établissemens de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, et particulièrement à Batavia, d'après les ordres de l'électeur Frédéric-Guillaume-le-Grand, et par l'entremise de G.-E. Rumpfius, et d'André Cleyer. A. Muller en a rédigé un petit catalogue, ou plutôt une simple liste, qui a été imprimée en une feuille, mais qui est devenue très-rare, et dont on ne possède pas d'exemplaires à la Bibliothèque de Berlin. Le même auteur donna, en 1683, une deuxième partie de ce catalogue. Mentzel qui, après Muller, donna des soins à la collection naissante, l'enrichit particulièrement d'ouvrages de médecine et de botanique. Ce fut aussi de son

[1] Verzeichniss der chinesischen und mandshuischen Bücher und Handschriften der kœniglichen Bibliothek zu Berlin, mit einer Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uïguren; von Julius Klaproth. Paris, kœnigl. Druckerei, 1822. In-fol. de 188 et 68 pages.

tems qu'on fit l'acquisition du Dictionnaire chinois-espagnol du P. F. Diaz, ouvrage qui procura à Mentzel le mérite de quelques faibles progrès dans la connaissance du chinois. Depuis la mort de ce savant, survenue en 1702, le fonds dont nous parlons n'avait éprouvé aucune augmentation; mais, en 1810, M. Klaproth l'enrichit de plusieurs ouvrages mandchous, chinois et mongols, qu'il s'était procurés pendant son voyage à la frontière de la Chine, ou qui se trouvaient doubles dans sa collection particulière. Après avoir ainsi contribué à accroître les ressources qu'on possédait à Berlin pour l'étude du chinois, et rassemblé plus de livres mandchous qu'on n'en trouve dans aucune bibliothèque de l'Europe, celle de Paris exceptée, M. Klaproth a jugé de son devoir de faire connaître, par un catalogue raisonné, cette partie de la Bibliothèque royale qui a servi à ses premiers travaux dans le chinois, et facilité ses premiers progrès.

Il a partagé ce catalogue en sept sections : la première est consacrée aux livres historiques et géographiques. On y distingue plusieurs ouvrages importans : le *Tseu tchi thoung kian* de Sse-ma-kouang, en cent vingt cahiers; l'Histoire de la dynastie des *Kin*, écrite en mandchou, et formant neuf cahiers; la traduction mandchoue de l'ouvrage historique intitulé *Kang-kian;* l'Histoire de la dynastie des Ming en trente volumes petit in-folio, et quelques autres. En examinant toutes ces richesses historiques, M. Klaproth ne s'attache pas seulement à donner des notices bibliographiques exactes sur les livres, leurs auteurs, l'époque et les circonstances où ceux-ci ont écrit : il saisit une occasion qui s'offre assez

rarement, celle de pouvoir imprimer des textes ou des phrases en caractères originaux, pour faire connaître, par des extraits étendus, la nature et le mérite particulier de chaque ouvrage, quelquefois même pour en tirer des morceaux utiles par eux-mêmes, et qu'il aurait eu difficilement les moyens de publier ailleurs. C'est ainsi qu'à propos du grand ouvrage de Sse-ma-kouang, il donne une table chronologique des noms que les empereurs chinois ont coutume d'assigner à une ou plusieurs années de leur règne, et qui servent à dater les événemens, les actes publics et les transactions particulières. Fouquet [1] et Deshauterayes [2] avaient déjà donné des tables de ces noms d'années; mais l'une et l'autre dépourvues des caractères originaux, et conséquemment d'un usage assez peu commode. M. Morrison [3] en a fait imprimer une troisième en profitant de l'avantage qu'il avait de posséder à sa disposition des types chinois; mais cette dernière est peu correcte, et l'expression julienne des dates est presque toujours fausse, ainsi qu'on a eu occasion de le dire ailleurs [4]. Celle de M. Klaproth a tout à la fois le mérite de l'exactitude et de l'élégance. Les noms de chacune de ces petites périodes, dans lesquelles se subdivisent le règne de chaque empereur, sont imprimés en caractères chinois et en

[1] *Tabula chronologica Historiæ sinicæ;* Rome, 1729. — C'est une feuille qui offre la traduction d'un tableau du même genre, composé en chinois par un lettré dont le nom de famille était Kian. L'original et même la traduction sont assez rares en Europe.

[2] Dans le tom. XII de l'*Histoire générale de la Chine* du P. Mailla.

[3] Dans son *View of China*.

[4] *Journal des Savans*, 1818, cahier de novembre, p. 658.

lettres latines, et le commencement en est marqué par l'année du cycle sexagénaire, et l'année julienne correspondante. C'est une table qui formerait un ornement et une partie indispensable de l'Art de vérifier les dates, et elle occupe ici vingt-six pages in-folio.

En parlant de l'histoire des Kin, M. Klaproth entre dans quelques détails sur la fondation de cette dynastie, qui a été connue des Occidentaux sous le nom d'Altoun-khan, et dont les premiers princes appartenaient à la nation des Tchoutchi. M. Klaproth adopte la correction que nous avons proposée [1] pour le nom de cette nation de Tartares orientaux, communément désignés en chinois par deux caractères que Visdelou, Deguignes et Gaubil avaient lus *Niu-tchi*, et qui doivent être prononcés *Jou-tchi*, pour représenter plus exactement le nom original. L'auteur cite en mandchou un long morceau du commencement de cette histoire, avec la traduction en allemand. Il y a joint quelques notes explicatives dans lesquelles on reconnaît en général son exactitude accoutumée. Celle qui est relative à cette phrase : *Djafakha ourse gemou bourlakha manggi* (tous ceux qui avaient été pris s'étant enfuis), laisse quelque doute. Il y a lieu de croire que le mot du texte qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, comme le remarque M. Klaproth, offre une faute d'impression (*bourlakha* au lieu de *bouroulakha*), comme on en rencontre souvent dans les livres mandchous.

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lett.*, tom. VI, p. 398. — *Rech. sur les Lang. tart.*, tom. I, addit. et correct. pour la p. 10.

La notice sur l'histoire de la dynastie des Ming renferme, au sujet des grandes annales de la Chine, des détails plus exacts et plus clairs que ceux qu'on lit dans la préface de l'ouvrage du P. Mailla. On sait quelle erreur s'était accréditée en Europe, lors de la publication de ce dernier : les douze volumes in-4° dont il était composé donnèrent lieu de penser qu'on allait posséder en français ce grand corps d'histoire, si célèbre dans l'Asie orientale, et dont les missionnaires avaient si souvent parlé; et le titre *d'Histoire générale de la Chine* ou *Annales de cet Empire,* titre qui fut inscrit sur le frontispice, contribua sans doute à accréditer cette erreur. On n'imaginait pas que le P. Mailla n'avait fait autre chose que de rédiger un extrait d'un ouvrage qui n'est lui-même qu'un extrait des Annales des dynasties, composé dans le XII[e] siècle par le célèbre Tchu-hi, en y ajoutant un supplément et quelques éclaircissemens puisés à d'autres sources. Les *grandes Annales*, ou, comme les Chinois les nomment, les *vingt-deux histoires*, sont bien autrement volumineuses, et on doit le dire, elles sont infiniment plus intéressantes. Elles forment au moins 480 volumes chinois [1], et la traduction remplirait bien 50 ou 60 volumes comme ceux du P. Mailla. Aussi ces *Histoires* contiennent-elles une foule de renseignemens curieux, dont les chroniques décharnées, qu'on a fait passer pour les Annales de la Chine, n'offrent pas le moindre vestige. On y trouve, indépendamment du récit des événe-

[1] L'exemplaire qu'on en possède à la Bibliothèque du Roi est défectueux en quelques endroits, et il aurait besoin d'être complété.

mens qui constituent la chronique de l'empire et l'histoire de chaque règne, les pièces officielles auxquelles ils ont donné lieu, la vie des hommes célèbres par le rang qu'ils ont occupé, les actions qui les ont illustrés ou les ouvrages qu'ils ont composés, les tables chronologiques et généalogiques, la description géographique et statistique des pays soumis à l'Empire, et l'histoire des peuples étrangers qui ont eu des relations avec la Chine. M. Klaproth fait connaître les noms des auteurs auxquels on doit les vingt-deux parties de cette magnifique collection, qui n'est nulle part tout-à-fait complète, pas même à la Bibliothèque du Roi à Paris. Il donne ensuite la notice particulière de l'histoire des Ming, laquelle contient 24 livres de chroniques impériales, 75 livres de description, 13 livres de tables, et 120 livres de biographie et d'histoires diverses, en tout 332 livres.

La seconde division du catalogue de M. Klaproth, comprend les ouvrages lexicographiques et grammaticaux; le *Miroir*, ou Dictionnaire universel des langues chinoise et mandchoue, la grammaire du dernier de ces idiomes composée dans le premier par un auteur nommé Wou-ke [1], et quelques dictionnaires chinois. Une notice très-étendue est consacrée au premier de tous ces ouvrages, au dictionnaire universel, ou pour parler plus exactement, à l'encyclopédie élémentaire que les Mandchous ont fait composer. M. Klaproth, après avoir reproduit ce qu'il avait dit ailleurs [2] de l'origine de la nation

[1] M. Klaproth renvoie, pour cet ouvrage, à la notice qui en a été donnée dans les *Rech. sur les Lang. tart.*, tom. I, p. 99.

[2] *Reise in den Kaukasus, u. s. w.*, tom. II, p. 547.

mandchoue, et de la dynastie qu'elle a donnée à la Chine, fait voir, par des vocabulaires comparatifs plus complets et plus nombreux que ceux de son *Asie polyglotte* [1], l'analogie marquée qui existe entre la langue des Mandchous et celle des peuples vulgairement nommés Tongouses, et qui habitent les bords de l'Eniseï, les pays de Mangaseya, de Nertchin, de Bargousin, de Yakout, les rivages de la mer d'Okhot, ainsi que de ceux qu'on nomme Lamouts; ce vocabulaire occupe dix-huit pages. L'auteur rapporte ensuite, d'après l'*Histoire des huit Bannières*, ouvrage publié à Peking en langue mandchoue [2], la suite des soins que se sont donnés les empereurs tartares, tant pour accroître et enrichir leur idiome maternel, que pour en faire rédiger un dictionnaire complet. Pour le premier point, l'un des procédés les plus singuliers dont ils se soient avisés est, comme nous en avons fait la remarque ailleurs [3], la transcription des monosyllabes chinois allongés par l'addition d'une ou de plusieurs syllabes choisies arbitrairement et au hasard, comme quand de *tou* (degré), ils ont fait *doulefoun;* de *khe* (minute), *khemou;* et ainsi de suite. La plus grande partie des termes scientifiques qui manquaient à l'idiome pauvre et barbare des Mandchous, avant la conquête de la Chine, ont été composés, on pourrait dire forgés, de cette manière, et c'est une cir-

[1] Voyez l'*Asia polyglotta*, p. 286, et l'atlas.

[2] Il existe de cet ouvrage mandchou une traduction russe faite par l'interprète Leontiew, et publiée à Pétersbourg en 1784, 16 vol. in-8°. Ce livre assez rare se trouve pourtant à Bibliothèque du Roi, et dans celle de la Société Asiatique.

[3] *Recherch. tartar.*, tom. I, p. 134.

constance dont il est bon que les étymologistes tiennent compte dans les comparaisons qu'ils font entre les mots des différentes langues.

A l'égard de l'ordre encyclopédique suivi dans leur dictionnaire, j'ai fait voir qu'il était imité de celui que les empereurs mongols au XIII[e] siècle, et peut-être d'autres nations tartares, à des époques plus anciennes, avaient adopté dans la rédaction des glossaires de leurs idiomes particuliers [1], M. Klaproth en donne le tableau complet avec les titres de chaque section, en mandchou et en allemand. La totalité des mots de la langue se trouve, d'après cet ordre, distribuée en trente-six *classes*, formant deux cent quatre-vingt-douze *sections*, dont plusieurs contiennent un assez grand nombre de sous-divisions. Après les avoir donnés dans l'ordre même des matières, l'auteur a rédigé deux tables alphabétiques des titres de toutes ces divisions, en mandchou et en allemand, dans la vue d'aider les Européens qui auraient ce dictionnaire, à y trouver les mots qui se rapportent à chaque genre d'objets. C'est un des grands inconvéniens de l'ordre des matières, tel qu'il est établi dans ces sortes d'ouvrages, qu'on ne peut entreprendre d'y chercher un mot, à moins qu'on n'ait d'avance une notion assez exacte de la signification qui y est attachée; et le besoin d'un index régulier par ordre alphabétique se fait sentir à chaque occasion qu'on a de les consulter.

Les notices consacrées aux autres ouvrages lexicographiques ou grammaticaux, relatifs aux langues mandchoue ou chinoise, contiennent toutes des renseigne-

[1] *Recherch. tart.*, tom. I, p. 218.

mens bibliographiques plus ou moins curieux et très-exacts. En attendant qu'on réunisse dans un traité général toutes les notions de ce genre qui sont indispensables aux étudians, rien n'est plus utile que de rectifier partiellement, et à mesure que l'occasion s'en présente, les erreurs graves et innombrables que Fourmont a accumulées dans son Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du Roi.

La troisième section du catalogue de M. Klaproth renferme les ouvrages de philosophie. Elle offre peu d'articles remarquables, et la bibliothèque de Berlin ne contient, en ce genre, rien de comparable aux immenses collections que les missionnaires ont déposées dans la Bibliothèque royale, à Paris. La quatrième section, qui est consacrée aux romans, n'offre que quatre articles, et ne me fournira matière qu'à une seule observation. Le *Choui-hou-tchouan* est, dit l'auteur, un roman semi-historique de la même nature que le célèbre ouvrage intitulé *San-koue-tchi*, celui que Fourmont a pris pour une histoire de la Chine pendant le IIIe siècle [1]; mais il doit être beaucoup plus divertissant, à en juger par un proverbe que rapporte M. Klaproth : *Les vieillards*, dit ce proverbe, *ne lisent pas le* Choui-hou, *et les jeunes gens ne lisent pas le* San-koue. M. Klaproth a traduit exactement ce titre de *Choui-hou-tchouan* par les mots d'*Histoire des Côtes ou des Rivages* (Geschichte der Küsten.) Toutefois il convient d'ajouter que ces mots *Choui-hou* ne doivent pas être pris ici dans le sens général de *côtes* ou *rivages*, mais qu'ils font al-

[1] *Catal. ad calcem Grammat. Sinicæ*, p. 398.

lusion à un passage du *Livre des vers* [1], où le poète raconte qu'un ancien prince nommé *Tan-fou*, l'un des ancêtres du fondateur de la troisième dynastie, se voyant exposé, dans le petit état qu'il possédait, aux incursions des peuples occidentaux, quitta sa principauté avec une grande partie de ses sujets, suivit la *rive* occidentale des deux rivières de *Tsiu* et de *Thsi* [2], et vint s'établir au bas de la montagne Ki :

Koù koûng Tàn foù
Lâï tchâo tseoù moù;
Tsoû sî CHOUÌ-HOÙ,
Tchí iû Khì hoù, *etc.*

On vante les soins que Tan-fou prit de la princesse, sa femme, pendant ce voyage précipité, et Mencius cite cette anecdote [3] dans une occasion où il veut montrer à un roi de Thsi la différence entre les attachemens honnêtes que la vertu la plus sévère autorise, et les voluptés auxquelles ce prince avouait lui-même qu'il était trop livré. C'est dans cette phrase du Livre des vers qu'est pris le titre du roman dont nous parlons, et j'en fais la remarque parce qu'elle peut en amener une plus générale : c'est que par un effet de cette habitude où sont, à la Chine, les auteurs d'ouvrages d'imagination de faire de perpétuelles allusions et de fréquens emprunts aux principaux passages des livres classiques, qu'on suppose présens à la mémoire de tout homme instruit, une connaissance exacte de ces derniers est absolument néces-

[1] *Chi-king*, *Ta ya*, 3e ode, str. 2.
[2] Conférez le *Chou-king*, p. 50, de la traduction de Gaubil.
[3] *Liang-hoeï-wang*, 2e partie.

saire, si l'on veut sentir la finesse de ces sortes de compositions, et entendre même les titres énigmatiques qu'elles portent. M. Klaproth n'a pas commis ici de contresens; mais, dans des occasions semblables, il en est échappé beaucoup à Fourmont, qui prenait pour des noms propres ces petites phrases détachées du texte des King, qui sont citées isolément, d'une manière plus ou moins incomplète, et privées par-là du sens qu'elles ont dans leur place naturelle. J'en ai cité ailleurs un grand nombre d'exemples.

Les ouvrages relatifs à l'art de guérir sont réunis, par M. Klaproth, dans la cinquième section, composée de treize articles. Ceux qui traitent spécialement de la doctrine physiologique et pathologique des Chinois ne sauraient devenir intéressans qu'autant qu'on s'attacherait à en débrouiller le sujet, et c'est ce que M. Klaproth ne pouvait entreprendre dans un catalogue. Quoiqu'on ait vanté souvent les profondes connaissances des Chinois dans la semeïologie du pouls, Cleyer, Boym, le P. Hervieu, Kaempfer, Ten-Rhyne, Dujardin, Bordeu, M. Lepage, et plusieurs autres qui ont écrit sur la médecine de ces peuples, n'ont pas encore réussi à en donner une idée juste. Il est plus facile de tirer parti des traités d'histoire naturelle : ceux-ci sont loin de mériter l'oubli où on les a laissés jusqu'à présent, et ils se distinguent au milieu de tous les ouvrages du même genre composés en Asie, par des descriptions soignées, des figures d'une exactitude remarquable, et presque toujours faites d'après nature, et enfin par une méthode qui est elle-même un phénomène assez singulier, eu égard à

l'antiquité où elle remonte. On en pourra prendre une notion dans les extraits de M. Klaproth, qui donne la traduction des tables des matières de plusieurs traités généraux de botanique et d'histoire naturelle médicale. Une légère inexactitude se fait remarquer au sujet du *Traité du pouls*, que l'auteur place sous le n° 6. Cet ouvrage n'a pas été traduit par André Cleyer, qui l'a fait imprimer sous son nom avec d'autres opuscules du même genre ; car ce médecin hessois n'a jamais su le chinois : c'est le jésuite polonais Michel Boym, l'auteur de la *Flore chinoise* [1], qui a rédigé toutes ces traductions, ainsi qu'on l'a fait voir dans la *Biographie universelle* [2].

Les sixième et septième sections, numérotées septième et huitième par l'effet d'une erreur typographique, contiennent, l'une, les ouvrages publiés en Chine par les jésuites ; l'autre, les mélanges et les fragmens. Pour les premiers, M. Klaproth a eu l'attention de rechercher les noms européens des missionnaires qui les ont composés, noms souvent assez difficiles à reconnaître dans les transcriptions chinoises qu'on en a faites. Fourmont qui, dans le catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du Roi avait un bien plus grand nombre d'ouvrages de ce genre à faire connaître, avait tout-à-fait négligé ce soin, quoiqu'il eût pu s'en acquitter plus facilement qu'un autre, ayant à sa disposition le *Catalogus patrum Societatis Jesu* [3] du P. Couplet, et l'original chinois de

[1] *Flora sinensis;* en latin; cet ouvrage, très-rare, a été traduit en français dans la collection de Thévenot.

[2] Article *Boym*, 2e vol., p. 437. — Voy. aussi Bayer, *Mus. sinic.*, *præfat.*, p. 29; et la *Dissertatio de Glossosemeiotice.*

[3] Ad calcem *Astronomiæ Europeæ*, Dilingæ, 1687, in-4°.

ce livre, qu'il est très-facile de mettre en rapport avec la traduction. Quant à la dernière section, le seul ouvrage qui mérite d'y être distingué est la petite Encyclopédie intitulée *San thsaï thou hoeï*, dont on possède à la Bibliothèque du Roi deux éditions, l'une chinoise et l'autre japonaise [1].

M. Klaproth a placé à la suite de son catalogue, sous forme d'appendice, une dissertation sur l'écriture et la langue des Ouïgours [2]. Cette dissertation a été imprimée pour la première fois dans les Mines de l'Orient [3], et pour la seconde fois, à la suite de l'addition allemande du Voyage au Caucase et en Géorgie [4]. L'auteur l'a séparée de cet ouvrage avec le sujet duquel elle n'avait pas un rapport direct, et au lieu de la joindre à la traduction française de son Voyage, qu'on vient de publier à Paris, il la donne ici avec quelques changemens et d'importantes additions. Toutefois, le fonds du mémoire est resté le même, et comme on peut le supposer connu des personnes que ces discussions intéressent, il suffira d'en rappeler rapidement les principaux points, en insistant de préférence sur les parties qui paraissent pour la première fois dans cette nouvelle édition.

[1] On trouvera une notice très-détaillée de cette dernière édition dans le tom. XI des *Notices et Extraits des manuscrits* actuellement sous presse.

[2] Il a été tiré quelques exemplaires de cette dissertation séparément, avec ce titre : *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren. Nebst einem Wœrterverzeichnisse und anderen Uigurischen Sprachproben, aus dem Kaiserlichen Uebersetzungshofe, zu Peking.* Paris, 1820. — Ces exemplaires n'ont paru qu'avec l'ouvrage entier.

[3] Tome II, pag. 167.

[4] *Reise in den Kaukasus und nach Georgia*, tom. II, p. 481.

Les Ouïgours sont une des nations de la Tartarie dont on a le plus parlé depuis un siècle, quoique ce n'ait pas été une des plus considérables. Visdelou [1], Gaubil [2] et Deguignes [3] ont fait connaître les traditions des Chinois relatives à ce peuple, et d'autres écrivains lui ont attribué une antiquité et une prépondérance qu'il n'eut jamais. M. Klaproth est le premier qui ait réduit ces idées exagérées à leur juste valeur. Il s'est d'abord attaché à faire distinguer les Ouïgours du centre de la Tartarie, des Ougors ou Yougors, des écrivains byzantins et des chroniques russes. Ces derniers vivaient dans les monts Oural, et le nom qu'on leur a donné vient vraisemblablement du mot Ostiak, *Ougor*, qui signifie *haut*, Ougorie, pays haut, contrée montagneuse. La ressemblance des dénominations a produit une confusion que fait cesser la comparaison des langues. L'ougorien était de la famille des langues finnoises, et les Ouïgours, suivant les voyageurs du moyen âge, parlaient un dialecte turk; leur idiome, selon Rubruquis, était la racine des langages turk et koman [4]. Les noms des heures, tels que les enseignaient les astronomes ouïgours, nous ont été conservés parOuloug-beg [5], et ces noms sont entièrement turks. Le bureau des interprètes de Peking a fait

[1] *Hist. de la Tartarie*, dans le supplément à la Bibliothèque orient. de d'Herbelot.

[2] *Hist. de la grande dynastie des Tang*, dans les tom. XV et XVI des *Mémoires concernant les Chinois*.

[3] *Hist. des Huns*, passim.

[4] Voy. de Rubruquis. ch. 28, dans la collection de Bergeron, in-8°, pag. 110.

[5] *Epochæ celebriores*, Ed. Gravio, p. 87.

rédiger, entr'autres lexiques destinés à l'usage de ses agens [1], un ample vocabulaire ouïgour : ce vocabulaire existe manuscrit à la Bibliothèque du Roi, et les mots qu'il contient sont presque tous turks. M. Klaproth n'avait connu d'abord ce vocabulaire que par les notices que le P. Amiot en avait données; mais depuis qu'il a pu le consulter, il en a mieux senti l'importance, et il a jugé que ce morceau méritait d'être publié en entier. Il le donne donc ici, en joignant aux mots ouïgours, non pas les équivalens chinois qui les accompagnent dans l'original, ou la traduction que le P. Amiot en avait faite en français d'après ces derniers, mais une traduction allemande toute nouvelle, à laquelle il a joint beaucoup d'observations étymologiques. Le résultat d'un grand nombre de comparaisons lui a fait retrouver tous les mots de ce vocabulaire dans divers dialectes turks de la Tartarie, ou dans celui de Constantinople. Pour échantillon de la langue, M. Klaproth a fait imprimer aussi trois des quinze suppliques qui sont jointes au vocabulaire dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, mais il entre en peu de détails à ce sujet, et l'on fera bien de compléter ce qui en a été dit dans un autre ouvrage relatif aux mêmes matières [3].

Divers passages d'Aboulghazi et de Raschideddin

[1] J'ai le premier fait connaître l'existence de ce bureau, les circonstances de son institution et ses travaux, dans mes *Recherches sur les Langues tartares*, tom. I, p. 218.

[2] *Mém. concernant les Chinois*, t. XIII. — Voyez aussi la dissertation sur l'étude des langues étrangères chez les Chinois, dans le *Magasin Encyclopédique*, et ci-dessus p. 248.

[3] *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, p. 257 et suivantes.

servent à établir les faits historiques qui ont rapport à l'origine et aux principaux établissemens des Ouïgours. M. Klaproth y ajoute des citations d'Aboulfaradje, de Plan-carpin, de Rubruquis, d'après lesquelles on peut se former une idée de la situation que ces peuples occupaient au XIII[e] siècle, et il recherche ensuite dans les annales de la Chine, les mentions qu'on a faites d'eux, depuis le premier siècle avant notre ère, jusqu'à l'irruption des Mongols. Les extraits des auteurs chinois sont exactement traduits et présentés sans discussion. M. Klaproth propose seulement une conjecture au sujet des Hoeï-hou : il pense que ces peuples nomades des bords de la Selinga, sont les mêmes que les Ouïgours. Il est principalement guidé, dans ce rapprochement, comme il l'avoue lui-même, par l'analogie des noms, et c'était aussi ce qui avait conduit les PP. Gaubil et Visdelou a admettre l'identité de ces deux peuples, sans penser même qu'il fût nécessaire de s'expliquer à cet égard. Nous avons proposé nous-mêmes quelques vues sur cette question historique [1] qui nous paraît avoir encore besoin d'éclaircissement. L'auteur croit aussi que l'un des noms donnés aux Ouïgours par les Chinois, *Tchhe-sse* (conducteurs de chars), doit être lu *Kiu-sse*, ce qui est possible, et que ce pourrait être une transcription du nom des *Ous*, ou Uzes; mais ce dernier rapprochement ne nous semble pas admissible. Le nom de *Ous*, écrit par les Chinois *Ou-sse*, et par les Musulmans *Ghoz*, commence par une gutturale faible, ou voyelle articulée qu'on n'a jamais pu prendre pour un K. Il serait du

[1] Ouvrage cité, p. 323.

moins très-difficile de citer des exemples d'un pareil changement dans les langues des peuples dont nous parlons.

Une section particulière du mémoire traite de l'écriture des Ouïgours, d'après les histoires des Mongols écrites en chinois et en mandchou, et d'après Abdulrisak, Ahmed ibn arabschah, et nos voyageurs du moyen âge. Tout le monde sait à présent que l'alphabet des Ouïgours, dérivé de celui que les missionnaires syriens avaient porté dans la Tartarie, y a lui-même donné naissance aux alphabets qu'ont successivement adoptés les sujets de Tchingkis-khan, et les nouveaux conquérans de la Chine. Nous avons tant insisté nous-mêmes sur toutes ces particularités dans un ouvrage consacré à l'histoire littéraire de la Tartarie, que nous ne pourrions que nous répéter en analysant ce qu'en dit M. Klaproth, et nous aimons mieux renvoyer aux chapitres II et VI de cet ouvrage, le lecteur français curieux de connaître les principaux résultats de ces recherches.

Ces résultats n'avaient pas encore été contestés, quand M. I.-J. Schmidt, auteur de plusieurs traductions *œlet* et mongoles, de divers livres de la Bible, envoya aux Mines de l'Orient, sous le titre d'*Objections contre l'hypothèse de M. Klaproth*, une dissertation critique qui a paru dans le tome VI de cet estimable recueil. L'objet de M. Schmidt est de prouver, 1° que M. Klaproth n'a pas eu d'autorités suffisantes pour les assertions qu'il a émises, et qu'on peut révoquer en doute l'authenticité des échantillons qu'il a donnés de la langue et de l'écriture des Ouïgours; 2° que l'écriture

actuelle des Mongols n'a pas été empruntée par ceux-ci d'un peuple de race turke nommé Ouïgours, mais qu'elle est de l'invention des Mongols eux-mêmes; 3° que les noms d'*Ouïgour* et de *Tangut* désignent un même peuple et un même pays, et que les Ouïgours n'étaient pas Turks, mais Tibétains. M. Klaproth, attaqué ainsi dans les bases mêmes d'un travail important, ne tarda pas à répondre de plusieurs manières à son docte adversaire; mais la réplique qu'il joint ici sous la forme d'un *post-scriptum* à sa dissertation, doit être considérée comme contenant son opinion bien arrêtée sur ces questions. Les textes mêmes des écrivains persans, turks, chinois et européens qu'il avait déjà cités, sur l'adoption de l'écriture ouïgoure par les Mongols, lui paraissent propres à satisfaire aux deux premières difficultés, en écartant loin de lui l'idée de toute supposition ou *création* (Schœpfung) de caractères, pour employer l'expression de M. Schmidt. Les manuscrits turks où cette écriture ouïgoure est employée, et qu'on trouve dans un grand nombre de bibliothèques, montrent assez qu'elle n'a pas été inventée à plaisir par des Européens. Il manque encore, pour contenter le critique de Pétersbourg, un témoignage matériel, directement contraire à son assertion : ce serait un manuscrit en langue turke, antérieur à la dynastie de Tchingkis-khan. A défaut des monumens de ce genre, que le tems a pu détruire, ou qui ne sont pas encore venus en Europe, il reste la tradition qui a été conservée par Arabschah et plusieurs autres, et selon laquelle les Ouïgours ont été les premiers scribes employés par les empereurs mongols. Quant

à l'identité supposée des Ouïgours et des Tangutains, en faveur de laquelle M. Schmidt invoque un passage mongol où ces deux noms sont présentés comme synonymes, M. Klaproth en donne pour raison les événemens qui, avant le tems de Tchingkis-khan, avaient amené les Ouïgours dans le Tangut, de sorte qu'on pouvait indifféremment désigner les habitans de cette contrée, soit par le nom qu'ils avaient porté auparavant, soit par celui du pays qu'ils habitaient alors. L'attribution constante de la dénomination d'ouïgoure, à une tribu de la race turke, est du reste bien établie par cent autorités, toutes positives, quoique postérieures à l'invasion des Mongols. Il faut placer au premier rang un passage très-curieux de Raschid-eddin, cité par M. Saint-Martin [1], et suivant lequel Mangou-khan avait à sa cour des interprètes ou écrivains pour traduire ses ordres en persan, en chinois, en tibétain, en *tangutain* et en *ouïgour*. Abdallah Beïdhawi dit de même que la religion de Bouddha se répandit dans l'Inde, le Kaschemir, le Tibet, le Khatai, le *Tangut* et l'*Ouïgour* [2]. Si, comme le pense M. Schmidt, les Ouïgours étaient les mêmes que les Tangutains, il y aurait, tout à la fois, dans ces deux passages, un double emploi et une omission grave : car les Tangutains y seraient désignés deux fois, sous deux noms différens, et les Turks n'y seraient pas nommés du tout, quoiqu'ils formassent, suivant la remarque de M. Klaproth, une partie notable et très-importante des nations soumises à Mangou-khan.

[1] *Mém. sur l'Arménie*, tom. II, p. 275.

[2] *Historia Sinensis*, p. 40.

Le volume que nous venons d'analyser est imprimé avec beaucoup de soin, et il doit être permis de le faire observer avec plaisir, à l'égard du catalogue de la Bibliothèque royale de Berlin, sorti des presses de l'imprimerie royale de Paris. Les passages persans, turks, mandchous et mongols qu'on y trouve souvent cités, et dont quelques-uns sont assez considérables, ne sont pas moins remarquables sous le rapport de l'exécution typographique. Les types chinois qui s'y montrent à chaque page, offrent de bons modèles de cette espèce d'écriture qui tient le milieu entre les caractères carrés et les caractères cursifs ; et ceux qui ont servi à l'impression de la table des *noms d'années*, quoique très-petits, sont en général aussi corrects qu'élégans. Enfin, pour qu'il n'y eût pas de place perdue, M. Klaproth a employé, au lieu de vignettes et de culs-de-lampes, des sceaux en caractères antiques, et d'autres signes gravés en bois, et qui donnent une bonne idée de la calligraphie chinoise appliquée aux objets de cette nature. Une circonstance qui n'ajoute rien au mérite de l'ouvrage, mais qui peut bien en augmenter la valeur, c'est qu'il n'a été tiré qu'à deux cents exemplaires, dont le plus grand nombre aura sans doute été porté dans la patrie de l'auteur.

SUR LES LIVRES CHINOIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

Il y a quelque tems que S. Exc. le ministre de l'intérieur, averti qu'il existait à la Bibliothèque du Roi un assez grand nombre de livres chinois sur le contenu desquels on ne possédait aucun renseignement imprimé ou manuscrit, jugea à propos d'arrêter qu'il serait fait un catalogue de ces ouvrages, jusqu'alors ignorés du public, et voulut bien me charger de le rédiger [1]. J'acceptai avec reconnaissance cette commission où je vis la marque d'une confiance honorable, et qui, en me fournissant l'occasion de me livrer à un travail utile, me faisait un devoir de ce qui eût été pour moi un plaisir, et m'obligeait d'examiner avec plus de soin et d'attention une suite d'ouvrages variés, sur lesquels j'aurais pu glisser, entraîné par la direction particulière de mes travaux. Je commençai par assembler et mettre en ordre les livres chinois que la Bibliothèque royale avait acquis depuis 1742, époque de la publication du catalogue de Fourmont. MM. les conservateurs et administrateurs du ca-

[1] Cet arrêté est du 19 juin 1816.

binet des manuscrits voulurent bien m'accorder, avec leur bienveillance accoutumée, toutes les facilités nécessaires, et le résultat de cet examen préparatoire fut de reconnaître qu'indépendamment des trois cent quatre-vingt-neuf articles du catalogue de Fourmont, la Bibliothèque possédait encore cent soixante-quinze articles principaux, formant environ deux mille volumes, et dont le catalogue projeté devait, pour la première fois, faire connaître les titres et la matière aux amateurs de la littérature asiatique.

Au premier rang, parmi ces trésors trop négligés, qu'on peut presque regarder comme des acquisitions nouvelles, on doit distinguer des portions considérables d'une grande collection publiée sous l'un des derniers empereurs mandchous, et qu'on doit vivement regretter de ne pas posséder complète [1]. Une histoire de l'écriture et des caractères chinois, ou, pour mieux dire, de la littérature proprement dite, et de la paléographie, telle que ces peuples la conçoivent, en quatre-vingts volumes; une histoire de la musique en soixante-dix volumes; la description historique de tous les pays étrangers dont les Chinois ont eu connaissance sous leurs différentes dynasties, pareillement en soixante-dix volumes; soixante volumes sur les sectes religieuses de Bouddha et du *Logos*, voilà malheureusement tout ce qui s'est retrouvé de cette collection précieuse, et plusieurs de ces parties même sont défectueuses. Une impression magnifique n'est

[1] Suivant le P. Cibot (Mémoires des Missionnaires, tom. II, p. 477), le *Kou kin Thou-chou* est en six mille volumes. La Bibliothèque du Roi n'en possède que deux cent quatre-vingts.

que le moindre mérite de cet ouvrage, où sont accumulés les détails les plus intéressans sur l'histoire littéraire, les arts, la géographie et les systèmes mythologiques des Chinois.

Un recueil encore plus vaste est celui de toutes les géographies provinciales rédigées sous la dynastie des *Ming*. Deux cent soixante gros volumes, partages en quinze séries, et accompagnés de beaucoup de cartes et de plans, offrent une description de la Chine, plus étendue et plus complète que celles qu'on possède sur les contrées les mieux connues de l'Europe. Il n'est pas inutile de remarquer que, suivant un système qui a été celui de quelques géographes modernes, la géographie chinoise embrasse tout : topographie, hydrographie, description des monumens, des antiquités, des curiosités naturelles, productions, statistique, industrie, commerce, méthodes locales pour l'agriculture et les arts mécaniques, gouvernement, population, histoire spéciale, biographie, bibliographie, il n'est rien qui n'y trouve place, suivant une méthode qui a bien des avantages, et qui n'a d'autre inconvénient que l'étendue excessive qu'elle donne aux ouvrages de ce genre. Les Européens peuvent y apprendre à connaître la Chine aussi à fond qu'ils pourraient étudier la France ou l'Allemagne; et l'on est seulement fâché qu'un système de description aussi complet n'ait pas été appliqué aux contrées voisines de l'empire, à la Tartarie, au Tibet, à l'Inde ultérieure, pays que les Chinois ont bien étudiés, et que nous connaissons encore si imparfaitement.

Parmi les ouvrages historiques, il y en a quelques-uns

de fort importans : tel est le *Li taï ki sse*, excellent tableau chronologique dans le goût de ceux de l'Abrégé du président Hénault, ou de l'Atlas de Lesage, mais bien plus savant et plus régulier. On y voit, en cent volumes, la succession des empereurs, des princes, des grands vassaux, des souverains étrangers; les événemens remarquables, comme les irruptions des Tartares, les guerres, les révoltes, etc. Chaque ordre d'événemens a sa colonne particulière, ce qui facilite les recherches en les abrégeant. L'Histoire du Japon, manuscrit, en soixante volumes; le tableau général des différens noms qui ont été donnés aux villes, bourgs et villages de l'empire, ouvrage indispensable pour la lecture des historiens et des géographes, à cause des variations perpétuelles auxquelles ces noms sont sujets, et qui renouvellent, tous les cinquante ans, la nomenclature géographique; la table harmonique des noms d'années ou dates des règnes des empereurs chinois et japonais; une autre table chronologique de l'empire chinois, sur laquelle Amiot a composé celle dont on a imprimé la première partie dans les Mémoires des Missionnaires; la liste de toutes les dignités et magistratures de l'empire des Mandchous; le code de la dynastie des Ming; plusieurs exemplaires complets du Thoung-kian-kang-mou, et notamment un exemplaire de la grande édition in-folio, qui a été imprimée sous les Ming, et qu'il est maintenant impossible de trouver à la Chine même; et beaucoup d'autres traités historiques, généraux ou particuliers, viennent s'ajouter au fonds, déjà si riche, que Fourmont nous a fait connaître.

Les belles-lettres ne reçoivent pas des accroissemens moins considérables; je citerai seulement l'éloge de Moukden, édition chinoise en trente-deux volumes, qui répondent aux trente-deux sortes d'écritures dont on s'est servi pour multiplier les formes de ce poëme bizarre; trente volumes de littérature et de poésie, dont on est redevable à l'empereur Khang-hi; plusieurs commentaires sur les livres classiques; une magnifique édition du texte même des cinq *King*, en caractères antiques, de l'espèce de ceux qui étaient en usage au siècle où ces livres furent rédigés; le livre de l'Obéissance filiale et le Chou-king, éditions japonaises, dont on sait que le texte offre des variantes qu'on croit très-anciennes, et qui le rendent fort intéressant à comparer avec celui des éditions chinoises [1]; le Recueil des monumens dont il est parlé dans les livres classiques, contenant la figure et la description des costumes, armes, édifices, instrumens de musique, vases, et monnaies des trois

[1] J'ai fait depuis long-tems cette collation sur un exemplaire de la même édition japonaise du livre de l'Obéissance filiale que je possède; mais je n'en ai obtenu aucun résultat bien important. On y remarque seulement quelques inversions, des expressions différentes, mais le plus souvent équivalentes, ainsi qu'un petit nombre de phrases et de mots de plus. Plusieurs chapitres sont coupés en deux dans l'édition japonaise et quelques autres sont déplacés, de sorte que le chap. XVIII de l'édition chinoise a ici le titre de chapitre XXII. Tout cela n'a d'intérêt qu'à cause de la haute réputation de pureté du texte chinois des livres classiques, réputation qui est telle, qu'à en croire quelques auteurs, il n'y a pas dans tous ces livres un seul caractère qui ait varié dans sa signification, dans sa position ou dans son orthographe.

J'apprends par une lettre de Deguignes, adressée à M. Titsingh au Japon, et datée du 10 février 1787, que le texte du *Siao-hio* offre aussi quelque variété dans les éditions japonaises. Ces faits, quoique minu-

premières dynasties [1], en seize volumes; le monument érigé en mémoire de la soumission volontaire des Tourgauts [2]; l'inscription de *Iu*, ectype prise sur l'original même; celle de *Si-'an-fou*, édition publiée à la Chine, avec un commentaire; divers exemples d'écriture ancienne, imprimés en blanc sur un fond noir, et qui offrent, suivant l'éditeur, la représentation fidèle de l'écriture de beaucoup d'hommes célèbres, et même des princes et des philosophes de la plus haute antiquité; deux recueils de monumens antiques, d'inscriptions, de vases, de miroirs, gravés avec beaucoup de soin, et au nombre desquels se trouvent quelques cachets avec des inscriptions indiennes; enfin, une collection de petits formats, analogues à ceux que nos libraires nomment communément *cazins* : collection qui forme environ cent volumes, et qui contient, entr'autres ouvrages estimés, les cinq *King*, les quatre livres moraux, l'histoire de *Sse-ma-thsian*, le *Kang-kian*, les poésies de l'empereur *Khang-hi*, etc.

Je passerai sous silence beaucoup d'articles d'une importance secondaire, divers extraits et commentaires relatifs aux livres classiques, plusieurs romans estimés, quelques livres appartenant à la mythologie des sectateurs du *Logos*, ou à celle des Bouddhistes, un Traité

tieux en eux-mêmes, mériteraient quelque attention s'ils provenaient, comme on pourrait l'imaginer, de la conservation d'un texte antérieur à l'incendie des livres, qui aurait été transporté au Japon, à l'insu des Chinois, avant l'époque de l'empereur de la dynastie des Thsin qui, communément, est nommé Chi Hoang-ti.

[1] Voyez le *Chou-king* de Gaubil, p. 319.

[2] Voyez *Mémoires sur les Chinois*, tom. I, p. 405.

de l'art du paysage, et de la manière de peindre les fleurs, les oiseaux, les insectes, ou, comme on dit à présent, de l'*Iconographie naturelle* ; les ouvrages des missionnaires sur les sciences, et particulièrement sur les mathématiques, l'astronomie et la médecine, ouvrages qui ne sauraient avoir pour nous le même intérêt que ceux des nationaux, mais qui sont utiles néanmoins pour donner une idée de la technologie, et faire juger l'état où les jésuites ont pris et porté les sciences exactes à la Chine. Mais je ne puis me dispenser de citer plus particulièrement l'Encyclopédie chinoise, ouvrage dont la Bibliothèque du Roi possède deux exemplaires, ou, pour parler plus exactement, deux exemplaires de deux éditions faites, l'une à la Chine, et l'autre au Japon. On y trouve une série de planches, représentant tous les objets qui peuvent être figurés, et accompagnées d'explications plus ou moins étendues. L'édition chinoise est divisée en cent seize livres, où sont successivement exposées les connaissances des Chinois, rapportées aux quatorze classes suivantes : 1° l'astronomie, qui comprend l'uranographie, la météorologie, l'astrologie ; 2° la géographie, dont on rapproche la topographie, l'hydrographie, la description des montagnes, des grottes, des singularités naturelles, des villes et des villages, des ponts, des temples et autres édifices publics ; 3° les *affaires des hommes*, c'est-à-dire l'histoire, avec les portraits des empereurs et des hommes célèbres, et la notice de tous les peuples étrangers connus des Chinois ; 4° la doctrine des tems et les divisions de l'année en saisons et en mois, l'intercalation, les cycles, les périodes,

les dates, etc.; 5° l'architecture, ou la description des palais anciens et modernes, des maisons particulières, des intérieurs, et tous les détails de la construction civile; 6° les instrumens et ustensiles domestiques; 7° l'anatomie et tout ce qui s'y rattache, comme la physiologie fantastique des Chinois, l'art d'appliquer le *moxa* et l'acupuncture; 8° les habillemens et costumes, tant anciens que modernes, avec la description des parties dont ils se composent, et des étoffes avec lesquelles on les fabrique; 9° les actions humaines, c'est-à-dire les arts mécaniques; les procédés dont ils se composent; les détails de la vie publique et domestique, les cérémonies, les jeux, les différens états de la société; 10° les poids et mesures; les instrumens nécessaires à l'étude de l'astronomie, des mathématiques et de la physique, et en général tout ce qui a rapport au calcul; 11° les choses précieuses, c'est-à-dire les monnaies, les métaux, les pierres gemmes, les perles, les substances minérales; 12° les caractères, l'art d'écrire, d'imprimer, de dessiner et de peindre; les formes anciennes de l'écriture, les pinceaux, l'encre, le papier, etc.; 13° les oiseaux et les animaux à quatre pieds; 14° enfin, les plantes et les arbres.

On peut juger, par l'exposé de ce plan, combien une suite de notices courtes, mais substantielles, sur des objets aussi variés, et embrassant véritablement la totalité des matières dont un Chinois peut s'occuper, doit servir à faire connaître la Chine, ses productions, ses habitans, leurs arts et leur manière de raisonner. L'édition japonaise a de plus un mérite particulier: outre le texte de l'édition chinoise qu'elle contient presqu'en entier, on y

a fait entrer, sous la forme d'annotations ou de supplémens, des notices très-détaillées sur tout ce que le Japon a de propre et de spécial en fait de productions et de procédés. L'histoire et la géographie, le commerce et l'industrie, les arts mécaniques et libéraux, la langue et l'écriture ont rendu nécessaires ces additions, qui ont l'avantage de faire voir en un instant en quoi le Japon ressemble à la Chine, et en quoi il diffère de cette contrée d'où les Japonais ont reçu leur littérature, leur régime et leur civilisation.

Tous ces ouvrages, et beaucoup d'autres que nous ne saurions indiquer sans nous laisser entraîner à des longueurs déplacées, forment un fonds presque aussi considérable que celui dont Fourmont a donné le catalogue ; et ce fonds restait sans utilité pour les savans qui ne pouvaient le consulter, parce qu'ils en ignoraient, pour la plupart, la richesse, et peut-être même l'existence. C'était donc déjà un service à rendre au public que de rédiger la liste des livres qui le composent, et ce travail eût à peine demandé quelques semaines, ou même quelques jours, si l'on eût voulu se borner à joindre au titre de chaque ouvrage le nom de l'auteur et la date de l'édition; mais on a pensé que puisqu'enfin tant de volumes devaient être, la plupart pour la première fois, remués et parcourus, il était possible de saisir cette occasion pour placer la littérature chinoise en un plus grand jour, en rendre les monumens accessibles à un plus grand nombre de lecteurs, et, que sait-on, peut-être attirer de nouveaux ouvriers dans ce champ encore inculte, en leur montrant la richesse de la moisson qu'on est appelé à re-

cueillir. Pour cet objet, il fallait, au lieu d'une liste stérile de titres copiés sur les frontispices, et de numéros reportés sur des enveloppes, essayer de faire un ouvrage intéressant en lui-même, dont l'usage ne fût pas borné à l'enceinte du cabinet pour lequel il aurait été rédigé, et à la commodité du service intérieur de la bibliothèque, mais dont pussent profiter ceux-là même qui se trouvent éloignés de ce magnifique établissement, et hors d'état de puiser directement aux sources qu'il renferme. Quelques considérations sont venues à l'appui de cette idée, et ont contribué à la faire adopter.

La nation chinoise, plus nombreuse que toutes les nations de l'Europe réunies, livrée, depuis trois mille ans, à l'étude des belles-lettres, de l'histoire et de la philosophie; gouvernée, dans la réalité, par un peuple de lettrés qui sont voués par goût et par devoir à l'art ou au métier d'écrire; où le plus petit magistrat doit avoir, plusieurs fois en sa vie, produit quelques compositions dignes, aux yeux d'un tribunal sévère, de l'attention des gens de lettres, et où l'empereur lui-même pense s'honorer en laissant courir son pinceau sur des sujets graves, et en prenant sous son nom les travaux de ses académies; une telle nation, dis-je, doit posséder, et possède en effet une littérature immense. Qu'on songe à la masse des livres qui ont paru en Europe depuis l'invention de l'imprimerie; qu'on multiplie l'étendue et la population de la partie du monde que nous habitons, jusqu'au point d'égaler celles de la Chine; qu'on remplace nos communautés religieuses, nos académies, nos universités, par ce régime habituel et constant au-

quel la Chine est assujétie depuis des siècles, et suivant lequel tous les emplois, toutes les charges, toutes les dignités, depuis l'huissier d'un tribunal subalterne jusqu'au premier ministre, depuis le plus petit officier de milice jusqu'au général d'armée, doivent être données par voie de concours, non pas au plus riche ou au plus noble, ou au plus ancien en grade, mais au plus savant, au meilleur écrivain, à celui qui possède le mieux sa langue, qui entend le mieux les classiques, qui est le plus en état de les commenter, ou d'en éclaircir les passages difficiles; qu'on fasse attention à ce singulier système d'administration (sans l'approuver ou le condamner: car ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici) et l'on aura peut-être une idée de cette littérature dont rien ne saurait approcher en Occident. On ne sera plus surpris du moins en lisant dans les écrits de nos missionnaires que l'empereur prédécesseur de celui qui occupe le trône en ce moment (1817) ayant voulu réunir quelques-uns des ouvrages les plus estimés, ordonna la publication d'une collection choisie en 180,000 volumes. L'histoire parle à chaque instant de collections semblables; on est obligé de les renouveler souvent, et à chaque fois on fait, si j'ose ainsi parler, une levée de lettrés, d'écrivains, de graveurs et d'imprimeurs, et on en compose une sorte d'armée pacifique, distribuée comme les troupes réglées, par compagnies ou régimens qui ont leurs officiers, leur solde, leurs revues, leur discipline et leurs campemens.

Je sais qu'on pourrait faire une objection : ces sortes d'actes publics ou de compositions académiques, dont les lettrés chinois sont si prodigues, qu'ils font, en pre-

nant pour thèmes des passages de leurs livres classiques, et en arrangeant, le moins mal possible, quelques lieux communs de la philosophie la plus triviale et de la morale la plus rebattue, méritent-ils de notre part un seul moment d'attention? Quand des livres de cette espèce seraient mille fois plus nombreux, leur ensemble constituerait-il une littérature? et si on les avait en Europe, ne leur ferait-on pas trop d'honneur en les plaçant immédiatement au-dessous de ces scolastiques obscurs dont les volumes encombrent nos bibliothèques, et ne sont lus de personne, parce que la forme en est rebutante, et le fond absolument dénué d'intérêt?

Mon objet en ce moment n'est point de tracer un tableau de la littérature chinoise, et je me bornerai à faire observer que quand l'art d'écrire est généralement répandu chez une nation, la variété devient une condition indispensable du succès, et que l'horizon littéraire ne manque guère de s'étendre à mesure que le nombre des écrivains s'accroît et les oblige à porter leurs regards sur de plus vastes contrées. Mais c'est la prodigieuse immensité de la littérature que j'ai voulu mettre en fait, et je ne prétends pas nier que dans cette innombrable quantité d'ouvrages, la morale politique de l'école de Confucius ne domine, à peu près comme dominaient chez nous, il y a deux siècles, la morale religieuse et la théologie proprement dite. A la vérité, les extraits des missionnaires, par lesquels seulement on peut avoir quelque idée de ces compositions, nous montrent, dans cette partie même, une assez grande variété. Ceux qui font, à mon avis, injure aux lettrés chinois, en prêtant à leurs

productions un degré de monotonie et d'*insignifiance* qu'elles sont loin d'avoir, établiraient, sans s'en apercevoir, un fait d'un autre genre, et dont il serait curieux d'apprécier les circonstances et de rechercher les effets : celui d'une nation d'écrivains qu'on aurait su contenir pendant des siècles dans des bornes étroites, sans divagations funestes, sans écarts dangereux, au grand avantage de l'ordre public, dont le maintien vaut bien, aux yeux du philosophe, la gloire frivole et l'éclat passager d'une littérature perfectionnée.

Mais en étendant ainsi, à toutes les parties du système littéraire des Chinois, ce qui, tout au plus, pourrait s'appliquer à leur philosophie morale, on s'en formerait une idée fausse et incomplète; et je n'en voudrais pas d'autres preuves que ces bibliothèques mêmes et ces collections d'extraits qu'ils ont rédigées, et dont les divisions embrassent, ou peu s'en faut, toutes les parties des connaissances humaines. La vaste étendue de la plupart de ces collections a forcé d'y introduire l'ordre le plus rigoureux dans l'arrangement des matières; l'on sent bien que sans un classement méthodique, la confusion naîtrait de l'abondance même, et il n'y a pas de nation qui doive, plus que les Chinois, attacher du prix à la bibliographie; aussi, cette partie de l'histoire littéraire, ainsi que celle qui a rapport à la vie des lettrés et des écrivains célèbres, est-elle cultivée chez eux avec beaucoup de soin. Il n'y a pas d'histoire où l'on ne consacre plusieurs livres à la biographie des auteurs qui ont écrit dans l'espace de tems qu'elle embrasse, ni de traité de géographie où l'on ne trouve, après la description de

chaque ville, l'indication des écrivains auxquels elle a donné naissance, et des ouvrages par lesquels chacun d'eux s'est illustré.

Or, l'histoire littéraire de la Chine est un sujet qui n'a pas même été effleuré parmi nous. Si on excepte quelques notes d'Amiot sur les interprètes des *king* [1], du P. Mailla, sur les auteurs du *Thoung-kian kang-mou* [2], et des PP. Prémare et Gaubil sur les écrivains qui ont traité des antiquités chinoises [3], on ne possède aucun ouvrage traduit où l'on puisse prendre la moindre idée du nombre et de la succession des écrivains chinois, ni de l'autorité que l'on doit accorder à chacun d'eux. Et cependant, peut-on, dans des matières d'érudition, invoquer le témoignage d'un auteur, sans savoir avec précision dans quel tems il écrivait, quelles sont les sources où il a puisé, quelles étaient ses opinions personnelles ou même ses préjugés, et tant d'autres circonstances particulières qui déterminent le degré d'estime dont il jouit chez ses contemporains et ses compatriotes? Se passerait-on de ces connaissances préliminaires, presque aussi indispensables que celle de la langue, s'il s'agissait de nos écrivains occidentaux, et des matières

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, tom. II. Voyez aussi dans les volumes suivans de la même collection plusieurs morceaux de biographie, sous le titre de *Portraits des célèbres Chinois*. Mais ces fragmens, qui ont été écrits d'après des compilations, doivent être lus avec beaucoup de défiance, à cause des détails peu exacts qui s'y rencontrent. On en verra un exemple marquant dans la vie de Sse-ma-thsian, au tom. IV[e] de ces *Mélanges*.

[2] Préface du P. Mailla.

[3] *Chou-king* de Gaubil.

mieux connues sur lesquelles nous avons coutume de disserter? On a écrit sur la Chine; on a examiné des problèmes historiques et littéraires; on a cité des passages contradictoires; on a poussé la témérité jusqu'à combattre, non-seulement les missionnaires, mais les Chinois eux-mêmes; on a discuté leurs opinions en matière de littérature; on est revenu sur les jugemens qu'ils ont portés; on a tranché des questions qu'ils avaient laissées indécises, et tout cela sans posséder ces notions premières qui sont comme la base de la littérature, sans savoir même si elles existaient quelque part, et s'il était possible de les aller chercher. N'est-il pas évident qu'on a donné beaucoup au hasard, et qu'on a commencé par où il aurait fallu finir?

Ce n'est pas qu'on manque en Europe des matériaux qui pourraient servir à la rédaction d'un ouvrage élémentaire du genre de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot; on serait plutôt embarrassé de leur multiplicité, et effrayé de la grandeur de la tâche qu'il faudrait s'imposer. Outre deux ouvrages généraux de biographie [1], et la Bibliothèque de *Ma-touan-lin*, qui contient, en cent volumes, une suite d'extraits sur toutes sortes de sujets, continués jusqu'à la fin du douzième siècle, nous avons, dans l'*Histoire de l'Écriture* [2], une table raisonnée des principaux auteurs qui ont écrit sur les belles-lettres,

[1] Le *Wan-sing-thoung-pou*, catalogue de Fourmont, nº 92, en quarante volumes, et le *Hio-thoung*, en vingt-quatre volumes, nouveau fonds.

[2] *Tseu-hio-tian*, en quatre-vingts volumes, faisant partie du *Kou-kin-thou-chou*, nouveau fonds.

et dans les différentes parties des Annales et des Géographies provinciales, de nombreuses notices biographiques sur les écrivains qui se sont distingués dans tous les genres; mais la composition d'un ouvrage complet sur ces matières serait un travail immense, et peut-être ingrat, qui demanderait qu'on s'y consacrât tout entier pendant plusieurs années, ou même qu'on fût aidé par plusieurs collaborateurs. Aussi, quoique chacun de ceux qui cultivent la philologie de l'Asie orientale, se voie contraint d'amasser sur sa route, pour les retrouver au besoin, des notices particulières relatives à l'objet de ses recherches, et quoique j'en aie moi-même recueilli un assez grand nombre, l'ouvrage qui les réunirait toutes est trop considérable pour ne pas se faire attendre longtems, et tout ce qu'on peut espérer, c'est de le voir précédé de quelques essais sur un plan moins vaste et d'une exécution plus facile. Ces travaux spéciaux jetteraient toujours quelques lumières sur les principales parties de ce champ si étendu; les ténèbres qui le couvrent pourraient ainsi se dissiper insensiblement, et les points les plus importans se trouveraient probablement éclaircis les premiers.

Il a semblé que le catalogue demandé par le ministre, offrait une occasion de remplir en partie l'objet dont on vient de parler. La collection des livres chinois du cabinet du roi, est la plus riche de toutes celles qui existent sur le continent; ce pourrait être, à la Chine même, sinon la bibliothèque d'une ville ou d'une académie, au moins celle d'un particulier instruit. Les livres qui la composent, rassemblés à différentes époques par d'ha-

biles missionnaires, sont pour la plupart bien choisis; il y en a quelques-uns de fort rares. Des notices détaillées, qui les feraient connaître à fond, pourraient, par leur réunion, former un essai bibliographique assez utile, si elles étaient rédigées d'après un modèle uniforme et convenablement étendu. Au titre de chaque ouvrage qu'il faudrait rapporter, traduire et souvent commenter, on ajouterait tout ce qu'il serait possible d'apprendre sur l'auteur et les éditeurs, leurs différens noms (car tout Chinois en a trois au moins), l'époque où ils ont vécu, celle où ils ont composé ou mis au jour leurs livres, la date précise de l'édition, ainsi que toutes les particularités relatives à la rédaction et à la publication de chaque ouvrage, telles qu'on les trouve consignées dans les préfaces qui sont ordinairement placées en tête du premier volume. On marquerait soigneusement les divisions et subdivisions, particulièrement dans les grandes collections, et pour ces auteurs qu'on nomme polygraphes, en renvoyant directement aux différens volumes. On donnerait enfin une idée sommaire, mais exacte, du contenu de chaque partie, soit en s'attachant aux tables des chapitres, qui sont en général bien rédigées, soit, plutôt encore, en analysant le livre même, et en indiquant, le plus succinctement possible, les matières dont traite l'auteur, l'étendue qu'il leur accorde, et la manière dont il les envisage. Il paraîtrait superflu d'y joindre des textes ou des extraits, parce que ce mode d'analyse, excellent quand il s'agit d'une littérature bornée ou d'un fonds peu considérable, serait ici par trop insuffisant, si l'on en réduisait l'emploi à telle ou telle classe de livres, ou

bien jeterait dans des longuenrs infinies, si on voulait l'appliquer indifféremment à la nombreuse collection que possède la Bibliothèque du Roi.

Quant au classement, il n'est pas besoin d'en chercher d'autre que l'ordre même que les Chinois ont adopté. Les *King*, ou livres classiques, doivent incontestablement être placés les premiers, et suivis de leurs interprètes, des philosophes du second ordre et des hétérodoxes, c'est-à-dire, des *sectateurs de la Raison* (Tao-sse) et des Bouddhistes. Les histoires générales et spéciales, les traités de géographie, les dictionnaires, les ouvrages de poésie et les romans réclament autant de sections particulières, dans lesquelles chaque genre de composition doit être distribué chronologiquement. Une classe, malheureusement peu nombreuse, renfermerait les auteurs qui ont écrit sur l'astronomie, la médecine et la botanique; une autre, les mélanges, les collections d'extraits et les bibliothèques; enfin, la dernière de toutes serait consacrée aux livres écrits en chinois par les missionnaires. Ces sortes d'ouvrages ne sont pas les plus importans; mais, outre qu'ils ne sont pas entièrement dénués d'utilité, la collection que la Bibliothèque en possède est si riche et si complète, qu'elle peut avoir sous ce rapport quelque intérêt pour les bibliographes [1].

Voilà le plan auquel on a cru devoir s'attacher, et qui,

[1] Plusieurs de ces ouvrages ont été envoyés en si grand nombre, qu'on pourrait croire que l'édition entière a passé en Europe. Il en est dont on possède cinquante ou soixante exemplaires. La Bibliothèque pourrait, sans s'apauvrir, en destiner une partie à des échanges, d'autant plus que presque tous ces ouvrages sont imprimés sur beau papier et en beaux caractères.

sans pouvoir donner naissance à un ouvrage d'une étendue excessive, demandera cependant beaucoup de recherches et un certain espace de tems pour être mis en exécution. Il differait trop, à plusieurs égards, de celui qu'a suivi Fourmont, pour qu'on pût les fondre ensemble. Il fallait, ou faire deux catalogues distincts, ou refaire celui du savant académicien. J'hésitais à prendre ce dernier parti, qui devait augmenter beaucoup le travail dont je m'étais chargé; mais j'ai été décidé par les avis de MM. les conservateurs des manuscrits, qui ont désiré que les deux catalogues n'en fissent qu'un. L'avantage de la Bibliothèque et l'intérêt même de l'ouvrage que j'avais projeté, m'ont fait prendre sur moi cette nouvelle tâche, au sujet de laquelle je dois entrer dans quelques éclaircissemens.

Le catalogue de Fourmont était un ouvrage fort estimable pour le tems où il a été composé; mais les progrès qu'on a faits depuis dans la littérature chinoise, et auxquels les ouvrages même de Fourmont ont contribué, permettent d'y découvrir un assez grand nombre d'erreurs et d'imperfections. Il avait été censuré très-amèrement dans le tems même où il parut, par les PP. Porquet et Foureau. La manière un peu indiscrète dont ce savant avait quelquefois parlé des missionnaires, semble avoir aigri contre lui ces deux religieux, dont le premier surtout mit dans ses observations, envoyées à l'académie des belles-lettres, une dureté et une rigueur qui dûrent paraître excessives. On ne peut nier pourtant que Fourmont n'ait souvent examiné bien légèrement les livres qu'il indique. A la simple lecture de son catalogue, j'y

avais aperçu un grand nombre de fautes, et quand je me suis décidé à en faire l'objet d'un examen spécial, en en comparant successivement tous les articles avec les livres auxquels ils répondent, j'ai reconnu qu'il n'y avait presque pas une notice qui fût exempte d'erreurs et d'incorrections. On me permettra de prouver ce que j'avance par quelques remarques qui auront pour objet, non de diminuer en rien l'estime qu'on doit à ce travail, mais de me justifier de m'être enfin déterminé à le regarder comme non-avenu.

Je ne reprocherai point à Fourmont le peu d'ordre qu'il a mis dans le classement des matières et l'arrangement des livres, quoiqu'il ait sans nécessité confondu des genres différens, et placé, par exemple, les romans parmi les dictionnaires; le code de la dynastie des Ming, au nombre des livres de géographie; un traité de la théologie des Tao-sse, au milieu des ouvrages historiques, etc. Ces déplacemens ne méritent d'être remarqués qu'autant qu'ils sont l'effet d'une méprise sur la nature des matières traitées; car si les notices de ces livres étaient d'ailleurs exactes, en quelque endroit du catalogue qu'elles fussent placées, on saurait bien les y trouver, et un *fonds* de moins de quatre cents articles, n'est pas encore assez considérable pour qu'un peu de désordre y puisse causer beaucoup d'embarras.

C'est un tort plus grave, à mon avis, que d'avoir presque partout négligé de marquer la date de l'impression et le nom des auteurs, de n'avoir presque jamais donné le moindre renseignement sur le tems où ils ont vécu, et surtout de s'en être, presqu'en toute circons-

tance, rapporté aux indications toujours insuffisantes et souvent trompeuses des titres, au lieu d'aller chercher la notice de l'ouvrage dans l'ouvrage même, ou du moins dans les préfaces qui l'accompagnent ordinairement, et qui sont remplies de faits bibliographiques très-curieux. Ce sont là des reproches généraux qui tombent sur le plan qu'avait adopté Fourmont; les observations de détail prouveront invinciblement qu'il a prononcé sur beaucoup de livres sans les avoir lus, quelquefois même sans les avoir ouverts.

Au n° II, il prend, dans le titre d'un dictionnaire très-connu, les mots *Hiouan-kin* pour le nom d'un éditeur, *ab* Yuen-kin *editum;* en quoi il commet deux fautes : l'une, d'avoir cru que *Hiouan*, qui n'est point un nom de famille à la Chine, pouvait être la première syllabe d'un nom d'homme; l'autre, d'avoir supposé que le nom d'un simple éditeur pouvait ainsi se placer devant le titre d'un livre. La première faute est la plus considérable : elle vient d'avoir ignoré un usage qui a force de loi à la Chine. Le nombre des caractères qui servent de noms de famille, y est invariablement fixé; chaque particulier en a un qui lui est commun avec tous les individus de sa famille, et qui se place toujours devant les noms personnels. C'est même en chinois un moyen de reconnaître les noms propres, et d'éviter les méprises qu'on pourrait commettre en les traduisant. Faute d'avoir connu cette coutume, Fourmont a laissé échapper beaucoup d'erreurs du même genre, et c'est ce qui lui a attiré de la part du P. Foureau ce reproche, jusqu'à un certain point mérité, « d'user d'un droit qu'il semble

s'être fait en expliquant le titre des livres, de trouver le nom de leurs auteurs dans les caractères qu'il n'entend pas. » *Hiouan-kin* (or suspendu) paraît être ici une épithète ajoutée au titre de ce dictionnaire, pour marquer l'estime qu'on en fait.

N° IV. En parlant d'un supplément au dictionnaire *Tseu-'weï*, il avance, en citant la préface même de ce supplément, qu'il contient quatre mille cinq cent quatre-vingt-quinze caractères ajoutés : on ne lit rien de semblable dans la préface; mais on voit dans la table que cet ouvrage contient la correction de deux cent soixante-neuf caractères fautifs sous le rapport de l'orthographe, et de cinq mille cinq cent vingt-six autres dont le son ou l'explication n'avaient pas été donnés correctement, outre l'addition de douze mille trois cent soixante et onze caractères entièrement nouveaux.

N° VII. Le titre *Hiu-chi choue-wen* est très-mal rendu par les mots *familiæ* Hu *orationes;* il fallait dire : Traité littéraire du docteur *Hiu*. Le mot de *chi*, que Fourmont rend ici par *familia*, n'a jamais cette signification, quand on le joint à un nom de famille; mais il sert alors à désigner par antonomase le personnage le plus illustre d'une maison. C'est un usage constant pour les lettrés de quelque distinction. Au reste, ces prétendues *oraisons* sont un dictionnaire dont Fourmont donne une analyse incomplète et fautive : c'est pourtant le plus célèbre et le plus estimé, comme le plus important et le plus ancien de tous les livres que les Chinois ont composés sur leur écriture. Il fut rédigé sous le règne de

l'empereur *Ho-ti*, de la dynastie des Han, l'an 89 de Jésus-Christ, et contenait, dans son état primitif, cent trente-trois mille quatre cent quarante-un caractères, distribués sous quinze livres [1]. Cette manière de compter le nombre des mots qui composent le Choue-wen, prouve assez le cas qu'on fait de cet ouvrage; c'est un usage qui s'observe à l'égard des livres les plus célèbres. Le Dictionnaire dont parle Fourmont en cet endroit n'est pas celui de *Hiu-chi* lui-même: c'est un abrégé qui en fut fait sous le règne de *Taï-tsoung*, de la dynastie des *Soung*, par trois lettrés dont Fourmont ne nomme que le premier. Le travail de ces lettrés consista moins à commenter le dictionnaire de *Hiu-chi*, qu'à en tirer les explications d'environ dix mille six cents caractères choisis parmi les plus usités et les plus réguliers [2]. Cependant, on ne voulut rien changer au titre de l'ouvrage, qui continua de s'appeler *le* Choue-wen *du docteur* Hiu. Ce livre, dans l'état où on venait de le mettre, fut imprimé pour la première fois en 984. Il y a un autre dictionnaire connu, dont le *Choue-wen* a pareillement fourni la matière, et qui porte le titre de *Choue-wen-tchang-tsian*, grand extrait du *Choue-wen*. Il a été rédigé par un lettré nommé *Tchao-hoang-kouang*, aidé de son fils *Tchao-kiun*, et il a paru la vingt-neuvième année *Wan-li* (1601) en vingt gros volumes. Nous possédons aussi cet ouvrage à la Bibliothèque du Roi; mais l'exemplaire

[1] Préface de l'ouvrage, pag. 11.

[2] Préface de l'ouvrage même, pag. 12.

a servi à un lettré qui l'a tellement surchargé de notes manuscrites, que le texte en est devenu, dans beaucoup d'endroits, très-difficile à lire.

N° IX. Fourmont attribue le dictionnaire *Tching-tseu-thoung* à *Liao-pe-tseu* : le véritable auteur se nommait *Tchang-eul-koung*. Sa pauvreté le contraignit de vendre son manuscrit à *Liao-pe-tseu*, qui publia l'ouvrage sous son nom. Au reste, Fourmont n'a pu connaître cette anecdote, qui n'est racontée que dans les préfaces qu'on a mises aux éditions publiées depuis la découverte de la fraude : je ne l'ai pas lue moi-même, et j'en dois la connaissance à une personne qui possède la nouvelle édition intitulée : *Tching-tseu-thoung* du docteur *Tchang*.

N° XI. Fourmont prétend que le dictionnaire de *Khang-hi* fut composé par *toutes sortes de lettrés*, *a Doctoribus et Mandarinis quibusvis*. Cela n'est nullement exact : il y eut trente lettrés qui reçurent cette commission de l'empereur ; plusieurs étaient des personnages d'un rang distingué, et il y en avait deux nommés *Tchang-iu-chou* et *Tchhin-thing-king*, qui avaient le rang de *Ta-hio-sse*, ou de conseillers, et présidens de la cour du personnel (Li-pou). Les noms et les titres de ces trente lettrés sont placés à la suite de la préface de ce dictionnaire. Au reste, l'ouvrage fut commencé la 49ᵉ année Khang-hi, achevé six ans après, et publié la 55ᵉ année Khang-hi, à la 3ᵉ lune intercalaire ; ce que Fourmont n'aurait pas dû négliger d'indiquer.

N° XXIV. Le titre de cet ouvrage est partagé par Fourmont en deux parties, de cette manière : *Tchi-kou*

et *I-wen*. La conjonction qu'y ajoute l'auteur, ôte tout le sens de cette phrase qui signifie *Collection des caractères que nous a légués l'antiquité*. Il ne fait pas mieux connaître le plan de l'ouvrage, qui consiste à rassembler les caractères gravés sur les cloches, les trépieds et les autres monumens de la haute antiquité. L'auteur enfin ne se nommait pas, ainsi qu'il le prétend, *Chu-meu-guei*, mais *Li-jou-tchin*, comme on le voit sur le frontispice.

N° XXVIII. Les mots *Hao-khieou-tchouan* sont rendus par *Historia Fabulosa τoυ Hao-kieu*. Premièrement, *Hao-khieou* ne saurait être un nom d'homme, car la première syllabe *hao* n'est pas du nombre des noms de famille à la Chine [1]. Il n'y a pas non plus, dans ce roman, de personnage ainsi nommé, et ce titre contient une allusion à un vers du *Chi-king*, où l'on célèbre *l'union bien assortie*, *Hao-khieou*, de *Wen-wang* avec la princesse *Siao-sing*. Il s'agit, dans le roman, du mariage d'un lettré distingué par ses talens et son esprit, avec une jeune personne accomplie, et c'est ce que signifie le titre : *Histoire du couple bien assorti*.

XXIX. *Iu-kiao-li*, suivant Fourmont, signifie *pera τoυ* Yo-kiao, *authoris sic vocati*. Le nom de ce prétendu *Iu-kiao* ne se trouve ni sur le titre, ni dans la préface de ce roman, et de plus *li* signifie *poire*, et non *besace* [2]. Il ne s'agit, au reste, dans ce roman, ni de poire ni de besace. *Iu* et *li* sont les *petits noms* de deux

[1] Voyez plus haut la remarque sur le n° II.

[2] Peut-être *pera* est-il ici une faute d'impression pour *pira* ; mais, en admettant cette correction, la faute principale subsisterait toujours.

jeunes *lettrées* qui y jouent les principaux rôles. *Iu* (pierre précieuse) est un surnom qu'on donne souvent aux femmes; celle qui le porte ici a pour son nom entier les deux mots *Houng-iu* (*Jaspe rouge*). L'autre femme, nommée *Lou-men-li*, reçut, suivant l'histoire, le surnom de *Meng-li* (songer à des poires), parce que sa mère, la portant encore dans son sein, avait rêvé qu'elle voyait un poirier se charger de fleurs et de fruits. Cette circonstance n'est qu'un accessoire très-indépendant du sujet du roman, et je ne la rapporte que pour faire voir un exemple de ces surnoms que les Chinois ajoutent à leurs noms de famille, et qui souvent ont rapport à des événemens de cette importance. Ces surnoms servent, dans le cours d'une narration, à désigner les personnages dont on écrit l'histoire.

Quant à *kiao*, ce mot signifie *élégant, tendre, délicat;* et, placé ainsi entre les noms des héroïnes de ce roman, il s'applique également à toutes deux, et signifie *les deux aimables dames, Iu* et *Li*. Fourmont ajoute que ce roman, célèbre pour le style élégant dans lequel il est écrit, est aussi quelquefois intitulé *San thsaï-tseu, Poetæ tres*. Ces mots doivent plutôt être rendus par *les trois personnes de mérite*, et ils s'appliquent, non pas aux auteurs, comme il le donne à entendre, mais aux trois personnes dont les aventures font le sujet du roman, le lettré *Sou-yeou-pe*, et ses deux femmes *Houng-iu* et *Lou-meng-li*[1].

[1] On pourra bientôt prendre une idée complète de ce roman, l'un des meilleurs qu'on possède à la Chine, dans la traduction que j'en ai faite, et qui va paraître incessamment.

XXXI. *Phing-chan-ling-yan, sse thsaï-tseu,* selon Fourmont, *Pim, xam, lem, yen, seu quatuor poetæ sic nominati.* Il est encore ici question de gens de mérite plutôt que de poètes. Les quatre premiers caractères sont les noms abrégés des deux lettrés *Phing-jou-han* et *Yan-pe-han,* et de leurs femmes *Leng-kiang-hioueï* et *Chan-taï.* Les aventures qui amenèrent le mariage de ces quatre personnes sont racontées dans cet ouvrage, où il n'y a, comme dans les autres romans chinois, que quelques petits morceaux de poésie au commencement ou à la fin de chaque chapitre.

N° XXXII. Rien n'est plus fautif que la traduction du titre de ce numéro : *Ya-mi, id est,* του Ya-mi *historia fabulosa; est enim ex eorum genere quæ nos* romans *dicimus. Sed per dialogos et personas quo modo sunt comœdiæ. Ya-mi* n'est pas le nom d'un personnage, c'est le mot chinois qui signifie *énigme,* et la prétendue histoire de *Ya-mi* est en effet un recueil d'énigmes, séparées par *alinéas,* et suivies chacune de son mot ou de sa solution. Ce sont sans doute ces divisions qui auront trompé les yeux de Fourmont, et lui auront donné l'idée d'un dialogue ou d'une comédie.

N° XXXV. Nouvelle erreur non moins considérable, au sujet du dernier article de cette section. *Si-siang-ki, phi-pha-ki,* dit-il, *Historiola* του Si-siang, *Historiola seu historia comica* του pipa, SUNT AUTHORUM NOMINA. Rien ne prouve mieux que Fourmont a cherché à deviner le sujet des romans, sans prendre la peine de les lire. *Si-siang* et *phi-pha* ne sont pas et ne sauraient être des noms d'auteurs. *Si-siang* signifie *pavillon* ou *salle tour-*

née vers l'occident. Un lettré, nommé *Tchang-koung*, et surnommé *Kiun-tchouï*, vint loger dans une chapelle qu'un homme riche avait fait construire dans sa maison, et qui, suivant l'usage chinois, servait comme d'auberge pour les voyageurs. Il devint amoureux de la fille de cet homme, nommée *Tching-ying*, qu'il vit pour la première fois dans le *pavillon occidental*. Tel est le sujet de ce roman, ou plutôt de ce long drame, et tel est le motif du titre qu'on lui a donné.

Quant au second ouvrage, *Phi-pha*, que Fourmont prend encore pour un nom d'homme, signifie *guitare*. L'ouvrage a reçu ce titre, parce que la principale héroïne y déplore ses malheurs en s'accompagnant sur la guitare. C'est encore un drame très-triste, où il n'y a rien qui puisse justifier l'*Historia comica* de Fourmont.

Je ne m'arrêterai point à relever les erreurs assez nombreuses que ce savant a laissé échapper, en parlant des ouvrages géographiques et historiques; elles étaient presque inévitables à l'époque où il écrivait, avant la publication des Mémoires des Missionnaires, et de l'Histoire de la Chine du P. Mailla. D'ailleurs, les détails qui l'y ont entraîné sont étrangers à la bibliographie et à l'histoire littéraire, qui sont les seuls rapports sous lesquels j'envisage en ce moment son catalogue [1]. Ainsi, dans la

[1] Par exemple, au nº LXXIX, il prend les Han *postérieurs* (*Heou han*), pour l'une des cinq dynasties qui se sont succédées dans le dixième siècle, et il ajoute que l'auteur qui en a écrit florissait en l'an 420. Le fait est qu'il s'agit en cet endroit de la seconde branche de la dynastie des Han, dont le commencement sous *Kouang-Wou-ti*, est fixé à l'an 24 de Jésus-Christ. — Au nº XCIII il écrit en chinois, *Histoire des Fem-*

section relative à la géographie, je lui reprocherai seulement deux méprises qui l'ont engagé à y comprendre deux ouvrages qui n'y ont nul rapport. Le premier (N° XL) est un recueil de traits de vertu et d'héroïsme, classés sous quatre livres, à la manière de Valère Maxime; traits de fidélité, d'obéissance et de piété filiale, de modération ou de tempérance, et de justice. Suivant Fourmont, il contiendrait en de petits récits de peu d'étendue, et en figures, l'histoire chinoise presque entière. Le recueil des Édits et Instructions de la dynastie des *Ming* (N° XLIII) est présenté comme un état des villes de la Chine, avec la liste de tous les magistrats. Ce n'est pas là seulement un défaut d'arrangement: c'est une erreur qui provient d'avoir méconnu le sens du mot *Hoeï-tian*, qui signifie recueil d'ordonnances, actes du gouvernement, destinés à l'instruction des peuples.

N° XLV. Le livre qui porte ce numéro est peut-être un des plus beaux ouvrages qui soient à la Bibliothèque du Roi. Fourmont en vante, avec raison, les caractères qui sont d'une parfaite élégance, et il va jusqu'à dire « que les Vesten, et les plus célèbres de nos typographes, seraient frappés d'admiration, et comme ravis » en extase à la vue de ce livre, qui est si magnifique,

mes rasées, pour *Histoire des Femmes célèbres*. Mais cette dernière faute tient à une méprise qu'il a commise en copiant les caractères du titre, et je me suis abstenu de marquer ces sortes d'erreurs qui sont en grand nombre dans son catalogue, ainsi que dans sa grammaire, mais qu'il m'eût été impossible de rendre sensibles, sans employer le secours des caractères originaux.

» qu'on n'a rien imprimé, et même qu'on ne saurait rien » imprimer de pareil en Europe. » Il n'y a pas beaucoup d'exagération dans cet éloge; mais, par malheur, le mérite extérieur du livre qui en est l'objet est la seule chose que Fourmont nous fasse exactement connaître. A commencer par le titre, *Kou wen youan kian*, il en donne une traduction erronée et inintelligible : *Antiquæ litteraturæ abyssi Speculum.* Pour entendre les mots *youan-kian*, qui signifient littéralement *miroir des sources*, il faut savoir que le prince appelé *Khang-hi* par les Européens, avait donné ce nom à une bibliothèque, où il avait rassemblé tout ce que l'antiquité avait produit de plus parfait en ouvrages de littérature et de philosophie. C'est l'usage parmi les lettrés chinois de désigner la salle où ils travaillent par un nom figuré ou pompeux, et *Khang-hi*, en s'y conformant, avait adopté les mots de *youan kian tchaï, cabinet des sources destinées à servir de miroir.* Fourmont eût pu ignorer cette circonstance, si ces trois mots chinois ne se trouvaient reproduits sur le frontispice d'un autre ouvrage qu'il a analysé (n° CCXC), et s'ils n'étaient écrits en caractères anciens sur un des cachets de ce prince; car, suivant un autre usage des lettrés, on trouve souvent à la fin des préfaces, outre l'empreinte du cachet qui contient leur nom et leur titre, celle d'un autre cachet où est inscrit le nom énigmatiqne qu'ils ont donné au lieu où ils ont coutume de travailler, comme on voyait autrefois nos savans dater leurs écrits de la bibliothèque publique ou particulière où ils les avaient composés. *Kou wen* désigne en général tous les ouvrages des an-

ciens; le titre dont il s'agit signifie donc : *Chefs-d'œuvre de littérature ancienne, tirés de la bibliothèque de l'empereur* Khang-hi.

Fourmont ne nous donne pas mieux l'époque où ce précieux recueil a été composé : *Scriptus est autem*, dit-il, *sæculo* 17°, *regnante* *των ta*-mim *familia, authore* su-kien-hio, *qui tunc doctor Sinæ fama celeberrimus.* Ce n'est pas là ce qu'on lit dans la préface que *Khang-hi* lui-même a écrite. Le premier auteur auquel on en soit redevable est *Liu-tsou-khian*, qui vivait, non pas sous les *Ming*, mais sous les *Soung*, plus de trois cents ans auparavant. Cet écrivain rédigea, sous le titre de *Wen-kian* ou de Miroir de littérature, un recueil de pièces choisies, où il fit entrer les remontrances adressées aux empereurs, avec les réponses qu'ils jugèrent à propos d'y faire: les éloges des hommes célèbres, les instructions que les empereurs publient en certaines occasions, et qui contiennent, ou des morceaux d'éloquence sur la politique, la morale ou l'agriculture, ou des sortes de comptes rendus sur les opérations du gouvernement. Il y admit encore des lettres familières, des descriptions de palais, de jardins, de maisons de plaisance, des dissertations sur toutes sortes de sujets, des chansons choisies, des inscriptions funèbres, telles que celles qu'on fait graver sur la pierre, pour célébrer la mémoire des officiers ou des magistrats qui ont rendu des services éclatans, ou des hommes privés, qui, même dans les classes inférieures, se sont distingués par leurs vertus domestiques. En un mot, il n'y eut pas un seul genre de composition oratoire dont cette collection n'offrît dès-

lors des exemples et des modèles, pris chez les meilleurs écrivains qui avaient précédé l'époque de la dynastie des *Soung*, c'est-à-dire le douzième siècle de notre ère.

L'empereur *Khang-hi*, qui estimait beaucoup le livre de *Liu-tsou-khian*, voulut qu'on le prît pour base de la collection d'extraits qu'il fit faire dans sa bibliothèque. On y ajouta, par ses ordres, beaucoup de pièces choisies dans les mêmes vues, et notamment des morceaux tirés des écrits mêmes du premier éditeur : ce qui suffirait seul pour faire voir la différence des deux éditions. Mais on n'y fit entrer aucun extrait des ouvrages qui ont paru depuis la dynastie des *Soung*. L'édition fut terminée à la douzième lune de la vingt-quatrième année *Khang-hi* (1686). Le principal rédacteur employé par *Khang-hi*, fut ce *Siu-khian-hio*, que Fourmont désigne comme l'*auteur* même, et qu'il fait vivre sous la dynastie des *Ming*. Les annotations marginales qu'on a jointes à chaque morceau, pour en marquer le sujet et l'occasion, ou pour en faire sentir le mérite et l'excellence, sont distinguées par la couleur de l'encre dont on s'est servi pour l'impression. Celles des auteurs qui étaient morts au tems de Khang-hi sont en bleu, parce que le bleu est la couleur du deuil. Celles de l'empereur sont en jaune, couleur consacrée à la dynastie impériale, et celles des lettrés qui étaient encore vivans au moment de la rédaction de l'ouvrage sont en rouge, comme les remarques que les maîtres écrivent dans les colléges sur les compositions de leurs élèves. On peut prendre une idée du contenu de ce livre, par les extraits que le P. Hervieu

en a faits, et que Duhalde a insérés dans le tome II de sa Description de la Chine.

N° XLVIII. En parlant du célèbre ouvrage de Confucius, intitulé : *Tchhun-thsieou*, c'est-à-dire, *le Printems et l'Automne*, Fourmont cherche à deviner la raison qui lui a fait donner ce titre : celle qu'il propose n'est point la véritable. « Peut-être, dit-il, est-ce parce qu'en Chine, comme dans les autres pays situés sous les zones chaudes, la guerre se fait plutôt au printems et à l'automne que dans les autres saisons, à cause de l'incommodité de la chaleur et du froid. » On sent combien une pareille raison est futile. Les mots *printems* et *automne*, par une sorte de synecdoche très-commune en chinois, désignent l'année entière. On dit même dans le style familier : *Tchhun thsieou ki-ho, combien avez-vous de printems et d'automnes*, pour *quel âge avez-vous ?* Le sens de ce titre est donc les *années*, ou, pour mieux dire, *les Annales*. Quant à ce que l'auteur ajoute, qu'il s'en faut peu que ce livre ne soit mis *au niveau* des livres classiques, et qu'il est presque aussi estimé que les quatre livres moraux [1], c'est une erreur plus grave, parce qu'elle concerne des livres dont le rang est rigoureusement fixé à la Chine. La Chronique de Confucius est réellement comptée au nombre des cinq livres classiques du premier ordre, et par conséquent placée au-dessus des quatre livres moraux, qui sont d'un rang inférieur. C'est par une suite de la même

[1] *Hic liber pretii apud Sinas summi..... inter sacros tantum non repositus*, pag. 380. — *Eodem ferè loco habetur* τὸ chün-cieu, *ac* su-xu, pag. 381.

erreur que Fourmont a compris ensuite ces derniers dans l'énumération des cinq *King*[1].

LV. *Lun-yin the tian ;* il y a ici plusieurs méprises : Fourmont, trompé par une simple analogie de sons, rend par *rota* la première syllabe d'un mot composé, qui veut dire *ordre de l'empereur ;* il prend ensuite un caractère pour un autre qui a un trait de moins, et cette méprise en entraîne une seconde pour le son, et une troisième pour le sens qu'il lui attribue ; de sorte qu'il lit *tchhi*, et traduit *capere*, le mot *the* qui signifie *unique*, *spécial*, *particulier*. Mêlant, enfin, à ces deux fautes quelques autres erreurs qu'il serait trop long de faire ressortir, il traduit les quatre mots de ce titre par ceux-ci : *collectio*, *seu codex ubi* sumitur *sensus* rotationis (*temporum*), tandis qu'ils signifient *grâces spéciales de l'empereur*. C'est ainsi qu'il est conduit à prendre pour un almanach un volume qui n'est que le recueil des placets présentés à *Khang-hi* par les missionnaires, avec les réponses de l'empereur ; les éloges funèbres qu'il daigna composer en l'honneur des PP. Adam Schall et Ferdinand Verbiest, et le fameux édit de 1692, par lequel l'exercice de la religion chrétienne fut permis dans l'empire[2].

[1] Pag. 403, seq.

[2] Je soupçonne l'existence d'une erreur du même genre dans la notice du numéro suivant (LVI). La phrase chinoise *thai-chang*, *san-youan*, *san-phin*, *san-kouan fa-phao*, ne peut avoir le sens qu'on lui prête : *Magistratum superiorum*, *id est trium* yuen, *trium* pin, *trium* kuon *vocatorum*, *ordo pretiosus*. *Thai-chang* désigne la secte des *Tao-sse* à laquelle appartiennent aussi les divinités appelées *San-youan*, *San-phin*, *San-kouan*. *Fa-phao* signifie ce qu'il y a de précieux dans une

LXIII. Personne n'ignore que la dynastie qui a précédé celle qui est actuellement sur le trône de la Chine, portait le nom de *Ming*, qui signifie *lumière*. *Ming ki* signifie donc *Histoire de la dynastie* Ming. Fourmont rend ces mots par *elucidationes*. On a peine à concevoir une pareille méprise, qui semblerait indiquer plus que de l'inattention.

LXVII. Un des plus beaux monumens de la littérature chinoise, est la bibliothèque de *Ma-touan-lin;* mais il s'en faut beaucoup que Fourmont en donne une idée complète. Il se trompe d'abord sur le titre même qu'elle porte : *Wen-hian thoung khao*, dit-il, *id est, Examen generale litteratis oblatum*. Quoique *wen*, pris séparément, signifie *littérature*, et *hian*, *offrir*, ce n'est pas du tout le sens que ces deux mots ont quand ils sont réunis. *Wen-hian* est une expression composée, prise du *Lun-iu*, section troisième, *tchang* neuvième, où elle est employée dans le sens de *monumens écrits*, et rendue en mandchou par les mots *bitkhe fergingge* [1]. C'est aussi un titre qui a été donné à des lettrés et même

loi ou dans une religion. C'est un terme consacré chez les sectaires de la Chine. Je crois que ce doit être un livre *Tao-sse*. Fourmont y voit une procession de mandarins : la forme de rouleau qu'on lui a donnée, et qui est généralement d'usage pour les sujets mythologiques des Tao-sse, confirme encore ma conjecture au sujet de cet ouvrage que je n'ai pas encore pu examiner moi-même.

[1] Je rapporterai la phrase entière dans la langue mandchoue, que la transcription en lettres latines ne défigure pas aussi complétement que le chinois : *Foutse khendoume : Khiya gouroun-ni dorolon-be, bi gisouretsi ombi ; Ki gouroun, temgetou ome mouterakô. Yen gouroun-ni dorolon-be, bi gisouretsi ombi ; Soung gouroun temgetou ome mouterako okho.* Bitkhe Fergingge *akô i tourgoun kai. Bitsi, bi temgetou oboutsi*

à des impératrices après leur mort, pour marquer le respect qu'elles avaient témoigné toute leur vie à ce qui restait de la haute antiquité. Si Fourmont l'ignorait, il pouvait au moins trouver une définition précise de ces mots dans la préface même de l'ouvrage [1]; il y eût vu que *Wen hian thoung khao* signifie *recherche exacte des anciens monumens*, et cela eût pu l'engager à prendre une connaissance plus entière des matières qui y sont traitées. L'analyse qu'il en donne est trop inexacte pour que je puisse m'attacher à la rectifier; j'aime mieux placer ici la traduction de la table qui est dans le premier volume; on pourra la comparer avec les détails qu'il a insérés à la page 385 de son catalogue.

A la tête du premier volume, on ne trouve pas, comme il l'annonce, vingt-cinq préfaces écrites par autant d'auteurs différens, mais une seule préface, suivie de vingt-quatre dissertations, qui sont toutes de *Ma-touan-lin* lui-même, et qui répondent à autant de divisions ou de sections dans le corps même de l'ouvrage. Voici l'ordre et les titres de ces sections :

1re SECTION. Du partage des terres, et de leur produit sous les différentes dynasties, sept livres.

2e Des monnaies, soit métalliques, soit fictives; des papiers-monnaies, etc., deux livres.

ombikhe. « Je pourrais vous parler des rites de la dynastie des Hia; mais le royaume de Ki n'en conserve pas assez de traces : je pourrais vous entretenir de ceux de la dynastie des Yen; mais le royaume des Soung n'en offre que des restes insuffisans. La disette *des monumens écrits* en est la cause : si nous en avions, je pourrais vous les offrir en témoignage. » Version mandchoue, t. II, p. 11.

[1] Page 3.

3° De la population et de ses variations, deux livres.

4° De l'administration, deux livres.

5° Des péages et des douanes, et en général de tous les droits qu'on perçoit pour les lacs et étangs poissonneux, les plantations de thé, les salines, les mines et les usines, ainsi qu'aux barrières, aux foires, etc., six livres.

6° Du commerce et des échanges, deux livres.

7° Des impositions territoriales, ou tributs sur les terres, un livre.

8° Des dépenses de l'état, cinq livres.

9° De l'élévation aux charges, et du rang des magistrats, douze livres.

10° Des études et des examens des lettrés, sept livres.

11° Des fonctions des magistrats, vingt-un livres.

12° Des sacrifices, vingt-trois livres.

13° Des temples des ancêtres, quinze livres.

14° Du cérémonial de la cour, vingt-deux livres.

15° De la musique, quinze livres.

16° De la guerre, treize livres.

17° Des châtimens et des supplices, douze livres.

18° Des livres classiques et autres, soixante-seize livres. L'étendue de cette section vient de ce qu'on y a fait entrer l'analyse d'une foule de traités curieux sur toutes sortes de sujets, et d'ouvrages de toutes les sectes: c'est une véritable histoire littéraire.

19° De la chronologie des empereurs, et de la généalogie des familles qui ont possédé le trône, dix livres.

20° Des principautés tributaires et des fiefs érigés sous les différentes dynasties, dix-huit livres.

21° Des corps célestes et de leurs accidens, comme les éclipses, les conjonctions, etc., dix-sept livres.

22° Des prodiges et calamités, comme les inondations, les incendies, les tremblemens de terre, les aérolithes, les pluies de sauterelles, etc., vingt livres.

23° De la géographie de la Chine, et de toutes les divisions de l'empire, aux différentes époques de la monarchie, neuf livres.

24° *et dernière section.* De la géographie étrangère, et de tous les peuples qui ont été connus des Chinois, vingt-cinq livres. En tout, trois cent quarante-huit livres, distribués en cent volumes. Une pareille suite d'extraits pris dans les meilleures sources par un lettré habile, et continués jusqu'à l'an 1207 de notre ère, vaut à elle seule toute une bibliothèque, et mériterait qu'on apprît la langue dans laquelle elle est écrite. Elle offre les moyens d'approfondir la plupart des questions auxquelles la Chine peut donner lieu, et l'on a peine à concevoir qu'on puisse, sans l'avoir lue, se hasarder à émettre une opinion quelconque sur l'histoire et les antiquités de la haute Asie. Nos plus habiles missionnaires en ont fait de grands éloges, et s'en sont servis avec beaucoup d'avantage. Il nous manque malheureusement le supplément qui a été ajouté à cet ouvrage, sous le titre de *Siu Wen-hian-thoung-khao*, et où tous les mémoires dont il se compose sont continués depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.

N° LXXXVIII. Parmi les livres historiques, et sous le titre de *San koue tchi* (Histoire des trois royaumes), on a placé un ouvrage qui, s'il contenait en effet l'his-

toire du tems où la Chine fut partagée en trois empires séparés, serait, avec une dénomination différente, le même que le *San koue chou* du nº LXVIII. Il fallait avertir que le *San koue tchi* est un roman dont le sujet est bien pris dans l'histoire des trois royaumes, mais où sont mêlées beaucoup d'aventures fabuleuses, et dont le style fait, aux yeux des Chinois, le principal mérite. C'est ce que Fourmont eût reconnu, même sans le lire, s'il eût remarqué qu'il était partagé en *hoeï*, genre de division qui, suivant sa propre remarque, est particulier aux ouvrages d'imagination. Il ne fallait pas non plus oublier la différence des mots *tchi* et *chou;* ce dernier signifie *livre*, et se dit des différentes parties des grandes Annales, dont la réunion forme le *Nian-yi sse* ou les vingt-une histoires. On dit *Han chou*, *Thang chou*, pour l'histoire de la dynastie des *Han* ou de celle des *Thang*. *Tchi* s'applique aux ouvrages géographiques, et aussi aux romans historiques que les sectaires ont composés pour accommoder les récits de l'histoire à leurs intérêts particuliers.

Je passerai, sans en faire l'objet d'un examen suivi, deux sections entières du catalogue de Fourmont : celle où il a rangé les livres classiques avec leurs commentaires, et celle qui comprend les ouvrages théologiques composés par les missionnaires de la Chine; la première, parce qu'on a tant écrit sur les *king* que ce sujet semblant épuisé, les observations qui y auraient rapport pourraient devenir fastidieuses; la seconde, parce que les livres écrits en chinois par des Européens, ne pouvant offrir un grand intérêt, les erreurs que Fourmont a commises à ce sujet en

présenteraient moins encore. Je remarquerai seulement qu'il n'a pas pris la peine de rechercher et d'indiquer les véritables noms des Jésuites et des autres religieux qui avaient pour usage d'adopter et de placer à la tête de leurs livres des noms chinois. C'était pourtant un travail facile, avec l'aide de la table des PP. de la Société de Jésus, qui a été composée en chinois et traduite en latin. Cette section n'offre pas d'ailleurs moins d'erreurs que les précédentes, et ces erreurs sont plus difficiles à excuser, parce qu'il était plus aisé de les éviter. C'est à cette partie du catalogue de Fourmont que le Père Porquet a borné ses observations; et comme il y a joint des remarques curieuses sur les travaux de ses confrères, qu'il connaissait très-bien, nous en ferons usage dans le nouveau catalogue, où chaque article contiendra, outre les indications ordinaires, le nom européen de l'auteur, toutes les fois qu'il aura été possible de le retrouver.

Il est encore bon de remarquer qu'au nombre des livres classiques, Fourmont a eu tort de comprendre le nº CLII, qu'il a pris pour une édition du livre des poésies, et qui n'y a aucun rapport. C'est un Recueil de poésies, composées dans le VIIe siècle par un particulier nommé *Tou-fou*, et surnommé *Tseu-meï*, qui florissait sous la dynastie des *Thang*. Ses poésies sont estimées des lettrés, mais non pas à l'égal du *Chi king*, que sa nature classique fait placer sans difficulté hors de toute comparaison.

Nº CXXXV. Les mots *King-yan tchi kiaï*, que Fourmont rend par : *In libros classicos expedita et vera expositio*, fournissent matière à une autre observation

que je ne veux pas non plus passer sous silence, parce qu'elle éclaircira un fait intéressant, dont le savant philologue paraît n'avoir pas eu connaissance. Depuis long-temps la dignité impériale, à la Chine, est regardée comme essentiellement unie à l'étude des belles-lettres, qui ne fait qu'en rehausser l'éclat. Le souverain n'est pas seulement le grand sacrificateur de la nation, il en est encore le premier précepteur, et de toutes les occasions où il exerce les fonctions magistrales, il n'y en a pas de plus solennelles que les assemblées nommées *king-yan*, littéralement *natte des livres classiques*. Ce sont comme des conciles littéraires, où les plus habiles lettrés de l'empire sont appelés, où les académies viennent remplir avec apparat leurs fonctions ordinaires, où les ministres et les grands dignitaires eux-mêmes sont chargés d'expliquer les livres classiques, sous la présidence et la direction de l'empereur, qui ouvre le premier la leçon par des explications préparées, et corrige ensuite celles des principaux lettrés. Les actes de ces sortes de conférences sont recueillis soigneusement, et imprimés, si le prince le permet, comme le précis des leçons données à l'univers par le maître suprême de l'empire. C'est un ouvrage de cette espèce que nous trouvons sous le nº CXXXV à la Bibliothèque du Roi. Une requête placée à la tête du premier volume, et dressée par un grand, nommé *Tchang-khiu-tching*, pour demander que l'ouvrage fût imprimé, avertit qu'on y a réuni les résumés des leçons auxquelles lui et ses collègues ont assisté, pendant les conférences tenues par l'empereur, la 6e lune de la 22e année *Khang-hi*. Les premières lignes de cette requête eus-

sent mis Fourmont sur la voie, pour expliquer plus convenablement le titre du livre qu'il avait à faire connaître.

Enfin, dans la section de théologie, on a placé très-mal à propos les numéros CCLXXXI, CCLXXXII, CCLXXXIII et CCLXXXIV. Ces quatre ouvrages sont des éditions différentes d'un même livre, composé par un philosophe nommé *Khiu-youan*, parent et ministre *de la gauche* de *Hoaï-wang*, dynaste de la principauté de *Thsou*, dans le *Kiang-nan*, prince qui régnait à la fin du IVe siècle avant notre ère. C'est de là qu'est venu ce titre de *Thsou thseu* (pièces d'éloquence du royaume de *Thsou*), que Fourmont a pris pour le nom d'un homme, *authoris antiqui sic appellati.* Cet ouvrage contient des déclamations morales qui n'ont aucun rapport avecla théologie.

CCXCI. Les mots *Tchou-tseu* sont encore pris pour le nom d'un auteur que Fourmont même soupçonne d'avoir été favorable aux *Tao-sse*. Ces mots signifient *différens philosophes;* et s'il eût jeté les yeux sur la table des chapitres, il y eût vu les noms de ces philosophes, *Kiang-tseu*, *Lao-tseu*, *Kouan-yin-tseu*, *Hoaï-nan-tseu*, et beaucoup d'autres auteurs célèbres dont les écrits, de peu d'étendue, sont rassemblés dans cette collection.

CCCIV. Un ouvrage composé de cent soixante-trois volumes a paru à notre auteur un recueil de monumens relatifs à la cabale. Comme il est impossible d'entendre ici cette expression dans son sens naturel et primitif, il a sûrement voulu parler de cette science occulte dont le

principal objet est la recherche de la pierre philosophale. En Chine, ce n'est pas l'art de faire de l'or, c'est le remède universel, ou le breuvage d'immortalité, qui est le grand œuvre et le but des travaux de ces rêveurs, qui sont encore en doute sur les premières et les plus générales de toutes les lois de la nature. Mais ces extravagances n'ont pas assez de cours chez les gens instruits, pour donner naissance à des collections de cent soixante volumes. Celle dont il s'agit n'y a aucun rapport. Je ne saurais même la comparer qu'aux Mémoires de nos Académies. On y trouve une foule de dissertations sur le *Yi-king*, le *Chou-king*, le *Thoung-kian*, le *Tao-te-king;* des Mémoires sur les monnaies, sur les antiquités, sur la chronologie, la littérature, etc.

N° CCCV. Fourmont avait-il oublié la valeur de la particule *ti*, qui forme les ordinaux quand on l'ajoute aux noms de nombre? Il traduit par *Tractatus singularis de quinque elementis*, les mots *Ti ou thsaï-tseu chou*, qui signifient *le livre du cinquième poète* ou *romancier*. Tel est le titre qu'on donne à *Chi-naï-'an*, auteur célèbre du roman *Chouï hou tchouan*. C'est un ouvrage qui a seize volumes, et qui est du même genre que le *San koue tchi*, dont on a parlé plus haut. Ce dernier fait partie de la même collection, et son auteur est désigné sur le frontispice même de l'exemplaire que Fourmont a eu sous les yeux, par le titre de *Ti yi thsaï-tseu*, *le premier poète* ou *le premier romancier*.

N° CCCVII. L'ouvrage intitulé *Thaï-phing wan nian chou*, est le livre d'un Jésuite, et mériterait à peine qu'on en parlât si Fourmont n'y eût encore commis sa méprise

ordinaire, en prenant pour un nom d'homme les mots *Thaï phing*, qui veulent dire *profonde paix*.

N° CCCXVIII. L'expression chinoise *waï kho* est rendue par cette phrase : *Extraneorum, seu in locis extraneis colligi solitorum remediorum*, etc. Mais *waï kho* signifie médecine externe, ou chirurgie, par opposition à la médecine interne, qu'on appelle *neï kho*. Le titre du livre suivant a été tronqué : ce n'est pas simplement, comme l'a écrit Fourmont, *wan ping, omnes morbi*, mais *wan ping hoeï tchun*, le retour du printems (de la santé) après les maladies. Dans ces sortes d'ouvrages, l'indication des moyens curatifs suit immédiatement la description des symptômes, et la médecine des Chinois est encore trop peu avancée pour qu'on y sépare la thérapeutique de la nosographie.

N° CCCXXXI. Le titre de *Chang-han tchang thou* n'est pas aussi pompeux que l'imagine Fourmont, qui traduit : *Tabula seu index rerum ad compescendam vulnerum tyrannidem idonearum*. Il n'est question ni de *blessures* ni de *tyrannie*, et les mots où l'auteur a cru voir cette idée, signifient simplement *péripneumonie, fluxion de poitrine*. Au titre suivant, il a pris le mot *kieou*, qui veut dire *moxa*, pour *pustule*, de sorte qu'au lieu de traduire : *Ars pustulas acu chirurgica tollendi*, il aurait dû dire : *Art d'appliquer l'aiguille et le moxa*.

N° CCCXLV. *Opusculum quoddam ex almanachorum genere*, est la définition qu'on donne de l'ouvrage intitulé *Kouan-yin ling kouo*. Elle n'est pas trop inexacte, puisque ce volume est, sinon un almanach,

au moins une sorte de manuel pour *jeter les sorts* sous l'invocation du dieu *Kouan-yin* (*Awalokitechouara*)[1]. Mais l'erreur de Fourmont, en cet endroit, consiste à traduire le nom même de cette divinité bouddhique, dans lequel il n'est pas douteux qu'il a dû puiser cette explication tautologique : *Documentum quo res longè prospicere aut providere intelligens possit.*

N° CCCLI. Le catalogue imprimé offre une faute non moins grave dans la traduction des mots *ma-tiao phou*, qui sont rendus par *τοῦ ma-tiao universalia. Ma-tiao* n'est point un nom d'homme, mais une sorte de jeu de loto, dont les règles exposées dans ce livre, n'ont rien de commun avec les universaux, ni avec les principes d'arithmétique, ou les documens sur les poids et mesures, la musique et les tons. Cette méprise a été réparée dans l'étiquette qu'on a placée sur ce volume, et où on lit : *Tractatus de ludo.*

Enfin le titre du n° CCCLXII, que Fourmont rend par *novæ editionis, Pequimi novum registrum, ad Nankimi rectum consensum*, ne contient pas même les noms de ces deux villes ; il signifie : *Réglement de la douane de Pe-sin* (dans la province de *Tche-kiang*), *pour les marchandises du midi, nouvelle édition.* Ce livret peut offrir quelque intérêt : on y voit que les droits qu'il faut payer à cette douane célèbre s'élèvent à 0,0552 d'once d'argent, pour une pièce de soie de première qualité; à 0,0342, pour celle de seconde qualité; à 0,04268, par pièce de gaze fine; à 0,03416, par pièce de gaze plus commune, etc.

[1] Voyez sur ce dieu, le 1er vol. de ces *Mélanges*, p. 177.

Quelque place qu'occupent ces observations critiques, elles ne sont qu'une très-petite partie de celles qu'on pourrait faire sur le catalogue de Fourmont ; mais elles suffisent, je pense, pour l'objet que je me suis proposé. Elles ne sauraient, je le répète, rien diminuer de l'estime qu'on doit aux travaux de ce savant; mais je me suis cru obligé de donner une idée de l'imperfection de son catalogue, pour qu'on ne me reprochât pas d'avoir, sans nécessité, doublé la tâche qui m'était imposée, et par conséquent retardé l'époque où elle pourra être achevée. Tel a été l'objet des réflexions qu'on vient de lire : j'ai voulu que les personnes qui prennent quelque intérêt à ces matières, pussent d'avance juger mon plan, et apprécier les raisons qui m'ont conduit à l'adopter ; qu'elles eussent une idée exacte du travail que j'ai entrepris, de l'utilité qu'il peut avoir, et des difficultés qu'il doit présenter, pour qu'elles ne m'accusassent pas d'y donner trop d'étendue, ou d'employer trop de tems à l'exécuter. Comme l'avantage qu'il peut procurer aux amateurs de la littérature chinoise est l'unique motif qui m'ait engagé à m'en charger, on peut croire que j'y consacrerai tout le tems que me laisseront d'autres travaux précédemment commencés. Il pourrait arriver que l'attention et la curiosité de quelques personnes se trouvassent dirigées sur les nouveaux objets que je leur aurai indiqués; et l'on doit penser que je mettrai quelque empressement à jouir de la récompense flatteuse que j'obtiendrais, si, par l'effet des notices détaillées que j'en aurai données, les articles les plus intéressans de cette précieuse collection venaient enfin à trouver des lecteurs et des traducteurs.

(1825.)

Les recherches préparatoires, nécessaires pour la rédaction d'un catalogue tel que celui dont je viens de parler, m'ont occupé plusieurs années. Il faut penser qu'aucun travail de quelque étendue n'a encore été fait en ce genre Les missionnaires ne s'étaient presque jamais occupés de l'histoire littéraire de la Chine : les savans d'Europe avaient en cela suivi leur exemple, et la bibliographie chinoise était une science à créer. Les recueils originaux que nous possédons sur ces matières, offrent des difficultés de plus d'un genre : le plus savant et le plus judicieux, celui de Ma-touan-lin, nous laisse au dépourvu pour tout ce qui est postérieur au tems où il écrivait. Quand un ouvrage manque de frontispice, ce qui arrive souvent, on est fort embarrassé pour retrouver la date, ainsi que les noms des auteurs et des éditeurs. C'est un usage assez ordinaire, comme on l'a vu plus haut [1], que de faire allusion dans les titres à des particularités locales dont l'intelligence exige quelquefois de longues recherches. Les noms des musées et bibliothèques particulières, qu'on y inscrit assez souvent, sont habituellement empruntés au texte des livres classiques, et c'est là qu'il faut en chercher l'interprétation. Les noms d'auteurs et d'éditeurs sont la source de plusieurs autres difficultés : quand il s'agit de per-

[1] Ci-dessus, pag. 401.

sonnes très-connues à la Chine, on les désigne souvent par quelque appellation spéciale ou métaphorique, comme quand nous disons le *Cygne de Mantoue*, l'*Aigle de Meaux*, etc.; et rien n'est plus embarrassant que ces sortes de dénominations pour des étrangers. D'autres fois on abrège leurs noms, comme nous le faisons encore à l'égard de nos auteurs, en disant *Tullius*, *Flaccus*, etc., et cette espèce d'abréviation laisse beaucoup d'incertitude quand par malheur elle a fait disparaître le nom de famille, qui est la première partie de chaque nom d'homme, et la seule que l'on puisse chercher dans les dictionnaires. Le recours à ces derniers ouvrages entraîne encore beaucoup de longueurs. Les biographies qui font partie des grands ouvrages géographiques suivent l'ordre des divisions administratives de l'empire; de sorte que pour apprendre les circonstances de la vie d'un homme, il faut savoir d'avance dans quelle préfecture il est né, particularité qui tout justement est quelquefois celle que l'on ignore et que l'on désirerait connaître. Dans les dictionnaires historiques proprement dits, les noms de familles sont arrangés par consonnances, et distribués selon l'accent qui en règle la prononciation: de manière qu'avant d'en chercher un, on doit s'assurer du mot avec lequel il rime, et de la note musicale que les nationaux y attachent. Tout cela sans doute offre moins de difficultés à la Chine qu'en Europe; mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'un travail bibliographique de cette espèce, appliqué à une collection un peu considérable, exigeait plus de tems et de soins qu'on n'aurait été porté à le supposer.

Mais le nombre et l'étendue des extraits qu'il m'a fallu faire pour être en état de donner, sur chaque ouvrage important, les détails historiques et littéraires qu'on est en droit de demander, loin de m'engager à resserrer mon plan, sont au contraire ce qui m'a conduit à l'étendre et à l'agrandir. Puisque j'avais été conduit à lire et à traduire en très-grande partie les notices des bibliographes chinois, j'ai pensé qu'il était possible de tirer de ces matériaux plus d'utilité qu'on n'en avait attendu; et au lieu de me borner à en extraire les renseignemens relatifs aux livres que nous possédons, j'ai imaginé qu'il pourrait être au moins aussi intéressant d'y puiser des notions sur les livres que nous n'avons pas encore. Le hasard, ou d'autres circonstances particulières ont pu diriger les missionnaires dans le choix des ouvrages qu'ils ont envoyés en Europe, et ce qu'on pourrait dire de plus précis au sujet de ces ouvrages, ne saurait pourtant servir de base à des considérations générales, applicables à la totalité des monumens littéraires de la Chine. Le désir de donner un intérêt moins borné à l'ouvrage que j'avais entrepris, m'a donc fait encore une fois modifier le plan d'après lequel je compte disposer les nombreux matériaux que j'ai rassemblés. Les soixante-seize livres de l'histoire littéraire de Ma-touan-lin [1], seront comme le texte auquel je rapporterai, sous la forme d'annotations, toutes les observations bibliographiques que je pourrai me procurer. J'en traduirai tous les articles, en ayant soin d'y joindre tous les éclaircissemens que me fourniront d'autres ouvrages historiques. Comme les dé-

[1] Ci-dessus, pag. 408.

pouillemens du critique chinois embrassent la totalité des écrits de ses compatriotes, on aura, dans la simple reproduction de son travail, un tableau vaste et complet de la littérature chinoise de tous les âges; et les additions relatives à la biographie, qu'il sera indispensable d'y joindre, comprendront tout ce qu'on peut désirer de savoir sur les auteurs qui ont consacré leurs veilles à la philosophie, à l'histoire, aux sciences et à la poésie. En parcourant le cercle entier des livres composés à la Chine, on rencontrera nécessairement ceux qui ont été apportés chez nous, et comme ce sont tout à la fois ceux qu'il est le plus facile d'étudier, et le plus pressant de faire connaître, on leur accordera proportionnellement un espace plus étendu. Une disposition typographique particulière et des tables affectées spécialement à cette division du catalogue, en rendront l'usage facile à ceux qui voudront y chercher des connaissances pratiques et des secours pour la lecture des ouvrages conservés dans nos bibliothèques. Des *index* étendus pour les noms des auteurs et pour les titres des livres, une histoire sommaire des monumens littéraires, où il sera traité de leur origine, de leur forme, de leurs divisions, et de tout ce qui a rapport à la typographie et à la librairie de la Chine, seront le complément naturel de ce travail. J'estime qu'il pourra former en tout deux volumes in-folio, et qu'il sera terminé dans l'espace de deux années.

Mes idées étaient depuis long-tems arrêtées sur le plan que je viens d'exposer, et j'en avais déjà considérablement avancé l'exécution, quand la mort de M. Langlès, et l'honneur qu'on m'a fait en m'appelant à le

remplacer au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi, sont venus aggrandir le cercle de mes devoirs, et m'imposer des soins plus variés et plus pressans. Il ne s'est plus agi des seuls livres chinois, mais de ceux de toutes les nations de l'Asie, parmi lesquels on devait se hâter de mettre ou de rétablir le classement si nécessaire au bien du service et à l'intérêt des recherches de littérature. Les derniers tems de la vie de mon prédécesseur laissaient beaucoup à désirer à cet égard : non-seulement les petites collections particulières introduites depuis le commencement de la révolution, les manuscrits isolés, acquis à des époques diverses, les hommages et les dons offerts en différentes circonstances et qui s'étaient considérablement multipliés en plusieurs années, n'avaient pas été mis à la place qu'ils devaient occuper : ils avaient été déposés au hasard, à mesure de leur arrivée, et formaient, pour ainsi dire, autant de supplémens sans rapport entre eux, sans distinction de langues, sans catalogues, souvent même sans notices et sans numéros ; mais le désordre et la confusion auraient fini par pénétrer même dans ces parties de la collection dont le catalogue est imprimé depuis quatre-vingt-six ans, et qui sont connues par les dénominations d'*ancien fonds* ou de *fonds du roi*, par un effet de cette disposition qui rend l'ordre plus difficile à maintenir qu'à établir, et de cette confiance aux habitudes de routine, aux connaissances locales et aux traditions individuelles qui devient quelquefois funeste aux grands établissemens littéraires et scientifiques. L'idée d'une refonte universelle et d'un catalogue général s'offrit dès l'abord à mon

esprit, et quoique feu M. Langlès n'eût laissé aucune ébauche de ce grand travail, et qu'il ne parût même pas qu'il eût jamais songé à l'entreprendre, j'en plaçai l'exécution au nombre des devoirs les plus impérieux qui me fussent échus en partage, et des services les plus importans que ma situation me permît de rendre aux lettres asiatiques. Mon premier soin fut donc de m'assurer du concours de personnes instruites dans les langues que je ne savais pas, afin d'étendre à toutes les branches de la littérature orientale ces recherches qu'un seul homme ne saurait porter à la fois sur des objets si variés, et qui sont toujours d'autant plus longues et plus épineuses qu'elles sont plus consciencieuses et plus approfondies. Le zèle de M. Reinaud, qui travaille sous ma direction à la rédaction du catalogue en ce qui concerne les manuscrits arabes, turcs et persans, offre un motif d'espérer que cette importante partie du travail sera promptement terminée. J'ai profité avec empressement et reconnaissance du concours bénévole de quelques autres savans, jaloux de faire tourner leurs connaissances personnelles à l'avantage commun des gens de lettres. MM. E. Burnouf et Lassen ont bien voulu consacrer un tems considérable à la révision, devenue nécessaire, du catalogue des manuscrits indiens, autrefois rédigé par Al. Hamilton, et les notes qu'ils y ont jointes, relativement à des manuscrits qui n'avaient pas été compris dans ce catalogue, et par-dessus tout, aux manuscrits en langue *pali*, qui n'avaient jamais été ouverts, sont pour la bibliothèque du roi, comme pour la littérature orientale, une véritable acquisition. Je suis encore

redevable de beaucoup d'observations particulières et d'utiles conseils à la complaisance de MM. Et. Quatremère, Saint-Martin, Amédée Jaubert, Schulz, et de plusieurs autres que l'amour de l'étude attire sans cesse dans le précieux dépôt dont le soin m'est confié. C'est ainsi que le travail appelle toujours le travail, et que d'utiles communications sont amenées par la disposition à les accueillir et la ferme volonté d'en profiter.

Au milieu de ces efforts, les livres chinois, objets jusqu'ici d'une négligence toute particulière, ne pouvaient être oubliés. Plusieurs réclamaient les précautions les plus urgentes, si l'on voulait les préserver d'une destruction totale. Tous exigeaient des dispositions nouvelles, pour qu'il fût possible de satisfaire aux demandes, chaque jour plus répétées, des amateurs de la littérature chinoise. Ces livres, distribués pour la plupart en petits cahiers nombreux, cousus avec de la soie, couverts avec du papier, sont plus exposés que tous les autres à être dérangés, confondus, dépareillés, altérés par la poussière et l'humidité. Pour les rassembler quand ils ont été dispersés, et les remettre à leur place après qu'on les a consultés, il faut être en état de lire les titres et les numéros placés sur les marges, ce qui exige quelque connaissance du chinois, du tems, et une attention particulière. Le plus sûr est de réunir tous ces cahiers en volumes, reliés à la manière européenne, de telle sorte, que, fixés pour toujours dans l'ordre convenable, ils ne puissent plus se séparer, se déchirer ou se perdre. Une telle disposition simplifie le service, assure la conservation, abrége les recherches, facilite les vérifications.

On s'est donc occupé de l'appliquer immédiatement aux plus précieux de ces ouvrages, en se promettant de l'étendre successivement à tous. Il eût été à désirer, pour le salut de plusieurs, qu'une telle précaution eût été prise un siècle plus tôt.

Le véritable et solide intérêt pour les monumens littéraires de la Chine, né en France depuis dix ans, ne permet pas non plus de laisser, comme autrefois, les recueils incomplets, les suites interrompues, les grands corps d'ouvrages tronqués ou dépareillés. Il y a, sous ce rapport, des pertes à réparer, des lacunes à remplir, des vides de plusieurs genres à combler; mais les livres imprimés à la Chine y sont à si bon marché, que de faibles sommes, appliquées à cet objet, satisferont à tous les besoins. D'ailleurs le cabinet du roi est déjà si riche en livres chinois, qu'il en coûtera fort peu pour en faire la collection la plus précieuse en ce genre qui existe sur le continent.

Le catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du roi n'est donc plus une entreprise isolée, mais une portion d'une entreprise plus vaste, et par conséquent plus utile et plus digne de l'attention des savans. Il paraîtra vraisemblablement le premier, parce qu'il a été commencé avant les autres, et aussi parce que, malgré les obstacles dont il a été fait mention plus haut, la littérature chinoise est encore, de toutes celles des nations orientales, la plus régulière, la plus méthodique, celle où il est, par conséquent, plus aisé d'entreprendre et de mettre à fin des recherches de tout genre. Mais si l'activité de mes collaborateurs se soutient et peut s'accroître

encore, les autres parties du même ouvrage qui verront le jour successivement, contribueront puissamment à réveiller, en le dirigeant vers des objets vraiment utiles, le zèle des personnes qui se vouent à l'étude des langues asiatiques : car, malheureusement, des classes entières de manuscrits sont comme ces filons dont on connaît vaguement l'existence, et que personne ne s'occupe d'exploiter. On a bien plus songé jusqu'ici à accroître nos collections qu'à tirer parti de ce qu'elles contenaient. On a acheté beaucoup de manuscrits orientaux, et l'on n'a rien fait pour leur procurer des lecteurs, des traducteurs, des éditeurs. Il est bien tems qu'on adopte une marche différente. Il faut, sans doute, profiter de toutes les occasions pour augmenter ses richesses; mais il faut surtout faire un bon usage de celles que l'on possède déjà : car, que sont les plus vastes trésors sans l'ordre qui doit présider à leur arrangement, sans les descriptions méthodiques qui en font connaître la valeur, et sans l'activité qui seule peut les mettre en circulation?

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



